MAR 14 1924

31e Année. N° 5. 1er Mars 1924.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
F. François-Marsal.	*Finances et Politique*	5
Vicomte Cecil.	*Le Désarmement et la Société des Nations*	14
Elissa Rhaïs	*La Fille du Douar.* — II.	28
Comte de Fels	*Réponse à M. Painlevé.*	54
Bernard Shaw	*César et Cléopâtre.* — III	62
Pierre de Régnier	*Erreurs de Jeunesse*	101
Lieutenant X	*Avec les Sénégalais par delà l'Euphrate.* — I.	108
V. Blasco Ibañez	*Mare Nostrum* (Dernière partie)	131
Bachelin et Dumesnil.	*Le Cosmopolitisme dans la « Comédie humaine »* (fin).	179
Jules Decamps	Questions économiques : *La Crise du franc.*	202
Paul Souday	Les Lettres : *Au Théâtre*	223
André Chaumeix	La Politique : *Le Comité des Experts*	230

Copyright 1924 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **4** FR. **50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1924

La REVUE DE PARIS publiera prochainement :

Une suite de Poèmes

de Madame la COMTESSE DE NOAILLES

et

Un Amour de Lord Byron

par ANDRÉ MAUROIS

Elle commencera le 15 mars une étude de M. ARTHUR LÉVY

sur

le Maréchal Davout

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

La Question d'Orient, née de la dislocation de l'Empire ottoman et des rivalités des grandes puissances européennes, a fait l'objet de nombreuses études, souvent excellentes. Elles présentent toutes ce caractère d'être rédigées par de purs historiens, et de faire le récit des événements du point de vue des Grandes puissances; elles mettent au premier plan Metternich, Palmerston, Bismarck, les grands traités, les grands Congrès; c'est pourquoi elles sont si utiles aux hommes politiques et aux diplomates. En outre, datant toutes de bien avant la guerre, elles ont cet inconvénient de s'arrêter les unes à 1878, les autres à 1900, — de commencer à raconter un drame dont elles ignorent le dénouement. Or voici un petit livre qui les complète de façon fort heureuse. **Le Manuel historique de la Question d'Orient**, de M. **Jacques Ancel**, commence à la paix de Jassi, en 1792, et ne se termine qu'au 24 juillet 1923, jour de la signature du traité de Lausanne. Cette perspective plus large a permis à l'auteur de mieux saisir les causes des événements, — elle l'a poussé à demander à la géographie des moyens nouveaux de délimiter son sujet et de se diriger dans la complexité des faits. Ce grand problème politique a pour lui avant tout, en effet, des bases géographiques, — aussi s'attache-t-il d'abord à fixer les « domaines de civilisations balkaniques », et les « aires de circulation orientales ». Ces fécondes notions l'amènent à mettre au premier plan la face interne du problème, et à voir la question d'Orient non plus de Saint-Pétersbourg, de Londres ou de Paris, mais de Belgrade, de Bucarest, de Sofia, de Constantinople. Ce sont les successives apparitions à la vie des diverses nationalités de l'Empire ottoman qui lui dictent les grandes divisions du livre : la crise serbe (1792-1815), la crise grecque (1815-1829), la crise égyptienne (1830-1841), la crise roumaine (1841-1859), la crise bulgare (1860-1878); et, après la période de calme de l'ère hamidienne (1878-1897), la crise macédonienne (1897-1913), et la crise européenne (1914-1923). La délimitation nette de la plupart de ces crises est évidemment arbitraire, mais l'on ne peut nier que ce plan n'apporte clarté et intérêt à une partie jusqu'alors aride et touffue de l'histoire extérieure. Simple recueil de faits, ce livre les présente avec précision et simplicité; une bibliographie en tête de chaque chapitre, un index des noms propres cités et deux cartes à la fin du volume, renseignent et facilitent les recherches. Le dernier chapitre met bien en lumière les éléments de la partie diplomatique qui s'est jouée à Lausanne. Peut-être l'auteur, délaissant un instant l'objectivité de son plan, aurait-il pu préciser dans une note ou une annexe l'étendue des intérêts français en Orient, développés au cours du XIXe siècle et compromis par la présente paix, et aurait-il pu esquisser l'histoire, encore à faire, de la prodigieuse extension de notre langue dans le Levant, depuis quatre-vingts ans, grâce à nos missions et à nos écoles. Tel qu'il est, son livre, qui mérite d'être connu du grand public, rendra les plus grands services aux étudiants et aux historiens.

Madame **Berthe-Georges Gaulis** apporte un important témoignage sur la naissance de la **Nouvelle Turquie**. D'octobre 1922 à juillet 1923, elle a parcouru l'Anatolie, elle a vu les ruines toutes fraîches, Smyrne calcinée et déserte, les campagnes turques ravagées; elle est entrée en relations avec Mustafa Kemal, Ismet Pacha; elle a pu, de retour à Paris, parler librement, en des heures décisives, à M. Poincaré et au Président de la République; elle a suivi le drame diplomatique de Lausanne. Elle est franche, personnelle, vibrante de ce qu'elle a vu. Elle a été gagnée par cette atmosphère de volonté héroïque qui, de 1919 à 1922, a fait la Turquie nouvelle. Elle a souffert de constater là-bas une animosité croissante contre la France, malgré notre inexplicable oubli de quatre ans d'une guerre si proche, malgré notre snobisme de turcophilie, malgré notre complaisance et nos concessions. Loyalement et très finement mais non sans excessive indulgence pour Angora, elle a cherché à expliquer cette situation paradoxale. Son livre est plein de choses neuves : on ne saurait trop méditer, par exemple, ce qu'elle dit des répercussions de la politique kémaliste sur l'Islam et sur les essais de réalisation des vastes projets pantouraniens.

J. POIRIER

LA REVUE DE PARIS

Gex.
Tex.

FINANCES ET POLITIQUE

Il est toujours vrai de dire que la politique commande les finances et que le bon ou le mauvais état de celles-ci est la conséquence de celle-là.

Mais on commettrait une erreur en voulant séparer la cause de l'effet, envisager l'une indépendamment de l'autre, travailler les finances dans une mauvaise politique, gérer la politique avec l'ignorance ou le dédain des finances.

En réalité il y a interpénétration des deux sciences, il y a répercussion fatale de l'une sur l'autre. On ne peut traiter ni l'une ni l'autre *in abstracto*; les conceptions philosophiques les plus élevées, les plus nobles aspirations de l'âme humaine vers un idéal de justice, d'égalité, de paix, les raisonnements juridiques les mieux étayés par des textes se heurtent, si l'on n'y prend garde, aux réalités matérielles, aux réactions de l'instinct de conservation, aux lois inéluctables de l'effort, du progrès et de la concurrence.

La conquête des meilleurs pâturages a été la cause des premières grandes guerres et le perpétuel *Drang* des Germains vers l'ouest est un souvenir atavique entretenu et avivé par les désirs et la concupiscence d'un peuple fort mais pauvre, vis-à-vis d'un voisin élégant, cultivé et riche depuis longtemps.

Le développement accéléré de l'industrie depuis le milieu du XIXe siècle, la fréquence et la rapidité des moyens de communication, la facilité des transports, l'accroissement des

1er Mars 1924.

tonnages transportés, l'instantanéité dans la transmission de la pensée d'un point à l'autre de la Terre ont accru d'autre part l'importance réelle et relative des phénomènes économiques, et ont encerclé notre globe d'un réseau serré où chaque nation occupe une place plus ou moins grande, mais où aucune ne peut prétendre vivre dans l'isolement.

Que nous le voulions ou non, nous qui passons en ce moment, nous ne formons qu'un anneau dans la longue chaîne du mouvement humain. Notre tâche est de ce jour, nous ne pouvons pas revenir sur le passé; à peine pouvons-nous tenter de préparer un très proche avenir. Nous sommes les fragiles héritiers de millions de pensées, d'aspirations, d'efforts. Maîtres, grâce à nos ancêtres, de forces naturelles immenses, susceptibles de nous enlever d'un coup d'aile très haut dans le ciel, mais toujours esclaves de cruelles et rudes réalités.

Le temps des murailles de Chine est aboli, et, que nous le voulions ou non, une appréciation formulée à New-York sur l'état de nos finances va faire payer le pain plus ou moins cher à 40 millions de Français.

Ce sont des faits, on peut les maudire mais la sagesse consiste à en tenir compte, et le peuple français est peut-être celui qui a su montrer au cours de sa glorieuse et féconde histoire le maximum de faculté d'adaptation.

Toutes les grandes périodes que nos pères ont vécues ont été d'ailleurs marquées par l'accord intime des préoccupations politiques et économiques : c'est Henri IV et Sully, c'est Louis XIV et Colbert, c'est Napoléon avec ses grands manufacturiers et la Banque de France, c'est encore lui, le maître de la guerre et de l'Europe envoyant à Paris un courrier spécial du fond des steppes russes pour savoir au juste l'effet de la victoire de la Moskowa sur le cours de la rente.

Par ailleurs, quand nous avons connu des revers, des humiliations, ou des amertumes, c'est que précisément, trop emportés par notre idéalisme abstrait, par notre naïve tendance à croire que le Droit seul suffit, nous avons négligé, laissé de côté, méprisé, les forces économiques et financières, dont nous aurions pu disposer.

L'Angleterre, beaucoup plus pratique, en règle générale, que la France, semble cependant s'être laissé elle aussi

entraîner depuis quelques années au charme des mots sonores et des discours savamment harmonieux.

Ne l'avons-nous pas vu pendant la guerre?

La guerre est destructive de capitaux, d'énergie, de forces productrices; donc ne se placerait-on qu'au seul point de vue économique et financier, on doit l'éviter. Si cependant elle survient, il faut la mener le plus rapidement possible, c'est-à-dire ne pas reculer devant l'emploi massif de toutes les forces dont chaque groupe de belligérants peut disposer.

Est-ce ainsi que la guerre a été conduite?

La France, l'Angleterre, la Russie représentaient en 1914 par rapport à l'Allemagne, l'Autriche et la Turquie, une immense supériorité économique et financière. Elles avaient sous ce rapport à leur disposition des moyens de lutte écrasants, définitifs. On peut dire aujourd'hui que, les événements militaires étant ce qu'ils ont été, si nous avions employé dès le début de la guerre tous les moyens de pression dont nous disposions, l'Allemagne aurait été réduite à merci probablement vers le milieu de 1916.

Combien de vies humaines auraient alors été épargnées, combien de cataclysmes et de révolutions auraient été évités!

Mais il s'est trouvé, aussi bien à Londres qu'à Paris, que les dirigeants politiques de la guerre ignoraient l'existence et l'emploi des forces financières et qu'il a fallu beaucoup de temps pour que les financiers puissent réussir à faire entendre leur voix.

Je suppose que les commandants des navires anglais qui, jusqu'au 16 mars 1916, ont transporté à New-York les valeurs et les titres américains que les Allemands expédiaient de Hambourg pour payer aux Amériques leur coton, leur cuivre, leur caoutchouc, et leur propagande, doivent amèrement regretter le grand nombre de navires anglais torpillés que la prolongation évitable de la guerre a valu à leur pays.

Enfin est-il un Français qui se réjouisse aujourd'hui d'avoir conservé en portefeuille des titres roumains, alors que l'emploi judicieux de ces titres en 1914 et en 1915 aurait privé l'Allemagne d'un ravitaillement de 55 millions de quintaux de céréales qui, selon la propre déclaration du dictateur aux vivres Batocki « ont sauvé l'Empire d'une paix honteuse ».

La guerre militaire enfin terminée après un effroyable gaspillage de temps, de capitaux, de vies humaines, les stipulations politiques de l'armistice et des traités de paix ont-elles prévu, assuré et garanti une exécution financière nette, concrète, précise, inéluctable?

Il serait cruel d'insister et les lourdes difficultés au milieu desquelles nous nous débattons sont la triste réponse qu'apportent les faits à nos espérances les plus légitimes.

Si du passé dont nous souffrons, nous arrivons au présent que nous essayons de créer, avons-nous lieu de nous réjouir davantage? Je voudrais le croire, mais n'est-il pas vrai qu'on désespère alors qu'on espère toujours?

Cette *Revue* qui a pris l'initiative de démontrer au milieu de 1922[1], la nécessité d'une opération de pression contre l'Allemagne, et d'une saisie de gages sur notre débiteur récalcitrant, avait parfaitement indiqué à l'époque pourquoi et comment le bassin de la Ruhr devait être occupé.

Elle avait prévu qu'un grand système économique subitement privé de la plus grande partie de son armature industrielle devait s'écrouler et subir la loi de contrainte du plus fort.

C'est ce qui s'est passé. L'opération de la Ruhr a peut-être été faite un peu tard, elle a peut-être souffert d'un manque de cohésion et d'unité entre les divers organes appelés à coopérer sur ce terrain difficile, mais en résumé et compte tenu des critiques de détail que l'exécution a pu soulever, elle a réussi, elle a obtenu le résultat que ceux qui l'avaient étudiée et préconisée avaient voulu et prévu : l'Allemagne a cédé. Pouvoirs locaux et gouvernement du Reich, Rhénans séparatistes ou Rhénans prussianisés, catholiques de l'Eifel et protestants palatins, ouvriers et magnats du charbon et du fer — tous ont subi la dure contrainte politique, tous se sont inclinés.

Mais, si nous devons nous réjouir de la victoire, uniquement franco-belge cette fois, remportée sur nos voisins, avons-nous le droit d'être satisfaits des résultats économiques et financiers de notre magnifique succès politique?

1. Voir le numéro de la *Revue de Paris* du 15 août 1922.

Où sont les stipulations définies et imposées par nous à la féconde Allemagne productrice de forces et de richesses?

A quelles conditions le concordat va-t-il être accordé par les créanciers au débiteur défaillant?

Où trouve-t-on la trace des efforts d'imagination que le porteur d'une traite doit faire pour amener le débiteur de mauvaise foi à exécution intégrale?

La partie financière de l'opération a-t-elle été à la hauteur de la partie politique? L'avenir pourra peut-être dire oui, dans le présent la réponse ne peut être que négative.

Je sais bien que l'on plaide — et c'est un droit — les circonstances atténuantes.

Nous avons agi seuls, dit-on, et c'était déjà une lourde responsabilité, mais nous ne sommes pas seuls malgré cela lorsqu'il s'agit de mettre au point le règlement final, et aussitôt on reporte sur nos anciens alliés anglais tout le poids de nos déceptions.

Que cette attitude soit en partie justifiée, c'est possible; mais avons-nous tout fait pour arriver à une collaboration, à un accord, voire même à un simple acquiescement donné à des projets concrets, présentés par nous et susceptibles d'apporter la concorde et l'apaisement dans cette malheureuse Europe si profondément bouleversée?

N'avons-nous pas un peu vite refusé de prêter l'oreille aux invites, timides, il est vrai, discrètes, trop discrètes peut-être, mais concrètes cependant, qui nous sont venues il y a quelques mois de Londres, soit directement, soit par Bruxelles, soit par Washington?

Nous constations tout à l'heure que l'Angleterre avait été souvent dans l'histoire plus financièrement pratique que la France.

Aujourd'hui encore la Cité joue un rôle d'investigation, de guide, de conseil, et le gouvernement britannique, tous les gouvernements britanniques, savent que la politique de l'Empire a toujours gagné à tenir le plus grand compte des sages avis des financiers si émérites de la Cité.

Or, nul ne peut empêcher que la France et l'Angleterre ne soient des pays économiquement complémentaires. Nul ne peut empêcher que chacun de ces deux grands pays soit et doive

rester le meilleur client de l'autre. Nul ne peut empêcher que la France et l'Angleterre unies soient capables d'assurer la paix en Europe, alors que la mésentente de ces deux peuples serait au contraire une nouvelle source de troubles et de discordes pour tout le continent et pour le monde entier.

Or, sur le terrain économique, nombreux sont les Anglais qui savent que si l'Allemagne se trouvait tout à coup libérée de ses charges contractuelles, elle serait aussitôt une nouvelle et formidable menace pour l'économie de la Grande-Bretagne si troublée aujourd'hui.

L'Allemagne centralisée, sans dette intérieure, sans charges extérieures, donc pratiquement sans impôts, riche de sa main-d'œuvre laborieuse et disciplinée qui répudie la loi de huit heures, riche de ses ingénieurs, de son charbon inépuisable, de ses forêts, de sa potasse, cette Allemagne vaincue politiquement, serait bien vite financièrement la grande victorieuse de la guerre.

Déjà, on voit poindre le relèvement économique allemand; les chantiers de constructions navales, les usines ont augmenté et perfectionné leur outillage par des apports de capitaux dont toute la partie obligataire n'a plus depuis la faillite du mark à être rémunérée; les frets allemands baissent, dans la métallurgie, l'industrie chimique, les tissages, les produits fabriqués vont sortir à des prix de revient infiniment bas. Tous nous en souffrirons, mais les financiers anglais savent bien déjà que l'armateur de Liverpool, le mineur du pays de Galles, le tisseur de Manchester, seront plus durement éprouvés dans ce cas que le paysan de Beauce ou d'Auvergne.

On peut donc affirmer que tout programme positif qui chargera le prix de vente du produit allemand sera vu sans déplaisir à Londres.

Accords du coke et du minerai de fer, cession ou contrôle des mines de houille nécessaires, acheminement des produits demi-finis, cartels des spécialités, comptoirs de vente, contingentements et attributions géographiques, toutes les modalités des multiples conventions auxquelles doit aboutir la politique de la Ruhr, toutes les conséquences financières qui doivent en découler peuvent être prévues et discutées avec tous nos alliés, car l'Italie sans aucun doute bénéficierait

elle aussi d'un renouveau économique occidental dont pratiquement les charges porteront sur les Allemands de l'Elbe et de la Vistule, c'est-à-dire sur les auteurs responsables de la guerre.

***

S'il est malaisé de combiner le politique et l'économique en matière de relations extérieures, on devrait au moins dans l'intérieur de notre belle France arriver facilement à un bon équilibre des forces et des tendances en présence.

Il ne semble pas cependant que nous ayons fait sur ce point beaucoup de progrès depuis quelques années.

Nous avons joui, depuis que le ministère Millerand a ramené l'ordre et le calme en mars et en mai 1920, d'une situation politique et sociale sans nuages. Pas de grèves, pas de chômages, des transports rétablis, une production qui pourrait et devrait être plus intense, mais qui enfin arrive à équilibrer à peu près nos achats au dehors, et surtout un grand désir de paix extérieure et intérieure, une grande lassitude des querelles grandes ou petites, une immense aspiration au calme, que ne parviennent pas à troubler quelques agitateurs sans troupes, tel est le bilan politique de ces années d'après-guerre.

Financièrement, on aurait pu tirer parti de cette situation politique, de cet état d'esprit social excellent, et éviter au pays les secousses graves et les sursauts pénibles qu'il vient de subir.

Dans l'ordre fiscal on aurait pu continuer et mener à bien l'œuvre de codification amorcée à la fin de 1920, par le dépôt de projets de loi qui n'ont jamais été rapportés.

Tous les Français sont cependant d'accord pour constater que notre système fiscal est compliqué, injuste, tracassier et anti-économique.

Fait de pièces et de morceaux, construit en certaines de ses parties récentes pour être un instrument de lutte de classes, et non en vue du rendement financier, il faudrait qu'il fût dans son ensemble profondément remanié pour aboutir à des impôts clairs, réels, inattaquables par la fraude, respectueux

du secret des affaires du commerçant et du citoyen, des impôts enfin qui ne soient pas une arme de délation politique, et qui ne briment pas le travailleur et l'épargnant en progression géométrique de leur ardeur à la production ou de leur souci d'assurer l'avenir.

Il faut aussi que, malgré l'impopularité politique que certains veulent attacher aux grands emprunts de consolidation, on abandonne ces petites combinaisons à courte vue et à court terme, qui facilitent la tâche du ministre du jour, mais qui laissent au pays de terribles échéances.

Déjà l'année 1924 est fortement entamée; les jours vont vite dans la fièvre moderne : 1925 est tout proche, 1925 qui apporte au ministre des finances inconnu de demain, victime expiatoire de la politique suivie, les échéances inéluctables des bons à court terme du Trésor et du Crédit National émis en 1922 et 1923, soit un total de plus de 15 milliards [1].

Les problèmes qui consistent à trouver pour le Trésor des recettes abondantes sans entraver la liberté des producteurs, et sans faire fuir l'épargne, puis à résorber et à consolider la dette flottante, sont difficiles à résoudre, on peut cependant espérer en mener à bonne fin la solution dans un ferme accord du Gouvernement et du Parlement.

Faire des économies, c'est-à-dire dans la pratique priver des électeurs des distributions et avantages qu'ils aspirent à recevoir de l'État, c'est plus difficile et c'est ici qu'une politique courageuse et inaccessible à l'outrage d'une impopularité d'ailleurs passagère, doit venir au secours de la technique financière.

Difficile aussi au point de vue politique est la poursuite de l'assainissement de la monnaie. Que de sirènes n'avons-nous pas entendues parmi tant de grands industriels, de grands entrepreneurs, qui sont heureux de s'abreuver à la source du torrent des émissions monétaires, et qui de bonne foi, ne voient pas ou négligent les ruines que, depuis Philippe le Bel jusqu'aux dirigeants du Reich et de Moscou, les faux

1. 1er juillet 1925, bons du Crédit National pour 3 290 000 000
25 septembre 1925, bons du Trésor 1922 pour 8 322 124 000
8 décembre 1925, bons du Trésor 1923 pour 4 410 000 000
remboursables en totalité au pair à la seule volonté du porteur.

monnayeurs ont accumulées dans ces classes moyennes et laborieuses d'artisans, d'intellectuels, d'ouvriers, de cultivateurs, qui sont pour la France la plus solide des charpentes sociales!

Ainsi nous le voyons, l'enseignement du passé et les leçons du présent concordent sur tous les points : pas de bonnes finances sans bonne politique, pas de politique féconde dans l'ignorance ou le mépris des réalités économiques.

Prétendre assouplir les faits aux textes, violenter les mœurs et les traditions, au nom de principes démodés que la vie réelle balaie en passant, négliger les grands intérêts des peuples et légiférer dans le verbiage, c'est faire œuvre politique instable, endormir l'opinion et lui préparer de cruels réveils.

Collationner tous les budgets, assurer l'équilibre sur le papier, vérifier toutes les additions, inspecter toutes les caisses, constitue un travail utile, mais qui n'épargnera pas à la Nation de durs tourments et de cruelles répercussions, si dans le même temps la direction politique du pays laisse naître et grandir la concurrence économique au dehors, la paresse et la dissipation au dedans.

La France heureusement peut et doit se ressaisir, l'avertissement qui vient de lui être donné aurait pu être évité; il faut qu'il devienne une occasion de salut.

Au dehors et au dedans, nous n'avons pour revivifier notre pays qu'à être nous-mêmes, conformes à notre race, à notre génie, à nos mœurs, à notre histoire.

Nous sommes un vieux et noble pays, qui a beaucoup souffert, qui a beaucoup triomphé, et qui peut trouver en lui tous les exemples et tous les précédents de sagacité, de pondération, de science et surtout de bon sens.

F. FRANÇOIS-MARSAL

LE DÉSARMEMENT

ET

LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

Il est peu d'hommes d'État en Europe qui n'aient parlé, depuis quatre ans, de la nécessité absolue de réduire les armements. Dans mon pays, à coup sûr, il n'est guère de personne autorisée et mêlée aux affaires publiques, qui n'ait tenu ce langage. Cette exigence est formulée, ou peu s'en faut, par toutes les voix. Et ce que l'on réclame, ce ne sont pas seulement des réductions unilatérales et fortuites, comme celles que bien des gouvernements ont dû effectuer sous la pression de leurs difficultés financières, mais un plan général de réduction, fondé sur un traité accepté librement par tous.

L'on est d'accord aussi, en une large mesure, sur les raisons pour lesquelles le désarmement est nécessaire. Il est nécessaire, d'abord, pour libérer les gouvernements des difficultés financières sans issue dans lesquelles ils sont aujourd'hui presque tous engagés, et pour permettre aux peuples, par leur activité laborieuse, de réaliser la reconstruction économique de l'Europe. Il est nécessaire, ensuite, pour éviter une nouvelle course aux armements dont sortirait — la chose n'est que trop probable — une nouvelle guerre. Tout cela, d'un bout du monde à l'autre, est vérité commune.

L'une et l'autre de ces raisons ont du poids. Pour ma part, j'ai toujours pensé que la conférence financière de Bruxelles (1920), en constatant que 20 p. 100 en moyenne des dépenses publiques des divers pays étaient alors consacrés à l'entre-

tien des armements et à la préparation de la guerre, a eu raison d'affirmer « de la façon la plus énergique, que le monde ne peut supporter de pareilles dépenses », car elles constituent « pour les peuples, tous appauvris, un fardeau écrasant, qui épuise leurs ressources et compromet la guérison des maux causés par la guerre ». A mon sens, aucune objection ne saurait être faite, du point de vue économique, à cette conclusion de la conférence : « C'est seulement par une politique nouvelle de coopération que les nations peuvent espérer retrouver leur prospérité ancienne; et pour y réussir à coup sûr, toutes les ressources de chaque pays doivent être appliquées à des fins strictement productives. »

Mais si l'économie espérée sur les dépenses militaires est à mes yeux une très bonne raison en faveur de la réduction demandée, je ne crois pas que l'on puisse égaler la force pressante ni l'importance du premier argument à celles du second. A moins que les armements ne soient réduits et limités selon un plan commun, accepté par toutes les nations du monde, il se produira dans les préparatifs guerriers une nouvelle rivalité, dont le terme ne peut être qu'une autre guerre. Et une autre guerre serait une catastrophe qui mettrait fin — cela n'est que trop probable, et je parle après un examen approfondi — à la civilisation de l'Occident.

Il faut que tous ceux qui réfléchissent à ce problème essaient de se faire une idée de ce que sera une nouvelle guerre. Un grand nombre de prévisions ont été émises par des personnes plus ou moins autorisées. Certaines ont été qualifiées d'alarmistes. Mais je ne crois pas qu'aucune d'elles — et ici encore je parle à bon escient — ait dépeint la prochaine guerre sous un jour plus alarmant que celui sous lequel la voient les personnes les plus capables de se former, sur ce projet, une opinion digne de crédit. Ceux qui ont la responsabilité d'organiser nos forces armées le savent aujourd'hui : la prochaine guerre sera plus destructrice que nulle autre avant elle. Ils le savent : auprès de ce que nous verrons alors, les horreurs de la dernière guerre auront été presque négligeables. Ils le savent : loin que la population civile des pays belligérants puisse être préservée des épreuves qu'elle eut à subir au cours de la lutte récente, elle sera probablement l'objectif

principal des opérations militaires de l'avenir. Ils le savent : la guerre est maintenant sans aucune réserve une lutte entre les nations, et non pas seulement entre armées nationales; c'est donc une lutte dans laquelle toutes les forces d'une nation doivent être complètement engagées. Il en résulte que la prochaine guerre ne connaîtra pas de non-combattants; les villes ouvertes, et, pour tout dire, la population entière d'un pays belligérant, seront le but légitimement visé par les attaques ennemies.

Ne nous méprenons pas sur les conséquences de ce progrès des forces destructrices. On nous dit parfois qu'il est absurde de parler comme si l'accroissement des forces de destruction devait en lui-même rendre la guerre plus terrible. On allègue que les ressources de la défensive se sont toujours développées, et se développeront toujours, dans la même mesure que celles de l'offensive; et que l'efficacité destructive accrue des armes de l'avenir sera compensée par de meilleurs moyens de défense. Je répondrai d'abord que tous les progrès de la défensive réalisés au cours de la dernière guerre — et ils furent, sans nul doute, très considérables — n'empêchèrent pas le développement des armes offensives de rendre cette guerre plus meurtrière et plus terrible qu'aucune de celles qui l'avaient précédée. Et ensuite, quel que puisse être le perfectionnement des moyens défensifs en général, il est un ordre d'opérations militaires, et un ordre qui sera bientôt le plus important, dans lequel la défense n'égale pas, et, selon toute probabilité, ne peut égaler les progrès de l'attaque. Je veux parler de la guerre aérienne.

C'est un lieu commun de dire que l'aviation va transformer la nature de la guerre. Avant la fin de 1918, elle était devenue pour les autres armes offensives une auxiliaire de première importance. Elle avait largement contribué à faire de l'état de guerre, et pour les troupes du front, et surtout pour les troupes et la population civile de l'arrière, un cauchemar ininterrompu. Elle ne laissait nul repos, ni jour ni nuit, à aucune concentration de troupes, à aucune ville, à aucun village d'importance militaire, situés dans son rayon d'action. Elle accentuait à un degré redoutable l'effet épuisant de la lutte sur les forces nerveuses et physiques de ceux qui étaient exposés à ses attaques.

Mais en fait, les progrès de l'arme aérienne, pendant la guerre, ne faisaient que commencer. Ils ne modifiaient pas en son essence la stratégie, qui restait une affaire de lignes défensives. Tandis que, depuis la guerre, la nature même de l'offensive aérienne a changé. La puissance des engins, leur vitesse, leur rayon d'action, leur charge, ont grandi dans des proportions énormes. Pendant la guerre, on regardait comme une merveille qu'il fût possible de laisser tomber par la voie de l'air des bombes d'une force destructive presque égale à celle des obus lancés par les canons gigantesques, auxquels les efforts de l'esprit d'invention avaient été appliqués si longtemps. Aujourd'hui, les bombes qui peuvent tomber du haut des airs ont de beaucoup dépassé en grosseur et en force toutes celles que l'artillerie peut lancer, ou pourra jamais lancer. Dès 1920, un avion de bombardement, au cours d'un essai, laissa tomber une bombe de plus de 2 000 kilos. Il est presque impossible à un civil d'imaginer le dévastation que causerait une bombe de cette espèce jetée sur une ville ouverte. Quelques milliers de ces bombes anéantiraient une grande ville aussi complètement que les villages des régions dévastées de la France ont été anéantis par le feu de l'artillerie allemande. Et il n'y a aucune raison pour que la dimension et la puissance des bombes ne s'accroissent dans une mesure presque illimitée, au delà du point qui a déjà été atteint. La faculté, pour les avions, d'emporter des charges considérables, à des allures rapides, et sur de longues distances, ne fait que grandir et nous n'apercevons aucune limite où cet accroissement doive s'arrêter.

D'autre part, le développement de l'aviation rend aussi plus efficace une arme qui aggrava beaucoup les horreurs de la dernière guerre. Je veux parler des gaz toxiques. Quand on commença à se servir des gaz, on crut que la seule méthode, pour leur faire produire tous leurs effets et réaliser ce que les chimistes appellent « une forte concentration », était de les émettre par nuages ou par vagues à travers les lignes ennemies. Une telle méthode impliquait des vents favorables, des conditions atmosphériques heureuses, et d'autres circonstances encore. Sous cette forme, les gaz étaient une arme terrifiante, mais, du point de vue militaire, sans efficacité. On découvrit ensuite qu'avec des obus à charge toxique, l'artillerie pou-

vait effectuer des concentrations gazeuses de n'importe quelle étendue, par n'importe quel temps, avec beaucoup plus de précision, beaucoup plus de rapidité, et donc, avec un effet de surprise bien plus grand que tout ce qu'avait pu accomplir la méthode des émissions par nuages.

Mais il est évident que si les gaz sont projetés à l'aide des énormes bombes que les aéroplanes peuvent maintenant transporter, il sera facile de pousser beaucoup plus loin le progrès réalisé durant la guerre. Des quantités beaucoup plus grandes seront émises sur une surface donnée; et une attaque contre un centre de population important, par le moyen de bombes à gaz, associées aux bombes chargées d'explosifs dont j'ai parlé, devra produire un effet de destruction intense. En fait, les savants nous disent que les gaz dont ils possèdent maintenant la formule, jetés en quantité considérable au cours d'une attaque aérienne, décimeraient la population d'une grande ville en quelques heures.

Au vrai, dans toute guerre future, il serait jeté des quantités infiniment plus grandes, et de bombes à explosif, et de bombes à gaz, qu'il n'en fut lancé durant les attaques aériennes les plus formidables de la dernière guerre. Car, sans parler des autres progrès que l'aviation a réalisés, le nombre des avions susceptibles d'une utilisation militaire — et le point est d'une importance capitale — aura été très largement accru. En ce moment même, alors que nul ne s'attend à ce que la paix soit troublée avant de longues années, alors que les empires militaires de l'Europe ont été réduits à l'impuissance, les diverses nations de l'Europe se sont mises à construire des flottes aériennes qui compteront bientôt, non des centaines, mais des milliers d'appareils. En vérité, ce n'est point pure fantaisie que de le dire, si une guerre européenne éclatait durant les années qui viennent, la première attaque serait faite à l'improviste par des escadrilles d'avions comportant au total probablement plusieurs milliers d'appareils. Pour qui se rappelle ce que furent les raids allemands sur Londres ou Paris, et le désarroi qu'ils jetèrent dans la vie de ces capitales, la signification de pareils chiffres ne sera pas difficile à comprendre; surtout si l'on se souvient que le plus grand des raids allemands contre Londres fut exécuté par trente-six appareils seu-

lement, d'un type à tous égards bien moins puissant qu'aucun de ceux qui seraient aujourd'hui employés.

J'en ai peut-être dit assez pour donner une faible idée de ce que serait à l'heure présente la guerre aérienne. De mes remarques, il résulte que l'action la plus formidable de toute guerre future serait l'offensive en masse d'avions de bombardement. Mais ce que je voudrais spécialement mettre en lumière, c'est que, selon toute apparence, il n'existe pour ainsi dire pas, contre une attaque de ce genre, de moyen de défense. Chaque pilote devait, dès la dernière guerre, être capable d'exécuter des vols de nuit. C'est pendant la nuit que les grandes attaques aériennes de la guerre future seraient faites. Car les vols de nuit, malgré toutes les difficultés techniques que le profane peut seulement imaginer, offrent moins de danger que les vols de jour. Il est presque impossible de se défendre la nuit contre les avions. Les moyens employés pour protéger Londres contre les attaques aériennes étaient extrêmement compliqués; ils coûtaient des sommes énormes, et occupaient un très nombreux personnel; et pourtant, dans leur rôle défensif, ils furent d'une efficacité fort réduite. Ils n'empêchèrent pas les attaques allemandes d'avoir lieu; ils abattirent tout juste quelques-uns des appareils qui y prirent part. Il faudrait donc, à l'avenir, que la défense contre ces attaques prît une autre forme. Elle rendrait sans doute nécessaire, pour être de la moindre utilité, la construction d'immenses abris souterrains, capables de recevoir toute la population civile des villes exposées aux attaques. Elle exigerait que toute la population civile fût protégée contre les offensives par les gaz; et qu'elle fût soumise à une organisation et à une discipline très précises, sans lesquelles une protection de ce genre ne saurait être efficace. Quiconque donnera à ce sujet un moment de réflexion, verra clairement que le coût énorme de tels préparatifs et la gêne prolongée qu'ils causeraient à toutes les fractions de la société, rendraient leur réalisation presque impossible. Et il n'est rien moins que certain, d'ailleurs, que de tels moyens défensifs, même s'ils étaient praticables, seraient efficaces contre les gaz.

Il reste donc vrai de dire que la population civile d'un État belligérant sera exposée à des attaques meurtrières contre lesquelles rien ne pourra la défendre. Les experts mettent

cette vérité en termes différents. La seule défense contre de telles attaques aériennes, disent-ils, est dans une contre-attaque ayant pour objectif les forces ennemies. Le seul moyen d'être à l'abri des avions de l'adversaire, c'est de les détruire alors qu'ils sont au sol; ou d'anéantir ses champs d'aviation; ou de paralyser, par tout autre méthode, la vaste organisation sans laquelle ses escadrilles ne peuvent agir. Si cela est vrai — et ceux qui sont qualifiés pour en juger sont, là-dessus, à peu près d'accord — il s'ensuit que si l'un des belligérants a une forte armée aérienne, il pourra frapper son adversaire en attaquant avec ses avions la population civile; et que, contre ce péril, l'adversaire n'a aucune défense. La seule riposte possible sera d'attaquer la population civile de l'autre parti. Si l'une des capitales est détruite, l'autre capitale subira le même sort, et le seul espoir de salut consistera, pour chaque puissance, à rendre sa capacité de violences barbares si terrible que d'autres puissances hésitent à l'attaquer. Un tel état de choses ne peut conduire qu'à une nouvelle course aux armements, notamment en ce qui touche la fabrication d'avions gigantesques. Plus la terreur sera intense, et plus la concurrence sera vive. Nul pays n'acceptera jamais de vivre sous le coup d'une telle menace, sans tendre ses forces à l'extrême pour accroître son armée nationale. La conséquence en sera, sans aucun doute, à moins qu'un accord ne soit conclu pour la limitation des armements, que la nouvelle ère de rivalités mènera finalement à la guerre.

Je dis que de tels préparatifs mèneront fatalement à la guerre, parce que la course aux armements, je crois, se terminera toujours à l'avenir, comme dans le passé, par une catastrophe. Mais, dans le domaine de l'air, cette conclusion me paraît d'autant plus certaine, que les grandes attaques dont j'ai parlé pourront être exécutées avec une rapidité plus terrible. Il est fort possible que les premières opérations aériennes de grande envergure soient décisives. La nation qui s'assurerait l'initiative gagnerait ainsi, du moins, un avantage immense. Toutes les nations exposées, si peu que ce soit, à se trouver en état de guerre, se sentiront donc poussées par une nécessité irrésistible à frapper le premier coup; éprouveront également, et non sans raison, la terreur d'être attaquées par sur-

prise. A cause de l'existence d'une grande armée aérienne il sera donc plus difficile que jamais, dans les moments de crise internationale aiguë, d'empêcher l'ouverture des hostilités.

J'ai insisté à ce point sur le danger des attaques aériennes parce que là se trouve — j'en ai la conviction — l'un des problèmes capitaux des rapports entre nations à l'heure présente. La peur a toujours été l'origine des armements. C'est un sentiment général d'insécurité, le risque d'une attaque ennemie, qui ont conduit les démocraties du monde entier à laisser leurs gouvernements organiser ces grandes forces militaires qui ont été l'un des traits essentiels de l'histoire de notre temps. Le Pacte de la Ligue des Nations est une tentative pour exorciser cette crainte, pour chasser le sentiment d'insécurité, et créer la confiance, par l'assurance d'une action commune qu'exercerait contre un agresseur la société des États. Et l'expérience a montré que le Pacte, si ses obligations sont respectées, sera une arme très puissante contre la possibilité même d'une agression. En vérité, j'en suis persuadé quant à moi, si l'on était universellement certain que chaque pays exécuterait à la lettre les engagements qu'il aurait pris en devenant membre de la Ligue, l'intimidation exercée par les sanctions du Pacte, telles qu'elles sont prévues, suffirait à arrêter l'ennemi des lois internationales le plus hardi. Mais pour l'instant, il faut le reconnaître, cette certitude n'existe pas complètement, bien qu'elle se fortifie et croisse très sensiblement d'année en année. Jusqu'ici, elle ne suffit pas à dissiper l'impression menaçante que créent les armements modernes. Il faut découvrir quelque moyen nouveau pour délivrer les nations de la crainte d'être attaquées. Comment cela serait-il possible?

Au fond, j'en conviens, c'est toujours là le vieux problème auquel l'humanité a dû faire face depuis des siècles. Et il se trouve toujours des gens pour nous offrir les mêmes solutions. Il est encore des hommes pour croire que le seul moyen d'empêcher un conflit armé est de créer un équilibre aussi exact qu'il se pourra entre les forces destinées à s'affronter. Réalisez l'équilibre des forces, disent-ils, et la terreur même des nouvelles méthodes offensives empêchera la guerre d'éclater. Chaque État aura des doutes sur sa victoire finale; chaque

État saura combien le prix à payer par le vaincu sera terrible; ils s'abstiendront tous, par conséquent, de faire la guerre. C'est la vieille maxime : si vous désirez la paix, préparez la guerre. Elle a toujours été trompeuse; mais je crois que de nos jours, sa fausseté est plus certaine et plus évidente que jamais. Comme je l'ai déjà dit, les nouvelles méthodes stratégiques attacheront une telle valeur à l'élément de surprise et d'initiative, que si une situation d'équilibre est réellement atteinte, l'État qui pourra se croire menacé sera irrésistiblement tenté de frapper le premier coup. Un système d'équilibre, quel qu'il soit, peut moins que jamais nous préserver de la guerre.

A en croire d'autres personnes, la paix ne pourrait être sauvegardée que par la suprématie d'une seule puissance, ou d'un groupe de puissances. Je le répète, cette doctrine a toujours été fausse; elle est aujourd'hui plus fausse et plus dangereuse que jamais. L'hégémonie d'un seul État n'a jamais donné la paix, ne la donnera jamais à l'avenir. Justement pour cette raison, que la menace d'une attaque aérienne, exécutée avec les moyens actuels, est plus terrible qu'aucun risque antérieur, la domination d'une seule puissance ou d'un groupe de puissances sur les autres sera moins facilement tolérée. Il convient de regarder les faits en face. Nul État isolé n'est assez fort, ni par sa population, ni par sa richesse, ni par ses ressources militaires, pour dominer longtemps soit le reste du monde, soit même ses voisins. Nul groupe d'États unis seulement par les liens d'un intérêt égoïste ne soutiendra longtemps cette communauté de vues et de volontés qui est la condition de son activité efficace. Ce système, comme le précédent, ne nous offre pas la moindre espérance de paix.

Le désarmement de quelques nations, déjà effectué par nos soins, ne suffira pas non plus à nous donner la sécurité. Il se trouve des hommes pour parler comme si nous avions réalisé toutes nos fins en désarmant les vieux empires militaristes de l'Europe centrale; et pour assurer que notre seule tâche désormais est de veiller à ce que le désarmement soit maintenu et rendu effectif à perpétuité. Ceux qui partagent cette manière de voir sont, à mon humble avis, les victimes d'une illusion. Le système de désarmement unilatéral institué par les traités

de paix — si utile qu'il puisse être en lui-même — n'est pas suffisant. Nul, pas même ses inventeurs, n'ont jamais espéré qu'il le fût. Les clauses militaires du traité de Versailles et des autres traités de paix débutent par un préambule que voici : « Afin qu'il devienne possible de procéder à la limitation générale des armements de toutes les nations, (l'Allemagne) s'engage à respecter scrupuleusement les clauses militaires, navales et aériennes qui suivent. » Ce préambule est un engagement. C'est une promesse solennelle, faite par leurs gouvernements aux démocraties de tous les États qui ont signé les traités de paix. A moins qu'elle ne soit tenue, le système établi par les traités de paix ne saurait être rendu stable, et même le désarmement partiel ainsi réalisé cessera, avant longtemps, d'être effectif.

Quelle est donc la solution de notre problème? N'est-il aucun moyen de créer la confiance, et de dissiper vraiment cette crainte qui est la cause des armements? Ma réponse est qu'il existe une solution, mais une seule. Elle réside en un nouvel effort, fait en commun, pour organiser la puissance associée des nations du monde contre tout fauteur de crime international qui menacera la paix. Telle est la seule méthode pour nous délivrer de la crainte, le seul moyen de créer le sentiment de sécurité, sans lequel la réduction des armements nationaux ne sera jamais effectuée. Tant que les nations vivront sous le coup d'une menace, elles feront tous leurs efforts, sans se demander si la sagesse le leur conseille, pour défendre par leurs propres ressources leur territoire et leur peuple contre une agression du dehors. Elles ne consentiront à limiter ces efforts, à réduire leurs armées et leurs préparatifs militaires, que si une organisation d'ensemble peut être établie, assurant à celle qui serait attaquée l'aide de toutes les autres.

Telle est la thèse générale sur laquelle se fonde l'activité de la Commission de Désarmement de la Ligue des Nations. Cette thèse, à mon avis, est indiscutable. Sa vérité abstraite prend, peut-on dire, une force toute spéciale, si on l'examine du point de vue auquel je me suis placé dans cet article — l'emploi de l'aviation dans les guerres futures. J'ai allégué plus haut que, selon l'opinion unanime des experts, la seule ressource contre les attaques aériennes consiste à posséder plus d'appareils que l'adversaire. S'il en est ainsi, la seule méthode

pour s'assurer contre une agression, la seule certitude qui s'offre à un État attaqué de voir les avions ennemis dépassés en nombre par ceux qui viendront à son aide, résident en un traité général d'assistance mutuelle pour le maintien de la paix du monde.

Un traité général de cette espèce, pour l'assistance réciproque des peuples, a été préparé par la Ligue des Nations. Il est encore, naturellement, à l'état de projet. Il a seulement été transmis et soumis par l'Assemblée de la Ligue à l'examen des gouvernements. Bien des difficultés devront encore être surmontées avant que le système ainsi proposé puisse devenir partie intégrante de l'organisation politique du monde. Mais l'on peut du moins l'affirmer : le traité que l'Assemblée a soumis aux gouvernements est une tentative éminemment pratique pour résoudre le problème concret dont j'ai indiqué plus haut les données. C'est un effort pratique pour créer la sécurité qui est la condition du désarmement. En outre, le projet, tel qu'il se présente, est le produit d'une collaboration étroite entre les membres français et anglais des commissions de désarmement de la Ligue; et pour cette raison, entre beaucoup d'autres, je crois — et d'une conviction profonde — qu'il offre la base d'un système durable, sur lequel peuvent être établis le désarmement et la paix.

Il n'est donc pas inutile, semble-t-il, que je résume très brièvement les grandes lignes du projet de traité d'assistance mutuelle, tel qu'il a été préparé. En premier plan, il s'ouvre par une déclaration non équivoque, d'après laquelle une guerre d'agression est un crime international, dont les hautes parties contractantes s'engagent, solennellement et pour jamais, à s'abstenir. En second lieu, son but explicite est d'apporter la sécurité, par un système combiné d'assistance générale et mutuelle, à toutes celles d'entre elles qui pourraient se trouver attaquées. Le but des articles qui, dans le traité, organisent ce système, est d'assurer à l'État qui serait l'objet d'une agression une aide immédiate aussi large que possible afin de préserver son territoire, autant que faire se peut, d'une invasion même temporaire; et en outre d'amener, avec toute la sûreté que permettent les moyens humains, la défaite finale de l'agresseur. Les hommes qui ont rédigé ce projet de traité croient que, si un État en qui se cache une velléité agressive

peut être convaincu qu'il ne possède pas une seule chance de victoire finale, qu'il sera toujours contraint de payer le prix terrible de la défaite dans une guerre moderne, il sera effectivement arrêté au seuil de l'agression qu'il pourrait méditer.

Afin d'organiser cette assistance générale et mutuelle, le projet de traité contient des articles obligeant toutes les hautes parties contractantes situées sur le même continent que l'État attaqué, à lui venir immédiatement en aide; à participer, sans délai, à toutes les mesures de blocus et de boycottage qui pourront être prises en commun contre l'agresseur; et à donner toute l'assistance militaire, financière ou autre, qu'elles accepteront, d'accord avec le Conseil de la Ligue, de fournir. Il faut noter que si l'importance exacte de l'aide militaire ou autre qu'elles apporteront doit être arrêtée par le conseil, après examen avec elles, l'obligation de fournir cette aide est absolue; et qu'elles ne peuvent s'y soustraire sans manquer à leur engagement moral. Ensuite, et pour rendre plus immédiatement efficaces les obligations générales ci-dessus mentionnées, le projet de traité contient des articles autorisant les signataires à passer entre eux des conventions appelées « accords spéciaux et complémentaires dans un intérêt défensif ». Ces accords, dont le libellé technique sera celui des alliances militaires défensives du type qui nous est familier, devront, avant d'être intégrés dans le système d'ensemble, être soumis au Conseil de la Ligue, afin que celui-ci puisse décider s'ils sont vraiment d'un caractère défensif, et non susceptibles d'être utilisés dans une intention agressive. Quand le Conseil aura procédé à cette vérification, ces accords complémentaires spéciaux seront enregistrés par la Ligue des Nations, et publiés. Leurs signataires, dans le cas d'une agression contre l'un d'eux, en exécuteront immédiatement les clauses; et les obligations générales d'assistance acceptées par toutes les hautes parties contractantes seront également mises à exécution, dès que le Conseil aura décidé que l'État en cause a bien été l'objet d'une agression véritable. S'il advenait que l'un des signataires d'un tel accord spécial fût lui-même l'agresseur, non seulement les obligations générales ne joueraient pas en sa faveur, mais elles joueraient contre lui, et le traité particulier qu'il aurait signé serait impuissant à le protéger des sanctions

apportées par le monde entier, car les autres signataires de cet accord seraient automatiquement déliés de leurs engagements.

Le projet de traité contient encore des articles entraînant la désignation, par le Conseil, de l'État qui aura été l'agresseur, dans tout conflit qui pourra se produire; instituant des règles pour l'organisation des forces des hautes parties contractantes contre un État agresseur; et imposant à l'agresseur l'obligation de réparer les dommages qu'il aura pu causer. Par ces méthodes et d'autres encore, le traité s'efforce d'apporter des solutions pratiques aux nombreux problèmes que soulèvera la réalisation d'une entreprise aussi vaste, et d'accroître la force de la contrainte que ce système exercera sur tout État qui pourra méditer un acte d'agression. Il est inutile que je m'arrête aux détails. Mais l'un des principes essentiels sur lesquels est fondé le projet de traité doit être mis en pleine lumière. Le système d'assistance mutuelle qu'il établit est subordonné à la collaboration de toutes les hautes parties contractantes en un commun effort pour la réduction des armements. C'est seulement lorsque chaque partie contractante aura exécuté ses obligations en ce qui touche la réduction de ses forces, que les autres parties seront tenues de venir à son aide. Pas de réduction sans assistance, pas d'assistance sans réduction — telle est la base sur laquelle nous avons construit.

Et je dois ajouter qu'aux yeux de beaucoup parmi les inspirateurs du Traité, et en particulier aux yeux d'un très grand nombre de mes compatriotes, c'est là peut-être la partie la plus importante du projet de Traité, sous sa forme actuelle. Nous croyons que la réduction générale des armements nationaux ainsi prévue sera par elle-même l'un des principaux facteurs de la sécurité que le Traité se propose comme fin. Car chaque réduction à laquelle consentent les ennemis virtuels d'un État, réduit le péril auquel il se trouve exposé; et par elle-même, sans faire intervenir la garantie d'assistance mutuelle, atténue la menace sous laquelle il vit. Le système d'aide mutuelle complète cette sécurité élémentaire et initiale, et crée une organisation qui, appelée à agir dans la plénitude de ses moyens, serait assez forte pour opposer une barrière au gouvernement le plus puissant du monde, et le plus insensible aux violations de la justice.

Je dis que nous atteindrons ce but si nous pouvons donner force effective et exécutoire au projet de traité, si nous pouvons le faire vivre. Comment y réussirons-nous? J'ai dit plus haut que même le Pacte de la Ligue, tel qu'il est, suffirait à prévenir presque toutes les guerres, s'il existait une conviction universelle que les membres de la Ligue exécuteraient scrupuleusement et à tous égards, contre un agresseur, les engagements qu'ils ont pris. Voici encore l'un des points essentiels du problème en ce qui touche le projet de traité pour l'assistance mutuelle et la réduction des armements nationaux. Il nous faut créer la conviction, chez les dirigeants de tout État capable de méditer une agression, que tous les signataires de ce nouvel et solennel accord rempliront à la lettre les engagements qu'ils auront pris. Le mécanisme institué par le projet de traité peut avoir son efficacité. Mais en fin de compte, dans cette question de droit international comme dans toutes les autres, rien ne peut être assuré, à moins que les traités ne soient respectés. La sainteté des traités est la condition première de la paix internationale.

A moins que les peuples du monde n'obligent leurs gouvernements à regarder la sainteté des traités qu'ils ont signés comme la base même de leurs relations internationales; à moins qu'ils n'exigent, surtout, que ces gouvernements fassent honneur en tout état de cause aux engagements impliqués dans le Pacte de la Ligue, il n'y a aucun espoir de voir naître un ordre international stable. Si les peuples sont impuissants à imposer leur volonté, si les gouvernements n'érigent point clairement en règle, aux yeux de leurs concitoyens et aux yeux du monde, que dans le respect des traités réside le seul véritable honneur national, il nous faut abandonner tout espoir d'assister au développement pacifique de notre civilisation, et regarder en face, avec la force d'âme dont nous serons capables, la perspective d'un chaos inévitable et illimité.

LORD ROBERT CECIL[1]

(Traduction L. CAZAMIAN.)

1. Lord Robert Cecil, devenu depuis quelques mois membre de la Chambre des Lords, s'appelle aujourd'hui le Vicomte Cecil.

LA FILLE DU DOUAR[1]

V

Lorsque le Sidi et son compagnon eurent disparu, Zouaoui leva les bras au ciel, et se tournant vers les masures :

— Criez you-you, criez you-you! O gens du douar, enfants de la montagne! Écoutez la nouvelle : Nedjma, la Fille du Douar, est demandée en mariage par le fils de notre marabout! Criez you-you! Celui qui ne crie pas you-you, que Dieu lui envoie une douleur aux dents!

Aussitôt, des quatre coins du douar, des you-you sonores ou légers, puissants ou grêles, répondirent. L'alerte était donnée depuis un moment déjà sous les tentes et dans les petites cours ombragées de vigne. L'arrivée du fils du marabout, quoique discrète, n'avait pas manqué d'être signalée, et d'une porte à l'autre, à voix basse, on s'était demandé la raison de cette rencontre du jeune seigneur avec Zouaoui, là-bas, sous le figuier... La stupéfaction fut immense.

Tout à coup, du fond de la grande tente, un rugissement éclata. Nedjma venait d'entendre les paroles de son oncle et d'en dégager le sens. Elle s'était levée d'un bond, courut à la portière. Elle surgit blême, les cheveux épars, toute frémissante, montrant à Zouaoui un poing de menace :

— Quoi, vieillard de feu, tu m'as trahie ainsi! Et tu n'as pas eu peur de Dieu, pour le jour de ta mort, dans ta tombe de chien? Et tu as cru que je serais assez lâche pour t'obéir

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 février.

encore? Ah! tu vas voir comment la Fille du Douar recevra son nouveau maître! Je lancerai un doigt dans ses yeux et dans ceux de sa famille! Nul ici ne m'arrachera de ma montagne ni de mon bien-aimé! Ici je suis née, ici j'aime, ici je veux m'asseoir! Personne ne me commande, à moi, m'entends-tu? J'ai mangé mon père et ma mère, je n'ai plus de maître que ma propre tête!

Elle se tut en tremblant, rouge de l'effort et étonnée elle-même de son audace. Car elle craignait le vieux Zouaoui, elle craignait la lanière de cuir qu'il faisait siffler le soir, la surprenant dans son sommeil, pour qu'elle payât ses fredaines du jour. Il savait être méchant, fourbe, sans éclat de voix et, des quarts d'heure entiers, le *zig! zig!* de la ceinture gémissait dans le silence des nuits! Elle était fière : elle préférait souffrir sans pousser une plainte plutôt que d'étaler le scandale au dehors et de percevoir le rire moqueur des voisines...

Mais, à son grand étonnement, Zouaoui s'approcha d'elle sans porter la main à sa ceinture, sans faire le geste qui voulait dire : Souviens-toi!... Il avait fait son regard doux et lui répondit avec calme :

— Voyons, ma fille...

Et il lui passa une main sur les cheveux.

Nedjma s'effondra en sanglotant sur le seuil de la tente.

— Laisse-moi, ah! laisse-moi, — hoqueta-t-elle, — pleurer mes peines, ma chance noire, tout ce que j'ai souffert sous votre toit pour l'affreux morceau de pain que vous me donnez à manger!

Et puis elle se dressa de nouveau :

— Éloigne-toi, vieux, éloigne-toi! ou je ne serais plus maîtresse de ma colère... Je suis prête à te faire rouler comme une tortue au fond de l'oued! Prends garde!

Mais le vieux Zouaoui avait le courage que l'or qu'il sentait peser sur sa poitrine lui communiquait. Ah! certes, il ne le rendrait jamais, dût-il être roulé avec au fond de la rivière, comme l'en menaçait Nedjma!

— Ma fille, crois-moi, — reprit-il, — c'est pour ton bien, pour ton bonheur seulement que j'ai fait cela! Regarde comme il m'a donné...

Pendant qu'il parlait, le vieil avare coulait lentement, sans les faire sonner, les précieux louis dans la large poche de sa gandourah, et il tendit à Nedjma le foulard rose lamé d'or.

— Tiens, voilà déjà un foulard de soie pour ta tête! Tu n'avais même pas dans quoi te rouler les cheveux! Toujours Satan courait après toi! Et tu vas voir tout ce qu'il doit t'envoyer tantôt! Tu vas voir! Des bijoux, des diamants, des costumes de sultane! Tu mangeras chez lui les mechouis, les couscous, les beurres, les miels que tu aimes tant et dont, toute ta vie, tu fus privée, pauvre chérie! Et ton pâtre, qu'est-ce qu'il t'aurait donné? Des glands amers ou des caroubes à chacals, ou du pain de son de quatre jours, ou les restes de la vieille Aïcha?... Pourquoi, pourquoi, une fille belle comme toi? Ne serait-ce pas péché, hein? Ton lit sera de cuivre, avec des colonnes de nacre et des voiles de mousseline et des parfums de musc, de jasmin, de nessri!... Allah! Allah! Cela ne vaut pas mieux? Et avoir un mari comme celui-là, un fils de marabout, c'est une bénédiction pour toi, pour toi et pour les tiens, pour ton vieil oncle, pour ta vieille tante qui t'ont élevée, qui t'aiment comme leur cœur, pour ton pauvre père et ta jeune mère qui n'ont jamais connu le sourire de leurs dents, qui sont morts tous deux sans bénédiction, ni sépulture!... Tandis qu'un pâtre, un pauvre, c'est guigneux, c'est noir comme le burnous du diable, ça ne sait donner que des baisers! Ah! ma fille, ma fille, rappelle-toi ce que je te dis là : celui qui n'écoute pas le conseil des vieux, le remords et le malheur le rongeront plus tard!

La Fille du Douar releva le front et toisa l'hypocrite vieillard :

— Mon malheur, c'est toi qui me le fais en ce moment, *chiboukh*. Car moi, j'aime mon pâtre. Je n'aime pas le bey, cette moitié d'homme... Sa figure est de celles qu'on va laver pour les envelopper dans un linceul!

— Assez! Assez! L'homme n'est ni laid ni beau. La beauté de l'homme... est dans sa poche! Je vais te dire, moi... J'ai un œil louche depuis que je suis né, hein? Eh bien! tant que j'ai apporté à ma femme tout ce qu'il lui fallait, elle ne s'en est pas aperçu... Un soir, au bout de cinq années de mariage, je suis rentré à la tente sans apporter de souper. Elle m'a

regardé quelque temps, et puis, tout à coup, elle me dit : « La vérité est que tu as un œil louche, ô mon mari... » Ce n'est pas pour dire qu'elle est belle, ta tante! Quand elle passe dans une foule, même avec le voile, elle laisse après elle sept morts et dix agonisants!

Nedjma contenait à grand'peine ses nerfs exaspérés.

— Que m'importe tout cela! — s'écria-t-elle. — Je n'en veux pas, moi, de cet homme... que dix femmes se partagent... Il est sec, hideux, comme une vieille chèvre!

— Ba! Ba! L'amour est ainsi : plus on a de femmes, plus on en veut. Au reste, tous les hommes se ressemblent : ce que l'un te donne, l'autre te le donnera aussi. Mais l'autre, je veux dire le bey, est autrement poli, raboté, luisant, fin! Ces bédouins, eux, sont grossiers, bêtes, bêtes!...

Et le vieux Zouaoui, lancé, se prit à conter certaine anecdote du bled, terriblement gaillarde, qui disait la sottise du bédouin, son esprit lourd, ses manières gauches en présence de la femme...

— Ah! raconte, raconte! — lui dit Nedjma. — Je te laisse raconter. Je mets ma sombre histoire entre toi et Dieu! Lui, lui me vengera!

Elle baissa la tête et se remit à sangloter.

— Je n'ai personne... ni père, ni frère... personne! Je suis coupée d'une branche et jetée sur une pierre! Ali, mon pauvre Ali, ils t'ont trahi de même, ils t'ont trahi, toi l'esseulé!

Cependant, l'animation était vive à l'intérieur des maisonnettes. A peine vêtues encore, leurs brunes poitrines découvertes, la chevelure ébouriffée sous le foulard, jeunes et vieilles épiaient, jacassaient, vidaient leur fiel.

— Ah! elle est belle, la choisie du bey, la Fille du Douar! Le pâtre se sera rassasié sur elle de caresses et de baisers : Sid Abdel-Kader prendra le restant et il remerciera Dieu!

— Si c'était une de nos filles, cachées, sages, sans reproche, elle ne rencontrerait pas cette chance! C'est toujours ainsi : c'est sur ceux qui rasent le mur que le mur s'écroule!

— Et encore la Fille du Douar, sans race ni maison, qui crie et qui pleure! Elle trouve le beurre rugueux, le miel amer et le jasmin sans parfum!

— Ah! oui, pauvre fille! Ce qui lui arrive n'est pas pour sa bouche!

La vieille Kharbassa, elle, assise contre le figuier, s'était contentée d'écouter, d'étudier paisiblement les allures et les gestes de son seigneur et maître. Elle n'eut pas de peine à comprendre que Sid Zouaoui avait la fortune entre les mains. Elle songeait :

« La somme que tu as dans ta poche doit être belle! C'est elle qui a maîtrisé ton cœur, qui te fait parler à la Fille du Douar avec tant de sollicitude et de patience! »

Elle voulut, dans son intérêt propre, venir en aide à son mari. Elle connaissait, mieux que lui, la nature fière et têtue de Nedjma, elle savait quelles fibres on pouvait essayer de toucher en elle pour la faire renoncer à son amour. Elle vint alors, toute doucereuse, s'asseoir auprès de la désespérée :

— Allons, allons, ma fille, c'est assez pleuré, assez... Nous sommes tous comme toi sous la garde de Dieu. Nous ne faisons rien de notre volonté... Jusqu'à maintenant, il n'est point tombé d'eau dans la semoule! Si ce mariage a été écrit par Dieu sur ton front, tu prendras le voile, tu entreras comme une fille de race sous la protection du harem, tu aimeras ton mari et tout le luxe qui t'entourera... Tu plieras ta tête et tu auras bien vite oublié ton enfance sur les montagnes, le pâtre et ton caprice... Et tout, tout d'aujourd'hui n'aura été pour toi qu'un rêve! Et si ce mariage n'a pas été écrit sur ton front, s'il n'est qu'un accident, s'il a été dicté seulement par les chitanes, ma fille, ton gourbi sur les cornes de la montagne n'aura pas changé de place, ton pâtre ne sera pas perdu. Tu reviendras à lui comme l'or va aux riches!

Nedjma eut un tressaut de tout son être, comme si l'instant fatal était proche... A nouveau, d'un jet, elle se dressa.

— Je ne veux pas y aller, moi, chez cet homme! Je ne veux pas!... Il ne m'arrachera pas des bras d'Ali et de mon corps il n'approchera jamais!

— Mais, ma fille, — reprit la vieille tante doucement, sans s'émouvoir ni lâcher prise, — maintenant tu ne peux nous causer un malheur! Tu es donnée, donnée... L'accord a été conclu avec le bey. Ce serait un péché qui brûlerait tes épaules toute ta vie, et l'âme de tes pauvres parents dans

leur tombeau! Et nous n'avons pas le droit... On nous conduirait tous, comme des coupeurs de route, à la maison de justice! Allons, allons, ma fille, essuie tes yeux... Lève-toi. Fais-le pour Dieu, pour moi, pour les voisins qui vont rire, rire à faire éclater leur ventre!... Je te le jure, ma fille; si ce mariage n'est pas de ta destinée, je te le répète encore, je te le marque sur ce seuil avec ma salive... hein! tu divorceras, tu reviendras à ton Ali, à ses chèvres et à ses moutons!

— Amen! amen! — prononça la pauvre fille, comme à travers un songe.

— Allons, Nedjma, rentre. Sois raisonnable. Ne fais pas rire de toi ceux qui valent et ceux qui ne valent pas...

Ce rappel à la fierté de la Fille du Douar empourpra son front. Elle imaginait bien les conciliabules des voisines derrière leurs portes, les calembours, les railleries pleines de venin... Elle les savait toutes jalouses, jalouses de sa beauté à en mourir! Et leurs pointes acérées, leur rire moqueur lui grillaient le foie, lui perçaient les oreilles! Alors, avant de rentrer sous la tente, Nedjma tourna vers le ciel sa face en larmes, ses regards implorants :

— O mon Dieu! — gémit-elle en se tordant les mains, — toi, tu me trouveras la cause pour me délivrer de ce mariage! Mon Dieu, je ne peux rien... Que peut dire le mort devant ses laveurs? Vois : je suis sans forces. Ma chair est entre leurs dents : si je tire, ils me déchireront! Vois mon cœur, comme il brûle!

Elle porta une main à sa gandourah et en arracha un lambeau.

— O mon Dieu, aie pitié! Venge-moi!

VI

Le Sidi et son nègre s'étaient éloignés d'un pas rapide. Ils ne reprirent point les mêmes sentiers rudes et périlleux. Ils contournèrent les collines. Le silence était profond, la lumière ardente et immobile. De loin en loin, ils apercevaient des herbes hautes où s'ébattaient des biches, cependant que le petit pâtre, assis à l'ombre d'un araucaria, les pieds dans un filet d'eau, chantait sa leçon sur une feuille volante...

Sid Abdel-Kader et son nègre passaient les vallons, les oueds, les touffes de ronces sans échanger une parole. Le maître s'en allait songeur, la conscience lourde de l'acte accompli. Comme ils approchaient de la tente de son père, il dit :

— Youssoufi, crois-tu qu'Allah bénira ce mariage avec la Fille du Douar et que mon père l'acceptera sans rien opposer?

— Les pleurs après la mort sont inutiles. Et celui qui embrasse une religion doit aller jusqu'au bout!

— Je ne regrette nullement, Youssoufi... Mais j'ai peur que le vieux Zouaoui ne puisse se débarrasser du pâtre et que cette créature de Dieu vienne me chercher noise!

— S'il venait, avec une poignée d'or tu saurais lui fermer la bouche. Aujourd'hui, pour de l'argent, père et mère sont à vendre. Ah! si j'avais de l'argent, — soupira le nègre en se frottant la barbe —, je n'achèterais pas cinq ou six femmes, mais toutes les jeunes beautés de ma dechra!

Et son œil noir, vicieux comme celui du maître, étincela de désir.

Ils étaient arrivés devant la tente du marabout. Ils trouvèrent le vieillard assis sur le seuil, jambes croisées, pensif, déjà équipé pour le retour. Sa gandourah éclatait comme une tache de neige dans la pénombre du petit bois. Sid Abdel-Azouz était un Arabe de pure race, d'environ soixante-dix ans, très grand, maigre, au fin visage qu'allongeait une barbe en pointe et qu'éclairaient de magnifiques yeux bleus. Toute sa personne exprimait une intelligence aiguë, beaucoup de douceur et beaucoup de fierté. Il réfléchissait, un pli au front, à de graves choses dont ni son fils, ni son vulgaire compagnon ne s'étaient jamais préoccupés.

Le bédouin qu'Ali le pâtre avait rencontré sur la route des Glacières venait de le quitter en emportant la promesse que ses camarades lui seraient rendus dans la soirée même, avec tout ce qui leur avait été confisqué. Et le vieux chef devait y réussir à tout prix, s'il voulait éviter le désordre et la bataille. Noir de surexcitation, agitant sa formidable matraque et menaçant les impies, le bédouin s'était écrié : « Cela est trop de misère! Si on ne ne nous aime pas, pourquoi nous martyriser ainsi? Il vaut mieux qu'on nous réunisse

un jour et qu'on nous jette à la mer tous à la fois! Un grand cri, et ce sera fini. Notre montagne est un enfer! Le pain noir à manger, nous ne le trouvons pas une fois le jour. Nous sommes éloignés de tout : il nous faut nous briser les jambes pour arriver à la ville, vendre notre charbon et acheter de quoi nous nourrir. Nos sources sont desséchées par le soleil. De la pierre, nous avons fait jaillir des arbres. Notre labeur nous coûte des sueurs de sang. Et quand nous sommes parvenus à acheter un mulet, un âne, on nous les confisque, on nous coupe les bras! Où va cette injustice, où? A qui faut-il se plaindre? A Dieu qui ne nous entend plus ou aux hommes qui nous méprisent?

— Grâce à Allah! Grâce à Allah! — avait répondu le marabout. — Ne blasphème point, musulman. Patiente et incline-toi.

— De quoi veux-tu que nous rendions grâce à Allah? De ce que nous voyons nos femmes, nos enfants devenir maigres comme des sloughis, mourir de faim sous nos yeux impuissants? Non, nous ne pouvons plus souffrir. Pendant que mes frères étaient en prison, que notre charbon, nos mulets, tout le bien de nos pères venaient de nous être enlevé, je remontais la montagne, bien décidé à rafraîchir mon cœur! J'ai rencontré Ali le pâtre et le conseil de cet enfant m'a valu celui d'un vieillard. Si sa parole est vraie, que tu es bon et que tu aimes ceux qui te vénèrent, promets-moi que ce soir, mes sept voisins et compagnons de misère seront délivrés avec tout ce qui leur a été confisqué!

Et le vieillard avait juré, sur son âme et sur l'âme de sa génération entière. Il avait essayé d'expliquer à ce simple les motifs de cette vigilance des autorités françaises : le déboisement rapide de l'Atlas, l'incendie toujours menaçant, l'été, dans ces forêts résineuses... Puis il avait fait une courte prière au-dessus de la tête du misérable. Et celui-ci était parti calmé, une main à son cœur, ses yeux redevenus doux comme ceux d'un enfant...

En apercevant son fils et le nègre, le vieux marabout s'écria :

— Ah! vous voilà enfin! Je vous attendais pour rentrer.

Et il se releva péniblement sur ses jambes fatiguées.

— Père, — lui dit le jeune homme en le retenant par sa gandourah, — j'ai deux mots à te dire... Veux-tu m'accorder un instant avant de monter à cheval?

— Parle vite, mon fils, car je suis pressé...

— Moi aussi, père, j'ai hâte de rentrer... Car je viens d'acheter une femme au douar, en mariage, et que l'on m'amènera tantôt à la maison...

A ces mots, le vieux chef se redressa. Les veines de son front et de sa gorge se gonflèrent de courroux. Sid Abdel-Kader avait prévu le geste. Mais il savait, au fond, l'indulgence illimitée du marabout pour son fils unique, la faiblesse du vieillard au bord de la tombe... Il ajouta vivement :

— J'espère que celle-là, fille des montagnes, qui ne ressemble aux autres en rien, ni par le sang ni par le langage, Dieu lui ouvrira sa ceinture et qu'elle apportera la vie dans le berceau mort!

Le vieillard le fixa de ses yeux myopes. Il connaissait l'argument de son fils, toujours le même. C'était l'excuse pour satisfaire ses désirs. Chaque fois, une nouvelle femme devait apporter la joie dans la famille et aucune, hélas! n'avait réalisé ces belles promesses! Le vieillard en était convaincu : son fils ne donnerait jamais d'enfant. Les tolba le lui avaient dit. Les orgies nocturnes avaient épuisé sa sève prématurément. Il était sec, vidé comme un citron qu'on aurait pressé pour le jeter à l'oued!

« Ah! pensa le père, mon bâton de vieillesse est bien faible! Après une perte considérable comme celle d'hier, mon fils songe encore à m'alourdir les épaules d'une sixième femme! Il trouve que la charge n'est pas suffisante... »

Non point que Sid Abdel-Azouz fût à la veille de sa ruine, grâce à Allah! Mais il n'eût voulu, pour rien au monde, voir pâlir le faste ni le prestige de sa maison. Il eût désiré que son fils fût un peu plus soucieux des réalités, qu'il eût le goût de gérer leurs biens et de les accroître, qu'il se penchât sur les misères de leurs sujets, qu'il se montrât digne du nom qu'il portait. Il n'était préoccupé que de plaisir et de femmes, il ne produisait rien et gaspillait sans trêve! Et qui perd son manteau, songeait le marabout, perd le respect des hommes!

Le vieux chef releva les yeux sur le visage pâle, vicieux de son fils, et d'une voix ferme, où perçait le mécontentement :

— Que veux-tu que je te dise? Les peines sont à toi et tu es leur maître. Rentrons subir notre destinée.

VII

Le soleil se couchait sur la montagne. On entendait dans le lointain des bêlements d'agneaux, le hennissement doux et amoureux de quelque jument kabyle...

— Ali!

Le nom fut crié à la porte de la chaumière du pâtre. Ali se releva sur sa couche; il venait de reconnaître la voix gutturale, âpre, d'Isaac le sorcier et d'apercevoir sa silhouette, devant le gourbi, dressée comme un cyprès!

— Que veux-tu? — souffla l'enfant à qui cette apparition sembla de mauvais augure.

— Tu dors à cette heure-ci? Et que laisses-tu pour ce soir? — dit Isaac en portant deux doigts à sa tabatière.

Le pâtre, anxieux, interrogea :

— Quelle heure est-il?

— Cinq heures.

— Oh! mon père, mon père! Je suis en retard! Oui, je n'ai pas dormi cette nuit, voilà la cause... Que me veux-tu?

— Je venais, — répondit le sorcier en promenant ses regards sur les divers objets de la chambre, en particulier sur une natte que soulevait le museau rose d'un petit chevreau — je venais te demander si tu n'avais pas, dans ton troupeau, un chevreau noir né dans le premier quartier de lune du dernier mois...

— Non! — déclara vivement le pâtre, qui craignait l'insistance du juif, — je n'en ai qu'un dont je guettais la naissance depuis des mois et des mois et que je dois tuer ce soir, car, Inch'Allah, je me marie.

Le sorcier le toisa un moment de son œil froid. Un sourire incrédule erra sur ses lèvres.

— Tu te maries ce soir, — lui dit-il, — ce soir? — Il

ponctua de son grand index. — Et avec qui? Avec les arbres de ta montagne? Tu es soûl ou tu sors d'un puits?

— Quoi, quoi? — s'écria le pâtre ahuri d'angoisse, — pourquoi avec les arbres? Et ma fiancée, la Fille du Douar, tu l'as oubliée? Tu nous as encore vus ce matin ensemble...

Isaac se contenta de hausser les épaules. Un sentiment de pitié lui ferma la bouche. « Laissons-le une heure de plus avec son rêve, se dit-il. Sans doute ne sait-il point ce qui s'est passé au douar. Nedjma, depuis longtemps, doit se trouver au harem. Elle est probablement déjà dans les bras de son époux... »

— Allons, allons, — murmura-t-il, — tu n'as pas sur ton visage l'ombre d'une noce...

L'enfant, à cette prédiction, pâlit affreusement.

— Ce sera pour demain soir, alors...

Il fixa Isaac à son tour, voulant lire dans son regard la réponse réconfortante. Mais Isaac détourna le front et reprit avec un air détaché :

— Allons, rends-moi ce service. Tu sais, les hommes se rencontrent. C'est pour Lalla Gousseum, la favorite du harem de Ben Abdel-Azouz, une femme d'or dont la beauté enivre, — gronda-t-il avec un soupir d'envie. — Elle voudrait qu'Allah relâche sa ceinture, je m'associe à elle pour vaincre le démon. Tiens, pâtre, cette pièce te vaudra mieux que ce petit chevreau qui ne pèsera pas deux kilos lorsqu'il sera dépouillé!

Et le sorcier tendit une main pour saisir le petit animal, qui courut se réfugier dans les jambes d'Ali.

Pendant cet entretien, les chiens des environs étaient accourus. Groupés en cercle autour de l'étranger, mais retenus par une sorte de puissance magnétique, ils se mirent à hurler longuement, sinistrement, comme à l'approche d'Azraël. Le sorcier les menaça du revers de sa main large. N'obtenant point la paix, il attacha un instant son regard profond sur le regard des pauvres bêtes, qui parurent chanceler, se retirèrent avec un grognement sourd, et puis, l'une après l'autre, détalèrent vers le sommet de la montagne...

Le chevreau en avait profité pour s'enfuir du gourbi. Ali

put donner l'excuse qu'il était parti rejoindre l'étable où dormait sa mère.

— Alors, tu me l'apporteras demain? — conclut Isaac.

— Si je le retrouve, — répondit Ali en tremblant, — et si Allah te le destine...

— Reste en paix.

Et le sorcier allongea son pas tranquille vers la route, sûr que le lendemain, au petit jour, le pâtre lui apporterait le chevreau noir.

VIII

Ayant fait sa toilette dans la rivière, en un tournemain, et revêtu une gandourah raide que la vieille Aïcha lui avait confectionnée de ses grands points, Ali redescendit la colline à pas précipités, le petit chevreau mort sur l'épaule. Le cœur bondissant, l'œil fébrile, il arriva au douar. Dès les approches, un lugubre pressentiment lui envahit l'âme. Le douar lui parut désert. A cette heure, d'ordinaire, la placette grouillait d'enfants en dispute, de femmes allant puiser l'eau ou préparant la *meggetfa* [1] autour des maisonnettes, des discussions gaillardes s'élevaient entre familles... Ce soir, personne au bout des sentiers. Les cours entr'ouvertes sifflaient le silence. Pas de feux, et la nuit environnait déjà la montagne...

Le pâtre contourna les chaumières et fut bientôt devant la grande tente. Le vieux Zouaoui était là, seul, assis sous le figuier, méditant à l'aise. Très loin, par delà des collines, on entendit un concert de you-you qui allait se mourant...

« Que les cris de joie soient pour vous et que le bon présage soit pour moi! » implora le pâtre angoissé.

Zouaoui, en l'apercevant, était devenu pâle. Il se dressa sur ses longues jambes, grelottant de crainte et vint à lui d'un air pressé. Il avait tiré une bourse au fond de laquelle sonnaient trois ou quatre louis.

— Tiens, tiens, — dit-il au pâtre, en lui plantant la bourse dans les mains et en repoussant le chevreau qu'il voulait

1. La soupe épicée.

laisser tomber à terre, va, mon ami, Allah t'a donné... Il t'a remplacé cette fausse, cette capricieuse qui vendait sa religion, cette fille des montagnes sans foi ni honte par cette belle bourse pleine d'or neuf!

Et Zouaoui la secoua, bien qu'elle eût été fortement allégée.

— Allah t'a donné, Allah t'a donné...

Et comme Ali demeurait stupéfait, ne voulant point comprendre le bédouin ajouta :

— Allah t'a débarrassé de Nedjma, ce matin même. Elle t'a changé pour le fils du marabout, un agonisant, une moitié d'homme! Elle l'a décroché je ne sais où et me l'a amené elle-même ici, ce matin, avant que personne n'ait cassé le jeûne... Et j'ai eu beau lui faire comprendre que c'était mal de t'abandonner ainsi à la porte du paradis, pauvre enfant!... Ah! si cet arbre pouvait parler! (Et Zouaoui ébranla le figuier de quelques coups de poing.) Elle m'a répondu : « Non, de ce Sidi je veux faire naître! » Alors, j'ai voulu que tu aies une compensation. Je le savais riche, je lui ai expliqué que tu devais à ton tour acheter une autre femme, et comme, aujourd'hui, tout est cher... Va, mon enfant, va, console-toi. L'argent, les douros, les louis, cela est plus chaud et plus palpitant que le corps de cette panthère!

Soudain, la voix cassée d'un mendiant derrière un mur de toub résonna dans le silence :

— Pourquoi, pourquoi, Zouaoui, veux-tu brûler les épaules à cette pauvre fille? C'est péché... Allah ne te le pardonnera jamais!

Zouaoui ne fut pas long. Il courut vers la hutte, en criant au pâtre de toutes ses forces, pour couvrir la voix de celui qui voulait le faire chanter :

— C'est un malade que sa femme m'a confié : elle m'a recommandé de lui donner à boire de la tête de pavot pour l'endormir... Attends, attends-moi ici...

Et Zouaoui alla faire luire aux yeux du gredin une large pièce d'or.

— Tiens, — lui dit-il, — voilà pour soigner ta langue!

Mais Ali n'avait entendu, n'avait retenu qu'une chose : la Fille du Douar l'avait trahi, abandonné, l'avait changé pour un autre... Il s'était affaissé contre le figuier, lâchant

la bourse qu'il avait apportée pour le prix de Nedjma, le chevreau sanglant, le petit sac que Zouaoui venait de lui donner... Il revoyait Nedjma dans les attitudes de ce matin, lui jurant son amour, lui criant son désir... Et puis, cette insistance qu'elle avait mise à vouloir aller retrouver le Sidi elle-même pour lui demander « quelque chose, » quelque chose qu'elle avait refusé de lui avouer, pénétra son esprit et confirma les dires du vieil oncle! Il porta les deux mains à sa tête, frotta ses yeux d'où les larmes allaient couler.

— Ah! Jusque-là, mon Dieu, tu m'as trompé! Jusque-là...

Son foie brûlait, son gosier voulait éclater de douleur... Aucun son n'en pouvait jaillir pour exhaler sa détresse. Il restait figé contre l'arbre, un éblouissement lui ferma les yeux.

Zouaoui, revenu, trouva l'enfant dans cette position, le vit si pâle qu'il le crut mort... Il s'emparait des deux bourses gisant sur le sol, quand le pâtre se dressa tout à coup et le fit reculer d'épouvante. Ali s'avança vers le misérable, et le regard dans le regard, il lui hurla à la face :

— Ah! Zouaoui, je le jure, sur les pierres qui m'ont vu naître, sur les peines qui m'ont élevé : si je n'arrache pas Nedjma au harem, mon nom ne sera plus Ali!

Il ramassa tout : chevreau, bourses, bâton et s'en retourna, le sang bouillonnant, la tête en feu.

IX

La nuit venait. L'air était calme. Le silence divin planait sur les routes.

Seul, Ali remontait le chemin des Glacières, l'âme en deuil, n'apercevant pas un frère à qui conter sa douleur immense. Il avait le cœur broyé. Et néanmoins, il était décidé à appeler à l'aide tous ses voisins, les montagnards, à les exciter contre l'injustice des hommes et à courir avec eux délivrer sa chère amie d'enfance! Car, devant Dieu, Nedjma était sa femme. Maintenant, dans son esprit, se faisait une lueur. Il commençait à douter des paroles de Zouaoui. Non, Nedjma ne pouvait pas l'avoir trahi de sa seule volonté!

Elle l'aimait, il en était sûr. Si c'était Zouaoui qui l'avait vendue?... Ah! il en aurait le cœur net! Et même si un démon avait bouleversé l'âme de la Fille du Douar, si elle avait voulu renoncer à lui, elle n'en avait plus le droit. Elle s'était donnée, donnée, en jurant sur tous les marabouts du pays! Il ne restait plus à Ali qu'à verser l'argent, et ce corps lui appartenait tout entier!

Il pressait le pas, il avait hâte de rentrer au logis pour se débarrasser de ce chevreau mort et de ces bourses. Mais comme il traversait le petit douar des Ma-Mrita, un bruit de voix, un grand piétinement de sabots de bêtes le firent se retourner. Des montagnards remontaient de la ville, les uns à dos de mulet, d'autres à l'allure régulière de leurs jambes fermes. La djellaba en loques, couverts de poussière de la tête aux pieds, ils causaient, gesticulaient, avaient l'air très animé... Ali posa le chevreau à terre, planta son bâton et les attendit. Lorsqu'ils ne furent plus qu'à une courte distance, Ali reconnut parmi eux bon nombre de ses voisins, puis Si Belkacem, le Bédouin rencontré ce matin même. Il paraissait joyeux, riait de toutes ses dents. Les larmes montèrent aux yeux du pâtre. Ce matin... Comme c'était déjà loin! Comme le bonheur fuyait!... A son tour, le Bédouin le reconnut et vint à lui :

— Qu'as-tu, frère, que fais-tu là?

— Je vous attendais.

Les montagnards se groupèrent autour de lui, les uns sautèrent de mulet, d'autres firent approcher seulement leurs bêtes.

— Mes frères, je viens d'être trahi!

— Qu'Allah trahisse ceux qui t'ont fait le mal!

— C'est le fils de notre marabout.

— Ah! Ah!...

Les montagnards eurent un geste de recul.

— Tant pis, dirent-ils, c'est sorti... Et que t'a-t-il fait?

— Il m'a volé ma femme!

— Tu n'étais pas marié, lâche!

— Je n'avais plus qu'à verser l'argent...

— Et que veux-tu?

— Qu'on me la délivre. Je la veux. C'est mon cœur.

— Peuh! — dit le doyen, sexagénaire, à la barbe rare, aux traits massifs, barbouillé jusqu'au fond des orbites de poussière de charbon, — pour une femme tu veux que nous exhibions nos haines entre musulmans, que nous brisions nos matraques... Va, va, sur Allah, laisse-nous...

Et sans attendre davantage, il piqua son mulet et repartit, suivi de tous les autres.

Ali rugit :

— Ce sont là les frères?

— Eh! que veux-tu? — lui déclara un piéton, Berbère de type pur : teint bronzé, barbe hirsute et lèvres gourmandes, et dont les pectoraux à découvert dénonçaient une force herculéenne, — nous venons d'être délivrés par le père même de Sid Abdel-Kader, à l'instant. Notre bien vient de nous être rendu par lui. Et puis, ce n'est pas une injustice à réparer : une chienne s'en va, il en vient dix. Apporte, apporte l'argent, et tu achèteras la plus belle fille des montagnes! Tiens, si tu veux, j'en ai sept, des filles. Viens en choisir une : je te la donnerai pour rien, et qu'Allah pardonne!

Il secoua sa djellaba dépenaillée et reprit sa route. Ali releva sa matraque et voulut lui en asséner un coup terrible, pour que la rixe fût engagée. Le Bédouin du matin accourut :

— *Ehda! Ehda!* — lui souffla-t-il, — Frère, veux-tu un conseil? J'ai écouté le tien, ce matin, et il m'a réussi. Grâce à toi, tous ces pères de famille retournent dormir dans leurs chaumières ce soir. Je ne l'ai pas oublié...

Si Belkacem le prit par l'échancrure de sa gandourah neuve.

— Tu as de l'argent? Tu peux acheter Isaac le sorcier? Lui seul délivrera ta femme, elle serait dans la gueule du lion! Va, calme ton sang et cours lui conter ton chagrin. Il n'est pas grand, crois-moi. Mais j'ai pitié de ta jeunesse et de ton cœur tendre. Va, je prie Dieu que tu réussisses comme j'ai réussi moi-même et que demain, à cette heure, tu remontes la route des Glacières, aussi heureux que nous...

X

Isaac le sorcier était à la fois la providence et la terreur du douar de Mimich. Il était le médecin savant et mystérieux,

il était le conseiller averti et plein de sagesse, il était l'intermédiaire entre les familles hostiles, il était le devin à l'ascendant magnétique incomparable. On le voyait partout dans le même instant et il surgissait toujours au moment opportun. Il est vrai qu'Isaac connaissait tellement les gens, les bêtes, les plantes et les pierres de ce pays qu'il avait fini par vibrer de leur âme et pouvoir en déceler les replis les plus profonds. Dès la création du douar, il était venu s'y installer comme bijoutier. Il était jeune alors, et déjà il effarait les habitants de son œil bleu turquoise et dormant. Dans sa petite chaumière, pareille aux autres chaumières, il vendait un peu de tout : des papiers à lettres jaunis, des plumes de roseau, de la mercerie; au plafond, il attachait son couffin de colporteur, par crainte que les rats ne grignotassent les belles étoffes de soie et les foulards brodés pour le trousseau des mariées arabes. Et tout le jour, il était courbé sur son chalumeau à confectionner les lourds bracelets d'argent et les épingles de haïks. Lorsqu'un fâcheux s'attardait devant le seuil de sa boutique, Isaac relevait sa belle tête, le fixait de ses yeux étranges, et l'homme s'esquivait à toute allure, emportant avec lui le frisson aigu dont l'avait pénétré ce regard hypnotiseur. Souvent les chiens hurlaient sur le passage d'Isaac. On racontait de lui plus d'un tour terrible, des mystifications inouïes, et les Arabes ne l'approchaient qu'en tremblant.

Pourtant, Isaac n'abusait point de son pouvoir magique. Il était réservé, taciturne et ne demandait qu'à faire vivre sa famille. Car il s'était marié avec une fille du M'Zab, belle et bête, qui lui avait donné quatre Jacobitos. Il en gardait un maintenant auprès de lui. C'était l'aîné, il devait apprendre le métier; en attendant, il chassait les mouches, balayait le gourbi, changeait l'eau de la cruche, déroulait une natte au client qui entrait avec des burnous propres, après quoi il allait commander un café à l'unique *kahouadji* du douar.

La femme et les autres enfants d'Isaac habitaient, en ville, dans un quartier riche, une maisonnette bleue avec une cour arabe et un étage en bois de noyer qu'il avait achetée presque pour rien, un jour de marché. Toute la semaine, Isaac et son Jacobitos travaillaient, peinaient, négligeaient leur nourriture et leur mise. Mais dès qu'arrivait le soir du vendredi, ils

fermaient boutique, descendaient à Blidah, prenaient un bain maure et rentraient au foyer, les mains chargées de victuailles, de friandises, de tout ce que les Arabes leur avaient offert durant les six jours : une paire de poulets, un cent d'œufs, un cruchon de miel, une motte de beurre roulée dans une feuille de figuier... Ils trouvaient la maisonnette dans la pénombre, éclairée seulement d'une veilleuse rouge, une table brillante de propreté autour de laquelle des enfants gras, gourmands, attendaient leur retour avec impatience pour attaquer les pains chauds piqués d'anis noir, les gâteaux de miel et les fruits juteux de la montagne; tandis que la femme, belle et soumise, regardait entrer son mari et son fils aîné sans empressement, sans une question sur leur santé, sur leur vie de là-bas... De ses yeux larges, lumineux, ne s'échappait aucune lueur d'intelligence. Elle se levait pour les servir d'un pas traînard, ne disant mot... Isaac avait le don, par sa seule présence, de lui ôter la parole.

Le lendemain soir, après avoir passé avec ses quatre enfants le samedi à la synagogue, Isaac venait s'asseoir dans la cour, sa femme lui apportait dans une marmite tous les reliefs de la ripaille du sabbat : ronds de saucisson, morceaux de viande au vinaigre, débris de pâté aux œufs... Il se mettait à les partager avec parcimonie, indiquait la pitance pour chacun des jours de la semaine, et si pour le vendredi il ne restait rien : « Vous jeûnerez ce jour-là, leur disait-il, cela porte bonheur. »

Et le dimanche à l'aube, Isaac repartait tranquille, avec sa besace vide que traînait, derrière lui, l'aîné des Jacobitos.

Ce vendredi matin, Isaac était pensif, inquiet. Contrairement à son habitude, il arpentait le gourbi, les mains derrière le dos, avec une agitation fébrile. Le petit Yaaqoub le regardait du coin de l'œil. Il comprenait le tourment qui agitait son père. C'est qu'on était à la veille de *Kippour* et qu'on n'avait encore rien acheté pour ce grand jour de fête. Isaac avait compté au moins sur les quelques cadeaux que les Arabes, en venant commander un bijou, avaient coutume de lui offrir en guise d'arrhes... Mais rien, rien; la semaine avait été sèche.

Isaac calculait sur ses longs doigts tout ce qu'il devait

acheter d'indispensable pour ce jour. Les enfants avaient leurs chemises en loques, tachées de puces; il leur en fallait une, coûte que coûte, ainsi qu'une paire d'espadrilles blanches, pour aller à la synagogue; il fallait une robe de pilou, si bon marché fût-elle, à Meqroda, sa femme; elle ne reviendrait pas à moins de quinze francs et il la fallait absolument, car l'humble travailleuse n'avait point le temps, de l'année entière, d'aller voir une seule fois les *sepharim*. Et ce déjeuner sacré de sept plats, avec les courgettes introuvables ce jour-là (la tranche vaut de l'or!) et les pois chiches au poulet, les rougets au citron, les coings en fricot et les desserts si variés : turbans aux amandes et au miel, grenades égrenées dans l'eau sucrée, vin rouge et vin blanc... « *Ya Rebbi! Ya Rebbi!* soupirait Isaac. Quelle semaine sèche, quelle semaine sèche! »

Il pensait au petit chevreau noir. Ah! s'il avait pu en obtenir un! Il eût touché vingt douros tout de suite de Lalla Gousseum, et une bonne partie de son marché lui eût été économisée; car la jolie favorite n'eût point manqué de lui faire servir par ses négresses la mesure de semoule, les fruits et la cruche de miel « pour les enfants »! Il n'avait négligé aucune montagne, aucun troupeau; il avait grimpé jusqu'au gourbi d'Ali, et ce chien de pâtre n'avait point voulu lui vendre le sien. Isaac néanmoins ne perdait pas complètement espoir. Il regardait le soleil, supputait l'heure et songeait qu'Ali pouvait encore venir. Ah! ce rite de Kippour, rigoureux, inéluctable! S'il ne parvenait point à le respecter cette année! « Mon Dieu, implora Isaac, celui qui a foi en toi n'est pas abandonné! » Et il allait, venait de long en long, avec angoisse.

Bientôt, le soleil inonda les sentiers, piqua de ses rayons ardents les petits bourricots qui descendaient des campagnes, chargés de légumes pour les souks.

— Allons, pensa Isaac, il est trop tard... Lève-toi, dit-il à Yaaqoub d'un ton énervé, commence à rouler la peau de mouton, balaye et ferme le gourbi. Moi, je vais faire un tour au douar...

Il songea : « Je vais essayer d'emprunter quelques douros sur ma chance! Mais il est encore tôt, et les Arabes, c'est leur mort qu'on vienne leur emprunter de l'argent de bon matin, avant qu'ils aient eux-mêmes rien vendu... Et que faire?

(Il s'essuya le front de ses longs doigts)... Je leur offrirai quelques bracelets en garantie, peut-être ne me refuseront-ils pas... »

Devant le gourbi, Isaac vida la cruche sur ses pieds, enfila ses larges savates et disparut, pendant que Yaaqoub roulait la *hidoura*, éteignait le feu, rangeait les outils.

Tout à coup, au bout d'un sentier, entre les mûriers sauvages, Yaaqoub aperçut une forme humaine qui lui sembla être le pâtre si impatiemment attendu! C'était le pauvre Ali, en effet, couvert de poussière, haletant, son chevreau mort sur l'épaule, sa gandourah blanche maculée de sang. D'une main, il tenait sa houlette et de l'autre, une bourse.

— Le voilà, papa, — s'écria Yaaqoub, — le voilà!

Isaac, qui n'était guère éloigné, se retourna. A la vue du pâtre, son âme se réjouit, un ardent appel à Iahvé jaillit de son être : « Oh! celui qui a foi en toi ne périt jamais! »

Il fit entrer Ali, et après les salams de circonstance :

— Assieds-toi, Ali, assieds-toi, — lui dit-il.

Et comme le pâtre demeurait soudain immobile, halluciné, Isaac le fixa dans les yeux et d'un ton compatissant :

— Ah! Ils t'ont brûlé vif, ils t'ont grillé le foie... Conte-moi, conte-moi tes peines et Allah m'aidera à les soulager...

Ali lâcha sa houlette, jeta aux pieds d'Isaac le chevreau noir, puis s'affaissa, brisé, sur la peau de mouton que Yaaqoub venait de dérouler pour lui. Tout de suite, il voulut conter à Isaac son infortune, sa douleur... Mais sa gorge était sèche et se contractait; plusieurs fois, avec effort, il avala sa salive et ne put articuler une parole.

— Repose-toi, repose-toi, — lui dit Isaac. — Tiens, Yaaqoub, cours chercher une gargoulette d'eau. Laisse couler un moment pour la rafraîchir. Et commande en passant un café bien soigné pour notre client!

Dehors, Yaaqoub, tout en gambadant, murmura :

— Que tes bienfaits se propagent, ya Rebbi, que tes bienfaits se propagent! A présent, oué, mon père va faire un bon marché, il va acheter tout ça qu'y a! et ma mère va faire des serpents au miel!...

Et Yaaqoub se léchait les doigts.

Isaac, de son côté, jouissait d'une félicité profonde. Pendant

qu'il examinait le pâtre, dans son cœur se fortifiait la croyance en son Dieu. Il remarquait chez Ali de véritables signes d'absence provoqués sans doute, en cet être primitif, par une forte secousse mentale. Ali était tombé dans le mutisme le plus complet. Par instants, il attachait son regard à la toiture du gourbi, puis brusquement le rabaissait vers le sol, puis le relevait vers la toiture, sans le promener sur aucun autre objet... Cela durait depuis un grand moment, lorsque Yaaqoub revint de la source, apportant d'une main la gargoulette qui ruisselait, et de l'autre, une tasse de café fumant sur un petit plateau.

Isaac s'assit à une table basse, prit une plume de roseau, écrivit sur un bout de papier quelques caractères hébraïques, le délaya dans une tasse d'eau fraîche, qu'il tendit au pâtre.

— Bois, — lui ordonna-t-il.

Le pâtre but d'un trait. Son regard s'anima... Il parut se réveiller d'un songe...

— Maintenant, — reprit Isaac, — conte-moi tes peines. Qu'as-tu? Que veux-tu de moi?

Ali comprima un sanglot, posa la bourse sur la table, et dans une tension de tout son être, il s'écria enfin :

— Tiens, voilà la tête de ma fortune. Prends-la, qu'Allah te fasse jouir d'elle. Prends aussi ce chevreau que tu es venu me demander hier au soir et que je t'ai refusé. Je croyais... — haleta l'enfant, et il n'acheva point sa pensée. — En échange de tout cela, ô Isaac, je ne te demande qu'une chose : c'est de me faire pénétrer dans le harem des Abdel-Azouz. Je veux revoir Nedjma, je veux lui parler, je veux lui demander seulement... si elle est toujours vierge!

Un grognement sauvage éclata dans sa poitrine.

Isaac baissa la tête. Son premier mouvement fut d'écarter tout; chevreau, bourse, et de dire au pâtre : « Ce que tu désires de moi est insensé! Outre que je suis l'homme de confiance du harem, une pareille tentative est au-dessus de ma volonté! » Mais demain, c'était Kippour, le Grand Pardon, la fête nécessaire et pleine d'exigences, le loup comme on l'appelait bien justement... Non, pensa Isaac. Il décida qu'il ferait son Kippour, comme Jéhovah le lui ordonnait avant tout. Puisque Jéhovah n'avait point voulu le laisser humilié

parmi ses voisins, ni que ses enfants fussent privés des réjouissances de ce grand jour, il en profiterait pour l'instant. « Mon Dieu, pria-t-il, de même que tu m'as envoyé tout l'indispensable pour accomplir mes fêtes sacrées, tu sauras m'inspirer pour m'acquitter envers cette créature! »

Il fixa le pâtre d'un regard où il mit toute sa puissance hypnotique et l'exhorta à la patience :

— Lève-toi, — lui dit-il avec autorité. — Va, retourne à tes occupations, à ton troupeau. Oublie pour le moment Nedjma et tes amours. Reviens me trouver dans deux jours : mon travail sera terminé; j'espère conduire tes pas où ton cœur désire....

Ali ramassa sa houlette, se leva, gagna la porte, complètement subjugué. Mais ayant franchi le seuil du gourbi, il se retourna :

— Dans deux jours, je reviendrai ici et tu me conduiras où mon cœur désire?

— Oui, — répondit Isaac d'un accent ferme qui ne laissait point de doute.

— Alors, qu'Allah te garde et fasse prospérer ton gourbi!

DEUXIÈME PARTIE

I

Dès que Nedjma mit le pied dans la cour immense, verte et jaune, du palais des Abdel-Azouz, un orchestre attaqua l'hymne de la bienvenue. Le soleil couchant irisait les colonnes de marbre, les faïences, la dentelle des arcs, le haut jet d'eau traditionnel, et illuminait toutes les femmes dans leurs splendides costumes. Assises en cercle sur des matelas de velours, elles attendaient avec patience et curiosité cette fille de douar qui allait devenir l'épouse d'un sidi de harem. A l'écart, debout près d'un oranger, se tenait un groupe de lallates, habillées comme cinq sœurs. Lorsque Nedjma parut, elles s'avancèrent d'un pas résigné pour saluer leur rivale. Elles étaient très belles, mais pâles, avaient de grands yeux pleins de lumière, et sous le foulard, des cheveux d'or rouge ou

d'ébène poli. Elles embrassèrent la nouvelle venue avec mesure, et puis, d'un seul mouvement, lui jetèrent sur les épaules le voile qui devait l'unir à leur maître commun et la protéger parmi elles. Certes, les femmes de Ben Abdel-Azouz avaient un air plus distingué que jamais, plus affiné, auprès de cette puissante fille du Douar. Elles entourèrent Nedjma et la dévisagèrent à loisir.

— Ah! qu'elle est belle! — murmura l'aînée à l'oreille de sa compagne qui blêmissait d'envie. — On dirait un rayon de miel qui brille au jour!

— Oh! — s'exclama la plus jeune, une blonde au long regard moqueur, — elle m'a éblouie! J'ai cru voir une houri au milieu des roseaux!

— J'aurais oublié mon jeûne si c'était le Ramadan, — dit une autre.

Bientôt, on arrive, on se presse, on gesticule, on clame, autour de la mariée qui, elle, ne voit dans tout cet apparat et ce tohu-bohu que son être au désespoir, son cœur meurtri. L'affreux cauchemar au milieu duquel sa raison vacille depuis un jour lui a donné cet air las et ces yeux battus. Ce départ du douar, quand l'ont traînée les caméristes de Ben-Abdel-Azouz, sa tante Kharbassa et les voisines; ce voyage dans la montagne; cette halte, la nuit, aux portes de la ville, sous une chaumière où l'on a procédé à sa toilette, tandis que, dans la demeure de l'époux, se faisaient les préparatifs pour la recevoir... Maintenant, cette foule compacte de curieuses qui viennent s'ajouter aux femmes de la noce, aux caméristes; les you-you, les cris de joie perçants ou graves, les servantes qui surgissent des sous-sols barbouillées comme des démons, effraient cette enfant de l'air libre qui n'endure point, non plus, cette atmosphère surchauffée, ces galeries closes, ces parfums mystérieux que chacune a composés selon son art, cette musique langoureuse... Un vertige l'envahit... Elle étouffe, cherche à grand'peine sa respiration... Elle se contient pour ne pas crier sa douleur à tous ces gens... Puis, peu à peu, ce reste de courage l'abandonne; elle éclate en sanglots.

Tout à coup des mains dures la saisissent, la bousculent et l'entraînent. Il ne faut pas qu'elle pleure au seuil de la maison de l'époux : cela porte malheur. Une caméristé

l'emmène à travers des galeries magnifiques, où l'eau coule sans trêve des fontaines d'argent dans des bassins de marbre. Des négrillonnes s'en vont, portant sur la tête des corbeilles remplies de guirlandes de jasmin et de fleurs du soir. Elles glissent sous ces voûtes dont les mosaïques luisent comme des lunes et frôlent Nedjma au détour d'un balcon.

— C'est toi la mariée? Pourquoi pleures-tu? Vois les belles fleurs que nous avons cueillies pour ton bain et pour ton lit nuptial!

Nedjma les fixe avec fureur. Elle les étranglerait.

— Elle n'a pas l'air d'une mariée! — balbutie l'une. — Elle nous regarde comme un lion!

— Oh! — répond une autre, — c'est une fille du douar! J'ai peur. Venez, venez, sauvons-nous!

Nedjma n'entend plus rien. Le parcours est interminable le long de ces galeries, à peine éclairées, où résonne le glou-glou de l'eau comme à l'approche d'un torrent... Enfin, la caméristé s'arrête. Elle pousse une porte qui s'ouvre avec un fracas d'enfer. Une première chambre obscure apparaît. Dès le seuil tournoient des vapeurs brûlantes, l'air est fait d'un brouillard épais... On pénètre dans une seconde salle. Nedjma est transie. Elle se tait, elle ne pleure plus. Elle ne distingue rien, d'abord, autour d'elle... Elle entend des voix basses, des murmures... Vite, la caméristé la décoiffe, lui arrache un à un ses vêtements que Nedjma n'essaie point de retenir. Nedjma suffoque. Dans les grisailles du harem ondoie sa nudité ferme et superbe; ses cheveux en boucles courent sur son dos brun, musclé. Au bout d'un moment, ses regards, accoutumés à la demi-ombre, aperçoivent de-ci de-là des groupes de femmes. Autour de la table des massages, les femmes de Ben-Abdel-Azouz, couvertes de foutas d'or, la regardent en souriant. Contre un pilier, Kharbassa, sa vieille tante, s'est blottie, toute honteuse dans sa *mlahfa* en loques qui lui a servi d'entrée de bain. Des négresses viennent à Nedjma, la drapent dans une étoffe soyeuse lamée d'argent, lui avancent un siège de cuivre au milieu de ses nouvelles sœurs, et le bain nuptial commence.

Des vases d'eau de roses et de fleurs d'oranger se déversent sur elle; des parfums savamment mêlés oignent sa peau mate;

ses cheveux sont teints au henné du Soudan, ses ongles au noir de Changor. Les berceuses que l'on chante sur elle sont douces, fines, avec une pointe de volupté... On entend au dehors les négresses qui se disputent :

— Dadda, Dadda! Dis à Ambaraka-Boum de venir servir sa jeune maîtresse! Elle est toute bleue... Qu'elle lui prépare sa sortie de bain, vite! Elle n'a peut-être pas l'habitude des bains chauds...

— Je pense. Au douar, qui allait lui chauffer son bain, je te prie?

— Ambaraka-Boum, où es-tu?

— Me voilà! Qu'est-ce que tu me veux?

— Va vite préparer la sortie de bain à ta jeune maîtresse! Elle est mal...

— Ma maîtresse?... Ta maîtresse à toi! Et que tu meures avec elle! Moi, servir la Fille du Douar! Il ne me manquerait que ça!

— Oh! D'où es-tu sortie, toi! De la maison des Mohoub ou de la maison des Mustapha Pacha?

— Va la servir, toi, qui vendais des sardines à la porte-Bab-Azoun et des couronnes de semoule au Bain des Cacaouettes! Tu ne serais pas déplacée en la servant...

— Moi! Moi! (On entend des tasses de cuivre qui se heurtent). Vieux gorille, tu ne te rappelles pas, non, quand tu es arrivée de ta dechra avec une malle pleine de levain moisi et une peau de lièvre qui sentait la charogne!

— Oui, oui... Ça n'empêche pas que les lallates se sont disputé mon corps! Et quelles lallates j'ai servies! Des filles de Marabouts, de Chorfas, de Vizirs! Mon grade à moi est plus élevé que le tien! La Fille du Douar n'est pas pour mes doigts. Elle t'irait bien, à toi, l'ancienne vendeuse de sardines!

— Tiens pour toi, Aïssaouïa! Quand ta transpiration s'échauffe, tu sens la vapeur d'urine!

— Et toi, tu sens cette rose!

Et les coups de poing, les ustensiles de cuivre qui volent de l'une à l'autre grondent dans la première salle. Puis, tout cesse... Une femme à la voix hautaine gourmande les insoumises. La porte du bain s'écarte, et cette femme se montre

au milieu des fontaines. Elle est encore belle : elle a des traits réguliers, un port de sultane. Elle est la mère de Sid Abdel-Kader ben Abdel-Azouz.

— Vite, vite! — ordonne-t-elle. — Les hommes sont là, le souper est servi et mon fils s'impatiente! Voulez-vous passer la nuit dans l'eau? Allons, qu'on l'enveloppe! Elle est assez chauffée...

Elle frappe dans ses mains. Les négresses accourent. Elles apportent sur l'épaule le linge embaumé, les foutas pailletées d'or.

Lalla Malika, toutefois, ne connaît point encore sa bru. Elle s'avance vers la Fille du Douar, lui soulève la tête que Nedjma tient obstinément baissée.

— Tu es belle, qu'Allah te bénisse!

La caméristé l'interrompt :

— Tu es belle, oui, mais tu as l'air entêté. Prends garde. Fais la fille de famille. Ne résiste pas de même à ton époux!

Nedjma n'y tient plus. Le chagrin la tord. Sa poitrine se soulève en des sanglots amers. Elle n'est point revenue encore de sa surprise, de son saisissement, de sa suffocation dans ce bain chaud, — elle n'a connu jusque-là que l'eau glaciale et vivifiante de la rivière... Brusquement, un frisson agite tout son corps... Ses mains battent l'air... Elle tombe évanouie dans les bras de l'assistance...

ELISSA RHAÏS

(A suivre.)

M. PAINLEVÉ

ET

LA LIGUE DE LA RÉPUBLIQUE

Notre article *De Belleville à Moscou* nous vaut de la part de notre éminent collaborateur M. Paul Painlevé, au nom de la Ligue de la République, une tentative de réfutation émue. Il commence par porter contre nous une accusation bien sensible pour l'annonciateur de la politique expérimentale que nous sommes. Ne nous accuse-t-il pas en effet d'avoir commis, à propos de la Ligue, « un sophisme de l'espèce de ceux que Kant appelait *jugements synthétiques a priori* ».

Avouons humblement que nous n'avons pas étudié la logique dans le philosophe allemand si cher à notre École Dirigeante qu'elle a voulu l'imposer à la France comme directeur de conscience. Mais il nous souvient que la vieille logique de Port-Royal signale, d'après Aristote, le sophisme : *Ignoratio elenchi* ou malentendu de ce qui est en question. C'est, dit Arnauld, un vice très ordinaire dans les contestations des hommes. On attribue à son adversaire ce qui est éloigné de son sentiment afin de le combattre avec avantage. Oserons-nous bien à notre tour reprocher à M. Painlevé d'avoir versé dans ce sophisme-là et de s'être mis en outre constamment en contradiction soit avec lui-même, soit avec les doctrines du parti dont il se réclame?

M. Painlevé estime que mon article est « un intéressant exemple d'imagination philosophique ». Avec plus de justesse

je pourrais en dire autant de la réfutation esquissée par le savant mathématicien qui se pose en champion de la Ligue de la République.

La politique expérimentale que j'oppose à la politique sentimentale de l'École Dirigeante dont M. Painlevé est un représentant si remarquable recueille des faits, les étudie et en tire des conclusions. En l'espèce, à la suite de la Ligue de la République, j'ai exhumé le programme de Belleville et celui de Karl Marx. En les rapprochant je n'ai eu aucune peine à en démontrer l'identité. L'analyse historique à laquelle j'ai procédé des événements subséquents a mis en évidence que l'École Dirigeante radicale n'a pas cessé depuis qu'elle règne de préparer, sous le drapeau de Belleville, l'avènement du communisme marxiste.

Les lois fiscales votées pendant la période glorieuse de la Troisième République par des majorités radicales-socialistes, conduites à la victoire par Jaurès, ont assuré le développement anormal de l'État par l'absorption continue des héritages des citoyens. *L'État n'a cessé de s'enrichir.* La propriété individuelle se noie chaque jour davantage dans la propriété collective. Tel est en effet la fin suprême du socialisme prussien de Karl Marx.

Éclairant cette marche ininterrompue vers le soviétisme final, les radicaux apparaissent comme les opportunistes des socialistes, eux-mêmes les fourriers du communisme.

Et cependant M. Painlevé m'objecte avec candeur que dans la liste des cent trente membres du Comité Central de la Ligue de la République, on cherche vainement un seul communiste, voire un socialiste unifié!

En effet ils n'ont pas besoin d'y figurer.

Dans le même temps que M. Painlevé écrivait sa réponse au nom de la Ligue de la République, le président de celle-ci, M. Ferdinand Buisson, prenait une initiative qui bouleverse entièrement les affirmations et l'argumentation de M. Painlevé.

On a pu lire le 15 janvier dernier dans *le Quotidien*, sous sa signature, un article qui est l'aveu le plus formel de la collusion existant entre radicaux et socialistes. Gourmandant un écrivain socialiste français qui fait la guerre au marxisme

et condamne cette doctrine prussienne en des termes qui seraient définitifs pour tout autre qu'un disciple de Kant, M. Buisson affirme avec enthousiasme, que le communisme n'a pas fait faillite. Et voici sa conclusion :

Ce n'est pas par hasard qu'à tant de reprises et dans plusieurs de ses plus belles pages, Jaurès a employé le mot de communisme *pour désigner l'idéal même du socialisme et comme pour protester d'avance contre l'idée d'entre-choquer ces deux mots l'un contre l'autre.*

Et aujourd'hui que nous touchons à une heure de combat, ne nous sera-t-il pas permis de demander à M. Deslinières :

Que restera-t-il du socialisme quand on en aura ôté tous ces termes populaires et violents sans doute, mais non pas faux : lutte de classe, exploitation du travail par le capital, abolition du salariat, guerre à la guerre, émancipation des travailleurs par les travailleurs eux-mêmes, égalité des enfants devant l'instruction, révolution sociale enfin, envisagée comme but prochain et non plus pour des siècles futurs, au terme d'une série indéfinie de demi-mesures et de semblants de réformes?

Si nous devons écarter de nos rangs pour l'assaut de mai prochain tous ceux à qui ces mots sont chers et qui n'en comprendront pas la disparition de notre commun programme, ne nous faisons pas d'illusions.

Ce n'est pas seulement un nombre très considérable de combattants, je veux dire d'électeurs, que nous rejetterons ou vers l'abstention, ou vers l'obédience moscoutaire, ou vers des votes pour Midol.

C'est la flamme même de notre parti que nous éteignons.

C'est l'élan hardi et fraternel de la grande poussée républicaine que nous brisons.

C'est la rupture avec la plus grande partie de la classe ouvrière organisée et militante que nous provoquons.

Pour ma part, je ne suis pas disposé à demander directement ni indirectement au socialisme de s'embourgeoiser pour faire cause commune avec nous.

Nous lui demandons, au contraire, de ne rien changer à sa langue, à son accent, à son ton, à ses revendications.

Il y a place sous le drapeau de l'Union des Gauches de 1924

pour les socialistes qui ne renient pas la République et pour les républicains qui ne renient pas le socialisme.

Pouvais-je souhaiter une plus formidable riposte à M. Painlevé? Si j'admets avec lui qu'il n'y a pas un communiste dans sa Ligue, il devra à son tour me concéder que son Président recherche l'alliance des marxistes et admire leur doctrine et leur foi. D'ailleurs M. Painlevé assure avec complaisance que les fondateurs de la Ligue de la République ne sont pas assez bornés pour méconnaître la puissance intellectuelle des sociologues d'outre-Rhin.

Tout au plus caresse-t-il l'illusion « que si, avec le temps, quelque chose de la dure géométrie marxiste, inexacte autant que péremptoire, se mêle au développement de nos civilisations industrielles, ce sera quelque chose d'assoupli et d'humanisé par les doctrines de notre Révolution ».

On sera sans doute curieux de savoir quelles doctrines de notre Révolution sont destinées, dans la pensée de M. Painlevé, à humaniser le marxisme. Sont-ce celles des royalistes de 1789 ou celles des terroristes de 1793?

De toutes façons, après le dithyrambe socialiste-communiste de M. Ferdinand Buisson et son aveu formel que le communisme est *l'idéal* du socialisme, que reste-t-il de l'affirmation de M. Painlevé, que sa Ligue entend réaliser son programme par l'union des républicains, *communistes exclus*. Et quand même voudrait-il exclure les communistes nous expliquera-t-il comment il empêchera ceux-ci de voter pour son programme qui n'est que le masque de leur idéal révolutionnaire?

***

Puisque cette controverse nous amène à faire une réclame à la Ligue de la République, nous avouerons qu'on en ignorait presque tout, sauf ses deux manifestations publiques. La Ligue, dès ses premiers pas dans la vie, a manifesté l'intention de ressusciter le programme de Belleville. Peu de temps après, adoptant le préjugé en vertu duquel la Nation Française serait très riche et l'État Français très pauvre, elle s'est prononcée en faveur d'une opération fiscale draconienne

qui consisterait à transférer à l'État le quart ou la moitié du capital épargné par la Nation et possédé par les individus.

Nous avons soumis ces deux faits à l'épreuve de la méthode expérimentale. Ils nous ont paru, pour des motifs que nous avons énoncés et que M. Painlevé s'abstient de discuter, dénoncer une paradoxale persistance de l'influence allemande sur les façons de penser propres à notre École Dirigeante. Conclusion objective et impartiale du sociologue et non, comme paraît le croire notre contradicteur, procès de tendances institué par un politicien passionné.

Nous n'avons pas songé un seul instant à désobliger M. Painlevé et ses collègues du Comité Central de la Ligue de la République. Et nous sommes tout prêt à leur concéder que si leur intelligence a subi, même à leur insu, l'emprise allemande, leur sensibilité et leur patriotisme sont demeurés français ainsi qu'en témoigne l'exemple de Gambetta, *fou furieux de la Défense Nationale* (l'expression est de Jules Simon) celui de Guesde, de Vaillant et de Jouhaux en 1914.

Mais le fait subsiste sur lequel nous avons appelé l'attention des Français de 1924 : le Programme de Belleville, le programme actuel du parti radical, est extrait, à la forme près, phrase pour phrase, trait pour trait, article pour article, du manifeste communiste rédigé par Karl Marx et Engels. Il y a *identité absolue* entre le Programme de la Ligue et l'ensemble des mesures préparatoires au communisme, préconisées par les deux docteurs allemands. Nous n'avons pas sollicité les textes pour les assouplir à nos conceptions *a priori*. Nous nous sommes bornés à les confronter. Il en est résulté un constat dont la matérialité s'impose. Et nous admirons comment, dans ces conditions, M. Painlevé peut continuer à dire que la tradition française, dans l'ordre politique, fiscal et social, a absorbé la tradition allemande. C'est exactement le contraire, et l'évidence s'en touche du doigt.

Et cependant il y a une tradition socialiste française!

C'est cette tradition qui, avec Proudhon, s'insurge contre les Monopoles d'État, proclame que la fiscalité personnelle et inquisitoriale se résout inévitablement en *confiscation* pour les uns et en *mystification* pour les autres, que la centralisation du gouvernement dans un grand pays est incompatible

avec la réduction des frais généraux de l'État et, par conséquent, avec la régularité du budget, que toute tentative pour arriver à la péréquation de l'impôt soit par l'impôt progressif, soit par l'impôt sur le revenu, conduit à l'absurde et entraîne pour l'économie politique des perturbations énormes.

En 1869, à l'encontre du programme de Belleville, onze citoyens français dont Tolain, Ch. Longuet, Pierre Denis, etc... sommèrent les députés de l'opposition libérale, au Corps Législatif, qui d'ailleurs firent la sourde oreille, d'avoir à venir discuter la question sociale avec eux.

Quelle fin se proposaient les « onze »?

« Formuler, disaient-ils, un ensemble de mesures législatives, telles que, la *liberté du travail* et *la liberté des transactions* restant sauves, l'égalité des conditions en résulte progressivement *sans spoliation ni banqueroute.* »

Et c'est encore — pour la dernière fois peut-être — la tradition française, exclusive de l'étatisme allemand, qui se faisait entendre. Liberté! Pas de spoliation, ni de banqueroute!

Tradition que, dans la faible mesure de nos forces, nous convions les Français à ressaisir quand nous leur démontrons que la pauvreté de l'État opposée à la richesse de la Nation est un mensonge désastreux et que la solution du problème financier consiste à prendre le contre-pied du programme allemand, c'est-à-dire à transférer à la Nation, après les avoir inventoriées, les immenses richesses que l'État gaspille et stérilise sans profit pour personne.

La Ligue de la République, conclut M. Painlevé, se refuse à toute régression.

Mais qu'est-ce qu'une régression?

N'en serait-ce pas une d'avoir substitué la fiscalité prussienne à la fiscalité réelle qui fut, avec la décentralisation, *le premier mouvement* des grands révolutionnaires dont M. Painlevé et ses ligueurs, de la meilleure foi du monde, se persuadent qu'ils perpétuent la pensée?

***

En reproduisant l'article du *Quotidien* signé par M. Ferdinand Buisson, nous avons pris une première fois M. Painlevé

en flagrant délit de contradiction avec le président de son Comité. Il nie tout accord de la Ligue de la République avec les Communistes. Il les exclut. M. Buisson au contraire leur adresse les phrases les plus tendres. Il les encourage, il les recevrait sans doute avec joie dans sa Ligue.

Cette contradiction n'est pas la seule. La réponse que M. Painlevé m'a fait l'honneur de m'adresser contient une définition du rôle de l'État conçue dans l'esprit le plus libéral. Nous l'inscrivons volontiers sur le drapeau de la nouvelle École dirigeante dont nous appelons la naissance de tous nos vœux.

M. Painlevé affirme que « la doctrine de nos grands révolutionnaires et des penseurs qui les ont précédés exige que l'État soit une sorte d'arbitre suprême protégeant la liberté et les droits de l'individu contre toutes les oppressions spirituelles, temporelles ou sociales ».

Cette formule n'est-elle pas diamétralement opposée à l'idéal étatiste du parti radical-socialiste? Il n'est que trop évident que l'étatisme dont nous ne cessons ici de dénoncer les méfaits ne se borne pas à réserver à l'État le rôle d'arbitre suprême qui constituerait d'après M. Painlevé son unique fonction. Cette vue s'accorde mal avec la spoliation des fortunes, avec l'exploitation des monopoles spirituels, commerciaux ou industriels que les Ligueurs de la République ont jusqu'ici pratiquée et dont ils ont fait un dogme. Hors de l'Étatisme pas de salut! N'est-ce pas là leur devise?

Sur la question ouvrière M. Painlevé ne nous répond pas et reste dans le vague. Il ne paraît pas avoir compris que le moment est venu où les ouvriers ne se contenteront plus de phrases creuses sur une conciliation « des droits de l'individu et de la discipline syndicale » dont nous sommes d'ailleurs tout aussi partisans que lui.

La politique républicaine telle qu'il l'entend n'a rien de substantiel à offrir aux prolétaires. La politique expérimentale que nous avons déjà définie poursuit le but d'incorporer les prolétaires à la société existante et préconise les réformes qui les transformeront en citoyens complets. Nous sommes résolus à leur ouvrir l'accès de la propriété individuelle en leur distribuant la partie de son domaine : portions de forêts,

constructions du génie, etc., etc., dont l'État ne sait faire aucun emploi utile et à laquelle M. Jouhaux ne voudrait pas sans doute qu'on touchât sous prétexte « de ne pas diminuer le patrimoine du commun ». N'est-ce pas ainsi que le chef de la C. G. T. s'est exprimé lorsqu'il a fait capituler le ministre des finances dans la question du monopole des allumettes!

Nous préconisons au contraire le retour à la communauté de ce patrimoine de l'État et nous estimons que les prolétaires doivent être les premiers bénéficiaires de cette opération.

Enfin, pour ne rien omettre des idées de la Ligue de la République, que penser de sa conception de la politique extérieure ainsi formulée par M. Painlevé : « Nous attendons avec confiance le jour où la France pourra reprendre sa véritable attitude de grande nation libératrice marchant vers l'avenir à la tête des autres peuples. »

Hélas, trois fois hélas! Quelle expérience désastreuse notre patrie devra-t-elle encore subir pour qu'un parti quelconque s'abstienne de lui souhaiter une pareille mission? Plaise au ciel que ne luise jamais le jour attendu avec tant de confiance par M. Painlevé!

Il est tout de même surprenant qu'un aussi pur républicain reste encore attaché à cet impérialisme idéologique, incarné dans la politique des nationalités dont Napoléon III fut le pontife pour le malheur de la France. Oui, sous le Second Empire, la France a été la grande nation libératrice et cela nous a coûté l'Alsace-Lorraine.

En 1917, la République elle aussi a proclamé qu'elle combattrait pour émanciper des races asservies. De combien de mois de guerre et de combien de vies humaines avons-nous payé cet accès de don-quichottisme dont la répercussion sur le traité de paix est la cause de tant de plaies non encore cicatrisées!

Ah! pour l'amour de la République et même de sa Ligue, abdiquons le rôle de libérateurs et, pour emprunter à M. Painlevé sa propre conclusion, souhaitons qu'en politique extérieure les jeunes fondateurs de la Ligue de la République comprennent les leçons de ce passé d'hier.

FELS

CÉSAR ET CLÉOPÂTRE[1]

ACTE III *(suite)*.

(Le combat de la matinée est terminé, et Rufio est à la porte du Phare, assis sur un fagot de broussailles. A sa gauche, le phare s'élève, gigantesque, jusqu'aux nuages. Entre ses genoux est son casque, plein de dattes qu'il grignote. A côté de lui, une gourde en cuir, pleine de vin. Derrière lui, l'immense piédestal de pierre du phare est séparé du large par un parapet bas, en pierre; au milieu du parapet, dans la large chape, une couple de marches. Au-dessus de sa tête pend une énorme chaîne avec son croc. Elle est attachée en haut, à une grue, sur la plate-forme du phare. Au-dessous de cette chaîne, des fagots pareils à celui sur lequel Rufio est assis. Ils sont prêts à être hissés, pour l'entretien du phare.

César est debout sur la marche du parapet. Il regarde au loin avec anxiété, et est, de toute évidence, mal à l'aise. Britannus sort par la porte du phare.)

RUFIO. — Eh bien, mon vieux Breton, êtes-vous allé jusqu'en haut?

BRITANNUS. — Oui, dame... J'évalue la hauteur à deux cents pieds.

RUFIO. — Quelqu'un là-haut?

BRITANNUS. — Oui, un vieux Tyrien, pour manœuvrer la grue, et son fils, un garçon de quatorze ans, très sage.

RUFIO, *considérant la chaîne.* — Allons donc! Un vieillard et un enfant, manœuvrer cela! Vingt hommes, vous voulez dire.

BRITANNUS. — Non, non, deux seulement, deux, je dis bien. Ils ont des contrepoids et une machine avec de l'eau bouillante dedans. Je n'y comprends rien, d'ailleurs; ce n'est pas d'un modèle britannique. Ils s'en servent pour hisser des tonnes d'huile et des fagots de bois qu'ils brûlent dans le brasier, sur la plate-forme.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 février.

RUFIO. — Mais...

BRITANNUS. — Pardon, excusez-moi, mais je suis descendu parce qu'il y a des messagers qui viennent vers nous, de l'île, le long de la jetée. Il faut que je voie ce qu'ils veulent.

(Vivement, il s'éloigne en passant devant le phare.)

CÉSAR, *tout frissonnant, déprimé, quitte le parapet.* — Rufio, nous avons fait là une expédition folle. Nous allons être battus... Je voudrais bien savoir si nos hommes s'en tirent avec cette barricade qu'ils établissent en travers de la grande jetée.

RUFIO, *d'un ton fâché.* — Est-ce qu'il faut que je renonce à ma nourriture pour aller aux nouvelles, le ventre vide?

CÉSAR, *le calmant, mais avec nervosité.* — Non, non! Mange, mon fils, mange!.... *(Il se promène en grommelant, pendant que Rufio continue à grignoter des dattes.).* — Évidemment, les Égyptiens ne seront pas si fous que de nous laisser tranquillement terminer la barricade. Ils la prendront d'assaut et se jetteront sur nous ensuite... Sapristi, c'est la première fois que je cours un risque qui aurait pu être évité... Non... je n'aurais pas dû venir en Égypte.

RUFIO. — Mais il y a une heure encore, vous ne parliez que de victoire!

CÉSAR, *en manière d'excuse.* — Oui, oui, j'étais insensé... imprudent... emballé comme un enfant!

RUFIO. — Emballé comme un enfant! Quelle blague!... Tenez. *(Il lui offre une poignée de dattes.)*

CÉSAR. — Pourquoi me donnes-tu ça?

RUFIO. — Pour manger ... Voilà ce qui va mal chez nous. Quand un homme arrive à votre âge, il est déprimé le matin, à jeun, avant son repas du midi... Allons, mangez et buvez; puis après, pesez encore une fois nos chances.

CÉSAR, *prenant les dattes.* — Mon âge!... *(Il branle la tête et mord dans une datte.)* C'est vrai, Rufio, c'est vrai...! Je suis vieux, usé maintenant... c'est vrai, tout à fait vrai... *(Il tombe dans une contemplation mélancolique et mange encore une datte.)* Oui, Achillas est à la fleur de l'âge, encore... Ptolémée, lui, est un enfant... *(Il mange encore une datte et prend un peu courage.)* Eh oui, chacun son tour... J'ai eu le mien, moi... Je ne peux pas me plaindre... *(Avec une gaieté soudaine.)* Dis donc, Rufio, ces dattes ne sont pas mauvaises... *(Britannus revient avec un sac de cuir; il est très animé. Instantanément, César est de nouveau lui-même.)* Eh bien, qu'y a-t-il de neuf?

BRITANNUS, *d'un ton triomphal.* — Nos braves marins de Rhodes ont pris un trésor. Le voilà!... *(Et il jette le sac à terre, aux pieds de César.)* Enfin, nos ennemis sont entre nos mains!

CÉSAR. — Dans ce sac?

BRITANNUS. — Mais attendez donc, César, que je vous aie tout raconté... Ce sac contient toutes les lettres qui ont été échangées entre les partisans de Pompée et l'armée d'occupation ici.

CÉSAR. — Eh bien! Après?

BRITANNUS, *qu'impatiente la lenteur de César à saisir la situation.* — Comment? Après? MAIS NOUS ALLONS SAVOIR QUI SONT VOS ENNEMIS. Autant que j'en puis préjuger, les noms de tous ceux qui ont conspiré contre vous depuis le passage du Rubicon, se trouvent dans ces papiers.

CÉSAR. — Jetez-les au feu!

BRITANNUS. — Les jeter.... *(Il ouvre la bouche et ne peut articuler le reste.)*

CÉSAR. — Oui, au feu... Ah çà! est-ce que vous voulez que je perde les trois prochaines années de ma vie à proscrire et à condamner des hommes qui seront mes amis quand je leur aurai montré que mon amitié a plus de valeur que n'en avait celle de Pompée, que n'en a celle de Caton?... Oh! Insulaire incorrigible! Suis-je un bull dogue pour rechercher les querelles, rien que pour prouver comme j'ai les mâchoires dures?

BRITANNUS. — Mais l'honneur... votre honneur... l'honneur de Rome...

CÉSAR. — Je ne fais pas, comme vos Druides, de sacrifices humains, à mon honneur... Mais puisque vous ne voulez pas les brûler, moi, je peux les noyer.

(Il ramasse le sac et le jette par-dessus le parapet, dans la mer.)

BRITANNUS. — Ah! César, c'est de la pure excentricité! Voyons, est-ce qu'il faut permettre aux traîtres de rester libres, par amour du paradoxe?

RUFIO, *se levant.* — César, quand l'insulaire aura fini de prêcher, rappelez-moi. Je m'en vais jeter un coup d'œil sur cette machine à eau bouillante. *(Il entre dans le phare.)*

BRITANNUS, *animé d'un sentiment sincère.* — O César, mon illustre maître! Si seulement je pouvais vous persuader de prendre la vie au sérieux, comme on le fait dans mon pays!

CÉSAR. — Ah bah!... Mais, voyons, Britannus, on la prend donc réellement au sérieux?

BRITANNUS. — Mais vous y avez été. Vous les avez vus! Quel est le Breton qui parlerait comme vous le faites, dans vos moments de légèreté? Quel est le Britannique qui négligerait d'assister au service divin dans le Bosquet sacré? Quel est le Britannique qui porterait des habits multicolores comme vous le faites, au lieu de porter tout simplement du bleu, comme devraient le faire tous les hommes sérieux, estimés?... Tout cela, pour nous, ce sont des questions de morale.

CÉSAR. — Bon, bon, mon ami, quelque jour, je m'établirai sérieusement, et alors, peut être aurai-je une toge bleue. Mais en attendant il faut que je continue, du mieux que je peux, à agir à la mode romaine si cavalière... *(Apollodore arrive devant le phare.)* Quoi encore?

BRITANNUS, *se tournant vivement, et, d'un air de défi, avec la hauteur d'un fonctionnaire, interrogeant l'étranger.* — Qu'est-ce que c'est?... Qui êtes-vous?... Comment êtes-vous venu ici?

APOLLODORE. — Calmez-vous, mon ami, calmez-vous. Je ne vais

pas vous manger... Je suis venu en bateau, d'Alexandrie, et j'apporte des dons précieux pour César.

CÉSAR. — D'Alexandrie!

BRITANNUS, *d'un ton sévère.* — Voici César, Monsieur.

RUFIO, *apparaissant à la porte du phare.* — Qu'est-ce qu'il y a encore?

APOLLODORE. — Salut, illustre César! Je suis Apollodore le Sicilien, artiste.

BRITANNUS. — Artiste! Artiste!... Pourquoi a-t-on laissé entrer ce vagabond?

CÉSAR. — Paix, là, mon bonhomme, paix là!... Apollodore est un patricien, et aussi un fameux amateur d'art.

BRITANNUS, *déconcerté.* — Oh! J'en demande pardon au gentilhomme... *(A César.)* Je croyais avoir compris qu'il disait être un professionnel.

(Quelque peu décontenancé, il change de place avec Apollodore à qui il permet ainsi de s'approcher de César. Rufio, d'un air marqué de dénigrement, regarde Apollodore des pieds à la tête, puis il s'en va de l'autre côté de la plate-forme.)

CÉSAR. — Vous êtes le bienvenu, Apollodore... Et quelle affaire vous amène?

APOLLODORE. — D'abord, vous remettre un présent de la Reine des reines.

CÉSAR. — Qu'est-ce que cette Reine des reines?

APOLLODORE. — Cléopâtre d'Égypte.

CÉSAR, *se confiant à Apollodore, de la manière la plus engageante.* — Apollodore, ce n'est pas le moment de jouer avec des présents. Retournez auprès de la Reine, je vous en prie, et dites-lui que si tout va bien, je rentrerai au palais ce soir.

APOLLODORE. — Je ne peux pas retourner. Au moment où j'approchais du phare, un imbécile a jeté un sac de cuir dans la mer. Cela a brisé l'avant de mon bateau, et à peine ai-je eu le temps de nous débarquer sur la grève, moi et le présent dont j'ai la garde, que ma pauvre petite coquille de noix a sombré.

CÉSAR. — Je le regrette beaucoup, beaucoup. L'imbécile sera réprimandé... Voyons, enfin, que m'avez-vous apporté? La reine sera froissée si je ne le regarde pas.

RUFIO. — Est-ce que nous avons du temps à perdre à ces bêtises-là?... La reine n'est qu'une enfant.

CÉSAR. — Précisément, et c'est pourquoi il ne faut pas la désappointer... Voyons, Apollodore, quel est ce présent?

APOLLODORE. — Un tapis de Perse, une véritable merveille, César! Et dedans, il y a, m'a-t-on dit, des œufs de pigeon, et des gobelets de cristal et d'autres babioles fragiles et précieuses. Je n'ose pas, car j'y ai engagé ma tête, le faire monter de la calle par cette échelle si étroite.

RUFIO. — Eh bien, alors, hissez-le au moyen de la grue. Nous enverrons les œufs au cuisinier; nous boirons notre vin dans les gobelets et le tapis fera un lit pour César.

APOLLODORE. — La grue!... Mais, César, j'ai juré de prendre soin de ce ballot de tapis comme je prends soin de ma propre vie.

CÉSAR, *avec bonne humeur.* — Alors, mon cher, laissez-vous hisser en même temps. De cette façon, si la chaîne casse, vous périrez en même temps que les œufs de pigeon.

(Ce disant, il s'approche de la chaîne et lève les yeux pour la voir en toute sa longueur, l'examinant curieusement.)

APOLLODORE, *à Britannus.* — Est-ce que César parle sérieusement?

BRITANNUS. — Ses manières sont frivoles parce qu'il est Italien; mais il veut réellement dire ce qu'il dit.

APOLLODORE. — Bah! Sérieux ou non, il a bien dit... Donnez-moi une escouade de soldats pour manœuvrer la grue.

BRITANNUS. — Abandonnez-moi la grue, et allez attendre que la chaîne descende.

APOLLODORE. — Convenu, Bientôt, vous me verrez là *(Et, en se tournant vers eux, d'un geste éloquent, il indique le ciel, au-dessus du parapet)* avec mon trésor, m'élevant dans le ciel comme le soleil. *(Il reprend le chemin par lequel il est venu. Britannus entre dans le phare.)*

RUFIO, *avec mauvaise humeur.* — Dites donc, César, est-ce que vraiment vous allez rester ici, pour assister à cette plaisanterie?

CÉSAR, *s'éloignant de la grue, car ses mouvements indiquent qu'elle va manœuvrer.* — Et pourquoi pas?

RUFIO. — Eh bien, les Égyptiens vous le diront, le pourquoi, s'ils ont le bon sens et l'intelligence de s'élancer, avant que notre barricade soit terminée, du bout de la jetée, près de la côte! Et nous, nous voilà à attendre ici, comme des enfants, pour voir un tapis plein d'œufs de pigeons!

(La chaine grinçante est tirée en l'air, assez haut pour ne pas toucher le parapet. Elle se balance ensuite en décrivant un cercle, et bientôt disparaît derrière le phare.)

CÉSAR. — Ne crains rien, mon fils! Quand le premier Égyptien fera son premier pas sur la jetée, l'alarme sonnera. Et alors, tous deux, nous arriverons de notre côté, à la barricade avant que les Égyptiens n'y arrivent du leur. Oui, tous deux, Rufio; moi, le vieillard, et toi, mon fils aîné. Et c'est le vieillard qui y arrivera encore le premier, tu verras. Ainsi, calme-toi et... donne-moi encore des dattes.

APOLLODORE, *de la calle, en dessous.* — Holà ho! Levez! Holà ho-o-o-o-o! *(La chaîne est tirée, et de nouveau, elle réapparaît de derrière le phare en décrivant un cercle. Apollodore se balance en l'air, avec, au bout de la chaîne, son rouleau de tapis. Il se met à chanter, tandis qu'il s'élève au-dessus du parapet.)*

Là-haut, là-haut, contemple le bleu,
Qui, dans des yeux de femme, jamais ne brilla...

Doucement!... Holà!... Halte! *(Il cesse de s'élever.)* Un peu plus, tournez! *(La chaîne vient en avant, au-dessus de la plate-forme.)*

RUFIO, *criant vers le haut.* — Hé! Là-haut!... Baissez! *(La chaîne et son fardeau commencent à descendre.)*

APOLLODORE, *criant vers le haut.* — Doucement!... Lentement! Attention aux œufs!

RUFIO, *criant vers le haut.* — Holà! Doucement!... Lentement!... Lentement!

(Apollodore et son ballot sont enfin déposés sains et saufs sur les dalles, au milieu de la plate-forme. Rufio et César aident Apollodore a défaire le ballot de la chaîne.)

RUFIO, *criant vers le haut.* — Holà! Tirez!

(La chaîne remonte bruyamment au-dessus de leurs têtes. Britannus sort du phare et les aide à défaire le tapis.)

APOLLODORE, *après que les cordes ont été défaites.* — Écartez-vous, mes amis, afin que César voie! *(Il déroule le tapis.)*

RUFIO. — Ce n'est qu'un amas de tapis... Où sont les œufs de pigeons?

APOLLODORE. — Approchez, César, et cherchez-les parmi les tapis.

RUFIO, *tirant son sabre.* — Ha! Trahison! Trahison!... César, éloignez vous! J'ai vu le tapis remuer... Il y a dedans quelque chose de vivant.

BRITANNUS, *tirant son sabre.* — Un serpent! C'est un serpent!

APOLLODORE. — César osera-t-il avancer la main dans le sac où le serpent s'agite ?

RUFIO, *se tournant vers lui.* — Traître!... Chien de traître!

CÉSAR. — Allons! Paix là!... Au fourreau, vos sabres!... Dites donc, Apollodore, votre serpent semble respirer bien régulièrement!... *(Il enfonce sa main sous les tapis et en tire un bras nu.)* Le joli petit serpent!

RUFIO, *tirant l'autre bras.* — Voyons le restant...

(Par les poignets, ils relèvent Cléopâtre, qui se trouve ainsi dans la position assise, Britannus, scandalisé, rengaine son sabre avec un geste de protestation.)

CLÉOPÂTRE, *haletante.* — Oh!... Je suis étouffée!... Oh!... César! Dans le bateau, un homme m'a foulé aux pieds; puis, un grand sac lourd est tombé sur moi; puis, le bateau s'est enfoncé, et puis, j'ai été balancée dans les airs et puis jetée par terre!

CÉSAR, *la cajolant, pendant qu'elle se lève et se réfugie sur sa poitrine.* — Là, là, là... Ça ne fait rien... Vous voilà enfin ici, saine et sauve.

RUFIO, — Oui, oui... Et maintenant qu'elle est ici, qu'allons-nous faire d'elle?

BRITANNUS. — César, elle ne peut pas rester ici, sans la compagnie de quelque matrone.

CLÉOPÂTRE, *avec jalousie, à César, qui est visiblement perplexe.* — Vous n'êtes pas content de me voir?

CÉSAR. — Si, si, si! MOI, je suis très content. Mais Rufio est très fâché et Britannus est tout à fait scandalisé.

CLÉOPÂTRE, *avec dédain.* — Eh bien, alors, faites-leur couper la tête!

CÉSAR. — Avec leurs têtes coupées, ma jolie mouette, ils ne pourraient plus me servir aussi bien que maintenant.

RUFIO, *à Cléopâtre.* — Dans un moment, il va falloir que nous nous en

allions, pour couper la tête à quelques-uns de vos Égyptiens. Cela vous plaira-t-il qu'on vous laisse toute seule ici, avec la chance d'être capturée par votre petit frère, si nous sommes battus?

CLÉOPÂTRE. — Non, non! Il ne faut pas me laisser seule!... Vous ne me laisserez pas seule, n'est-ce pas, César?

RUFIO. — Comment!.... Pas même quand la trompette sonnera et que toutes nos vies dépendront de ce que César soit à la barricade avant les Égyptiens!... Voyons!

CLÉOPÂTRE. — Il n'y a qu'à les laisser perdre leur vie; ce ne sont que des soldats.

CÉSAR, *très grave.* — Cléopâtre, quand cette trompette sonnera, chaque homme aura sa vie en sa main, et il devra la jeter à la face de la mort! Eh bien, de mes soldats, qui se sont fiés à moi, il n'en est pas un dont la main ne soit pour moi, plus sacrée que votre propre tête!... *(Cléopâtre est vaincue. Ses yeux s'emplissent de larmes.)* Apollodore, il faut que vous la rameniez au palais.

APOLLODORE. — Mais, César, suis-je un dauphin pour traverser les mers, avec des dames sur mon dos? Mon bateau a sombré. Tous les vôtres sont, soit à la barricade, soit retournés à la ville... Si c'est possible, j'en hélerai un; c'est tout ce que je peux faire. *(Il retourne à la calle.)*

CLÉOPÂTRE, *luttant pour ne pas pleurer.* — Il ne s'agit pas de ça!... Je ne veux pas retourner! Oh! personne ne se soucie de moi.

CÉSAR. — Cléopâtre...

CLÉOPÂTRE. — Vous voulez que je sois tuée.

CÉSAR, *avec plus de gravité encore.* — Ma pauvre enfant, ici, votre vie importe peu, à aucun de nous, sauf à vous-même.

(A ces paroles, elle s'abandonne entièrement, et se jette en pleurant sur les fagots. Soudain, dans le lointain, on entend un grand tumulte. Au milieu d'une tempête de cris, sonnent des buccins et des trompettes. Britannus s'élance sur le parapet et regarde du côté de la jetée. César et Rufio se tournent l'un vers l'autre avec un air de vive intelligence.)

CÉSAR. — Viens, Rufio!

CLÉOPÂTRE, *se redressant sur ses genoux et s'accrochant à César.* — Non, non, non, ne me quittez pas, César, je vous en prie! *(Il lui arrache son vêtement des mains.)* Oh!...

BRITANNUS, *du parapet.* — Nous sommes coupés, César, nous sommes coupés!... Les Égyptiens ont atterri du côté du port occidental, entre nous et la barricade!

RUFIO, *courant pour voir.* — Malédiction!... C'est vrai!... Nous sommes pris comme des rats dans une trappe.

CÉSAR, *d'un ton plein de pitié.* — Mon pauvre Rufio!... Mes hommes de la barricade!... Les voilà pris entre la troupe venue de la mer et la troupe venue de la côte!... Ah! Je les ai assassinés.

RUFIO *revient du parapet, à main droite de César.* — Oui, oui, et tout cela parce que vous êtes resté à jouer avec cette enfant.

APOLLODORE, *remontant vivement de la digue.* — César, regardez donc par-dessus le parapet.

CÉSAR. — Nous avons déjà regardé, mon ami, nous avons déjà regardé... Il faut se défendre ici.

APOLLODORE. — J'ai jeté l'échelle dans la mer. Ils ne peuvent pas entrer ici sans elle.

RUFIO. — Oui, et puis nous, nous ne pouvons pas en sortir!... Aviez-vous pensé à cela?

APOLLODORE. — Pas en sortir! Et pourquoi pas, par Apollon? N'avez-vous pas des vaisseaux dans le port oriental?

BRITANNUS, *du parapet, plein d'espoir.* — Nos galères de Rhodes viennent à nous, debout. *(Vivement, César rejoint Britannus sur le parapet.)*

RUFIO, *avec impatience, à Apollodore.* — Et par quelle route, je vous prie, allons-nous gagner les galères?

APOLLODORE, *déclamant d'un ton plein de gaieté et de hardiesse.* — Par la route qui partout conduit... par le diamantin sentier du scintillant soleil et de la blonde Phœbé... Est-ce que vous ne connaissez pas « Le Pont-brisé », ce jeu d'ombres des enfants? « Les canards et les oies à l'aise le traversent, » vous savez!

(Jetant loin de lui son manteau et son bonnet, il attache son sabre sur son dos.)

RUFIO. — Pouh!... Qu'est-ce que vous racontez là?

APOLLODORE. — Je vais vous le faire voir... *(De loin il s'adresse à Britannus.)* D'ici à la galère la plus proche, quelle distance?

BRITANNUS. — Cinquante toises.

CÉSAR. — Non, non, non... Elles sont plus loin qu'il ne semble à vos yeux de Britannique inhabitué à cet air si pur... Apollodore, elles sont à peu près à un quart de mille.

APOLLODORE. — C'est bon. Défendez-vous ici jusqu'à ce que, de cette galère, je vous envoie un canot.

RUFIO. — Monsieur a peut-être des ailes?

APOLLODORE. — Des ailes pour aller sur l'eau, monsieur le militaire! Peuh! Regardez!

(En courant, il monte les marches entre César et Britannus, jusqu'au couronnement du parapet; il saute en l'air, et, la tête la première, plonge dans la mer.)

CÉSAR, *comme un écolier, très excité.* — Bravo! Bravo! *(Il rejette son manteau.)* Par Jupiter! Moi aussi, j'y vais!

RUFIO, *l'arrêtant.* — Mais vous êtes fou! Vous n'irez pas!

CÉSAR. — Et pourquoi pas? Est-ce que je ne sais pas nager aussi bien que lui?

RUFIO, *exaspéré.* — Est-ce qu'un vieux fou sait plonger et nager comme un jeune fou?... Il a vingt-cinq ans lui, et vous en avez cinquante!

CÉSAR, *se libérant de l'étreinte du Rufio.* — Vieux!

BRITANNUS, *choqué.* — Oh! Rufio, vous vous oubliez.

CÉSAR. — Une course jusqu'à la galère avec vous, père Rufio, contre une semaine de solde! Ça va?

CLÉOPÂTRE. — Mais moi! moi! moi! Qu'est-ce que je vais devenir, moi?

CÉSAR. — Je vous porterai sur mon dos jusqu'à la galère, comme un dauphin... Rufio, quand tu me verras remonter à la surface, jette-la-moi, je réponds d'elle... Et après, à votre tour, à vous deux.

CLÉOPÂTRE. — Non, non, non, je vais me noyer!

BRITANNUS. — César, je suis un homme, un insulaire des Iles Britanniques, je ne suis pas un poisson... Il me faut un bateau. Je ne sais pas nager.

CLÉOPÂTRE. — Ni moi non plus.

CÉSAR, *à Britannus.* — Alors, restez ici, seul, jusqu'à ce que je m'empare de nouveau du phare. Je ne vous oublierai pas... Allons, Rufio.

RUFIO. — Voyons, vous êtes bien décidé à faire cette folie?

CÉSAR. — Les Égyptiens ont décidé pour moi.. Que faire d'autre?.... Mais fais attention où tu sautes, car je n'ai pas envie de recevoir tes cent quatre-vingts livres sur le dos, au moment où je remonte!

(En courant, il monte les marches et arrive sur le couronnement.)

BRITANNUS, *avec anxiété.* — César, un dernier mot... Ne vous montrez pas dans la partie mondaine d'Alexandrie avant d'avoir changé de vêtements!

CÉSAR, *criant du côté de la mer.* — Hohé! ho! Apollodore! *(Il lève le doigt vers le ciel et cite la barcarolle)* : « Blanc sur bleu, au-dessus... »

APOLLODORE, *nageant dans le lointain.* — « est pourpre sur le vert en dessous... »

CÉSAR, *tout joyeux.* — Aha! Aha! *(Il plonge dans la mer.)*

CLÉOPÂTRE, *courant vivement jusqu'aux marches.* — Oh! laissez-moi voir! Laissez-moi voir!... Il va se noyer! *(Rufio la saisit).* — Ah! ah! ah! ah! *(Tandis qu'elle crie, il la lance dans la mer. Et, avec Britannus, il éclate de rire.)*

RUFIO, *se penchant pour la voir.* — Il l'a attrapée! *(à Britannus.)* Dis donc, l'insulaire, tiens bon... César ne t'oubliera pas. *(A son tour il saute dans la mer.)*

BRITANNUS, *courant jusqu'aux marches, pour les regarder tous, tandis qu'ils nagent.* — Tout va bien, Rufio, tout?

RUFIO, *en nageant.* — Oui, tout va bien!

CÉSAR, *tout en nageant, de plus loin.* — Britannus, réfugiez-vous près du canal, et empilez le combustible sur la porte de la trappe.

BRITANNUS, *répondant en criant.* — Convenu! Et ensuite, je me recommanderai aux Dieux de mon pays. *(De la mer, monte un bruit d'applaudissements. Britannus donne libre cours à son excitation.)* La bateau est arrivé jusqu'à lui! Le bateau est arrivé! Hip! Hourrah! *(Il arrache son manteau et s'agite comme un insensé).*

ACTE IV

C'est en octobre, l'an 48 avant Jésus-Christ, qu'a eu lieu le plongeon de Cléopâtre dans la mer, dans le port oriental d'Alexandrie. Quelques mois plus tard, en mars 47, elle passe l'après-midi dans un boudoir de son palais. Là, au milieu de toutes les dames de sa cour, elle écoute une esclave qui, au milieu de la pièce, joue de la harpe. Le maître de celle-ci surveille son jeu, il est assis sur ses talons, sur le parquet, tout près d'elle. C'est un vieux musicien, à la face ridée, au front proéminent, à la barbe blanche. Les bouts de sa moustache et de ses sourcils sont nattés et relevés en forme de cornes. Son expression est ardente et prétentieuse, et il en a conscience. Ftatatita est de service, près de la porte, devant un groupe d'esclaves femelles. Sauf la joueuse de harpe, tout le monde est assis. Cléopâtre, elle, est assise sur une chaise, en face de la porte, de l'autre côté de la salle; toutes les autres sont assises sur le parquet. Toutes les dames de la suite de Cléopâtre sont jeunes. Les plus remarquables sont Charmian et Iras, ses favorites. Charmian est un petit démon, à la figure en lame de couteau, couleur terre cuite. Elle est vive en ses mouvements, avec des mains et des pieds fort bien faits. Iras est une créature potelée, d'un bon naturel, un peu faible d'esprit, avec une splendide chevelure rouge, riant de bon cœur, pour la moindre chose.

CLÉOPÂTRE. — Pourrais-je...

FTATATITA, *avec insolence, à la harpiste.* — Silence, toi!... La Reine parle!

(La harpiste s'arrête).

CLÉOPÂTRE, *au vieux musicien.* — Je veux apprendre à jouer de la harpe moi-même, de mes propres mains. César adore la musique. Pouvez-vous me donner des leçons?

LE MUSICIEN. — Certainement, certainement. Et nul autre que moi ne peut donner des leçons à la Reine. C'est moi, en effet, qui ai découvert la méthode perdue des anciens Égyptiens, grâce à laquelle l'attouchement d'une corde basse pouvait faire trembler une pyramide... Tous les autres professeurs sont de purs charlatans. Combien de fois l'ai-je prouvé!

CLÉOPÂTRE. — C'est bien. Vous me donnerez des leçons. Combien de temps faudra-t-il?

LE MUSICIEN. — Oh! pas très longtemps. Quatre ans seulement. D'abord, il faut que votre Majesté soit versée dans la philosophie de Pythagore.

CLÉOPÂTRE, *indiquant l'esclave.* — Et elle, est-ce qu'elle est versée dans la philosophie de Pythagore?

LE MUSICIEN. — Oh! Elle, ce n'est qu'une esclave. Elle apprend comme apprennent les chiens.

CLÉOPÂTRE. — Eh bien, moi aussi, je veux apprendre comme

apprennent les chiens, car elle joue mieux que vous... Vous me donnerez une leçon chaque jour, pendant deux semaines.

(Le musicien se remet vivement sur ses pieds et s'incline profondément.)

Après cela, chaque fois que je jouerai une fausse note, vous serez fouetté. Et si j'en joue tant qu'on n'a pas le temps de vous fouetter, on vous jettera dans le Nil, pour être mangé par les crocodiles...

(S'adressant aux dames du service.)

Donnez une pièce d'or à cette jeune fille et renvoyez-les.

LE MUSICIEN, *tout interdit.* — Mais le véritable art ne peut pas être ingurgité ainsi de force.

FTATATITA, *le poussant dehors.* — Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est?... Vous osez répondre à la Reine, vous! En vérité!... Dehors! Dehors!

(Ftatatita le pousse dehors, au milieu des éclats de rire de toute la cour. La jeune fille le suit en emportant sa harpe.)

CLÉOPÂTRE. — Dites donc, quelqu'une d'entre vous ne peut-elle pas m'amuser? Personne ne connaît d'histoires ou de contes?

IRAS. — Ftatatita...

CLÉOPÂTRE. — Oh! Ftatatita! Ftatatita! Toujours Ftatatita! Encore une nouvelle histoire pour me monter contre elle, n'est-ce pas?

IRAS. — Non. Cette fois, Ftatatita a été vertueuse... *(Toutes les dames rient, mais pas les esclaves.)* Pothinus a essayé de l'acheter, pour pouvoir causer avec vous.

CLÉOPÂTRE, *avec colère.* — Ha! C'est cela!... Tous, vous vendez mes audiences, comme si je devais voir ceux qui vous plaisent et pas ceux qui me plaisent, à moi! Combien lui restera-t-il, sur sa pièce d'or, à la harpiste, quand elle aura quitté le palais?.... Je voudrais bien le savoir.

IRAS. — Nous pouvons facilement découvrir cela.

(Les dames rient.)

CLÉOPÂTRE, *fronçant les sourcils.* — Vous riez... Mais prenez garde, prenez garde!... Je trouverai bien le moyen, un jour, de me faire servir comme César se fait servir.

CHARMIAN. — Le vieux nez crochu!

(Toutes rient de nouveau.)

CLÉOPÂTRE, *révoltée.* — Silence!... Charmian, ne soyez donc pas une petite Égyptienne sotte et imbécile... Savez-vous pourquoi je vous permets à toutes de bavarder comme il vous plaît, à tort et à travers, au lieu de vous traiter comme le ferait Ftatatita, si elle était la Reine?

CHARMIAN. — Parce que vous vous efforcez d'imiter César en tout, et qu'il laisse tous les gens lui dire tout ce qu'ils veulent.

CLÉOPÂTRE. — Non. Mais parce qu'un jour, je lui ai demandé pourquoi il faisait ainsi, et il m'a répondu : « Laissez bavarder vos femmes, et vous apprendrez quelque chose d'elles. » « Qu'ai-je donc à apprendre d'elles »? lui dis-je. « Ce qu'elles sont », a-t-il répliqué, et vous auriez

dû voir son œil en disant cela. Mais, créatures bornées, vous auriez fait un mouvement dédaigneux des épaules... *(Elles rient. Furieuse, Cléopâtre se tourne vers Iras.)* De qui riez-vous? De moi ou de César?

IRAS. — De César.

CLÉOPÂTRE. — Si vous n'étiez pas une imbécile, vous ririez de moi. Et si vous n'étiez pas lâche, vous n'auriez pas peur de me le dire... *(Ftatatita revient.)* Ftatatita, on me dit que Pothinus t'a offert un cadeau pour que tu le fasses admettre en ma présence.

FTATATITA, *protestant.* — Par les Dieux de mon père...

CLÉOPÂTRE, *l'interrompant court, despotiquement.* — Ne t'ai-je pas dit de ne pas nier les choses?... Si je te le permettais, tu passerais tes journées à en appeler aux Dieux de tes pères, pour témoigner de ta vertu... Allons, va prends le cadeau, et amène ici Pothinus *(Ftatatita veut répliquer).* Tais-toi! Va!

(Ftatatita sort. Cléopâtre se lève et se met à se promener, en méditant, çà et là, de sa chaise à la porte. Toute la cour se lève et demeure debout.)

IRAS *se levant à contre-cœur.* — Ho!... Que je voudrais que César retourne à Rome!

CLÉOPÂTRE, *d'un ton menaçant.* — Eh bien, le jour où il s'en ira, ce sera un mauvais jour pour vous toutes!... Oh! Si je n'avais pas honte de lui laisser voir qu'au fond, je suis aussi cruelle que mon père, je vous ferais repentir de ces paroles!... Mais pourquoi voulez-vous qu'il s'en aille?

CHARMIAN. — Mais parce que c'est terrible, épouvantable, comme il vous rend prosaïque, et sérieuse, et instruite, et philosophe... A notre âge, c'est pire que d'être religieuse!

(Les dames rient.)

CLÉOPÂTRE. — Cessez votre interminable caquetage, à la fin!... Mettez un bœuf sur vos langues!

CHARMIAN, *avec une résignation feinte.* — C'est bon, c'est bon. On va s'efforcer de vivre à la manière de César.

(A nouveau, les dames rient. En silence, Cléopâtre rage, tout en continuant de fureter de-çà, de-là. Ftatatita revient avec Pothinus qui s'arrête sur le seuil de la porte.)

FTATATITA, *de la porte.* — Pothinus implore l'attention de la...

CLÉOPÂTRE. — Bien, bien, cela suffit!... Qu'il entre. *(Elle reprend son siège. Tous s'assoient, sauf Pothinus qui s'avance jusqu'au milieu de la chambre. Ftatatita reprend sa place de tout à l'heure.)* Eh bien, Pothinus, quelles sont les dernières nouvelles de vos amis les rebelles?

POTHINUS, *d'un ton hautain.* — Je ne suis l'ami d'aucune rébellion. Et un prisonnier ne reçoit pas de nouvelles.

CLÉOPÂTRE. — Vous n'êtes pas plus prisonnier que moi, pas plus que César. Depuis six mois, mes sujets nous tiennent assiégés dans ce palais. On vous permet de vous promener le long du rivage, parmi les soldats. Est-ce que je peux aller plus loin, moi-même? Est-ce que César le peut?

POTHINUS. — Vous n'êtes qu'une enfant, Cléopâtre, et vous ne comprenez pas ces choses-là.

(Les dames rient. Cléopâtre les regarde d'un air impénétrable.)

CHARMIAN. — Je le vois, Pothinus, vous n'êtes pas au courant des dernières nouvelles.

POTHINUS. — Quelles sont-elles?

CHARMIAN. — Que Cléopâtre n'est plus une enfant. Voulez-vous que je vous dise comment on devient, en un seul jour, beaucoup plus vieux et beaucoup, mais là, beaucoup plus sage?

POTHINUS. — Je préférerais devenir plus sage sans devenir plus vieux.

CHARMIAN. — C'est bien simple. Montez jusqu'au sommet du phare, et tâchez que quelqu'un vous prenne par les cheveux et vous jette dans la mer.

(Les dames rient.)

CLÉOPÂTRE. — Elle a raison, Pothinus, elle a raison. Vous arriveriez à la rive avec une bonne dose de vanité en moins. Le lavage l'aurai enlevée. *(Les dames rient. Cléopâtre se lève avec impatience.)* Sortez toutes... Je veux parler seule à Pothinus... Ftatatita, fais-les sortir... *(Elles sortent en riant, Ftatatita referme la porte derrière elles.)* Eh bien, qu'est-ce que tu attends, toi?

FTATATITA. — Il n'est pas convenable que la Reine reste seule avec...

CLÉOPÂTRE, *l'interrompant.* — Ftatatita, faut-il que je te sacrifie aux Dieux de tes pères, pour t'apprendre que c'est moi la Reine d'Égypte, et non toi?

FTATATITA, *avec indignation.* — Vous êtes bien comme toutes les autres! Vous voulez être ce que ces Romains appellent une Femme Nouvelle!

(Elle sort en claquant la porte.)

CLÉOPÂTRE, *se rassied.* — Voyons maintenant, Pothinus, pourquoi avez-vous soudoyé Ftatatita pour qu'elle vous amène ici?

POTHINUS, *l'étudiant gravement.* — Cléopâtre, c'est vrai ce qu'on me dit. Vous êtes changée.

CLÉOPÂTRE. — Vous n'avez qu'à causer avec César, tous les jours, pendant six mois, et vous aussi, vous serez changé.

POTHINUS. — On raconte partout que vous vous êtes amourachée de ce vieillard.

CLÉOPTÂRE. — Amourachée! Qu'est-ce que cela veut dire?... Que je suis redevenue une petite fille, n'est-ce pas?... Non, non!... Mais comme je voudrais que cela fût!

POTHINUS. — Comment? Vous voudriez être redevenue une petite fille?

CLÉOPÂTRE. — Certes, car lorsque j'étais une petite fille, je faisais ce que je voulais, sauf quand Ftatatita me battait. Mais même alors, je le faisais en cachette, car je la trompais... Maintenant, César m'a fait devenir une grande fille sage, aussi, que cela me plaise ou non, je fais ce qui doit être fait, et je n'ai pas le temps de m'occuper de ma personne. Ce n'est pas le bonheur, cela, mais c'est la grandeur...

Je crois bien que si César s'en allait, je pourrais gouverner les Égyptiens, car César est, par rapport à moi, comme je suis, moi, par rapport aux imbéciles qui m'entourent.

POTHINUS, *la regardant fixement.* — Tout cela, c'est peut-être la vanité de la jeunesse.

CLÉOPÂTRE. — Non, non, non... Ce n'est pas moi qui suis si intelligente, mais ce sont les autres qui sont si bêtes!

POTHINUS, *pensif.* — C'est vrai!... Le voilà, le grand secret!

CLÉOPÂTRE. — Eh bien, maintenant, dites-moi ce que vous voulez de moi.

POTHINUS, *embarrassé.* — Moi!... Rien!...

CLÉOPÂTRE. — Rien!...

POTHINUS. — C'est-à-dire, demander ma liberté, voilà tout!

CLÉOPÂTRE. — Pour cela, c'est devant César et non devant moi, que vous vous seriez agenouillé. Non, non, Pothinus. Vous êtes venu, ayant en tête quelque plan qui dépendait de ce que Célopâtre fût encore un petit enfançon, un vrai petit chat. Et maintenant que Cléopâtre est Reine, le plan est renversé.

POTHINUS, *courbant la tête d'un air soumis.* — C'est vrai!

CLÉOPÂTRE, *exultant.* — Aha! Aha!

POTHINUS, *levant des yeux pénétrants sur ceux de Cléopâtre.* — Alors, Cléopâtre est vraiment Reine, maintenant, et plus la prisonnière et l'esclave de César?

CLÉOPÂTRE. — Nous sommes tous les esclaves de César, tous, Pothinus, tous, sur cette terre d'Égypte, et cela, que nous le voulions ou non. Et celle qui est assez sage pour le savoir, régnera quand César s'en ira.

POTHINUS. — Vous parlez sans cesse du départ de César.

CLÉOPÂTRE. — Oui, eh bien, quoi d'extraordinaire?

POTHINUS. — Est-ce qu'il ne vous aime pas?

CLÉOPÂTRE. — M'aimer!... César n'aime personne, Pothinus!... Quels sont ceux que nous aimons?... Seulement ceux que nous ne détestons pas. Pour nous, le monde entier est un monde d'étrangers et d'ennemis, sauf ceux que nous aimons... Pour César, c'est différent. En lui, il n'y a pas de haine. Il est l'ami de tout le monde, tout comme il est l'ami des chiens et des enfants. Sa bonté m'est un étonnement perpétuel. Jamais, ni mère, ni père, ni nourrice, n'ont eu autant d'attention pour moi, et n'ont étalé leurs pensées aussi librement devant moi.

POTHINUS. — Eh mais! C'est l'amour, cela!

CLÉOPÂTRE. — L'amour?... Mais il en fera autant pour la première jeune fille qu'il rencontrera sur son chemin s'en retournant à Rome!... Demandez à son esclave Britannus; il a été tout aussi bon envers lui. Mais bien plus, demandez à son cheval même!... Sa bonté n'est suscitée par rien de ce qui est en moi; elle est dans sa propre nature.

POTHINUS. — Mais comment pouvez-vous être certaine qu'il ne vous aime pas comme un homme aime une femme?

CLÉOPÂTRE. — Parce que je ne peux pas le rendre jaloux... J'ai essayé.

POTHINUS. — Hem!... J'aurais peut-être dû dire : l'aimez-vous vous-même?

CLÉOPÂTRE. — Peut-on aimer un Dieu?... D'ailleurs, j'aime un autre Romain, que j'ai connu longtemps avant César, pas un Dieu, un homme, celui-là; un homme qui peut aimer et haïr, un homme que je peux faire souffrir et qui peut me faire souffrir.

POTHINUS. — César le sait-il?

CLÉOPÂTRE. — Oui.

POTHINUS. — Et il n'en a pas été fâché?

CLÉOPÂTRE. — Pas du tout. Il m'a même promis de me l'envoyer en Égypte, pour me faire plaisir!

POTHINUS. — Décidément je ne comprends pas cet homme.

CLÉOPÂTRE, *avec un superbe mépris.* — Vous, comprendre César!... Comment le pourriez-vous? *(Avec orgueil.)* Moi, je le peux... par instinct.

POTHINUS, *réfléchit un moment, puis, avec déférence.* — Votre Majesté m'a admis à son audience, aujourd'hui. Quel message la Reine a-t-elle pour moi?

CLÉOPÂTRE. — Celui-ci... Vous croyez qu'en faisant mon frère Roi, vous gouvernerez en Égypte, parce que vous êtes son tuteur, et que ce n'est, lui, qu'un petit niais.

POTHINUS. — Il plaît à la Reine de le dire.

CLÉOPÂTRE. — Il plaît à la Reine de dire encore ceci : César vous mangera, vous et Achillas, et mon frère avec, exactement comme un chat mange des souris. Il mettra sa griffe sur cette terre d'Égypte, tout comme un aigle met sa griffe sur un agneau. Et quand il l'aura fait, il retournera à Rome et laissera ici Cléopâtre, en qualité de vice-roi.

POTHINUS, *dans un éclat de colère.* — Non, cela, jamais il ne le fera! Jamais!... Nous avons mille hommes, et lui en a dix!... Nous le jetterons à la mer, lui, et ses misérables légions.

CLÉOPÂTRE, *avec dédain, tout en se levant pour s'en aller.* — Vous divaguez comme le premier venu... Partez donc, et dirigez vos milliers d'hommes!... Ne perdez pas de temps! Dépêchez-vous, car Mithridate de Pergame amène du renfort à César, et il est tout proche. Avec deux légions, César vous a tenu en échec; nous verrons ce qu'il fera avec vingt.

POTHINUS. — Cléo...

CLÉOPÂTRE. — Assez, assez! César m'a gâtée en me faisant causer avec de faibles créatures comme vous.

(Elle sort. Pothinus fait un geste de rage et la suit; mais Ftatatita entre et l'arrête.)

POTHINUS. — Laissez-moi... laissez-moi sortir, de ce lieu odieux!

FTATATITA. — Qu'est-ce qui vous met tant en colère?

POTHINUS. — Que la malédiction de tous les Dieux d'Égypte pèse

sur elle!... Elle a vendu son pays à ce Romain, pour pouvoir le lui racheter avec ses baisers!

FTATATITA. — Imbécile! Est-ce qu'elle ne vous a pas dit qu'elle voudrait que César s'en allât?

POTHINUS. — Vous avez donc écouté?

FTATATITA. — J'ai eu soin qu'une brave femme soit à portée, tandis que vous étiez seul avec elle.

POTHINUS. — De par les Dieux...

FTATATITA. — Oh! laissez vos Dieux tranquilles! Ici, ce sont les Dieux de César qui sont tout-puissants... Il est inutile que vous, un Égyptien, vous veniez auprès de Cléopâtre. Elle ne veut écouter personne de sa propre race. Elle nous traite tous comme des enfants.

POTHINUS. — Puisse-t-elle périr, à cause de cela!

FTATATITA, *d'un ton triste.* — Que votre langue se dessèche à cause de ce souhait!... Allons! Envoyez chercher Lucius Septimius, l'assassin de Pompée. C'est un Romain. Peut-être l'écoutera-t-elle, lui... Allez!

POTHINUS, *d'un air sombre.* — Je sais bien chez qui je dois aller maintenant.

FTATATITA, *d'un ton soupçonneux.* — Et chez qui donc?

POTHINUS. — Chez un Romain plus grand que Lucius... D'ailleurs, notez ceci, Madame la grande Maîtresse. Vous avez cru, avant l'arrivée de César, que l'Égypte allait bientôt être gouvernée par vous et votre clique, au nom de Cléopâtre... Je m'y suis opposé, et...

FTATATITA, *l'interrompant, sur un ton querelleur.* — Oui, afin de la gouverner, vous et votre clique à vous, au nom de Ptolémée.

POTHINUS. — Plutôt moi, certes, ou même vous, qu'une femme qui est romaine de cœur! Et maintenant, c'est ce que Cléopâtre est devenue. Tant que je vivrai, elle ne gouvernera pas. Ainsi, arrangez-vous en conséquence *(Il sort.)*

Pendant ce temps, l'heure du dîner approche, La table est mise sur le toit du palais. En ce moment, Rufio y monte. Il est précédé par un majestueux fonctionnaire du palais, qui tient en main le bâton de son office. Il est suivi par un esclave portant un tabouret incrusté. Après avoir gravi beaucoup d'escaliers, tous trois émergent enfin sur le toit, au milieu d'une massive colonnade. Entre les colonnes des côtés nord et ouest, de légers rideaux sont tirés pour adoucir l'éclat du soleil couchant. Le fonctionnaire conduit Rufio à l'une de ces parties ombragées. Entre les piliers pend une corde pour fermer les rideaux ouverts.

LE FONCTIONNAIRE, *en s'inclinant.* — Le commandant romain attendra César ici.

(L'esclave pose le tabouret près de la colonne la plus méridionale et sort en se glissant entre les rideaux.)

RUFIO, *un peu essoufflé, s'assied.* — Ouf!... En voilà une montée!... A quelle hauteur sommes-nous ici?

LE FONCTIONNAIRE. — Nous sommes sur le toit du palais, ô Bien-aimé de la Victoire!

RUFIO. — Fort bien! Et alors, le Bien-aimé de la Victoire n'a plus d'escaliers à monter!

(Un second fonctionnaire entre par l'autre extrémité, en marchant à reculons.)

LE SECOND FONCTIONNAIRE. — César approche.

(César, qui sort de son bain, entre, l'air rayonnant et joyeux. Il a une tunique neuve en soie pourpre, et est suivi de deux esclaves qui portent un léger lit de repos, simple banc, savamment aménagé. Ils le placent auprès de la plus septentrionale des deux colonnes munies de rideaux; cela fait, ils se glissent dehors, entre les rideaux; les deux fonctionnaires s'inclinent cérémonieusement et les suivent. Rufio se lève pour recevoir César.)

CÉSAR, *allant vers Rufio.* — Tiens, Rufio!... *(Il examine son costume et feint un étonnement admiratif!)* Un baudrier neuf!... Un pommeau d'or tout neuf à son sabre!... Mais oui, c'est vrai, il s'est fait couper les cheveux!... Mais pas la barbe? Pas possible! *(Il renifle la barbe de Rufio.)* Mais si, mais si! Par Jupiter olympien, elle est parfumée, sa barbe!

RUFIO, *grondant.* — Eh bien! Est-ce donc pour me plaire à moi-même?

CÉSAR, *d'un ton affectueux.* — Non, mon fils, non; c'est pour me plaire à moi, je le sais... c'est pour célébrer mon anniversaire.

RUFIO, *avec dédain.* — Votre anniversaire!... Vous avez toujours un anniversaire, quand il y a quelque jolie fille à flatter, ou quelque ambassadeur à vous concilier. Nous en avons eu sept en dix mois, l'année dernière.

CÉSAR, *d'un air contrit.* — C'est vrai, Rufio, c'est vrai! Jamais, je crois bien, je ne renoncerai à ces petites supercheries.

RUFIO. — Qui doit encore dîner avec nous, outre Cléopâtre?

CÉSAR. — Apollodore le Sicilien.

RUFIO. — Ce petit freluquet!

CÉSAR. — Oh! Voyons! Ce petit freluquet est un snob très amusant! Il sait conter une histoire, chanter une chanson; puis, il nous épargne la peine de flatter la reine... Est-ce qu'elle se soucie des gens comme nous, des vieux politiciens, des ours nourris dans les camps?... Non, mon cher, non; tandis que le snob Apollodore, c'est une bonne société, la bonne société.

RUFIO. — Je ne dis pas... je ne dis pas. Il pourrait être pire, en somme. Il sait un peu nager, et aussi tirer un peu... Ah! si seulement il savait retenir sa langue!

CÉSAR. — Ah! Que la volonté des Dieux soit que jamais il ne l'apprenne!... Oh! cette vie militaire! Cette vie d'action ennuyeuse et brutale!... Chez nous, Romains, c'est ce qu'il y a de pire; nous sommes de simples machines à agir, à peiner : un essaim d'abeilles changé en hommes. Ah! parlez-moi d'un bon causeur qui a assez d'esprit et d'imagination pour vivre, sans faire continuellement quelque chose!

RUFIO. — Oui, oui! il en aurait du bon temps, avec vous, quand le dîner est terminé!... Avez-vous remarqué que je suis en avance?

CÉSAR. — Aha! Aha!... Je pensais bien que cela signifiait quelque chose. Eh bien, de quoi s'agit-il?

RUFIO. — Est-ce qu'on peut nous entendre ici?

CÉSAR. — Notre solitude invite à écouter aux portes, mais je peux y remédier. *(Il frappe deux fois dans ses mains. Les rideaux sont tirés, découvrant le jardin, sur le toit. Au milieu est une table de banquet pour quatre personnes. Cette table est placée en travers. Une personne est à chaque bout et deux sont côte à côte. Le côté qui est proche de César et de Rufio est barré par des vases et des jarres d'or, pour les vins. Un superbe majordome surveille un régiment d'esclaves occupés à mettre le couvert. La colonnade se continue autour du jardin, de chaque côté, jusqu'à l'extrémité la plus éloignée. Là, une ouverture — on dirait une grande porte-cochère — laisse, au delà de l'extrémité occidentale du toit, la vue libre sur le ciel, sauf toutefois au milieu. En effet, là s'élève une image de Râ, avec sa tête d'épervier, que surmonte un disque solaire entouré d'un aspic. Assise sur un énorme socle, cette image est de grandeur naturelle. A ses pieds est son autel, une simple pierre blanche.)* Maintenant que tout le monde peut nous voir, personne ne pensera à nous écouter.

(Il s'assied sur le banc laissé par les deux esclaves.)

RUFIO, *s'asseyant sur son tabouret.* — Pothinus désire vous parler. Je vous conseille de le voir. Il se trame ici quelque complot, parmi les femmes.

CÉSAR. — Qu'est-ce que ce Pothinus?

RUFIO. — L'homme aux cheveux comme une fourrure d'écureuil, le meneur d'ours du petit roi, que vous avez gardé prisonnier.

CÉSAR, *ennuyé.* — Alors, il ne s'est pas échappé?

RUFIO. — Non.

CÉSAR, *se levant, et d'un ton impérieux.* — Pourquoi?... Tu as gardé cet homme à vue, au lieu de surveiller l'ennemi... Est-ce que je ne t'ai pas dit de laisser toujours les prisonniers s'échapper, à moins qu'il n'y ait des ordres spéciaux contraires?... Ah çà! Est-ce qu'il n'y a pas encore assez de bouches à nourrir, sans lui?

RUFIO. — Certes... Aussi, si vous aviez un peu de bons sens, vous me permettriez de lui couper la gorge, vous économiseriez ainsi ses rations... Enfin, quoi qu'il en soit, il ne veut pas s'échapper. Trois sentinelles l'ont prévenu que si elles le voyaient encore, elles le perceraient de leur pilum... Que peuvent-elles faire de plus?... Il préfère rester pour nous espionner. Et c'est ce que, moi aussi, je ferais, si j'avais affaire à des généraux atteints de clémencite aiguë.

CÉSAR, *vaincu par ce raisonnement, reprend son siège.* — Hem!... Et alors, il désire me voir?

RUFIO. — Oui... Je l'ai amené avec moi. Il attend là, sous bonne garde.

(Et ce disant, il lance son pouce par-dessus son épaule.)

CÉSAR. — Et tu veux que je le voie?

RUFIO, *avec obstination.* — Moi, je ne veux rien du tout... Vous ne ferez que ce qu'il vous plaira, je pense... ainsi, ne mettez rien sur mon dos.

CÉSAR, *ayant l'air de céder rien que pour faire plaisir à Rufio.* — Bon, bon... Qu'il entre.

RUFIO, *appelant.* — Holà! Garde!... Lâchez votre homme et envoyez-le ici. *(Faisant un signe.)* Allons, arrivez!

(Pothinus entre et s'arrête avec méfiance entre eux deux, tandis qu'il porte ses regards de l'un à l'autre.)

CÉSAR, *avec gracieuseté.* — Vous êtes le bienvenu, Pothinus... Quelles nouvelles, cet après-midi?

POTHINUS. — Je viens, César, vous avertir d'un danger et vous faire une offre.

CÉSAR. — Le danger n'a pas d'importance. Parlons de l'offre.

RUFIO. — L'offre n'a pas d'importance. Parlons du danger.

POTHINUS. — César, vous croyez que Cléopâtre vous est dévouée.

CÉSAR, *d'un ton grave.* — Mon ami, je sais déjà ce que je crois. Aussi, venons-en à votre offre.

POTHINUS. — Je parlerai franchement... Je ne sais vraiment à quels dieux étrangers vous devez d'avoir pu défendre un palais et quelques mètres de côtes contre une ville et une armée. Depuis que nous vous avons coupés du lac Maréotis et que vous avez creusé dans le sable des puits d'où vous avez tiré des seaux d'eau douce, nous savons que vos Dieux sont irrésistibles, et que vous opérez des miracles. Je ne vous menace plus...

RUFIO, *lui coupant la parole, d'un ton sarcastique.* — Très beau, de votre part, en vérité, très beau de votre part.

POTHINUS. — Ce qui est, est. Vous êtes le maître. Nos Dieux ont envoyé les vents Nord-Ouest pour vous retenir entre nos mains, mais vous, vous avez été bien plus fort qu'eux.

CÉSAR, *le pressant doucement d'en venir au point.* — Oui, oui, mon ami. Mais après, après?

RUFIO. — Sortez-en donc, mon bonhomme, Sortez-en! Voyons, qu'est-ce que vous avez à dire?

POTHINUS. — J'ai à dire que, dans votre camp, vous avez une traîtresse... Cléopâtre...

LE MAJORDOME, *près de la table, annonce.* — La Reine!

(César et Rufio se lèvent.)

RUFIO, *à part, à Pothinus.* — Il fallait en sortir plus vite, imbécile! Maintenant, c'est trop tard.

(Cléopâtre, vêtue superbement, entre avec solennité par l'ouverture de la colonnade. Elle s'avance vers César en passant devant l'image de Râ et devant la table. Sa suite, avec Ftatatita à sa tête, rejoint le groupe près de la table. César offre son siège à Cléopâtre qui le prend.)

CLÉOPÂTRE, *vivement, en voyant Pothinus.* — Qu'est-ce qu'il fait ici?

CÉSAR, *s'asseyant à côté d'elle, et du ton le plus charmant* — Il allait justement me dire quelque chose sur votre compte. Vous allez l'entendre... Continuez, Pothinus, continuez.

POTHINUS, *déconcerté.* — Mais, Cé... Cé... César...

CÉSAR. — Eh bien, cela ne sort pas?

POTHINUS, *reprenant sa possession de soi.* — Ce que j'ai à dire est pour votre oreille seule et non pas pour celle de la Reine.

CLÉOPÂTRE, *avec une férocité contenue.* — Il y a des moyens pour vous faire parler!... Prenez garde!

POTHINUS, *d'un ton de défi.* — César n'emploie pas ces moyens-là, lui!

CÉSAR. — Mon ami, quand, dans ce monde, un homme a quelque chose à dire, la difficulté n'est pas de le lui faire dire, mais de l'empêcher de le dire trop souvent... Allons, laissez-moi célébrer mon anniversaire en vous rendant la liberté... Adieu, nous ne nous rencontrerons plus.

CLÉOPÂTRE, *avec colère.* — Cette clémence est insensée, César, tout à fait insensée!

POTHINUS, *à César.* — Alors, vous ne voulez pas me donner une audience privée?... Votre vie peut cependant en dépendre.

(César se lève, l'air hautain.)

RUFIO, *à Pothinus.* — Ane!... Maintenant, nous allons avoir les grands mots!

CÉSAR, *d'un ton oratoire.* — César...

RUFIO, *l'interrompant.* — Le dîner va être gâté, César, si vous vous mettez à nous prêcher votre sermon de prédilection sur la vie et la mort.

CLÉOPÂTRE, *avec effectation.* — Taisez-vous, Rufio, taisez-vous!... Je désire entendre César.

RUFIO, *avec brusquerie.* — Votre Majesté l'a déjà entendu... Même, vous l'avez répété à Apollodore, la semaine dernière, et il a cru que ça venait de vous... *(L'air plein de dignité de César tombe. Tout à fait amusé, il se rassied, et, d'un air malicieux, il regarde Cléopâtre qui est absolument furieuse. Rufio, de même que précédemment, appelle.)* — Holà, ho! Gardes!... Faites sortir le prisonnier! Il est libéré... *(A Pothinus.)* Et maintenant, vous, en route!... Vous avez laissé passer votre chance!

POTHINUS, *dont la colère l'emporte sur la prudence.* — Je veux parler! Je veux parler!

CÉSAR, *à Cléopâtre.* — Là! Vous le voyez. Et dire que la torture ne lui aurait pas arraché une seule parole!

POTHINUS. — César, vous avez enseigné à Cléopâtre l'art dont les Romains usent pour gouverner le monde.

CÉSAR. — Hélas! mon ami... Ils ne peuvent même pas se gouverner eux-mêmes. Et après?

POTHINUS. — Et après?... Mais enfin, êtes-vous donc si amouraché de sa beauté que vous ne voyez pas qu'elle est impatiente d'être seule à régner en Égypte, que son cœur désire votre départ?

CLÉOPÂTRE, *se levant.* — Menteur! Menteur!

CÉSAR, *choqué.* — Comment!... Des protestations!... Des contradictions!...

CLÉOPÂTRE, *honteuse, mais tremblant d'une rage contenue.* — Non... Je ne daigne pas le contredire... Qu'il parle!

(Elle se rassied.)

POTHINUS. — Ses propres lèvres l'ont prononcé devant moi. Je l'ai entendu, de mes oreilles entendu... C'est vous qui tirerez les marrons du feu pour elle... Vous arracherez la couronne de la tête de son frère, pour la poser sur sa tête à elle; vous nous remettrez tous entre ses mains, et vous vous y mettrez vous-même aussi. Après? Eh bien, César pourra retourner à Rome, ou s'en aller au delà du seuil de la mort. C'est plus court et plus sûr.

CÉSAR, *avec calme.* — Merci, mon ami, mais tout cela, n'est-ce pas très naturel?

POTHINUS, *étonné.* — Naturel! Naturel!... Alors, vous n'éprouvez pas de ressentiment contre la trahison?

CÉSAR. — Du ressentiment!... Mais, fol Égyptien, qu'ai-je à faire du ressentiment?... Est-ce que j'éprouve du ressentiment contre le vent qui me refroidit, contre la nuit qui me fait trébucher dans l'obscurité?... Est-ce que je dois éprouver du ressentiment contre la jeunesse quand elle s'éloigne de la vieillesse, contre l'ambition quand elle s'éloigne de la servitude?... Mais, mon cher, me conter tout cela, c'est tout simplement dire : demain le soleil se lèvera!

CLÉOPÂTRE, *incapable de se contenir davantage.* — Mais c'est faux, faux, archifaux!... Je le jure.

CÉSAR. — C'est vrai, archi-vrai, même si, de bonne foi, vous faisiez mille fois ce serment! *(Elle est bouleversée par l'émotion. Pour lui permettre de se remettre, César se lève et conduit Pothinus à Rufio en disant.)* Allons, Rufio, viens voir Pothinus passer devant la garde. J'ai un mot à lui dire... *(A voix basse.)* Il faut que nous donnions à la Reine un moment pour se remettre... *(A voix haute.)* Venez! *(Il emmène Pothinus et Rufio dehors avec lui, tout en conversant avec eux.)* Dites à vos amis, Pothinus, que je ne suis pas opposé à un arrangement raisonnable des affaires du pays...

(Ils passent hors de portée de la voix.)

CLÉOPÂTRE, *en un murmure étouffé.* — Ftatatita! Ftatatita!

FTATATITA, *quittant vivement la table pour s'approcher d'elle, afin de la cajoler.* — Oui, mon enfant, oui, oui... Console-toi!

CLÉOPÂTRE, *l'interrompant.* — Peut-on nous entendre?

FTATATITA. — Non, mon pigeon, non.

CLÉOPÂTRE. — Écoute!... Si, vivant, il quitte ce palais, plus jamais tu ne verras mon visage!

FTATATITA. — Lui? Poth...

CLÉOPÂTRE, *la frappant sur la bouche.* — Étouffe sa vie, comme j'étouffe son nom sur tes lèvres!... Jette-le à bas du mur!... Broie-le sur les dalles!... Tue, tue, tue, tue-le!

FTATATITA, *montrant toutes ses dents.* — Ce chien périra!

CLÉOPÂTRE. — Si tu échoues, plus jamais tu ne me reverras.

FTATATITA, *d'un ton résolu.* — Ainsi soit-il!... Tu ne reverras mon visage que lorsque ses yeux auront cessé de voir.

(A ce moment, César revient avec Rufio et Apollodore, celui-ci vêtu de façon exquise.)

CLÉOPÂTRE, *à Ftatatita.* — Reviens promptement, promptement. *(Ftatatita fixe un moment son regard significatif sur sa maîtresse; puis, avec une expression hideuse, elle sort en passant devant Râ. Comme une gazelle, Cléopâtre court au-devant de César.)* Alors, vous revenez à moi, César... *(D'un ton caressant.)* Je vous croyais fâché... Soyez le bienvenu, Apollodore.

(Elle donne à ce dernier sa main à baiser, pendant que, de son autre bras, elle entoure César.)

APOLLODORE. — De semaine en semaine, Cléopâtre devient plus femme et plus belle.

CLÉOPÂTRE. — C'est vrai?... C'est la vraie vérité, Apollodore?

APOLLODORE. — C'est plus, bien plus que la vérité!... L'ami Rufio a jeté une perle dans la mer, et c'est un diamant que César a repêché!

CÉSAR. — César, mon ami, a pêché un petit accès de rhumatisme... Allons, à table! A table!

(Ils se dirigent tous vers la table.)

CLÉOPÂTRE, *bondissant comme un jeune faon.* — Oui, oui, à table! à table!... J'ai commandé pour vous un dîner exquis, César!

CÉSAR. — Oui-dà! Et qu'allons-nous avoir?

CLÉOPÂTRE. — Des cervelles de paon.

CÉSAR, *comme si l'eau lui en venait à la bouche.* — Dites donc, Apollodore, des cervelles de paon!

APOLLODORE. — Ce n'est pas pour moi! Je préfère les langues de rossignols.

(Il se dirige vers un des deux couverts mis côte à côte.)

CLÉOPÂTRE. — Rufio, du sanglier rôti!

RUFIO, *d'un air glouton.* — C'est bon, ça!

(Il va prendre la place près d'Apollodore, sur la gauche de celui-ci.)

CÉSAR, *regardant son siège, au bout de la table, à gauche de Râ.* — Qu'est devenu mon coussin de cuir?

CLÉOPÂTRE, *du bout opposé.* — Je vous en ai fait préparer de neufs.

LE MAJORDOME. — Ces coussins, César, sont en gaze de Malte et rembourrés de feuilles de roses.

CÉSAR. — Des feuilles de roses!... Mais suis-je donc une chenille?

(Il jette au loin les coussins, et s'assied sur le matelas de cuir qui se trouve en dessous.)

CLÉOPÂTRE. — Quelle honte!... Mes coussins neufs!

LE MAJORDOME, *à côté de César.* — Que ferai-je servir à César pour aiguiser son appétit?

CÉSAR. — Quelle est la carte?

LE MAJORDOME. — Des oursins, des pois de mer, noirs et blancs, des orties de mer, des becfigues, des purpurinées...

CÉSAR. — Des huîtres?

LE MAJORDOME. — Certainement.

CÉSAR. — Des huîtres bretonnes?

LE MAJORDOME, *en signe d'assentiment.* — Oui, César, des huîtres bretonnes.

CÉSAR. — Alors, des huîtres. *(A chaque commandement, le majordome fait signe à un esclave, et celui-ci sort pour l'exécuter.)* J'ai été en Bretagne... la terre occidentale du romanesque... le dernier morceau de terre sur le bord de l'Océan qui entoure le monde... J'y ai été pour découvrir ses fameuses perles. Mais c'était un mythe que ces perles bretonnes; par contre, j'ai découvert l'huître bretonne.

APOLLODORE. — Pour cela, vous serez béni de la postérité entière!... *(Au majordome.)* Des oursins pour moi.

RUFIO. — Il n'y a rien de solide pour commencer?

LE MAJORDOME. — Des litornes aux asperges...

CLÉOPÂTRE, *l'interrompant.* — Des poulardes... Prenez des poulardes, Rufio!

RUFIO. — Oui, oui, cela me va.

CLÉOPÂTRE, *avec gourmandise.* — Les litornes pour moi.

LE MAJORDOME. — César daignera-t-il choisir son vin?... Vin de Sicile, de Lesbos, de Chio...

RUFIO, *avec dédain.* — Pouah! tous des vins grecs!

APOLLODORE. — Qui donc voudrait boire du vin romain quand il peut avoir du vin grec? Essayez celui de Lesbos..., César.

CÉSAR. — Apportez-moi mon eau d'orge.

RUFIO, *avec un dégoût intense.* — Pouah!... Apportez-moi mon Falerne.

(Le Falerne lui est vivement apporté.)

CLÉOPÂTRE, *faisant la moue.* — C'est perdre son temps que de vous faire faire de bons dîners... Oui, oui, César, même mes marmitons ne voudraient pas suivre votre régime.

CÉSAR, *fléchissant.* — Bon, bon, bon... On va essayer un peu de Lesbos... *(Le majordome remplit le gobelet de César, puis celui de Cléopâtre, et enfin celui d'Apollodore.)* Mais, dès mon retour à Rome, je ferai des lois contre ces extravagances; et je veillerai même à ce qu'elles soient exécutées, ces lois!

CLÉOPÂTRE, *d'un ton de cajolerie.* — Ne vous inquiétez pas!... Aujourd'hui, vous devez être comme tout le monde, César : paresseux, voluptueux, gentil.

(Elle lui tend la main par-dessus la table.)

CÉSAR. — Allons, pour une fois, je sacrifierai mes aises... *(Il baise sa main.)* Là!... *(Il boit une gorgée de vin.)* Et maintenant, êtes-vous contente?

CLÉOPÂTRE. — Et vous ne croyez plus que j'aspire à votre départ pour Rome?

CÉSAR. — Je ne crois plus à rien, à rien du tout... Mon cerveau est endormi... D'ailleurs, qui sait si jamais je retournerai à Rome?

RUFIO, *alarmé.* — Hein?... Quoi?... Comment?...

CÉSAR. — Mais oui... Qu'est-ce que Rome a à me montrer que je n'aie déjà vu?... Une année à Rome, c'est toujours la même chose. Chaque année est comme la précédente, si ce n'est que chaque année je deviens plus vieux, alors que la foule qui se promène sur la voie Appienne a toujours le même âge.

APOLLODORE. — Ici, en Égypte, ce n'est pas mieux, allez! Les vieux, ici, quand ils sont fatigués de la vie, disent : « Nous avons tout vu, sauf la source du Nil. »

CÉSAR, *dont l'imagination prend feu.* — Et pourquoi ne la verrait-on pas?... Dites, Cléopâtre, voulez-vous venir avec moi, suivre le fleuve jusqu'à son berceau, au cœur des régions mystérieuses?... Nous laisserons Rome derrière nous, cette Rome qui n'est arrivée à la grandeur que pour apprendre comment la grandeur détruit les nations d'hommes qui ne sont pas grands!... Voulez-vous que là-bas, dans le grand inconnu, je vous taille un nouveau royaume et que je vous y bâtisse une Ville sainte? Dites!

CLÉOPÂTRE, *avec ravissement.* — Oh! oui, oui, Faites-le!

RUFIO. — Allons, bon! Maintenant, avant que nous en soyons au rôti de sanglier, il va conquérir l'Afrique avec ses deux légions.

APOLLODORE. — Voyons, voyons, pas de raillerie. C'est un noble projet. César n'est plus ici le simple soldat conquérant, c'est l'artiste, le poète créateur... Baptisons la Ville sainte, et consacrons-la avec le vin de Lesbos.

CÉSAR. — Cléopâtre la baptisera elle-même.

CLÉOPÂTRE. — On l'appellera le Don de César à sa Bien-aimée.

APOLLODORE. — Oh! non, non, non!... Quelque chose de plus vaste... quelque chose d'immense, d'universel, comme le Firmament étoilé.

CÉSAR, *très prosaïquement.* — Mais pourquoi pas tout simplement le berceau du Nil?

CLÉOPÂTRE. — Non, le Nil est mon ancêtre, et c'est un Dieu... Oh!... une idée! C'est le Nil qui baptisera la ville. Nous allons l'invoquer. *(Au majordome.)* Envoyez-le chercher. *(Les trois hommes se regardent avec surprise. Mais le majordome sort, comme s'il avait reçu l'ordre le plus naturel du monde. A toute la suite.)* Et sortez tous! *(La suite se retire en faisant des révérences. Un prêtre entre. Il porte un Sphinx en miniature, avec, par devant, un minuscule trépied. De l'encens brûle sur le trépied. Le prêtre s'avance jusqu'à la table et place l'image au milieu. La lumière commence à devenir d'un pourpre magenta, la couleur du coucher de soleil égyptien, comme si le Dieu avait apporté avec lui une ombre étrangement colorée. Les trois hommes sont décidés à ne pas se laisser impressionner; cependant, malgré eux, ils éprouvent de la curiosité.)*

CÉSAR. — Quelle jonglerie est-ce là?

CLÉOPÂTRE. — Vous allez voir; mais ce n'est pas une jonglerie... Pour bien faire, nous devrions tuer quelque être, afin de lui être

agréable; mais peut-être sans cela, répondra-t-il à César, si nous répandons du vin en son honneur.

APOLLODORE, *en tournant la tête pour regarder Râ par-dessus son épaule.* — Mais pourquoi ne pas nous adresser à notre ami à la tête d'épervier?

(Le désignant du geste.)

CLÉOPÂTRE, *avec nervosité.* — Ch!... Ch!... il va vous entendre et se fâcher.

RUFIO, *avec flegme.* — La source du Nil est sans doute en dehors du district de Râ.

CLÉOPÂTRE. — Non. Je veux que ma ville soit baptisée par mon cher petit sphinx. Je ne veux pas que ce soit par un autre, car c'est dans ses bras que César m'a trouvée endormie... *(Elle jette un regard langoureux à César; puis, d'un ton bref, elle dit au prêtre.)* Allez!... Moi-même, je suis prêtresse, et j'ai le pouvoir d'officier comme vous... *(Le prêtre fait une révérence et se retire.)* Maintenant, tous ensemble, invoquons le Nil... Peut-être va-t-il frapper sur la table.

CÉSAR. — Comment! Des tables parlantes!... Est-il possible qu'en l'an 707 de la République, de pareilles superstitions soient encore accréditées?

CLÉOPÂTRE. — Mais ce n'est pas de la superstition... Les tables enseignent des tas de choses à nos prêtres. N'est-ce pas, Apollodore?

APOLLODORE. — Oui, certes. Je me déclare converti. Quand c'est Cléopâtre qui est la prêtresse, Apollodore est un dévot... Allons, dites les mots fatidiques de conjuration.

CLÉOPÂTRE. — Il faut que vous disiez tous avec moi : « Envoie-nous ta voix, notre Père Nil. »

TOUS QUATRE, *ensemble, en tenant leurs verres devant l'idole.* — Envoie-nous ta voix, notre Père Nil!

(Le cri de mort d'un homme en proie à une mortelle terreur et à l'agonie, leur répond. Terrifiés, les trois hommes posent leurs verres et écoutent... Silence... La pourpre s'assombrit dans le ciel. César jette un regard sur Cléopâtre, et il la voit verser son vin devant le dieu, tandis que ses yeux luisent et que sa physionomie exprime des assurances muettes de gratitude et d'adoration. Apollodore s'élance au bord du toit regarder en bas et écouter.)

CÉSAR, *regardant Cléopâtre d'un œil perçant.* — Qu'était-ce?

CLÉOPÂTRE, *avec pétulance.* — Rien, rien! On bat quelque esclave.

CÉSAR. — Rien!

RUFIO. — Un homme avec un couteau dans le ventre, j'en jurerais!

CÉSAR, *se levant.* — Un assassinat!

APOLLODORE, *se retournant en arrière, et faisant signe de la main pour imposer silence.* — Ch!... Ch!... Silence!... Avez-vous entendu?

CÉSAR. — Un cri, encore?

APOLLODORE, *revenant à la table.* — Non, un bruit sourd... Quelque chose qui est tombé sur la grève, je crois.

RUFIO, *ricanant, tandis qu'il se lève.* — Quelque chose avec des os dedans, hein?

CÉSAR, *frissonnant.* — Tais-toi, Rufio, tais-toi!

(Il quitte la table et retourne à la colonnade. Rufio le suit, à main gauche et Apollodore de l'autre côté.)

CLÉOPATRE, *sans bouger de place, à la table.* — Est-ce que vous allez me laisser seule, César?... Vous vous en allez, Apollodore?

APOLLODORE. — Ma foi, ma très chère Reine, mon appétit s'est envolé.

CÉSAR. — Apollodore, descendez dans la cour et tâchez de découvrir ce qui s'est passé.

(Apollodore fait un signe de tête et sort en prenant l'escalier par lequel Rufio est monté.)

CLÉOPÂTRE. — Peut-être vos soldats ont-ils tué quelqu'un... Qu'est-ce que cela nous fait?

(Le murmure d'une foule monte de la grève en dessous. César et Rufio se regardent.)

CÉSAR. — Il faut éclaircir cela.

(Il est sur le point de suivre Apollodore, quand Rufio l'arrête en posant sa main sur son bras, tandis que Ftatatita revient par l'autre bout du toit. Elle marche d'un pas traînant. Ses yeux et les coins de ses lèvres de limier montrent un air de satiété assouvie. Un moment, César la soupçonne d'être ivre de vin. Mais Rufio ne s'y trompe pas, car il connaît bien la rouge vinée qui a enivré Ftatatita.)

RUFIO, *à voix basse, à César.* — Il y a certainement quelque méchef entre ces deux-là!

FTATATITA. — La Reine peut de nouveau regarder le visage de sa servante.

(Un moment, Cléopâtre la regarde, tandis que son visage reflète triomphalement l'expression sinistre de Ftatatita. Puis elle jette ses bras autour d'elle et l'embrasse à plusieurs reprises, avec sauvagerie. Elle arrache ensuite ses bijoux et les entasse sur sa suivante. Les deux hommes se détournent de ce spectacle pour se regarder l'un l'autre. Ftatatita se traîne mollement jusqu'à l'autel. Elle s'agenouille devant Râ et demeure là, en prière. César se rapproche de Cléopâtre, laissant Rufio dans la colonnade.)

CÉSAR, *avec une gravité pénétrante.* — Cléopâtre... que s'est-il passé?

CLÉOPÂTRE *est pleine d'une mortelle crainte de César; aussi lui répond-elle avec ses manières les plus engageantes.* — Rien... absolument rien, mon cher César... *(Son ton prend une douceur languissante, la voix lui manquant presque.)* Rien... Je suis innocente... *(Elle s'approche affectueusement de lui, qui reste immobile, grave et froid.)* Mon cher César, dites-moi, est-ce que vous êtes fâché contre moi?... Pourquoi me regardez-vous ainsi?... Je suis restée ici tout le temps avec vous, vous le savez bien... Comment puis-je savoir ce qui s'est passé?

CÉSAR, *pensivement.* — C'est vrai.

CLÉOPÂTRE, *immensément soulagée, essayant de le caresser.* — Bien sûr que c'est vrai... *(Il ne répond pas à sa caresse.)* Vous le savez bien, vous, que c'est vrai, n'est-ce pas, Rufio?

(Au dehors, le murmure grossit soudain jusqu'à devenir pareil à un rugissement, puis il s'apaise.)

RUFIO. — Oh! je vais bien le savoir. *(Il se dirige vers l'autel, au trot allongé qui lui sert de marche habituelle et va toucher l'épaule de Ftatatita.)* Dites donc, madame la grande maîtresse, j'ai besoin de vous.

(Du geste, il lui ordonne de marcher devant lui.)

FTATATITA *se lève et le regarde avec des yeux étincelants.* — Ma place est avec la Reine.

CLÉOPÂTRE. — Rufio, elle n'a fait aucun mal.

CÉSAR. — Laisse-la donc rêver, Rufio.

RUFIO, *s'asseyant sur l'autel.* — Très bien, très bien. Mais alors, à moi aussi, ma place est ici, et vous pouvez aller voir vous-même ce qui se passe, si vous le voulez... La ville est dans une jolie agitation, semble-t-il.

CÉSAR, *d'un ton de grave mécontentement.* — Il y a un temps pour l'obéissance, Rufio.

RUFIO. — Oui, et aussi un temps pour l'obstination.

(Il se croise les bras d'un air rébarbatif.)

CÉSAR, *à Cléopâtre.* — Renvoyez-la.

CLÉOPÂTRE, *d'un ton pleurard, pour lui montrer son ardent désir de se le concilier.* — Oui, oui, tout de suite... Je ferai tout ce que vous me demanderez, mon cher César, toujours tout, parce que je vous aime... Ftatatita, va-t'en.

FTATATITA. — La parole de la Reine est ma volonté... Je serai à proximité, pour le cas où la Reine m'appellerait.

(Elle sort, comme elle est entrée, en passant devant Râ.)

RUFIO, *la suivant.* — César, rappelez-vous que votre garde du corps est aussi à proximité.

(Il la suit dehors. Cléopâtre, qui croit que César s'est soumis à Rufio, quitte la table et va s'asseoir sur la banquette, dans la colonnade.)

CLÉOPÂTRE. — Dites-moi, pourquoi permettez-vous à Rufio de vous traiter ainsi?... Vous devriez lui apprendre sa place.

CÉSAR. — Autrement dit, lui apprendre à être mon ennemi, et à me cacher ses pensées, comme vous me cachez les vôtres.

CLÉOPÂTRE, *dont les craintes renaissent.* — Pourquoi me dites-vous cela?... En vérité, César, je ne vous cache rien, rien... Vous le savez bien... Vous avez tort de me traiter comme cela... *(Elle étouffe un sanglot.)* Je ne suis qu'une enfant, et vous... vous... vous devenez dur comme pierre, parce que vous croyez qu'on a tué quelqu'un... Je ne peux pas... je ne peux pas supporter cela... *(Elle s'arrête court, à dessein, et éclate en pleurs. Il la regarde d'un air de tristesse profonde et de complète froideur. Elle lève la tête pour voir l'effet qu'elle produit.*

En constatant qu'elle ne peut pas l'émouvoir, elle se lève en faisant semblant de lutter avec son émotion et de l'écarter bravement.) Oui, oui, je sais que vous détestez les larmes... oui... je ne vous en importunerai pas, sûrement... Vous n'êtes pas fâché, je le sais, vous êtes seulement attristé... Mais, que voulez-vous? je suis si sotte que je ne peux pas m'empêcher d'être blessée quand vous parlez froidement... Évidemment, vous avez raison, bien raison... C'est terrible de penser que quelqu'un a été tué, ou simplement blessé... j'espère, oh! oui, j'espère que rien de sérieux n'est...

(Sa voix se meurt sous le regard pénétrant et méprisant de César.)

CÉSAR. — Mais quelle frayeur vous pousse à parler ainsi?... Qu'avez-vous donc fait? *(Un son de trompette résonne sur la grève, en dessous.)* Aha!... Mais cela m'a tout l'air d'être la réponse, cela!

CLÉOPÂTRE *retombe en tremblant sur la banquette et se couvrant la figure de ses mains.* — Je ne vous ai pas trahi, César, je ne vous ai pas trahi, je le jure!

CÉSAR. — Je le sais. Je n'ai pas mis ma confiance en vous. *(Il s'éloigne d'elle et est sur le point de sortir, quand Apollodore et Britannus arrivent en tirant avec eux Lucius Septimius. Tandis qu'ils s'avancent jusqu'à César, Rufio les suit. César frissonne.)* Encore l'assassin de Pompée!

RUFIO. — Je crois que la ville entière est devenue folle. Ils veulent mettre le palais en ruines et nous jeter à la mer, immédiatement! Nous avons mis la main sur ce renégat au moment où nous les expulsions de la cour.

CÉSAR. — Relâchez-le!... *(Ils lui lâchent les bras.)* Eh bien, Lucius Septimius, qu'est-ce qui a mis en colère tous les citoyens?

LUCIUS. — Que voulez-vous, César?... Pothinus était leur favori.

CÉSAR. — Et qu'est-il arrivé à Pothinus?... Il y a à peine une demi-heure, je lui ai rendu la liberté, ici même... Ne l'a-t-on pas laissé passer?

LUCIUS. — Si, si, par l'arcade de la galerie, soixante pieds au-dessus du sol, avec trois pouces d'acier dans les côtes... Il est aussi mort que Pompée... Maintenant, pour ce qui est de tuer, nous sommes quittes, César!

CÉSAR, *bouleversé.* — Assassiné!... Notre prisonnier!... Notre hôte!... *(Il se tourne vers Rufio d'un air de reproche.)* Comment, Rufio?...

RUFIO, *avec force, en prévenant la question.* — Qui que ce soit qui l'ait fait, ce fut un sage, un véritable ami pour vous... Ainsi, inutile de me regarder d'un air courroucé.

(César se détourne pour regarder Cléopâtre.)

CLÉOPÂTRE, *avec violence, en se levant.* — Il a été tué par ordre de la Reine d'Égypte... Je ne suis pas, moi, Jules César le rêveur, qui permet à tous ses esclaves de l'insulter... Rufio a dit que j'avais bien fait; eh bien, maintenant, que les autres me jugent aussi!... *(Elle se tourne vers les autres.)* Ce Pothinus a cherché à me faire conspirer avec lui, pour vendre César à Achillas et à Ptolémée. J'ai refusé. Il m'a

maudite et il est venu secrètement auprès de César pour m'accuser de sa propre trahison. Je l'ai pris sur le fait, et il m'a insultée, moi, la Reine, à ma face! César n'a pas voulu me venger; il lui a parlé aimablement, il l'a mis en liberté... Avais-je raison de me venger moi-même, de me faire justice moi-même?... Parlez, Lucius!

LUCIUS. — Je ne le nie pas... Mais César vous en saura peu de gré.

CLÉOPÂTRE. — Parlez, Apollodore! Ai-je eu tort?

APOLLODORE. — Je n'ai qu'une seule parole de blâme à dire, ma très belle Reine! C'est de ne pas vous être adressé à moi votre chevalier. En un duel équitable, j'aurais tué le calomniateur.

CLÉOPÂTRE, *avec passion.* — Votre esclave lui-même, César, va me juger... Parlez, Britannus, ai-je eu tort?

BRITANNUS. — Si la trahison, la fausseté et la déloyauté devaient être laissées impunies, la société deviendrait semblable à une arène pleine de bêtes sauvages, qui s'entre-déchireraient les unes les autres. César a tort.

CÉSAR, *avec amertume, mais d'un ton tranquille.* — Alors, il paraît que le verdict unanime est contre moi!

CLÉOPÂTRE, *avec véhémence.* — Écoutez-moi, César. Si, dans tout Alexandrie, on peut trouver un seul homme qui dise que j'ai tort, je jure de me faire crucifier par mes esclaves sur la porte de mon palais.

CÉSAR. — Si, dans le monde entier, maintenant ou à n'importe quel moment, on peut trouver un seul homme qui sache, vous entendez, qui sache que vous avez eu tort, alors, il faudra que cet homme conquière le monde, ou bien le monde le crucifiera... *(De nouveau le vacarme des rues monte jusqu'à eux.)* Entendez-vous!... ces gens qui cognent à votre porte, ce sont aussi des croyants dans la vengeance et dans la tuerie. Vous avez tué leur chef; il est juste qu'ils vous tuent aussi! Si vous doutez que ce soit la justice, demandez-le à vos quatre conseillers ici présents... Et ensuite, au nom de ce même droit, *(il appuie sur ce mot avec un grand mépris)* je devrai les tuer eux aussi, pour avoir tué leur reine, et à mon tour, je devrai être tué par leurs compatriotes, pour avoir envahi leur patrie! Et voilà votre justice!... Mais que dis-je? Rome, ensuite, ne pourra faire moins que de tuer ces tueurs, à son tour, pour montrer au monde comment Rome venge ses fils et son honneur... Et ainsi, jusqu'à la fin des temps, le meurtre engendrera le meurtre, toujours au nom du Droit, de la Justice, de l'Honneur, et de la Paix, jusqu'à ce qu'enfin les Dieux en soient fatigués et qu'ils soient alors une race qui comprennent... *(Vacarme épouvantable, Cléopâtre devient blanche de terreur.)* Écoutez donc, vous qui ne devez pas être insultée!... Allez donc assez près pour saisir les paroles de ce peuple, et vous les trouverez plus amères que la langue de Pothinus... *(Se drapant avec hauteur dans une impénétrable dignité.)* Maintenant, que la Reine d'Égypte donne elle-même ses ordres pour la vengeance et la justice, qu'elle-même prenne ses mesures pour la défense, car elle a renoncé à César.

(Il se tourne pour s'en aller.)

CLÉOPÂTRE, *terrifiée, court à lui et tombe à ses genoux, en disant.* — César, César, vous n'allez pas m'abandonner... Vous défendrez ce palais.

CÉSAR. — Vous avez pris sur vous les pouvoirs de vie et de mort... Moi, je ne suis qu'un rêveur.

CLÉOPÂTRE. — Mais ils vont me tuer.

CÉSAR. — Et pourquoi ne vous tueraient-ils pas?

CLÉOPÂTRE. — Par pitié...

CÉSAR. — Pitié!... Tiens! Comment si soudainement en êtes-vous arrivée là, que rien ne peut plus vous sauver... que la pitié?... Mais dites-moi, la pitié a-t-elle sauvé Pothinus?

(Cléopâtre se lève en se tordant les mains, et, désespérée, elle retourne à la banquette. Apollodore lui témoigne sa sympathie en allant tranquillement se poster derrière elle.

Pendant ce temps, le ciel est devenu d'un pourpre très vif et commence à prendre la teinte orange pâle, qui fait que sur celle-ci, la colonnade et la grande statue de Râ se détachent de plus en plus sombres.)

RUFIO. — Allons, César, assez prêché. L'ennemi est aux portes.

CÉSAR, *se tournant vers lui, en donnant libre cours à sa colère.* — Oui, il y est. Mais qu'est-ce qui l'a tenu en échec, aux portes de la ville, tous ces derniers mois?... Était-ce ma folie, comme vous dites, ou votre sagesse?... Dans cette mer d'Égypte rouge de sang, quelle est la main qui a maintenu toutes vos têtes au-dessus des flots?... *(Il se tourne vers Cléopâtre.)* Et pourtant, quand César dit à quelqu'un : « Ami, va, tu es libre », vous, qui vous accrochez à mon sabre pour sauvegarder votre petite vie, vous osez vous glisser dehors pour le poignarder dans le dos!... Et vous, soldats et gentilshommes, loyaux serviteurs, comme vous vous oubliez! car vous applaudissez à cet assassinat, et vous dites « César a tort »... Par les Dieux, je suis tenté d'ouvrir la main pour vous laisser tous vous enfoncer dans les flots.

CLÉOPÂTRE, *avec une lueur d'espoir rusé.* — Mais César, si vous faites, cela, vous périrez aussi.

(Les yeux de César étincellent.)

RUFIO, *très alarmé.* — Par tous les Dieux, bougre de petit rat égyptien, c'est juste le mot qu'il faut pour que, tout seul, il s'en aille dans la ville et nous laisse ici pour être mis en pièces!... *(A César, d'un ton désespéré.)* Voyons, César, parce que nous sommes une poignée d'imbéciles, est-ce que vous allez nous abandonner? Je ne vois aucun mal à tuer, moi. Je le fais comme un chien tue un chat, par pur instinct. Tous, nous sommes des chiens à vos talons, mais nous vous avons fidèlement servi.

CÉSAR, *se radoucissant.* — Hélas, Rufio!... Je crois bien, mon fils que, comme des chiens, nous allons être tués dans les rues.

APOLLODORE, *à son poste, derrière le siège de Cléopâtre.* — Ce que vous dites, César, a je ne sais quoi d'olympien! Ce doit être vrai, car c'est du bel art... Mais n'empêche que je suis toujours du côté de Cléopâtre.

Et si nous devons mourir, ni le dévouement d'un cœur d'homme, ni la force d'un bras d'homme ne lui manqueront.

CLÉOPÂTRE, *sanglotant.* — Mais je ne veux pas mourir, je ne veux pas mourir!

CÉSAR, *avec tristesse.* — Quel manque de dignité!... Quel manque de dignité!

LUCIUS, *s'avancant entre César et Cléopâtre.* — Écoutez, César... Cela peut manquer de dignité, mais moi aussi, j'ai bien l'intention de vivre aussi longtemps que je pourrai.

CÉSAR. — Eh bien, mon ami, vous survivrez probablement à César. Pensez-vous que, de ma part, il y ait eu quelque chose de magique à déjouer pendant si longtemps votre armée et cette ville entière? Hier, ils n'avaient aucune querelle avec moi, pour risquer leurs vies en me combattant! Mais aujourd'hui, nous leur avons jeté leur héros, assassiné; aussi, maintenant chacun d'eux est résolu à nettoyer ce nid d'assassins, car nous ne sommes que cela et rien de plus... Courage donc, et aiguisez votre sabre. La tête de Pompée est tombée, la tête de César est mûre!

APOLLODORE. — Alors, César désespère?

CÉSAR, *avec un orgueil infini.* — Celui qui n'a jamais espéré ne peut pas désespérer... Bon ou mauvais, César regarde son destin en face.

LUCIUS. — Regardez-le donc en face, votre destin, et il vous sourira comme il a toujours souri à César!

CÉSAR, *avec une hauteur involontaire.* — Vous vous permettez de m'encourager.

LUCIUS. — Je vous offre mes services. Je changerai de côté, si vous voulez de moi...

CÉSAR *redescend immédiatement sur terre et le regarde d'un œil pénétrant, devinant que, derrière cette offre, il y a quelque chose.* — Comment!... En ce moment?

LUCIUS, *d'un ton ferme.* — Oui, en ce moment.

RUFIO. — Avoir confiance en vous!... Mais vous croyez donc que César est fou!

LUCIUS. — Je ne lui demande pas d'avoir confiance en moi avant qu'il ne soit victorieux... Je demande la vie et un commandement dans l'armée de César. Et comme César est un marchand honnête, je paye d'avance.

CÉSAR. — Payer! Et comment?

LUCIUS. — Avec une bonne nouvelle pour vous.

(Instantanément, César devine la nouvelle.)

RUFIO. — Quelle nouvelle?

CÉSAR, *plein de ressort, ivre de joie, d'un ton énergique qui fait que Cléopâtre se redresse et le regarde avec stupéfaction.* — Quelle nouvelle, mon fils! Tu le demandes!... Mais, que le renfort est arrivé, voilà!... Quelle autre nouvelle pouvions-nous attendre?... Mithridate de Pergame est en marche... C'est cela, n'est-ce pas, Lucius Septimius?

LUCIUS. — Il a pris Pelusium.

CÉSAR, *ravi.* — C'est entendu, Lucius Septimius; dorénavant, vous serez parmi mes officiers... Rufio, les Égyptiens ont dû envoyer tous les soldats en dehors de la ville, afin d'empêcher Mithridate de traverser le Nil. Dans les rues, il ne doit plus rien y avoir maintenant que la populace... la populace!

LUCIUS. — C'est vrai. Mithridate marche par la grand'route de Memphis, pour traverser le Nil au-dessus du Delta. C'est là qu'Achillas ira le combattre.

CÉSAR, *plein d'audace.* — C'est là qu'Achillas combattra César... Regarde, Rufio! *(Il court à la table, et vivement saisit une serviette; puis avec son doigt trempé dans le vin, il dessine dessus un plan, tandis que Lucius Septimius et Rufio se pressent autour de lui, pour regarder. Tous sont obligés de se pencher, car la lumière du jour est maintenant presque éteinte.)* Ici, le palais, là, le théâtre... *(Avec son doigt, il indique sur son plan, puis, s'adressant à Rufio.)* Toi, prends vingt hommes et fais semblant d'aller par cette rue-là, et, tandis qu'ils te jetteront des pierres, que les cohortes sortent par ici et par ici... *(A chaque fois, il indique les rues, sur le plan.)* Mes rues sont exactes, n'est-ce pas, Lucius?

LUCIUS. — Oui, voilà le marché aux figues...

CÉSAR, *trop excité pour l'écouter.* — Je les ai vues, le jour de notre arrivée. Alors, tout va bien!... *(Il jette la serviette sur la table et revient vers la colonnade.)* Britannus, en route! Va dire à Petronius que, d'ici une heure et demie, il faut que nos forces s'embarquent pour le lac occidental. Occupe-toi de mon cheval et de mon armure... *(Britannus sort en courant.)* Avec le reste, moi, je tournerai le lac et je remonterai le Nil jusqu'à la rencontre avec Mithridate. En route, Lucius, portez-en l'ordre! *(Lucius sort en courant derrière Britannus.)* Apollodore, prêtez-moi votre sabre et votre bras droit, pour cette campagne.

APOLLODORE. — Certes, avec grand plaisir, et, par-dessus le marché, mon cœur et ma vie.

CÉSAR, *lui saisissant la main.* — J'accepte l'un et l'autre... *(Ils se serrent fortement les mains.)* Êtes-vous prêt pour le travail?

APOLLODORE. — Oui, prêt pour l'Art... l'Art de la Guerre!

(Oubliant totalement Cléopâtre, il sort en courant, du côté par où est parti Lucius.)

RUFIO. — Allons, voilà enfin, je crois, quelque chose qui ressemble à de l'action.

CÉSAR, *joyeusement.* — N'est-ce pas, mon fils, mon seul fils? *(Il frappe des mains : les esclaves accourent à la table.)* Assez de ces fades réjouissances!... Enlevez tout! Emportez tout hors de ma vue! et ensuite, allez-vous-en!... *(Les esclaves se mettent à débarrasser la table. Les rideaux sont tirés, enfermant la colonnade.)* Dis, Rufio, tu comprends bien, au sujet des rues, n'est-ce pas?

RUFIO. — Oui, je le crois. De quelque façon que ce soit, je les traverserai.

(Les buccins résonnent bruyamment dans la cour, en dessous.)

CÉSAR. — Allons, viens! Il faut que nous parlions aux troupes, que

nous les encouragions. Toi, descends sur la grève, moi, je vais dans la cour.

(Il va pour se diriger vers l'escalier.)

CLÉOPÂTRE, *se lève de son siège où, pendant tout ce temps, on l'a entièrement négligée, et, tendant timidement les mains vers lui, appelle.* — César! César!

CÉSAR, *se retournant.* — Hein?

CLÉOPÂTRE. — Vous m'avez oubliée?

CÉSAR, *avec indulgence.* — Je suis occupé, maintenant, ma mignonne, très occupé... A mon retour, j'arrangerai vos affaires... Adieu, et soyez bien sage et bien patiente.

(Il sort, préoccupé, et tout à fait indifférent. Elle demeure debout, les poings serrés, dans une rage et une humiliation muettes.)

RUFIO. — La partie est jouée et perdue, Cléopâtre. C'est toujours la femme qui pâtit.

CLÉOPÂTRE, *avec hauteur.* — Allez! Suivez votre maître!

RUFIO, *à son oreille, avec une rude familiarité.* — Un mot d'abord... Dites à votre bourreau, que si Pothinus avait été proprement tué — dans la gorge — il n'aurait pas crié... Votre homme a loupé son ouvrage.

CLÉOPÂTRE, *énergiquement.* — Comment savez-vous que c'est un homme?

RUFIO, *alarmé et intrigué.* — Ce n'est pas vous, puisque vous étiez avec nous quand c'est arrivé... *(Elle lui tourne le dos avec mépris. Il secoue la tête et tire les rideaux pour sortir. Il fait maintenant un magnifique clair de lune. La table a été enlevée. A la lueur de la lune et des étoiles, Rufio aperçoit Ftatatita, qui est de nouveau en prière devant l'autel en pierre blanche de Râ. Il tressaille, puis doucement referme les rideaux et dit à voix basse à Cléopâtre.)* Est-ce que c'était elle?... De sa propre main?

CLÉOPÂTRE, *d'un ton menaçant.* — Qui que ce fût, que mes ennemis s'en gardent!... Prenez garde, Rufio, vous qui osez, devant César, sotifier la Reine d'Égypte!

RUFIO, *la regardant avec une expression de férocité.* — Je prendrai garde, Cléopâtre, je prendrai garde!

(En confirmation de sa promesse, il fait un signe de tête, puis il se glisse entre les rideaux, et, en s'en allant, tire son sabre de son fourreau.)

LES SOLDATS ROMAINS, *dans la cour en dessous.* — Ave César! Ave! Ave!

(Cléopâtre écoute. A nouveau, les buccins sonnent; puis des éclats de trompettes.)

CLÉOPÂTRE, *se tordant les mains et appelant.* — Ftatatita! Ftatatita!.. Il fait sombre et je suis seule! Viens! *(Silence.)* Ftatatita!... *(Plus haut.)* Ftatatita!...

(Silence. Saisie de terreur, elle attrape le cordon et tire les rideaux grands ouverts. Sur l'autel de Râ, est étendue, morte, Ftatatita, la gorge tranchée. Son sang inonde la pierre blanche.)

ACTE V

En plein midi. Fête et parade militaire, sur l'esplanade, devant le palais. Dans le port oriental, la galère de César. Elle est si magnifiquement décorée, que les gréements semblent être faits de fleurs. Elle est rangée le long du quai, tout près des marches qu'Apollodore a descendues, lorsqu'il s'est embarqué avec le tapis. Un garde romain est posté là. Il surveille une passerelle d'où part un chemin en toile rouge, cirée, qui va jusqu'au milieu de l'esplanade, tournant vers le Nord, en face de la grande porte centrale, dans la façade du palais, qui ferme l'esplanade du côté Sud. Les larges marches de la grande porte sont encombrées par les dames de la suite de Cléopâtre. Elles sont toutes vêtues de leurs plus beaux atours. On dirait un parterre de fleurs. Le long de la façade, sont rangés les gardes de Cléopâtre. Ils sont commandés par les mêmes braves auxquels, six mois plus tôt, Bel Affris annonçait la venue de César, dans le vieux palais de la frontière syrienne.

Du côté Nord, les soldats romains sont rangés. Derrière eux, les gens de la ville se dressent sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus leurs têtes l'esplanade nettoyée de tout public. Là, se promènent les officiers, tout en bavardant. Parmi eux, Belzanor et le Perse; et aussi le centurion qui tient à la main sa baguette de cep de vigne. Usé par les combats, avec ses grosses bottes, il est tout à fait éclipsé, au double point de vue social et décoratif, par les fringants officiers égyptiens.

Apollodore, qui vient de se frayer un passage à travers la foule, arrive derrière la ligne des soldats romains, d'où il interpelle les officiers.

APOLLODORE. — Holà hé!... Puis-je passer?

LE CENTURION. — Hé, là-bas! Laissez passer Apollodore le Sicilien!

(Les soldats le laissent entrer dans l'enceinte privilégiée.)

BELZANOR. — Est-ce que César est tout proche?

APOLLODORE. — Non, pas encore. Il est sur la place du marché... Je ne pouvais plus supporter les cris des soldats! Ah oui, après une demi-heure de l'enthousiasme d'une armée, on éprouve vraiment le besoin de respirer un peu l'air salin.

LE PERSE. — Contez-nous les nouvelles!... A-t-il égorgé les prêtres?

APOLLODORE. — Non, certainement non!... Ils sont venus à sa rencontre, sur la place du marché, avec de la cendre sur la tête, et leurs dieux dans leurs bras. Ils ont mis les dieux à ses pieds. Le seul qui valait qu'on le regardât, c'était Apis, une merveille d'or et d'ivoire. Sur mon conseil, César en a offert deux talents au Grand-prêtre.

BELZANOR, *atterré*. — Apis, le dieu qui sait tout, pour deux talents!... Et qu'a dit le Grand-prêtre?

APOLLODORE. — Il a invoqué la miséricorde d'Apis, et il en a demandé cinq!

BELZANOR. — Cela nous vaudra, dans le pays, famine et tempêtes.

LE PERSE. — Pouh!... Pourquoi Apis n'a-t-il pas fait vaincre César

par Achillas?... Dites donc, Apollodore, y a-t-il d'autres nouvelles fraîches de la guerre?

APOLLODORE. — Le petit roi Ptolémée s'est noyé.

BELZANOR. — Noyé!... Comment?

APOLLODORE. — Avec tous les autres, César les a attaqués de trois côtés à la fois, et il les a balayés dans le Nil. La barque de Ptolémée a chaviré.

BELZANOR. — Un homme merveilleux que ce César!... Croyez-vous qu'il arrive bientôt?

APOLLODORE. — Il était en train de résoudre la question juive, quand je l'ai quitté; il ne peut plus tarder beaucoup.

(Un éclat de trompette, dans la direction du Nord, et de l'agitation parmi le public, annoncent l'approche de César.)

LE PERSE. — Eh bien, il l'a vivement résolue... Le voici.

(Rapidement, il va à son poste, devant les lignes égyptiennes.)

BELZANOR, *le suivant.* — Garde à vous!... César arrive!

(Les soldats égyptiens prennent la position du garde à vous et s'alignent. Apollodore va se placer près des lignes égyptiennes.)

LE CENTURION, *allant vivement vers le garde qui surveille la passerelle.* — Garde à vous!... César arrive!

(César, accompagné de Rufio, arrive en grande pompe. Britannus les suit. Les soldats le reçoivent avec des cris enthousiastes.)

CÉSAR. — Je vois que mon vaisseau m'attend... L'heure de dire adieu à l'Égypte a sonné pour César... Voyons, Rufio, que me reste-t-il maintenant à faire avant que je parte?

RUFIO, *à sa main gauche.* — Vous n'avez pas encore désigné de gouverneur romain pour cette province.

CÉSAR, *le regardant d'un air drôle, tout en parlant avec une gravité parfaite.* — Que dis-tu de Mithridate de Pergame, mon allié et mon libérateur, le fils naturel d'Eupator?

RUFIO. — Mais vous aurez besoin de lui ailleurs. Oubliez-vous donc que vous avez trois ou quatre armées à conquérir sur votre chemin de retour?

CÉSAR. — Vraiment!... Eh bien alors, que dirais-tu, si je te nommais toi-même?

RUFIO, *incrédule.* — Moi!... Moi, gouverneur!... Mais à quoi rêvez-vous?... Vous savez bien que je ne suis que le fils d'un affranchi.

CÉSAR, *d'un ton affectueux.* — Mais, est-ce que César ne t'a pas appelé son fils? *(Interpellant l'assemblée entière.)* Silence un moment, là-bas!... Écoutez-moi!

LES SOLDATS ROMAINS. — Silence!... Écoutez César!

CÉSAR. — Vous tous, oyez les services, qualité, rang et nom du gouverneur romain... Comme service, le bouclier de César; comme qualité, l'ami de César; comme rang, soldat romain; *(les soldats romains font entendre un cri de triomphe)* comme nom, Rufio.

(Nouveaux cris de joie.)

RUFIO, *baisant la main de César.* — Certes oui, je suis le bouclier

de César... mais quand je ne serai plus au bras de César, quelle sera mon utilité?... Mais n'importe...

(Sa voix devient enrouée, et il se détourne pour se remettre.)

CÉSAR. — Où est mon insulaire britannique?

BRITANNUS, *faisant un pas en avant, à main droite de César.* — Ici, César!

CÉSAR. — Qui, je vous prie, à la bataille du Delta, vous a ordonné de vous jeter dans la mêlée en poussant les cris barbares habituels à ceux de votre pays natal et en vous montrant de taille à lutter contre quatre Égyptiens à qui vous disiez des épithètes malsonnantes?

BRITANNUS. — Je vous prie, César, de me pardonner ce langage; il m'a échappé dans la chaleur du moment.

CÉSAR. — Comment, vous qui ne savez pas nager, avez-vous pu traverser le canal avec nous, quand nous avons assailli le camp?

BRITANNUS. — J'étais accroché à la queue de votre cheval.

CÉSAR. — Ces actes-là, Britannus, ne sont pas ceux d'un esclave, mais ceux d'un homme libre.

BRITANNUS. — Je suis né libre, César.

CÉSAR. — Oui, mais on vous appelle l'esclave de César.

BRITANNUS. — C'est seulement comme esclave de César, que j'ai trouvé la vraie liberté.

CÉSAR, *ému.* — Bien dit, bien dit... Que je suis ingrat!... Je voulais vous rendre la liberté, mais je ne le peux pas... Non, pour un million de talents, je ne voudrais pas me séparer de vous.

(Il lui tape amicalement sur l'épaule. Britannus, heureux mais un peu intimidé, lui prend la main et la baise, l'air niais.)

BELZANOR, *au Perse.* — Ce Romain sait comment se faire servir par les hommes.

LE PERSE. — Oui, les hommes trop humbles pour devenir de dangereux rivaux.

BELZANOR. — O homme subtil!... O homme cynique!

CÉSAR, *qui aperçoit Apollodore dans le coin des Égyptiens, l'appelle.* — Apollodore!... Je laisse l'art de l'Égypte à vos bons soins... Souvenez-vous que Rome aime l'art et l'encourage volontiers.

APOLLODORE. — Oui, César, je comprends. Par elle-même, Rome ne produira aucun art. Mais elle achètera et emportera tout ce que les autres nations produisent.

CÉSAR. — Comment!... Rome ne produit aucun art!... Mais est-ce que la paix n'est pas un art?... Est-ce que le gouvernement n'est pas un art?... Est-ce que la civilisation n'est pas un art?... Tout cela, nous vous le donnons en échange de quelques bibelots, de quelques ornements. En vérité, vous serez les mieux partagés dans le marché... *(Se tournant vers Rufio.)* Et maintenant, que me reste-t-il encore à faire, avant de m'embarquer?... *(Il essaie de se souvenir.)* Il y a quelque chose que je ne puis me rappeler... Qu'est-ce que cela peut bien être?... Allons, tant pis, il faut que cela reste non fait... Car il s'agit de ne pas perdre ce vent favorable... Adieu, Rufio.

RUFIO. — Je suis ennuyé, César, de vous laisser partir pour Rome, comme cela, sans votre bouclier... Il y a tant de poignards, là-bas.

CÉSAR. — Qu'importe! En m'en allant vers Rome, je terminerai l'œuvre de ma vie, et alors, j'aurai vécu assez longtemps... D'ailleurs, je n'ai jamais aimé l'idée de mourir de maladie; j'aime mieux être tué... Adieu.

RUFIO *soupire en élevant les mains, abandonnant César comme incorrigible.* — Adieu!

(Ils se serrent les mains.)

CÉSAR, *faisant un salut de la main à Apollodore.* — Adieu, Apollodore! A vous tous aussi, mes amis, adieu!... Allons, maintenant, à bord!

(La passerelle est jetée du quai au vaisseau. Au moment où César va s'y rendre, Cléopâtre, froide, tragique, sort du palais. Elle est, à dessein, tout de noir vêtue, sans aucun ornement, sans décoration d'aucune sorte. Elle forme ainsi un contraste frappant avec les dames de sa suite, si brillamment habillées, quand elle passe au milieu d'elles, pour s'arrêter sur les marches. César ne la voit que lorsqu'elle parle.)

CLÉOPÂTRE. — Cléopâtre n'a donc aucune part dans ces adieux?

CÉSAR, *dont la figure s'éclaircit.* — Ah! Je le savais bien, qu'il y avait quelque chose que j'oubliais! *(A Rufio.)* Mais, Rufio, comment as-tu pu me le laisser oublier?... *(Il s'approche vivement d'elle.)* Ah! si j'étais parti sans vous voir, je ne me le serais jamais pardonné... *(Il lui prend les mains et l'entraîne jusqu'au milieu de l'esplanade. Elle se soumet, semblant être devenue une statue de pierre.)* Est-ce que ce deuil est pour moi?

CLÉOPÂTRE. — Non.

CÉSAR, *avec remords.* — Oh! Quelle étourderie de ma part!... C'est pour votre frère.

CLÉOPÂTRE. — Non.

CÉSAR. — Pour qui, alors?

CLÉOPÂTRE. — Demandez au Gouverneur romain que vous nous laissez.

CÉSAR. — A Rufio?

CLÉOPÂTRE. — Oui, à Rufio... *(Elle le désigne du geste, avec un mortel mépris.)* A celui qui doit gouverner ici, au nom de César, à la manière de César, selon les lois de la vie, si vantées, de César!

CÉSAR, *d'un air dubitatif.* — Il gouvernera comme il pourra, voyez-vous, Cléopâtre. Il a assumé cette besogne, et il l'accomplira loyalement, selon sa manière à lui.

CLÉOPÂTRE. — Pas à votre manière, alors?

CÉSAR, *intrigué.* — Mais que voulez-vous dire par ma manière?

CLÉOPÂTRE. — Sans punitions. Sans vengeances. Sans jugements.

CÉSAR, *d'un air approbatif.* — Oui, oui, c'est bien cela ma manière, la vraie manière, la grande manière, la seule manière possible, en fin

de compte. *(A Rufio.)* Crois-m'en, Rufio, crois-m'en : pratique cette manière-là, si tu peux.

RUFIO. — Mais je vous crois, César, je vous crois. Il y a déjà longtemps que vous m'avez convaincu... Mais, écoutez!... Vous faites voile, aujourd'hui, pour la Numidie... Eh bien, dites-moi, si là-bas vous rencontrez un lion affamé, le punirez-vous parce qu'il veut vous manger?

CÉSAR, *se demandant où il veut en venir.* — Non certes.

RUFIO. — Vengerez-vous sur lui la vie de ceux qu'il a déjà mangés?

CÉSAR. — Non.

RUFIO. — Le jugerez-vous à cause de sa culpabilité?

CÉSAR. — Non, non.

RUFIO. — Alors, que ferez-vous pour sauver votre vie de ses griffes?

CÉSAR, *avec promptitude.* — Je le tuerai, mon bonhomme, sans rancune, tout comme il me tuerait moi-même... Mais enfin, que signifie cette parabole du lion?

RUFIO. — Simplement ceci : Cléopâtre avait une tigresse, qui tuait les hommes à son commandement. J'ai pensé qu'un jour, peut-être, elle pouvait lui ordonner de vous tuer, vous... Si je n'avais pas été l'élève de César, avec quelle piété j'eusse agi vis-à-vis de cette tigresse!... Je l'aurais punie... J'aurais vengé sur elle Pothinus...

CÉSAR, *l'interrompant.* — Pothinus!

RUFIO, *continuant.* — Oui, Pothinus; je l'aurais jugée!... Mais, élève de César, j'ai relégué toutes ces folies derrière moi, et, sans rancune, je lui ai tout simplement coupé la gorge... Et voilà pourquoi Cléopâtre vient à vous, vêtue de deuil.

CLÉOPÂTRE, *avec véhémence.* — Il a fait couler le sang de ma servante Ftatatita. Que ce sang retombe sur votre tête, César, comme sur la sienne, si vous l'absolvez de ce crime!

CÉSAR, *d'un ton énergique.* — Que ce sang retombe donc sur ma tête, car Rufio a bien agi... Si tu t'étais assis sur le siège du juge, Rufio, et si, avec des cérémonies odieuses, et des appels aux divinités, tu avais livré cette femme à quelque bourreau salarié, pour qu'il la tue devant le peuple, au nom de la justice, jamais plus, sans un frisson d'horreur, je n'aurais touché ta main. Mais tu as tué naturellement, aussi je n'en éprouve aucune horreur.

(Rufio, satisfait, fait, à l'adresse de Cléopâtre, un signe de tête qui l'invite silencieusement à noter ces paroles.)

CLÉOPÂTRE, *dépitée et puérile dans son impuissance.* — Non. Pas quand un Romain tue un Égyptien!... Maintenant, tout le monde verra comme César est injuste et corrompu.

CÉSAR, *lui prenant la main, et d'un ton caressant.* — Allons, allons, ne soyez pas fâchée contre moi... Je le regrette pour cette pauvre Totatita... *(Malgré elle, Cléopâtre rit.)* Ah! vous riez! La réconciliation est faite, n'est-ce pas?

CLÉOPÂTRE, *fâchée contre elle-même parce qu'elle a ri.* — Non, non, non!... Mais c'est si ridicule de vous entendre dire Totatita!

CÉSAR. — Comment! Aussi enfant que jamais! Voyons, Cléopâtre, n'aurai-je donc pas fait une femme de vous?

CLÉOPÂTRE. — Oh! C'est vous qui êtes un grand enfant! Vous me faites paraître sotte, parce que vous ne voulez pas vous conduire sérieusement... Vous m'avez traitée fort mal, et je ne vous pardonne pas.

CÉSAR. — Allons, dites-moi adieu.

CLÉOPÂTRE. — Non, je ne veux pas!

CÉSAR, *caressant.* — De Rome, je vous enverrai un beau présent.

CLÉOPÂTRE, *avec fierté.* — De Rome, quelque chose de beau pour l'Égypte! Vraiment!... Mais qu'est-ce que Rome peut m'offrir, que l'Égypte ne puisse m'offrir?

APOLLODORE. — C'est très vrai, cela, César, très vrai!... Si le présent doit vraiment être très beau, je devrai l'acheter pour vous à Alexandrie.

CÉSAR. — Vous oubliez les trésors pour lesquels Rome est si fameuse, mon ami... Et ceux-là, vous ne pouvez pas les acheter à Alexandrie.

APOLLODORE. — Et quels sont-ils donc, César?

CÉSAR. — Ses fils!... Allons, Cléopâtre, pardonnez-moi et dites-moi adieu, et je vous enverrai un homme, un Romain des pieds à la tête, et un Romain des plus nobles parmi les nobles; un Romain qui n'est pas vieux et mûr pour le couteau; un Romain qui n'a pas les bras maigres et le cœur froid; un Romain qui ne cache pas une tête chauve sous ses lauriers de conquérant; un Romain qui n'est pas courbé par le monde qu'il porte sur ses épaules; mais un Romain qui est vif et vigoureux, fort et jeune, qui est plein d'espérance le matin, combattant le jour et s'amusant le soir... En accepterez-vous un comme celui-là, en échange de César?

CLÉOPÂTRE, *toute palpitante.* — Son nom?... Son nom?

CÉSAR. — Sera-ce Marc-Antoine, dites?

(Elle se jette dans ses bras. Il l'embrasse sur le front. Elle est très émue et se met à renifler. Il s'embarque.)

LES SOLDATS ROMAINS, *au moment où il pose le pied sur la passerelle.* — Salut à toi, César!... Adieu!

(Il arrive au vaisseau, et de la main rend son salut à Rufio.)

APOLLODORE, *à Cléopâtre.* — Pas de larmes, ma très chère Reine, pas de larmes; elles touchent votre serviteur au cœur... Il reviendra quelque jour.

CLÉOPÂTRE. — J'espère bien que non. Mais je ne peux pas m'empêcher de pleurer tout de même.

(Elle agite son mouchoir dans la direction de César; et le vaisseau commence à se mouvoir.)

LES SOLDATS ROMAINS *tirent leurs sabres et les agitent en l'air en criant.* — Ave César! Ave César!

G. BERNARD SHAW

(Traduction AUGUSTIN et HENRIETTE HAMON.

ERREURS DE JEUNESSE

ANNIVERSAIRE

Dis-moi, ciel bleu foncé strié de palmes sombres,
Pourquoi tu es si pur, si lointain et si frais
Et pourquoi les œillets qui embaument dans l'ombre
Sont couverts de rosée et chargés de regrets?

Dis-moi pourquoi la mer sans bateaux et sans voiles
Est invisible et noire ainsi que l'abandon
Sous le crépitement de toutes tes étoiles
Dont chacune est un souvenir sans horizon?

Dis-moi pourquoi mes pas martelant en cadence
Le vide immaculé du macadam désert
Sous le rythme asservi de ma désespérance
Comme au fond de mon cœur le bruit lourd de la mer,

Dis-moi, ciel insensé témoin de mes folies,
Toi qui sentais l'iris, l'œillet et le glaïeul,
Dis-moi, toi sous lequel elle était si jolie,
Dis-moi, ciel bleu foncé, pourquoi je suis tout seul?...

A UNE FEMME BLONDE

Pourquoi prendre votre miroir
Et vous regarder, inquiète
De l'image qui s'y reflète?
Que voulez-vous donc tant savoir?

Est-ce parce que, l'autre soir,
Quand je caressais votre tête,
Je vous ai dit, enfant coquette,
Que j'adorais les cheveux noirs?

Vous craignez de m'être importune
Parce que vous n'êtes point brune,
Eh bien, je vous pardonne, enfant;

J'embrasse votre bouche ronde,
Votre nez minuscule et blanc,
Et je vous permets d'être blonde.

TOI

O toi si tendre, toi si belle,
J'aime ton air vague et lointain
Quand ton œil meurt ou étincelle
Tour à tour gai, triste ou mutin.

J'aime l'éclat de ta prunelle,
Ton cou blanc comme un beau matin,
Tes sourcils en vol d'hirondelle,
Et ton long regard incertain.

Tes yeux, couleur de giroflée,
Charment mon cœur et ma pensée;
Je t'aime. Reste dans mes bras.

Pourquoi? Je n'en sais rien moi-même,
Si je savais pourquoi je t'aime
C'est que je ne t'aimerais pas.

COULEURS

Elle était presque nègre et pas tout à fait brune;
Son regard sombre et doux était tendre et marron
Et le blanc de ses yeux d'un bleu de clair de lune
Brillait dans un ovale oblique et presque rond.

Ses mains avaient le ton de châtaignes mal cuites,
Ses dents étaient vert clair comme une nuit de mai
Et son sourire aigu qui venait d'Amérique
Avait l'humidité d'un muscat violet.

Elle était seule, elle était grave, elle était sombre
Ainsi qu'un horizon par un beau soir d'été,
Et ses poignets divins qui se croisaient dans l'ombre
Ornaient ses beaux bras bruns d'ongles couleur de thé.

SIX MOIS APRÈS

Vous souvient-il d'un soir où je vous ai suivie?
Vous étiez enrhumée et j'avais dix-sept ans,
Il pleuvait et vous n'aviez pas de parapluie
Et j'espérais encor devenir votre amant.

C'était à la fin d'août. Vous aviez l'air transie
Dans un petit costume à carreaux noirs et blancs;
Il était à peu près six heures et demie,
Je vous aimais et il faisait bien vilain temps.

Vous remontiez le boulevard des Capucines
Et vous vous arrêtiez devant chaque vitrine
Pour contempler le linge et les robes d'été;

Et, m'arrêtant aussi, j'ai vu dans une vitre
Le reflet indécis de vos yeux couleur d'huître,
Vos grands yeux pleins d'amour et de stupidité.

SÉRÉNADE

Serais-tu donc enfin la femme inaccessible
Que je cherche depuis que je suis moins enfant,
Serais-tu mon désir et serais-tu la cible
Des sens exaspérés de mon cœur triomphant?

Alors pourquoi ce soir m'ouvres-tu ta fenêtre?
Pourquoi ton kimono qui s'écarte et sourit
Me montre-t-il un corps que j'aimerai peut-être,
Et pourquoi ton regard est-il couleur de nuit?

Pourquoi devinais-tu le vide taciturne
De mes pas attardés sur le bord du trottoir
Et pourquoi sentais-tu ma romance nocturne
Lorsque j'étais bien sûr de ne plus te revoir?...

Pourquoi reposes-tu si près de mes pensées
Quand mon amour n'a plus que l'épaisseur d'un mur
Pour tenir dans mes mains tes deux mains caressées
Et presser sur mon cœur mon désespoir futur...

Alors pourquoi rester dans ta fenêtre ouverte
Puisque tu ne veux pas que je monte chez toi,
Pourquoi regardes-tu dans les ténèbres vertes
Naître le petit jour et le vent triste et froid?...

Mais tu as détourné tes grands yeux bleus et sombres
Et la nuit a repris son rêve accoutumé
Quand petit à petit s'est égrené dans l'ombre
Le bruit de tes volets qui se sont refermés.

ILLUSION

Pourquoi traîner la fin d'une folle jeunesse
En aimant désespérément « celle d'après »,
Pourquoi toujours errer, pourquoi changer sans cesse,
En ne sachant jamais celle que je voudrais?...

Oh! je voudrais t'avoir, toi, n'importe laquelle,
Je voudrais t'avoir, toi, que je ne connais pas
Je voudrais te garder, insaisissable et belle,
T'offrir mon amour pur et mes sens enfin las...

Je voudrais m'attarder sous tes paupières lourdes
Et reposer enfin, lugubre voyageur,
Et je voudrais pouvoir dans ma poitrine sourde
Pour la première fois entendre battre un cœur;

Oh! que je t'aimerais, suprême malheureuse,
Toi qui me redirais des mots vains et subtils
Pour tâcher d'apaiser mon âme ténébreuse;
Je voudrais m'endormir à l'ombre de tes cils...

Je voudrais, je voudrais, mon amour... mais tu sombres
Irrévocablement au fond de mon passé,
Je ne me souviendrai même plus de ton ombre
Lorsque j'entraînerai mes amours harassés

Vers une autre pensée instable et chimérique
Où la fatalité emportera mes pas,
Et, possédant un corps exact et mécanique,
Je pourrai t'adorer, Toi, qui n'existes pas!

CE SOIR

Ce soir, la tour Eiffel jonglait avec la lune
Comme un jet d'eau avec un œuf,
Et moi je m'en allais, rêveur et sans rancune,
Avec un bel amour tout neuf.

Je n'étais pas encore au jour où l'on insiste,
Car c'était le commencement
Et j'étais si heureux que je me sentais triste,
Triste délicieusement...

Il faisait tiède, il faisait vert, il faisait tendre,
Comme ses yeux, comme ses mains,
Et je trouvais bien plus de plaisir à l'attendre
Que d'en être à son lendemain...

Alors pourquoi jamais lui dire que je l'aime?
Il faudrait trop tôt en finir...
Je préfère mes nuits solitaires et pleines
Du parfum de son souvenir...

Et quand tu partiras, impossible amoureuse,
Malgré tout, je te garderai,
Car tu auras été, intacte et merveilleuse,
Le plus charmant de mes regrets.

CORRIDA

Ombre et soleil; chapeaux maïs, bras nus, mantilles;
Le public est assis sur les gradins très bas
Ou du velours couleur de sang; la quadrilla
S'avance, dans le bruit du cuivre qui scintille.

Puis les chevaux des alguazils, d'un blanc qui brille;
Vide. Toro. Chevaux qu'une corne éventra.
Et la peau de son dos couvert d'un sang grenat
Tremble sous le frémissement des banderilles.

Trépignements. Le matador, en tourbillon
Cambre son torse en or. La cape vermillon
Vole. Un éclair et le sang gicle, rouge et rose;

Et dans le tintement orange des grelots,
Le torero sourit au milieu des chapeaux,
Sous l'hommage croulant des yeux noirs et des roses.

MINUIT

Un rossignol, tout près, a fini de chanter...
Le ciel est vert... On sent s'évanouir la ville
Et le silence semble, immense et immobile,
La définition de la sérénité.

L'air est si doux qu'on croit qu'il n'a pas existé...
Je suis si bien que tout le reste est inutile,
Et la lune qu'on ne voit pas bleuit les tuiles
Où miaule une chatte au fond des nuits d'été.

Le vent frais sent les pois de senteur et les roses,
Et les belles de jour, peu à peu, se sont closes;
Une chauve-souris vole en tournant, sans bruit;

Et lentement, j'entends le vieux clocher gothique
Forger en douze coups sonores et classiques
Le sombre alexandrin du milieu de la nuit.

LE VIN, L'AMOUR, ET LE TABAC...

Sans s'aimer — est-ce qu'on s'aime?
J. DE TINAN

Puisque je suis tout seul devant cette bouteille
Je vais en profiter pour m'attendrir un peu.
Mais rien ne me fait rien. Demain comme la veille
Je serai ce que l'on appelle un homme heureux.

Je n'ai plus soif; j'ai bu tout ce que l'on peut boire,
J'ai eu tous les amours qu'un être peut avoir,
La volupté facile, amère et dérisoire,
Et mon cigare a consumé mes désespoirs...

Et ce soir c'est en vain que je m'en vais attendre
L'instant inattendu qui ne viendra jamais,
Car je n'ai jamais pu dans une nuit trop tendre
Pleurer infiniment la femme que j'aimais.

Je suis calme et je sais que nulle incertitude
Ne viendra déranger mon sinistre bonheur,
Mais je me sens bien seul dans cette solitude,
Et la bouteille est aussi vide que mon cœur.

PIERRE DE RÉGNIER

AVEC LES SÉNÉGALAIS

PAR DELA L'EUPHRATE

Les débuts de notre occupation au Levant sont, en général, peu connus. Nos troupes qui relevèrent d'imposantes forces anglaises avec des effectifs et un matériel de guerre dérisoires (une division réduite pour la Cilicie et la région Est de l'Euphrate) connurent des jours critiques. Les pages qui vont suivre sont extraites du journal tenu par un officier du 17e Tirailleurs sénégalais entre le 11 novembre 1919 et le 1er août 1920 : elles donnent un aperçu des difficultés qui suivirent notre occupation en Haute Mésopotamie. Le lecteur connaîtra l'histoire d'un poste : Tell-Abiad, situé sur la ligne du chemin de fer de Bagdad, à 60 kilomètres au Sud d'Ourfa. Isolée par un soulèvement général du territoire, cette petite garnison de cent quarante hommes ne put être secourue cinq mois durant. Plus heureux que leurs infortunés voisins d'Ourfa les Tirailleurs sénégalais et quelques civils arméniens purent tenir à force de privations. Ils connurent, pendant les neiges de l'hiver et l'accablant été, toutes les angoisses causées par le silence de l'arrière, la fin terrible des troupes d'Ourfa, les attaques incessantes, le manque de vivres, l'absence des médicaments indispensables pour les malades et les blessés...

Impossible de les dégager; nos groupes mobiles qui menaient en Cilicie les combats les plus rudes ne pouvaient entreprendre une expédition aussi lointaine : pendant quelque temps Tell-Abiad fut considéré comme devant être abandonné. Alors, malgré les difficultés d'une telle entreprise, le colonel Andréa commandant le cercle de Djerablous, insista pour organiser une colonne de secours. Celle-ci arriva au moment où, à bout de vivres, les défenseurs du poste allaient tenter une retraite hasardeuse avec l'aide d'un chef bédouin pour rejoindre l'Euphrate...

1er *décembre* 1919. — Nos hommes ont reçu leurs cartouches et le train quitte Djerablous. Nous franchissons l'immense pont de l'Euphrate posé sur huit massifs piliers. Partagé par

une île, le fleuve bondit, torrentueux et jaune. Des femmes lavent, drapées de bleu. A l'horizon d'où roule cette eau, des villages tachent le pied d'une falaise fauve. Notre locomotive souffle à travers des terres nues où coule à l'infini le reflet froid du rail de Bagdad. Sur l'aride horizon d'hiver, des villages, cônes de boue qui se pressent, gris sur la terre grise. Chaque habitation semble une ruche percée d'un trou. Parfois des hommes se tiennent debout, immobiles sur leurs demeures, et l'on dirait une rangée de clochettes avec leurs manches. Parmi les tons neutres de cette étendue simplifiée bougent des taches claires qui sont des troupeaux de moutons, des taches noires qui sont des chèvres...

Après avoir franchi d'âpres collines, nous stoppons devant un petit cube de maçonnerie : la gare de Kul-Tépé. Vingt tirailleurs vont l'occuper sous les ordres de Rouaux. Le brave sergent est ravi : il avait toujours rêvé d'une situation solitaire et autonome. Le voilà comblé.

Nous roulons vingt kilomètres encore pour apercevoir Tell-Abiad, notre futur poste, point limite de l'occupation française à l'Est. La garnison se compose de quinze tirailleurs algériens, commandés par un sous-lieutenant. Ceux-ci ont relevé mille Anglais avec artillerie et autos-mitrailleuses : bien que le pays soit calme, nos cent quarante Sénégalais arrivent à point.

Nos hommes s'installent tant bien que mal dans les bâtiments de la gare et la galerie de réparation des machines. C'est tout Tell-Abiad, ces trois bâtisses, avec un « souk » de terre battue où sont logés vingt gendarmes turcs et le caïmakan de la région. J'oublie quelques huttes de mercantis arméniens et arabes... Autour de nous s'étend un horizon immense et vide où de lointains villages se confondent avec le sol gris. A sept cents mètres, une colline isolée dans la plaine, quelques murs de pisé la couronnent...

13 *janvier* 1920. — J'erre aux abords du souk. Des bruits de guerre circulent. Entouré de spahis inquiets, Osman, le mercanti turc, se répand en détails effrayants sur la puissance des Bédouins qui remontent du sud, au début de chaque année. La grande tribu des Anazés (une tribu plus grande

que celle de Cham!!!) voudrait nous enlever, puis marcher sur Ourfa. Le nom d'Hatchem, son chef, vole d'une boutique à l'autre comme une sinistre évocation. Derrière ses paquets de bougie et ses raisins secs, Ahmar, le vieux lettré, qui fait ânonner les versets du Coran à des gamins, donne des précisions : « Hatchem a commandé à ses gens de préparer une tonne de blé par tente, pour mener à bien l'expédition ». Le cafetier arménien pâlit sous sa crasse et médite de fuir. Il m'annonce qu'Hatchem a demandé à son frère d'attaquer Arab-Punar pendant que lui-même emploierait ses forces contre nous. Les gendarmes turcs rêvent, accroupis, indifférents à tout ce bruit.

14 *janvier*. — Les rumeurs les plus fantaisistes persistent. Maintenant c'est Ourfa qui serait entre les mains de deux régiments. Serouët, le lieutenant turc, soupire : « Ah! mon cher ami! Pauvre! Pauvre Turquie! que voulez-vous qu'elle fasse? Elle est à genoux. » Avec sa longue tête émaciée, surmontée d'un bonnet d'astrakan trop grand, son manteau usé, ce malheureux synthétise bien l'armée turque misérable et affamée. Ses hommes vivent d'expédients; forcent les villageois des alentours à leur donner, qui un poulet, qui des œufs, qui un peu de farine. Tout leur est bon pour se vêtir; vieux complets civils; débris de peaux de bête. Serouët lui-même est aux crochets d'Osman le mercanti. Quant au caïmakan, il se paye sur les impôts qu'il prélève.

15 *janvier*. — Au souk, nous apprenons qu'après le passage du train les Kurdes de la région d'Arab-Punar ont démoli la ligne en plusieurs endroits. Les fils télégraphiques ont été coupés à l'Est, vers Ras-el-Aïn. L'équipe de réparation partie ce matin revient avec la draisine à un train d'enfer, les hommes s'arrêtent devant nous, en chemise, sanglotants : une bande de pillards les a volés et dépouillés de leurs vêtements. Tandis que nous les écoutons, le grêle tac-tac du télégraphe retentit dans la salle aux dépêches. Nous nous précipitons.

Malakof, le chef de gare, traduit devant nous sur un papier; des mots surgissent peu à peu sous son crayon : *Sergent Rouaux, commandant poste de Kul-Tépé à capitaine Calvel*

commandant poste de Tell-Abiad. Des bandes de guerriers Kurdes m'entourent. Deux hommes se sont présentés avec un drapeau blanc et me somment, au nom de leur chef Hatchem, d'abandonner la gare de Kul-Tépé, si je ne veux pas être attaqué. J'ai répondu : Je vous attends avec impatience et je me moque... Le tac-tac s'arrête. Les fils viennent aussi d'être coupés de ce côté.

Brave Rouaux qui est à vingt kilomètres à l'ouest en allant sur Djerablous. Puisse-t-il tenir avec sa petite phalange de vingt hommes!

Les civils présents montrent une face longue et consternée. Serceau et moi, nous nous regardons, un peu inquiets, mais parcourus par l'agréable frisson de l'aventure...

17 *janvier*. — Dans la nuit froide et étoilée, trois étincelles vertes surgissent vers l'ouest puis retombent lentement. La sentinelle qui les a vues vient nous prévenir. Nous accourons sur le pas de la porte pour voir s'épanouir encore les trois fleurs de feu bues aussitôt par l'obscurité... Ce sont les fusées de Rouaux : il nous prévient qu'il est attaqué...

18 *janvier*. — Le vieil Ahmar brandit un sabre de cavalerie : « Qu'ils viennent, par Allah! je les pourfendrai! j'étalerai leurs tripes au soleil! » Sa barbe en bloc massif frappe sa poitrine comme une affirmation obstinée; ses jurons vibrent avec cette sonorité réservée à ceux qu'anime un indomptable courage. Cependant, ses allumettes, ses bougies, ses raisins secs disparaissent au fond d'un sac et il s'apprête à vider les lieux. Les Arméniens, eux aussi, plient bagage. Il reste cependant quelques boutiquiers courageux qui se félicitent de ces fuites : leur commerce ne s'en portera que mieux.

22 *janvier*. — Toute la journée, le village situé sur la colline de Montbatah, à 700 mètres au sud, n'a cessé de déménager dans un perpétuel va-et-vient d'ânes et de femmes écrasés sous leur charge. Tout ce monde veut laisser le champ libre à nos futurs assaillants et va camper sous la tente, à quelques kilomètres de là, derrière les huttes de Tell-Abiad. Une dizaine de bourricots, pliant sous des sacs d'orge, et guidés par Hammadi, le chef de ces émigrants viennent se ranger

le long de la gare. Ce grain est vendu et Hammadi ne prétend pas s'en embarrasser.

— Pourquoi ton village déménage-t-il, — lui demandons-nous, — nous le protégerons! fais-le rester là.

Hammadi soupire dans ses peaux de mouton. Le grand vieillard respire la ruse, la bonté, la crainte. On le sent accablé. Il répond laconiquement :

— J'ai peur!

Nous devinons que cette pauvre humanité qui fuit là-bas, au long du marais, avec ses troupeaux, ses enfants, ses lares modiques, exécute un ordre. Elle regrette ses nids de boue enfumée, où, du moins, elle avait un peu de chaleur et se désole à la pensée de camper sous de grossières tentes assaillies par la pluie et le vent.

23 *janvier*. — Hier, nous discutions de l'opportunité de désarmer les gendarmes. Malakof, le chef de gare, nous le conseillait; mais Serouet paraissait animé d'un si loyal désir de nous seconder en cas d'attaque que nous avons reculé... Et alors... il s'est enfui cette nuit avec son monde; avec le caïmakan qui abandonne des tonnes de registres et de paperasses. Au dire des Arméniens, il y avait environ deux cents cinquante fusils dans leur poste. Ceux-ci ont été emportés.

Les sentinelles placées sur les toits en terrasse ont bien remarqué un léger remue-ménage, mais ont négligé de nous en avertir, les imbéciles, « parce que y en avait pas gagné consigne comme ça ».

24 *janvier*. — J'ai rassemblé mes hommes en « colonne de compagnie » avant de les faire rompre. Une balle siffle... Quel est ce chasseur imprudent. Soudain, l'air gémit autour de nous, des cailloux volent. Je bondis vers la tranchée de la voie en criant aux tirailleurs stupéfaits de courir à leurs postes de combat et je m'élance vers mon bâtiment avec ma section, poursuivi par un tir trop élevé.

Nous grimpons sur notre toit, assaillis par les balles. Autour de nous, sur toutes les crêtes, des individus courent, se couchent, apparaissent, disparaissent dans un crépitement vif de mousqueterie. Ils sont au moins à 1 000 mètres et

semblent n'avoir nulle envie d'approcher. Mes hommes ont pillé les caisses à cartouches et, alignés à plat ventre sur la terrasse, entre leurs musettes gonflées de projectiles, ils tirent comme des perdus. Rien à faire pour arrêter ces primitifs, affolés par la crainte et le désir de carnage. Je me borne à indiquer les hausses qu'ils prennent d'une façon déplorable. Les dix Algériens sont en pleine fête. Ils épaulent posément, méthodiquement, rectifiant eux-mêmes leur tir, enthousiasmés quand ils voient l'ennemi visé se coucher brusquement. Ils croient à chaque instant avoir fait mouche. Ils se congratulent, s'injurient, se disputent leurs prétendues victimes. Sliman, spahi, exige que j'apprécie son tir : « Mon lieutenant, regarde seulement une minute! » J'ai dit aux Algériens de prendre les fusils-mitrailleurs, car mes Sénégalais s'en servent mal. Mes pauvres noirs, vexés, laissent faire en maugréant. En bas, dans la cour intérieure, les civils ont entassé des sacs de blé devant les portes. La femme du chef de dépôt nous regarde, anxieuse et pâle; la petite Carmela, sa fille, est enthousiasmée par ce vacarme; elle en oublie son rhume et ses 38° de fièvre. Voici Mamadou Niendo, mon caporal, qui se tortille soudain, les mains à la poitrine. Il roulerait en bas, car la terrasse est en pente, s'il ne se trouvait retenu par une cheminée qui émerge du toit. Je cours à lui pour recueillir le dernier mot d'une phrase : « Moi fouti! » Assis sur son derrière, Bapé Uo se lamente au spectacle de ses deux doigts qui pendent comme des doigts de gants vides sur ses genoux qu'ils tachent. Daniel, l'Européen, bat des bras et s'affale tragiquement dans la cour. Il se relève en chancelant et regarde hébété les quatre mètres qu'il vient de parcourir dans le vide. Un peu de liquide rouge tache sa veste. Il est tout bonnement ivre-mort entre les deux bidons vides qui lui pendent à chaque épaule. A côté, dans l'autre bâtiment, distant de trente pas, les mitrailleuses de Serceau arrosent les crêtes. Armé d'une lorgnette, celui-ci rectifie le tir. Je lui crie un cordial bonjour. Debout sur le toit, je plaisante, quand une balle s'écrasant sur une cheminée proche me rappelle au sens des réalités.

Le soir tombe et la fusillade meurt... Allons! nos ennemis ne sont pas dangereux. Nous pensions avoir à défendre

nos murs à coups de grenade et de V. B. Jamais je n'ai ressenti une telle paix.

30 *janvier.* — Les journées coulent, monotones, coupées par des repas peu variés que prépare l'arrogant Hémo Miéson.

En qualité d'ancien boy d'Européen, Miéson est enchaîné à jamais à ses casseroles. Intelligent, volontaire, parlant bien le français, il aurait pu faire un caporal, voire un sergent. Hélas! aux Sénégalais, un gradé ça se trouve, ça se remplace, tandis qu'un cuisinier, jamais! Allez en trouver un parmi ces sauvages. Bobos, Mossé, Bétés, Guerma, accoutumés à des brouets invraisemblables. J'ai eu, comme marmiton, un vieil Olof qui eût changé en cuir le plus estimable des aloyaux. Alors, je lui avais dit : « Mon vieux ; fais nous des boulettes de hachis, matin et soir, jusqu'à la gauche!!»... Ce n'était pas varié, mais nous nous en trouvions mieux!

Un jour, je passai devant la cuisine. Mon homme était étendu sur son lit et fumait. Nu jusqu'à la ceinture, il roulait les boulettes sur son estomac couvert de farine. Une épaisse fumée sortait de sa pipe et il me contemplait avec l'orgueil d'un inventeur qui vient de découvrir un truc à faire breveter. Miéson fait la vie dure à ses chefs de popote. Il a tenté de se faire relever, mais n'a réussi qu'à enrichir son feuillet de punitions. Il écoute mes conseils ou mes ordres avec une condescendance lassée, sarcle son crâne avec ses ongles et contemple son bourgeron, luisant d'une crasse épaisse, avec complaisance. Le chic du cuisinier sénégalais a toujours été de se distinguer par sa saleté extérieure et il semble que, vue sous cet angle, l'élégance de Miéson atteigne les régions suprêmes.

Miéson est avec Sojo Obron le seul noir catholique du poste. Sa foi est ardente; il méprise fétichistes et musulmans et tient en pareil dédain nos quelques soldats européens, lesquels lui ont affirmé que leur Dieu était un porte-monnaie.

Boitou, notre serveur, petit Bambara vif, cambré, sautillant, contraste par ses mines de ouistiti affable avec le cuisinier. Nous entretenons avec lui des palabres animées et nous le prenons trop souvent comme tête de turc : « C'est idiot, il y en a pourtant assez aux environs, constate Ser-

ceau. » Bobo, le colossal ordonnance du capitaine, est son grand ami. Il encombre notre étroite salle à manger de sa masse maladroite et prodigue sa musculature d'athlète à manier un petit balai. Nous lui disons qu'il offre trop de surface, que fatalement, un jour ou l'autre une balle ne pourra faire autrement que de « mettre dans le tas ». Il trouve chaque fois à cette plaisanterie un renouveau de saveur hilarante et, renversé en arrière, se frappe les cuisses en riant avec une fureur de cataclysme. Au milieu de ces déchaînements de joie sauvage il s'écrie : « Ah! mon ami! mon ami! »

Une des distractions du poste est de peser Bobo sur la bascule qui se trouve devant ma chambre. Mes Sénégalais se rangent en un cercle de bouches bées et silencieuses. Je manie le levier; on croirait que j'accomplis un rite. Soudain j'annonce le poids et commente : « 119 kilogs; même chose quatre jours la viande pour toute la compagnie! » Alors, ce sont des hurlements de gaîté, des contorsions de malades; tous se précipitent et veulent être pesés à leur tour...

10 *février*. — Depuis ce matin, la petite Carmela, sept ans, fille du père Schwab, le chef de dépôt, erre dans ma chambre. Un petit doigt a gratté ma porte et elle m'est apparue avec ses nattes blondes et ses yeux bleus derrière lesquels veille une âme étrange. Elle m'a dit très cérémonieuse :

— Vous me permettez de vous rendre visite, monsieur?

Elle a ajouté :

— Je ne vous ai jamais vu de près; vous me permettez d'approcher, monsieur?

Puis sa gaîté de fillette l'a reprise; elle ne s'arrête plus, elle coule comme une petite fontaine. Carmela s'amuse, tel un jeune chien qui joue dans un salon avec la housse des fauteuils. Elle me parle en allemand, mais connaît un peu de français, de turc, et d'arabe; comme son père, que Malakof surnomme « l'interprète de Babel ».

Voilà qu'elle me demande :

— Vous ne « buvez » pas de cigarettes?

— Mais si : pourquoi?

— Ce serait pour mes petits lapins! J'en ai un blanc qui les aime.

Je lui tends la cigarette demandée. Elle l'allume en me jetant un clin d'œil malin et ordonne :

— Regardez donc par la porte pour voir si mon papa ne vient pas!

Elle caresse mon lévrier.

— Tu vois, ça c'est du tabac, c'est salé! ça c'est des allumettes, c'est aussi salé! Tu ne connais pas les éléphants, petit chien : c'est des vaches qu'on trouve dans les géographies.

Pauvre Carméla, c'est la première fois que je la vois si gaie. Il n'y a pas longtemps qu'elle a perdu un jeune frère qui repose tout près, sous une large pierre où une croix serait bien inutile : le premier musulman qui se respecte viendrait dans la nuit la démolir! La fillette grandit solitaire, dans cette triste cour de gare qu'animent dix lapins. Si elle sort, c'est pour voir s'allonger à travers les étendues plates les lignes parallèles du rail coulant vers le kilomètre 708. Jamais elle n'a connu un enfant de son âge, et sans sa glace elle ignorerait l'aspect que peut avoir une petite fille.

Le vaste Bobo est son grand ami. Il la tient par la main et circule avec elle en questionnant tous les trois pas :

— *Ça biche pitit?*

Le père Schwab est un brave homme d'Autrichien timide et doux que ronge pour l'instant la fièvre. Madame Schwab, haute personne pâle et sévère, est comme lui originaire du Carso. Tous les deux traînent leur bosse depuis vingt-cinq ans dans les chemins de fer des Balkans et de l'Anatolie. Nous les connaissons encore mal : nous fréquentons davantage les autres employés, Malakof, Naïm et Cheffik, qui recherchent notre compagnie. Ces Arméniens rusés, curieux et naïfs parlent tous le français.

13 *février*. — Un homme se tient accroupi sur les talons, devant notre porte, le fusil entre les jambes. C'est l'émissaire que nous avons envoyé à Ourfa avec une dépêche chiffrée.

Il nous revient avec une lettre de Frère Ange le Capucin.

Frère Ange nous apprend que la garnison d'Ourfa est assiégée depuis le 9, par des milliers de Kurdes, venus de la région de Séverek. Ils sont commandés par un capitaine de gendarmerie turque que le capitaine Sajous, gouverneur

de la ville, congédia au début de janvier. « Ils ont avec eux un canon et la fusillade fait rage », dit le capucin, et il ajoute : « La situation est beaucoup plus grave qu'on ne paraît le supposer à l'arrière. »

Frère Ange termine en nous prévenant que nous pouvons disposer d'un lot de vivres et de vêtements. Ceux-ci appartiennent aux Capucins et sont restés dans notre gare. L'émissaire nous explique qu'il n'a pu rejoindre le gouverneur Sajous, les Kurdes encerclaient de toutes parts nos troupes. C'est alors qu'il a eu l'idée d'aller trouver les religieux français.

20 *février*. — Je pars en expédition cette nuit avec quelques Sénégalais pour sonder les silos du « tépé » de Montbatah. Je me suis adjoint les Algériens, très compétents en la matière. Malakof et les civils de la station chez lesquels se réveillent les instincts hérités d'ancêtres pillards demandent à m'accompagner. Nous partons en colonne par un, Ailloud en tête. Nous abordons dans la nuit le pied du mamelon. J'installe des petits postes de trois hommes qui veilleront pendant que nous allons procéder, dans l'obscurité, aux fouilles.

Le boulanger arménien (« Dupain » comme l'ont surnommé nos noirs) opère seul et disparaît.

Nous abordons le terre-plein, couvert de huttes rondes, criblé de trous circulaires qui sont des silos fraîchement vidés. Je crains que nous n'arrivions un peu tard... Tirailleurs et spahis circulent comme si ces lieux leur étaient familiers. Ils se couchent à plat ventre, frappent le sol du talon, font sonner leurs crosses ou sondent de leurs baïonnettes... Rien ! Enfin, près de ce mur, la terre couverte d'herbes séchées rend un bruit sourd. Avec frénésie, les pelles et les pioches entrent en jeu. Nous mettons à découvert un lit de paille hachée et sous cette paille de l'orge. Voilà « Dupain » qui arrive au galop, trébuchant au travers des silos. Il a trouvé une cachette lui aussi. Nous creusons; nos pics rencontrent des tôles recouvrant une grosse provision de bois.

J'erre dans les huttes abandonnées où flotte encore l'odeur d'une humanité biblique, qui, pour l'instant, grelotte, sous ses tentes de laine trempées de pluie, quelque part là-bas dans la nuit.

21 *février*. — Jusqu'aux larges horizons qui nous entourent, c'est partout le silence et le vide. Nous jugeons prudent d'entretenir une garnison de vingt hommes à Montbatah, pour qu'on ne nous envoie plus de projectiles de là-haut. Seydou, mon sergent, et la moitié de ma section vont s'installer dans les huttes vides. Un Européen prendra la garde avec eux chaque nuit. Le mamelon de Montbatah est à 700 mètres; c'est bien un peu loin en cas de grosse attaque et d'investissement. Il faut cependant l'occuper, car des individus, cachés dans les silos, ont renouvelé ce matin la fusillade de l'autre jour.

Au reste, mes hommes s'installent avec bonne humeur dans ces cônes de boue qui leur rappellent leur village d'enfance. Ils pourront se chauffer à l'aise avec des monceaux d'excréments de moutons, restés pour compte. Il y a là aussi une immense meule de racines de réglisse; de quoi mâchouiller jusqu'à leur plus extrême vieillesse. Enfin, considération appréciable, ils vivent loin des foudres du capitaine.

Vers midi, des gens venant d'Alava se glissent le long des marais situés à l'ouest. Ils courent se cacher derrière le pain de sucre qui se dresse à 900 mètres près du grand lac. Ils ouvrent le feu sur mes hommes, qui, terrés dans les silos, répondent par une fusillade violente.

La paix revient, mais de nouveaux venus fort mal inspirés apparaissent sur la piste d'Aïn-Arrouss. La colère de mes hommes se retourne contre cette petite troupe et des balles font voler la terre autour de burnous en fuite. Bientôt, l'une d'elles atteint un des hommes qui continue sa marche, boitant horriblement et jetant au ciel des bras implorants. Un autre individu tombe. Les noirs cessent le feu. De ma porte, j'ai vu s'affaisser le blessé qui s'agite sur le sol, de l'autre côté du ruisseau. Je cours le ramasser avec les Algériens. Nous nous apercevons en arrivant que c'est une femme. Elle crie d'effroi comme une bête blessée; elle se débat. Elle se tord les bras et nous supplie de la laisser mourir là.

Je la fais enlever malgré ses cris. L'un après l'autre, les Algériens la portent. Un coup de fusil claque encore et je l'entends qui murmure :

— Une balle pour ton cœur, chien!

Les spahis se font tendres et lui parlent d'une voix fraternelle, mais sa pauvre figure crispée de douleur reste farouche. Dans son émoi, elle a malgré tout le sang-froid de prier l'un de nous de chercher un petit sac d'orge qui restait parmi les chardons tachés de son sang.

Nous arrivons à la gare où le capitaine trépigne de colère contre nos tirailleurs qui ont tiré sur cette femme. On dépose dans une chambre la blessée : la mère d'Ailloud la panse maternellement, aidée de madame Schwab. Hélas! la plaie, peu grave au premier aspect, est mortelle. La balle provoque un épanchement interne. La malheureuse entr'ouvre ses magnifiques yeux pour soupirer : « *Djeff! Djeff!* » (La glace! la glace!) Épouvantée par ce froid qui la gagne, elle se traîne sur les coudes près du feu. Nous la raisonnons; nous lui promettons de la ramener chez elle quand elle sera guérie. L'infortunée a un cri de découragement : elle n'a personne! son mari a été tué au loin, elle ne sait où; sa mère est morte. Et puis, si elle revenait à son village après avoir vécu parmi les *Françaoui*, on la massacrerait.

Je suis attiré sur la terrasse par des coups de fusil venant des abords d'Alava. Les nôtres répondent. Un homme dégringole de sa monture et s'agite sur la pente d'une colline.

Quand je reviens vers la femme, elle est morte et déjà les poux errent inquiets sur ce pauvre front qui se refroidit. Les spahis porteront le corps ce soir là où ils l'ont ramassé pour que quelqu'un de sa tribu vienne la prendre.

22 *février*. — Personne n'est venu chercher la femme. On aperçoit sa tache noire au loin derrière les joncs et nos musulmans s'inquiètent qu'elle ne soit dévorée par les chacals. L'un d'eux paye d'audace et va trouver un berger dont le troupeau passe derrière un mamelon. Il lui demande de faire enlever le cadavre.

23 *février*. — Toujours ce triste point noir là-bas. Les Algériens, furieux contre ces ennemis qui se soucient aussi peu d'une morte musulmane, prennent fusils, pelles, pioches. Ils emmènent le corps, couché sur un brancard, au « tépé » de Montbatah. Après avoir voilé cette figure de cire de ses

longues tresses noires, ils l'enterrent pieusement. Je ne sais quel sentiment naïf leur fait déposer sur la tombe fraîche, entre deux montants de bois, l'humble petit sac d'orge.

26 *février*. — Enfin! un courrier d'Ourfa est arrivé dans la nuit, au risque de se faire tuer par nos sentinelles. C'est toujours le même homme à figure de Christ ascétique qui fait ce sale métier et pendant 120 kilomètres risque sa vie pour une livre « or ».

La lettre est du Frère Ange. Il nous apprend que les Kurdes n'ont pas réussi leurs attaques. Les trois quarts sont retournés dans leurs villages à cause de la neige, mais en affirmant qu'ils ramèneraient des canons de Diarbékir. Celui dont ils se servaient a été mis hors d'usage.

Néanmoins, la garnison reste investie. Aucune communication possible avec elle, et Frère Ange conclut : « La situation est grave, bien qu'on ne s'en préoccupe pas en haut lieu. Je ne parle pas de nos établissements chrétiens qui sont en ville, à la merci de brutes pillardes. »

L'Arabe se restaure, il repartira ce soir, dans la nuit...

3 *mars*. — Dans le matin clair, des salves de coups de fusil partent des marais d'Alava. Nos hommes postés sur le Tépé de Montbatah répondent. Je sors sur les rails. Des balles font gicler la poussière autour de quatre hommes qui courent le long de la voie et viennent à nous. Nous devinons que ce sont des émissaires, envoyés sans doute de Djerablous et qu'Alava ne veut pas laisser passer.

Trois de ces gens sont tapis dans un trou. Le quatrième, après avoir repris son souffle, repart en courant, toujours suivi par la fusillade. Il tombe enfin, sans mal, au milieu de nous. Furieux, les bandits d'Alava se dispersent sur les crêtes et nous envoient au hasard des projectiles. Pour les calmer, Serceau braque une mitrailleuse sur leur village et sur les troupeaux disséminés aux environs. Il envoie à tir perdu un millier de balles. Les trois hommes restés dans le trou nous rejoignent.

Ces quatre individus viennent de Djerablous porteurs d'un chiffré du colonel et d'un mot de Rouaux dont nous étions sans nouvelles depuis le début des hostilités. Au plus

pressé! nous bondissons sur le dictionnaire du Chiffre avec la dépêche du colonel; ou plutôt, non, le capitaine bondit seul : il a la garde sacrée du précieux livre.

Le colonel nous apprend que Djerablous est aussi coupé de l'arrière. Il a essayé de nous faire parvenir des vivres. Ceux-ci ne sont malheureusement jamais arrivés. Ils nous dit de tenir ferme en attendant une colonne de secours qui doit prochainement monter. Rouaux nous annonce qu'il n'a plus de café depuis le 12, plus de riz depuis le 22, plus de viande depuis le 28! Il n'a pas de bois et va ramasser des chardons séchés en se protégeant avec son fusil mitrailleur. Il a fait une sortie jusqu'à un village proche et a réussi à s'emparer d'un petit moulin marchant à la main. Il s'en sert pour concasser le blé dont il fait des bouillies. C'est maintenant leur unique aliment. Il annonce que le moral de ses tirailleurs est excellent. Hatchem, après l'avoir sommé de se rendre, a cerné son poste avec un millier d'hommes pendant quatre jours. Une terrible fusillade s'est échangée, mais le Bédouin s'est retiré, n'osant prendre d'assaut la petite gare.

6 *mars.* — Nous recevons la visite d'un meunier arménien : les nouvelles qu'il nous donne sont peu rassurantes. Il nous amuse toutefois en nous parlant de nos ennemis. Ceux-ci regardent tous les matins nos toits, s'attendant à voir surgir le drapeau blanc de la capitulation. On s'est déjà partagé nos futures dépouilles. Tel a mes chaussures, tel les brosses à dents de Serceau, tel les chaussettes mauves du capitaine. Le mobilier du père Schwab a une foule d'amateurs. Ces partages anticipés donnent lieu à maintes luttes, à maintes jalousies. Certains, dégoûtés d'attendre, vendent leur part. Oui, à chaque fusillade, ce peuple anxieux attend que nous fassions « camarade ». Ce qui l'étonne le plus, c'est que nous ayons encore des vivres; on s'accorde pour trouver cela extraordinaire et révoltant!

9 *mars.* — La journée finit; le père Schwab, chef de Dépôt (le père Delpot disent les Sénégalais) se promène au bord de nos tranchées. Tout à coup, ses cris nous font accourir : ça fume à l'Ouest, par delà les collines où s'enfoncent les rails qui miroitent au soleil couchant. A deux lieues de nous, cette fumée court : pas de doute, c'est un train. Un frisson

d'allégresse parcourt les êtres du poste qui garnissent instantanément les toits. Mais voilà qu'au-dessus de nos têtes, dans le réservoir d'eau, Slimon s'étrangle d'émotion : « Regarde, regarde! deux, non... trois fumées » ... En effet, nous distinguons trois panaches gris qui vont lentement. Le soleil dans son dernier feu fait surgir des lointains indécis les huttes d'un village, puis une sorte de jouet d'enfant qui rampe sous une vapeur noire. Tiens! la vapeur sombre monte sur place. Le train est certainement arrêté par une coupure des rails, là où nous entendîmes une explosion. Un retard d'une ou deux heures, qu'est-ce que cela quand on a attendu quarante-cinq jours! Nous allons en profiter pour dîner. Nous n'avons pas de canon pour fêter les arrivants. Il faut quand même faire un peu de bruit. Serceau braque sa « machine à secouer le paletot » sur Tell-Abiad et envoie allégrement cinq ou six cents balles sur le village.

Dans la nuit tombée, les trains sifflent et imposent aux étendues sauvages leur personnalité puissante. Par delà l'aiguilleur qui agite sa lanterne pour prouver qu'il sert à quelque chose, on entend le large souffle de la vapeur. Les Algériens du poste emplissent l'écho de you-yous délirants auxquels se joignent les chants de triomphe des Arméniens. Les grosses locomotives s'arrêtent près de nous, pacifiques et suantes. Deux officiers bondissent du premier tender, les colonels C... et N... Ils nous serrent dans leurs bras : ils avaient peur de ne pas arriver à temps et nous croyaient mourants de faim.

Je parcours le train : sur tous les trucs, à tous les wagons, se braquent des museaux de mitrailleuses, de fusils mitrailleurs. Des cuistots s'affairent autour de leurs cuisines, partout des bêtes provenant de razzias meuglent ou bêlent en protestant contre un entassement exagéré.

Les deux bataillons algériens et les spahis qui composent la colonne s'apprêtent à bivouaquer. Un officier me conte les opérations du petit groupe mobile qui ne s'est pas reposé depuis trois mois : dégagement de Marrash, du pont du Sadjour de Djerablous, de Beredjiek, d'Arab-Pounar, etc. Sur les trois pièces d'artillerie, deux sont hors d'usage. Les unités sont réduites à l'extrême : chacun des deux bataillons n'a pas quatre cents hommes! Ourfa sera-t-il délivré cette fois-ci?

11 *mars*. — Quatre heures du matin; tout le monde s'éveille dans le plus grand silence et se rassemble sans bruit. Les deux bataillons doivent opérer aux environs. L'un doit détruire Alava et en ramener toutes les charpentes qui nous serviront de bois de chauffage. L'autre agira contre le village de Faik, à huit kilomètres au sud. Faik nous a été désigné comme un des hommes les plus dangereux du pays : il est l'ami de Hatchem l'Anazé, et reste en correspondance avec les nationalistes d'Ourfa. C'est un des premiers à châtier.

La garnison de Tell-Abiad opère avec la troupe qui marche sur ce dernier. Dès avant Aïn-Arrous, le bataillon a pris ses formations d'attaque. Dans le jour qui naît, on voit les colonnes d'escouade ramper vers les crêtes en longues chenilles et les spahis s'égailler en un galop allègre. Voici les pasteurs d'Aïn-Arrous qui accourent affolés au-devant de nous, porteurs de bannières pacifiques. Nous continuons, dédaigneux de leurs supplications : Ailloud, qui sert de guide, caracole en savates sur un cheval de spahis et les toise avec une suffisance comique...

Au fond de ce ravin, près de ce lac qu'entoure un collier de peupliers, voici le village de Faik qui surgit dans les brumes du matin. Quelques coups de fusil tirés des silos précipitent le mouvement en avant. Une horde de moutons coule soudain des cases et s'épand en flot terne. Cependant, notre aile droite, qui déborde déjà les hauteurs sud, fait refluer les troupeaux vers notre centre. Aux créneaux des maisons de boue, des coups de fusil partent. Impossible de se coucher pour éviter les balles sur ce bled nu. A grandes enjambées, le bidon brinqueballant sur les côtes, nous fonçons. De grands diables à boucles de Christ jaillissent devant nos fusils. Sur toute notre ligne claquent cent coups de fouet. Cinq fuyards s'affaissent, deux autres,qui lèvent des bras implorants, les laissent aussitôt retomber au long de leurs côtes que trouent nos projectiles.

A tous les coins du village montent de grêles fumées, prélude de l'incendie que nos hommes allument. A cette vue, des burnous s'agitent sur une crête et les balles chantent dans notre direction. Aussitôt quarante fusils mitrailleurs entrent en branle : ils ont vite épousseté le front chauve du mont.

Nous nous replions parmi les bêlements et les beuglements

des bêtes razziées. Derrière nous, le village flambe et fume : l'opération est terminée. Nous courbons soudain la tête sous un vol pressé de balles qui suscite de petits panaches de poussière autour de nous. Nous nous retournons. Un pullulement de burnous surgit des collines que nous laissons au sud; des cavaliers s'élancent dans l'envol de leurs manteaux. Inutile d'entamer le combat à huit cents mètres, pour avoir des pertes. Fusils mitrailleurs et mitrailleuses mettent en batterie. L'unique 65 s'apprête, lui aussi, à donner de la voix. Une fusillade infernale retentit sur toute notre ligne, accrue par l'aboiement rageur des armes automatiques. Là-bas, à 1 200 mètres, nos balles soulèvent un rideau de poussière autour de nos assaillants qui s'arrêtent, s'affolent et fuient.

Nous rentrons à Tell-Abiad, tandis que les derniers mulets de l'expédition sur Alava surgissent chargés de bois. Une grosse déception nous attend : le colonel vient de donner l'ordre de chauffer les locomotives et d'embarquer ses troupes. Nous sommes stupéfaits. Comment! on ne va pas dégager la garnison d'Ourfa déjà assiégée depuis un mois! On sait pourtant qu'elle n'a plus de vivres! Le colonel répond laconiquement que, d'après les renseignements pris, la paix est faite là-bas. Hum! ce tuyau me paraît formidable! Enfin, le colonel veut retourner au plus vite à Djerablous, il doit avoir ses raisons pour cela et nous faisons taire nos hommes mécontents qui murmurent.

. . . . . .

Le dernier train fume et disparaît... Quelle mélancolie de nous retrouver si vite dans notre solitude, sur ces rails déserts! Malakof et le père Delpot nous regardent avec de bons sourires. Ils ont confiance : on nous a promis que la colonne remonterait dans huit jours, renforcée de nouveaux éléments pour dégager Ourfa. D'ailleurs, n'avons-nous pas maintenant des vivres en abondance et trente têtes de bétail razziées; on peut attendre!

Hélas! cette attente durera cent dix jours! Ceux d'Ourfa ne seront jamais secourus!

Aussitôt après le départ de la colonne Normand, les attaques contre Tell-Abiad ont repris avec violence. Arabes et Kurdes font sauter les ponts et détruisent la voie ferrée pour que les troupes ne puissent remonter par chemin de fer. Puis un calme relatif renaît.

***

18 *mars.* — Tout est vert, d'un vert sombre et velouté dans la plaine, tandis que les côtes pelées qui bordent nos horizons se colorent à peine d'émeraude; mais la grande merveille, c'est l'herbe épaisse comme une fourrure de bête envahissant cette terre que nous pensions si pauvre.

Les grenouilles mènent un immense concert. Leurs voix courent à travers les marais, les ruisseaux et se répandent jusqu'aux horizons. Je me mets à les pêcher. Elles se précipitent sur le chiffon qui garnit ma ligne au grand ébahissement des spahis accourus. Nos cuisiniers sont consternés d'apprendre que nous allons manger ces animaux : grenouilles, salade, radis crus; tout cela, c'est bien « manière sauvage ».

2 *avril.* — Le canon turc tonne sur Ourfa. Les nuits sont très douces, infiniment limpides, toutes palpitantes d'étoiles. Le carcaillat des cailles et la flûte des crapauds me bercent doucement à travers le clameur infinie des millions de grenouilles.

12 *avril.* — Les nouvelles les plus alarmantes continuent à affluer : Hatchem se propose de nous attaquer avec les Kurdes de Sevreck et les Turcs d'Ourfa. Il attend quatre pièces d'artillerie : 77 et 105. Saat Abdallah nous délègue une fois de plus un émissaire. Cette fois, c'est un vieillard qui tire une longue lettre de son manteau. Malakof nous lit la missive : elle annonce que les troupes d'Ourfa ayant quitté la garnison pour se replier sur Arab-Pounar ont été massacrées en route. Saat nous conjure de nous remettre à lui pour rejoindre Djerablous. Une heure après : autre « mecktoub » d'un des fils d'Ibrahim pacha, nous offrant également ses guerriers et ses chameaux pour nous replier, avant d'être investis [1] par « une grande troupe qui va descendre du Nord. »

Le capitaine répond poliment à ces lettres et décline leurs offres de service, en déclarant qu'il ne peut abandonner Tell-Abiad sans ordre supérieur.

1. Saat Abdallah et Temmour, chefs bédouins pourchassés par les Turcs qui nous firent des avances en février.

Nous travaillons avec acharnement à constituer une deuxième ligne de tranchées avec abris légers. Des boyaux nous permettent de communiquer partout sans être vus. Les quelques soldats européens ont posé un solide réseau de fil de fer barbelé que nous doublons par une deuxième défense faite de fils empruntés au télégraphe.

14 *avril.* — Voici une lettre de fameux Hatchem, chef des Anazés, apportée par un Arménien d'Ourfa, qu'accompagne le vieil Arabe surnommé Saint Joseph. C'est une sommation ainsi conçue :

J'ai appris que vous vouliez vous remettre avec armes et munitions entre les mains de Saat Abdallah. Saat n'est pas un chef. Moi seul, le grand agitateur de la région, ai le pouvoir de vous conduire à Djerablous. Partez avec moi, sinon vous périrez tous!

L'Arménien se dit être depuis peu de temps palefrenier de Faik bey notre ennemi. C'est un bel homme au regard moqueur et hardi, vêtu à l'européenne, la tête couverte du voile kurde. Il nous raconte que la garnison française d'Ourfa s'est rendue à ses assaillants le vendredi saint, n'ayant plus ni vivres, ni eau, ni munitions. Nos troupes auraient quitté la ville pour se rendre à Beredjick et se seraient trouvées cernées dans un défilé par les Kurdes. Elles auraient été massacrées, à l'exception de quelques musulmans. La tête du capitaine Sajous, gouverneur, aurait été promenée dans Ourfa au bout d'une pique; celles du commandant et des autres officiers au cou de chiens tenus en laisse.

Désormais, dans chaque tranchée, la moitié de notre effectif tient la garde en permanence. D'ailleurs, les journées deviennent brûlantes et les nuits ne sont plus fraîches. Nos hommes reposent parfaitement dans les petits abris qu'ils se sont construits. Nos défenses sont excellentes, nous avons deux cent mille cartouches et nous attendons l'ennemi avec confiance. Toutefois, un noir cafard nous envahit. Nous passons des heures à nous promener silencieusement de long en large sur les rails surchauffés. Tassés à l'ombre d'un mur, les Arméniens ont de longues palabres inquiètes : les tentes semées aux horizons ont déserté; le vide absolu se fait autour de nous. L'accablement de ces après-midi brûlés, cet immense

silence qui nous entoure, pèsent sur notre moral. Nos noirs ont conservé toute leur tranquillité d'âme.

Par un étrange mirage, toutes les plaines, toutes les dépressions nous apparaissent au lointain comme autant de grands lacs. Les villages, les collines émergent tels des îles de ces immensités liquides, et l'appel haletant des huppes invisibles semble la voix même de l'air torride qui monte en dansant des étendues vides.

15 *avril.* — Nous sommes réveillés par une vive fusillade et des chants de guerre qui se traînent dans la pâleur de l'aube. Le disque rouge du soleil, émergeant d'une colline, nous révèle un long ruban de cavaliers poussant devant eux un troupeau affolé de bœufs et de moutons. Près de moi, Boiso, le vieil Arménien, se tient les côtes de rire; il explique que ce sont les Djiss de Saat Abdallah renforcés des Djimélés; ceux-ci razzient le bétail des Mandchours, nos voisins. Nous regardons curieusement les pillards, bousculant leur proie vers Harran, tandis qu'une arrière-garde caracolante de Djiss à longs manteaux jette sa poudre sur les cavaliers Mandchours qui tentent un mouvement offensif.

Sliman s'enthousiasme au milieu des Algériens que cette vue passionne. Il a un cri de regret. « Ah! mon lieutenant, c'est ça la bonne vie! Avant l'gouvernement françis, toute l'Algérie y pouvait faire la razzia comme ça! »

16 *avril.* — La plaine est devenue un haut tapis de verdure. Les blés semés aux alentours sont magnifiques. Nous y mettrons le feu un jour, si nos ennemis ne se tiennent pas tranquilles. Quand on se promène le long des ruisseaux, on aperçoit d'étranges alignements de gros cailloux qui tombent à l'eau à votre approche : ce sont des tortues. Les cailles se lèvent sous vos pieds pour se reposer trois pas plus loin. « Les chasseurs d'Afrique » peuplent l'atmosphère de leur vol bleu et vert. Posés dans l'herbe, ils paraissent émeraude et, perchés sur un mur, offrent tous les tons de l'arc-en-ciel.

Les hirondelles ont envahi les bâtiments de la gare. Elles pénètrent dans toutes les pièces et nous importunent par l'exubérance de leur gaîté.

Elles commencent leur concert avant l'aube. Ce sont d'abord

de petits cris tendres exprimant les sentiments d'une âme encore à demi assoupie, puis la plus courageuse d'entre elles lance un long cri pointu et tout de suite un ramage assourdissant lui répond. J'ai eu la faiblesse de laisser nicher un couple de ces petites bêtes dans ma chambre et, de mon lit, je les vois qui s'étranglent à vouloir chanter trop vite. Un torrent de cris se presse par leur étroit gosier : on dirait qu'elles n'ont pas une seconde à perdre. Perchées sur une étagère, elles poussent leur note à renfort de battements d'ailes et de déhanchements. Je prends le parti de les mettre à la porte chaque matin aux premières lueurs de l'aube. Je ne leur ouvrirai ma fenêtre qu'à l'heure où je me lève.

19 *avril.* — Le matin, avant les travaux, nos tirailleurs font une heure de gymnastique et jeux.

Je les entends passer en chantant : « Un bidon, deux bidons, trois bidons! d'eau... » Ou bien encore ils dansent au rythme pressé d'une baguette frappant une marmite; les vieux refrains bambaras évoquent le village natal.

« *Oho! toulalamalé Oho! toulalamalé! Oho Yorominal!* »

Du souk où logent nos Baoulés et nos Bétés, hommes de la forêt, les voix montent et descendent en d'étranges arpèges. Très différents de ceux du Soudan, ces chants évoquent parfois les nôtres : des notes s'y traînent qui rappellent telle phrase d'un de nos vieux airs de terroir. Mais l'illusion passe, fugitive, et c'est bien l'âme mystérieuse de la forêt équatoriale qui pleure dans ces voix nostalgiques...

Certains soirs, nos Dahoméens se rassemblent et, nus jusqu'à la ceinture, s'assoient en rond dans la poussière. Ils martèlent d'abord leur poitrine de leurs coudes repliés et un tambourinement sourd retentit. Soudain la cadence s'accélère; deux d'entre eux se frappent à toute volée les côtes avec leurs paumes en haletant étrangement. Ahouan Djinou apparaît dans le cercle : il a le torse nu; une longue queue de calicot blanc traîne derrière lui. Il se met à tourner à petits pas, si pressés, qu'on ne voit plus le bout de ses orteils; il regarde tour à tour la terre et le ciel. Sa bouche molle, ses larges prunelles entourées de longs cils ont quelque chose de lourdement féminin...

Un cri déchire sa poitrine, il bondit, s'accroupit, se ramasse,

s'élance, au rythme enragé du tambour qui s'accélère toujours. Il a saisi son coupe-coupe, virevolte et, faisant face à cent ennemis invisibles, frappe et tranche le vide, sans perdre une seconde cette cadence de métronome emballé qui règle tous ses mouvements. Il s'arrête soudain; ses hanches prennent une immobilité de statue tandis que ses épaules tremblent convulsivement. Il tire du fond de ses entrailles un long hennissement auquel ses camarades répondent par une clameur sauvage, sans cesser de marteler leur poitrine. Je contemple leurs faces extasiées, noyées de sueur, baignées de poussière : une sorte de fascination se dégage d'elles et je suis pris malgré moi par la frénésie de cette musique folle...

5 *mai.* — Un émissaire se présente, venant d'Alava et porteur d'une missive en turc. Malakof lit et traduit avec quelque émotion : « Arab-Pounar attaqué par quinze cents Turcs et Kurdes a succombé. Une grande force va marcher sur Tell-Abiad en détruisant sur son passage Karamnas et Kul-Tépé. »

Il y a deux mois que la colonne est partie. Depuis, aucune nouvelle de l'arrière ni de Kul-Tépé. Pas d'avions quand ceux-ci pourraient nous renseigner. La plaine, si verte il y a quelques jours encore, est maintenant roussie, couverte par places d'un rude manteau de chardons séchés. Seuls subsistent la fraîcheur des réglisses, les étendues vertes des blés, la haute végétation des marécages. Partout des vols d'oies sauvages, de tourterelles, d'outardes, mais je ne puis m'éloigner.

Les « Chasseurs d'Afrique » ont envahi la colline que couronne notre poste de Montbatah. Ils y ont creusé des terriers par centaines où ils pondent leurs œufs blancs. Les tirailleurs prennent une quantité de ces oiseaux avec des crins de cheval. Pauvres noirs! la nourriture devient maigre : nous n'avons plus de viande sur pied et ils doivent se contenter de 20 grammes de bœuf de conserve par homme et par jour. A peine de quoi donner un peu de goût à l'épaisse « julienne » que les cuisiniers servent matin et soir. Nous avons une bonne réserve de ces légumes séchés; par contre, le riz, dont ils sont si friands, diminue. Il nous reste encore du blé et de la farine pour quelques semaines.

Lorsque les soirs sont tombés, de brefs éclairs de chaleur

palpitent aux horizons. A chaque seconde, un coin de nuit s'illumine faiblement : on se croirait encerclé par mille lointaines batteries d'artillerie.

Parfois, un caporal, ou Seydou, vient nous trouver : une sentinelle affirme avoir vu monter une fusée dans la direction de Kul-Tépé. Nous allons trouver l'homme : « Tu as miré fusée? — Oui, mon lieutenant! y a pas trompé — Combien étoiles? — Trois! — Quelle couleur! — Rouge! ».

Or, il n'y a pas de fusée à étoiles rouges; mais pour un noir bien des couleurs sont rouges; et alors recommencent nos questions : « Rouge même chose chéchia? Rouge même chose ceinture? »

Nous nous décidons enfin à lancer notre signal; le feu plane longuement et meurt après avoir illuminé la nuit. Nos yeux restent longtemps fixés à l'horizon; nous palpitons d'espoir, mais rien ne nous répond. Nous nous asseyons sur les rails dans cette obscurité lourde que trouent les cigarettes de Serceau et de Malakof. Nous nous taisons. Invisible, un tirailleur chante d'une petite voix plaintive et taquine la grêle guitare que je lui vis faire avec une peau de chat et une écaille de tortue. Une odeur de poussière mêlée aux vapeurs du marécage nous monte aux narines. La clameur incessante des grenouilles galope à travers la nuit avec une continuité de silence.

Soudain la lune se lève; elle jette son feu froid sur les rails, tire de l'ombre une sentinelle immobile et me révèle les physionomies pensives de mes compagnons. Des pas crient derrière nous; j'entends un tranquille « Bonsoir, Messieurs! » C'est le père Schwab qui vient s'asseoir un instant avec nous. Très optimiste toujours, ce brave homme; par tempérament sans doute et certainement par devoir, car il a sa femme et sa fillette à rassurer. Je ne le vois jamais se mêler aux interminables palabres des civils de notre poste. A tous ceux qui voudraient faire germer l'inquiétude dans son âme, il répond : « Voyons! cette situation ne peut durer! les Français viendront! »

Puis c'est le vieux Boizo qui vient se joindre à notre groupe. Malakof l'interroge et le vieillard nous conte les temps heureux où il était chef d'un village en Arménie.

LIEUTENANT X...

(A suivre.)

MARE NOSTRUM[1]

XI

ADIEU! JE VAIS MOURIR!

Lorsque Ferragut quitta Barcelone, sa blessure à l'épaule était déjà presque cicatrisée. Les réponses évasives que Toni et lui avaient faites aux questions des carabiniers, lui avaient évité de nouveaux ennuis. « Je ne sais rien. Je n'ai rien vu! » Le capitaine avait simulé une parfaite indifférence lorsqu'on lui avait appris qu'on avait trouvé, au cours de cette même nuit, le cadavre d'un homme qui paraissait allemand, mais dont aucun papier, aucun indice n'avaient permis, d'établir l'identité. La lugubre découverte avait eu lieu sur un quai assez éloigné de l'endroit où le *Mare Nostrum* se trouvait amarré. Les autorités ne poussèrent pas plus avant les recherches et, croyant se trouver en présence d'une simple rixe entre réfugiés, classèrent l'affaire.

Au cours des mois suivants, le service d'approvisionnement des troupes d'Orient fit naviguer Ferragut en convoi. Une dépêche chiffrée l'appelait soit à Marseille, soit dans un port de l'Atlantique : Saint-Nazaire, Quiberon ou Brest.

Ces voyages n'étaient pas du goût de Ferragut; marcher en rang, comme un soldat, devoir constamment réduire la

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 décembre 1923, 1er, 15 janvier, 1er et 15 février 1924.

vitesse de son navire, afin de se maintenir à la hauteur de lourds cargos incapables de faire plus de dix milles à l'heure, tout cela l'irritait. Mais ce qui l'exaspérait encore davantage, c'était de se voir contraint d'obéir aux ordres du chef de convoi, qui, souvent, était un vieux marin d'humeur autoritaire.

Aussi, en arrivant à Marseille, déclara-t-il un jour aux autorités maritimes qu'il était fermement résolu à ne plus prendre la mer dans de pareilles conditions. Quatre expéditions l'en avaient dégoûté. Les commandants craintifs, incapables de sortir d'un port s'ils n'avaient en vue une escorte de torpilleurs, pouvaient trouver de sérieux avantages à cette sorte de voyages; mais, pour lui, il se considérait comme plus en sûreté lorsqu'il naviguait seul; sa propre habileté, sa connaissance des routes de la Méditerranée, constituant à son gré la plus efficace des protections.

On accéda à sa demande. Il était propriétaire de son navire et l'on craignait de perdre sa coopération au moment même où les moyens de transport devenaient de plus en plus rares. De plus, par sa vitesse, le *Mare Nostrum* méritait d'être employé à part pour des services extraordinaires et rapides.

En attendant un chargement d'obus, Ulysse dut rester quelques semaines à Marseille

Un matin, vers neuf heures, il s'habillait dans sa cabine pour descendre à terre, lorsque Toni ouvrit la porte.

L'attitude du second était à la fois timide et farouche.

— Elle est ici, — dit-il laconiquement.

Ferragut eut un regard interrogateur : « Qui ça, elle? »

— Qui voulez-vous que ce soit?... Celle de Naples! Cette blonde du diable qui nous porte malheur... Nous verrons bien si cette sorcière nous fait rester ici des semaines, comme l'autre fois.

Puis il s'excusa comme s'il eût commis une faute de service. Le bateau était relié au quai par une passerelle et tout le monde y pouvait entrer. Le second n'aimait pas cette façon de s'amarrer qui laissait le champ libre aux curieux et aux importuns. Lorsqu'il s'était aperçu de la visite, la dame était déjà sur le pont, près des cabines.

— Elle se rappelait bien le chemin du salon et voulait y

aller tout droit; mais je me suis arrangé pour que Caragol la retienne un instant... et je suis venu te prévenir.

— Christ! — murmura Ferragut. — Christ!

Son étonnement, sa surprise ne lui permirent point d'en dire davantage. Mais bientôt la fureur monta en lui...

— Renvoie-la!... Que deux hommes l'empoignent et la reconduisent sur le quai.

Toni ne bougeait pas, hésitant à obéir à des ordres de ce genre; l'impétueux Ferragut se précipita hors de sa cabine pour procéder lui-même à l'expulsion souhaitée.

Au moment même où il pénétra dans le salon, quelqu'un y entrait par la porte donnant sur le pont. C'était Caragol qui tentait de barrer le passage à une femme; mais celle-ci, profitant de la myopie du cuisinier, se glissait peu à peu entre lui et la cloison de bois.

En voyant le capitaine, Freya courut à lui les bras tendus.

— Toi! — dit-elle d'une voix joyeuse. — Je savais que tu étais ici, bien qu'on m'assurât le contraire. Mon cœur me le disait... Bonjour, Ulysse.

Caragol lança un regard suppliant dans la direction de Toni : avec les femmes, on ne peut exécuter aucun ordre... De son côté, Toni se sentait gêné, Freya ne cessant de le dévisager avec hostilité.

Les deux hommes disparurent. Comment s'opéra leur retraite, Ferragut n'eût pu le dire, mais le fait est qu'elle le réjouit. Il craignait qu'en leur présence, la nouvelle venue ne fît allusion aux événements passés.

Longtemps il resta à la contempler. Une véritable transformation s'était opérée dans les traits de Freya; une pâleur maladive était répandue sur tout son visage, le nez paraissait plus mince et plus long; les yeux, cernés de noir, brillaient au fond de leurs orbites.

Ces yeux devinrent suppliants et humbles lorsqu'ils se fixèrent sur le capitaine.

— Toi! — s'exclama Ulysse avec étonnement. — Toi! Que viens-tu faire ici?...

Avec la timidité d'une esclave, Freya répondit :

— J'ai appris que tu te trouvais ici et j'ai décidé de venir te

trouver. Tu peux me frapper, comme la dernière fois; je suis prête à tout souffrir, pourvu que je reste auprès de toi... Sauve-moi, Ulysse; emmène-moi avec toi... Je te le demande avec plus d'angoisse encore qu'à Barcelone.

— Comment se fait-il que tu sois ici?

Elle comprit l'étonnement qu'éprouvait le capitaine à la voir en pays ennemi, l'inquiétude qu'il ressentait pour lui-même à l'idée qu'une espionne se trouvait sur son navire.

Elle regarda autour d'elle pour s'assurer qu'ils étaient bien seuls.

— C'est la doctoresse qui m'a envoyée en France pour que je « travaille » dans les ports. Il n'y a qu'à toi que je puisse révéler ce secret.

Ulysse s'indigna de cette confidence.

— Va-t'en! — dit-il, furieux. — Je ne veux rien savoir de toi... Tes affaires ne m'intéressent pas, je ne veux pas les connaître... Hors d'ici! Pourquoi viens-tu me trouver?

Mais elle ne paraissait nullement disposée à obéir. Au lieu de s'en aller, elle se laissa tomber avec abattement sur une banquette du salon.

— Je suis venue, — dit-elle — pour te demander de me sauver. Je t'en supplie pour la dernière fois... Je vais mourir; je devine que, si tu ne me tends pas la main, ma fin est proche : je m'attends à la vengeance des miens... Protège-moi, Ulysse! Ne me laisse pas retourner à terre : j'ai peur!... Je me trouverais en si complète sécurité, ici, à tes côtés!...

Une terreur profonde se lisait dans ses yeux.

— La doctoresse est mon ennemie... Elle qui, autrefois, m'a tant protégée, m'abandonne aujourd'hui comme un être inutile qu'il faut faire disparaître. J'ai la certitude que nos chefs m'ont condamnée... Tu ne peux te faire une idée de la fureur qu'a ressentie la doctoresse lorsque, au retour d'un de ses voyages, on lui a appris la mort de son fidèle Karl. Il fallait qu'elle déchargeât sa colère sur quelqu'un : c'est moi qu'elle a rendue responsable de tous ces malheurs. C'est par moi qu'elle t'a connu, par mon intermédiaire que tu t'es trouvé mêlé aux affaires du « service ». Ce jour-là, l'idée de se venger de toi a pu, seule, lui arracher un sourire. Elle se réjouissait de te savoir signalé en haut lieu, d'avoir connaissance

des ordres donnés contre toi; et elle murmurait de farouches menaces à l'adresse de tes complices. Sans aucun doute, je figure parmi ceux-là : n'ai-je pas osé prendre ta défense? N'ai-je pas refusé de me joindre au chœur de ceux qui souhaitaient de te voir assassiné? Quelques semaines plus tard, la doctoresse s'est montrée, de nouveau, aimable à mon égard. Elle m'a déclaré que j'allais être envoyée en France, pour surveiller l'entrée et la sortie des bateaux dans les ports. Mon passeport était déjà prêt. On comptait sur mon habileté... et sur ma beauté, pour gagner l'amitié des officiers de marine. J'ai voulu désobéir. En France, on connaît mes états de service d'avant-guerre. Je ne puis y vivre sans danger... Mais mes velléités de résistance n'ont pas eu de suite. Que puis-je faire? Je n'ai même plus de volonté : le « service » a fait de moi un automate... Voilà comment je suis venue : j'ai le sentiment que je marche à la mort, mais j'exécute les besognes qu'on m'impose; je tâche même de me rendre utile afin de retarder le moment de leur vengeance...

— Comment as-tu pu entrer en France? — demanda Ferragut sans tenir compte de l'accent douloureux de Freya.

Celle-ci haussa les épaules. Dans le « métier », on change aisément de nationalité. Pour le moment, elle était citoyenne d'une république d'Amérique. La doctoresse lui avait fourni les papiers nécessaires pour passer la frontière.

— Mais ici, — continua-t-elle, — ils me tiennent mieux que dans une prison. Ils m'ont donné le moyen d'entrer, mais quant à sortir, je n'y puis songer sans leur aide. Je suis entièrement en leur pouvoir... Que vont-ils faire de moi?... Souvent la terreur m'a suggéré des résolutions désespérées : j'ai pensé à me dénoncer moi-même, à comparaître devant les autorités françaises, à leur conter mon histoire et à leur confier les secrets que je possède. Mais mon passé me fait peur; ce pays aurait trop de crimes à me reprocher. Peut-être me tiendrait-on compte de la spontanéité de ma confession et épargnerait-on ma vie; mais ce serait le bagne, la réclusion... les cheveux coupés, les vêtements de toile grossière, le silence forcé, la souffrance possible de la faim, du froid!... Tu devrais comprendre : tout cela me fait horreur... Non, plutôt mourir!... Alors je vis dans l'heure présente, évitant de songer à l'avenir,

trop heureuse quand j'entrevois quelques jours de sécurité devant moi... Lorsque j'ai appris ta venue, enfin, mes espérances se sont ranimées. Ulysse, il faut que tu m'emmènes. Dans ton navire, je puis vivre, oubliée du monde comme si j'étais morte... Et si ma présence te semble odieuse, emporte-moi loin de la France, abandonne-moi en quelque pays lointain... Je ne veux plus vivre dans cet affreux isolement, sur une terre ennemie, contrainte d'obéir, comme une bête en cage que l'on pique au travers des barreaux... Et puis, surtout, j'ai peur... Je ne veux pas mourir, Ulysse!... Je ne suis pas encore assez vieille pour cela. Je vis dans la terreur en pensant que je puis être fusillée!... Il est des instants où je devine qu'on me suit, qu'on me cherche... Peut-être m'a-t-on reconnue et attend-on le moment de me surprendre en plein travail... Aide-moi, fais-moi partir d'ici; ma mort est certaine. J'ai fait tant de mal!...

Peu à peu, elle s'était levée, et, les bras tendus, elle s'approchait de Ferragut pour implorer sa protection, humble et caressante à la fois, la volonté de séduire prédominant toujours en tous ses actes.

— Laisse-moi! — cria le marin. — Ne m'approche pas! Ne me touche pas!

Une colère toute semblable à celle qu'il avait ressentie à Barcelone s'était emparée de lui, il était prêt aux mêmes brutalités. L'insistance de cette aventurière l'exaspérait : n'avait-elle pas déjà exercé une influence assez tragique sur sa vie? Fallait-il encore qu'elle vînt le compromettre?

Pourtant un sentiment de compassion froide lui permit de se contenir et il put parler avec une certaine bonté.

Si, pour fuir, elle avait besoin d'argent, il lui en donnerait sans compter. Elle pouvait fixer un chiffre; il était disposé à satisfaire tous ses désirs, sauf un : il ne voulait pas vivre avec elle. Pour assurer son avenir, et ne plus jamais la revoir, il lui donnerait une somme importante.

Freya fit un geste de protestation au moment même où Ferragut commençait à se repentir de son offre... Pourquoi se montrer généreux envers une femme qui lui rappelait la mort de son fils? Qu'y avait-il de commun entre eux?... N'avait-il pas suffisamment payé de son infortune les honteuses amours de Naples?...

Et puis, il n'était même pas certain qu'en cet instant, elle fût sincère. Elle n'était que mensonge. Savait-il seulement son vrai nom et ce qu'avait été sa vie passée?...

— Va-t'en! — dit-il d'une voix menaçante. — Laisse-moi en paix!

En voyant qu'elle refusait d'obéir, il tendit vers elle ses mains puissantes. Il était tout prêt à la saisir et à l'emporter comme un fardeau hors du navire... Mais il eut honte de son geste. Il ne pouvait songer sans tristesse à la brutalité dont il avait fait preuve à Barcelone. Il n'allait pas, comme un bellâtre professionnel, qui mêle l'amour et les coups, la maltraiter à chaque rencontre!

Aussi, comme Freya, loin de partir, se laissait retomber avec accablement sur le divan, ce fut lui qui pour mettre fin à l'entrevue, prit la fuite.

Il entra dans sa cabine et tira violemment la porte sur lui. Freya bondit pour le suivre, mais il était trop tard : Ulysse venait de mettre le verrou.

Désespérément, Freya frappa la porte de ses poings, elle ne réussit qu'à les meurtrir.

— Ulysse, ouvre!... Écoute!...

Mais ses cris furent vains. Enfin, elle se mit à pleurer. Elle se sentait faible et sans défense, comme une enfant abandonnée; sa volonté était brisée; elle ne semblait plus avoir de vie que pour gémir, pour supplier.

Elle promena ses doigts sur la porte, palpant les moulures, tâtant les surfaces vernies, comme si elle eût espéré trouver une fente, un trou, quoi que ce fût qui lui permît d'arriver jusqu'à l'homme qui était de l'autre côté.

D'instinct, elle avait plié les genoux et collé ses lèvres au trou de la serrure.

— Mon maître! — dit-elle d'une voix de mendiante. — Ouvre... Ne m'abandonne pas! Songe que, si tu n'as pas pitié de moi, c'est à la mort que je vais!

Ferragut l'entendit et, pour fuir cette plainte, il s'en fut jusqu'au fond de sa cabine. Puis, ouvrant la fenêtre ronde qui donnait sur le pont, il dit à un matelot d'aller chercher le second.

— Don Antoni!... Don Antoni! — cria-t-on le long du bateau.

Toni arriva et approcha son visage de la fenêtre pour écouter les plaintes furieuses de son capitaine.

— Pourquoi m'avez-vous laissé seul avec cette femme?... Vous allez tout de suite la faire sortir du navire, dussiez-vous employer la force. Je vous l'ordonne!

L'air inquiet, le second s'éloigna. Il jugeait l'ordre d'une exécution difficile et fourrageait nerveusement sa barbe.

— Sauve-moi, mon amour! — chuchota la voix gémissante. — Oublie la femme que je suis... Ne pense qu'à celle de Naples... qu'à celle que tu as connue à Pompéi... Rappelle-toi notre bonheur; rappelle-toi que tu m'as promis de ne jamais m'abandonner.

La voix se tut un moment. De l'autre côté de la porte, Ferragut entendit des pas. Toni exécutait ses ordres.

La prière, cependant, reprit au bout de quelques instants, concentrée, sourde, tenace :

— Tu me hais donc bien? Souviens-toi du bonheur que je t'ai donné : toi-même, tu m'as juré que jamais tu n'avais été si heureux. Je puis ressusciter le passé. Il n'est rien que je ne fasse, ne le sais-tu pas, pour que l'existence te soit douce. Et tu veux me perdre!

Il y eut un choc contre la porte, puis un bruit de lutte : Toni était entré, suivi de Caragol.

— En voilà assez, madame! — Toni avait pris une voix terrible pour dissimuler son émotion. — Vous ne vous rendez pas compte que le capitaine ne veut pas vous voir?... Vous ne comprenez donc pas que vous le dérangez?... Allons, il faut vous lever!

Il voulut l'aider à se mettre debout, l'arracher à cette serrure contre laquelle elle collait sa bouche. Mais Freya repoussa sans peine le marin vigoureux.

La force et le courage manquaient à Toni. La beauté de cette femme lui faisait peur... « Ah! non! Que d'autres se chargent de l'expulser! »

— Ulysse, ils me chassent! — criait la suppliante. — Et toi, mon amour, tu permets cela!... Toi qui m'aimais tant!

Après cet appel désespéré, elle resta quelques instants silencieuse. La porte restait obstinément fermée.

— Adieu! — continua-t-elle à voix basse, la gorge gonflée

de sanglots. — Tu ne me verras plus... Je vais bientôt mourir : mon cœur me le dit... Et je mourrai à cause de toi!... Peut-être pleureras-tu un jour en pensant que tu aurais pu me sauver...

Quelqu'un était intervenu et arrachait Freya à son immobilité obstinée. C'était Caragol, sollicité par les regards suppliants du second.

Il aida la jeune femme à se lever sans qu'elle fît un geste pour le repousser. Vaincue, versant des larmes, elle sembla céder aux objurgations du cuisinier.

— Venez, bonne dame! — répétait celui-ci. — Un peu de courage; ne pleurez plus... Ici-bas, on se console de tout!

Dans une de ses mains immenses, il emprisonna les deux mains de Freya, et, de son autre bras, la prenant par la taille, il l'emmena peu à peu vers la sortie du salon.

— Croyez en Dieu, — ajouta-t-il. — Pourquoi venir chercher le capitaine qui, dans son pays, a déjà sa femme légitime?... Il y a d'autres hommes, des hommes qui sont libres, et avec qui vous pouvez vous entendre sans commettre un péché mortel.

Freya ne l'écoutait pas. Près de la porte, elle tourna encore la tête, et tenta une dernière fois de s'élancer vers la cabine du capitaine.

— Ulysse! Ulysse! — cria-t-elle.

— Croyez en Dieu, madame! — répéta Caragol tout en la poussant de son ventre flasque et de sa poitrine velue.

Un projet charitable venait de naître en son esprit : il avait un remède pour la douleur de cette jolie femme que le désespoir rendait plus intéressante encore.

— Venez, madame... Ayez confiance en moi, ma fille.

Arrivé sur le pont, il l'emmena vers son domaine. Freya s'assit dans la cuisine, sans savoir où elle était. Au travers de ses larmes, elle vit ce vieillard obèse aller de-ci de-là, chercher des bouteilles, mélanger des liquides, agiter enfin une cuiller dans un verre.

— Buvez sans crainte... Il n'est pas de chagrin qui résiste à cette médecine.

Le cuisinier lui tendit un verre, et elle, accablée, but à longs traits; la force du breuvage lui fit faire une grimace.

Ses larmes, qui n'avaient pas cessé de couler, se mêlaient à la boisson qui passait entre ses lèvres. De son estomac montait une douce chaleur : ses pleurs cessèrent, ses joues reprirent des couleurs nouvelles.

Caragol, heureux de son succès, continuait à bavarder et faisait signe à Toni de s'éloigner. Celui-ci, dans son impatience de voir partir l'intruse, passait et repassait, d'un air sombre, devant la porte de la cuisine.

— Ne pleurez plus, ma fille... Christ del Grao! Pleurer, une dame si jolie, qui peut trouver des amoureux à la douzaine! Croyez-moi, cherchez-en un autre : le monde est plein d'hommes qui n'ont rien à faire... Et si jamais vous avez un chagrin, prenez mon cordial... Je vais vous donner la recette...

Il s'apprêtait à noter sur un morceau de papier les quantités de rhum et de sucre lorsque, subitement réconfortée, Freya se leva et regarda autour d'elle avec étonnement. Pourquoi était-elle là? Qu'avait-elle à faire avec ce bonhomme à moitié nu qui lui parlait comme s'il eût été son père.

— Merci! Mille fois merci! — dit-elle en sortant de la cuisine.

Puis, sur le pont, elle s'arrêta pour tirer de son sac une petite glace et une boîte à poudre. Dans l'ovale biseauté du cristal, elle vit la face de faune de Toni qui, derrière elle, donnait des signes d'impatience.

— Dites au capitaine Ferragut que je ne l'ennuierai plus... Tout est fini... Peut-être quelque jour entendra-t-il parler de moi, mais il ne me verra plus jamais

Et, sans tourner la tête, elle quitta le navire d'un pas rapide.

Toni s'empressa de courir à la fenêtre de la cabine d'Ulysse.

— Est-elle partie? — demanda celui-ci avec impatience.

De la tête, le second fit un signe affirmatif.

— Elle est partie en promettant de ne plus revenir.

— Ainsi soit-il! — dit Ferragut.

Les jours suivants, le capitaine quitta à peine son bord. Il ne voulait pas s'exposer à rencontrer Freya dans les rues de la ville; il doutait de sa fermeté; il craignait, s'il la voyait encore en pleurs, de céder à ses prières.

Le chargement du bateau terminé, l'inquiétude d'Ulysse

s'évanouit. Ce voyage devait être plus court que les précédents. Le *Mare Nostrum* allait simplement à Corfou porter du matériel de guerre à un groupe de régiments serbes que l'on réorganisait avant de les envoyer à Salonique.

Au cours de son voyage de retour, le vapeur fut attaqué. Un matin, au moment où Ferragut montait sur la passerelle pour remplacer Toni, tous deux aperçurent en même temps l'objet dont leur imagination était depuis longtemps hantée. Au loin, dans le champ de leurs jumelles, se distinguait l'extrémité d'un tube noir et droit qui coupait les vagues rosies par l'aurore, en laissant une trace d'écume.

— Un sous-marin! — s'écria le capitaine.

Toni ne dit rien, mais, écartant d'une poussée le timonier, il saisit la barre et changea la direction du bateau. Le mouvement fut opportun. Il ne s'était pas écoulé dix secondes que, sur l'eau, se distingua une forme noire qui, avec une vitesse vertigineuse, venait droit sur le vapeur.

— Une torpille! — cria Ferragut.

L'attente angoissée dura quelques secondes. Le projectile, glissant sous l'eau, passa à cinq ou six mètres de l'arrière et se perdit dans l'immensité. Sans le coup de barre de Toni, il eût frappé le bateau en plein flanc.

Par le tube acoustique qui descendait aux machines, le capitaine donna des ordres énergiques pour qu'on marchât à toute vitesse. Pendant ce temps, le second, cramponné à la barre, bien résolu à mourir sans la lâcher, conduisait le bateau en zigzags afin de dérouter les pointeurs du sous-marin.

Du bastingage, tous les hommes de l'équipage contemplaient le tube lointain du périscope. Presque nu, le troisième officier était sorti de sa cabine en frottant ses yeux encore ensommeillés. Caragol était à l'arrière. Son ventre apparaissait de temps en temps sous sa chemise qui flottait au vent. Il tenait la main en visière au-dessus de ses sourcils.

— Je le vois... je le vois parfaitement. Ah! bandit!... Hérétique!

Et il tendait un poing menaçant vers l'horizon, du côté exactement opposé à celui où émergeait le périscope.

Dans le champ bleu des lentilles, Ferragut vit ce tube grossir. Ce fut un mât, puis une tour; enfin parut une plate-

forme d'acier sur laquelle glissaient des torrents d'écume; enfin l'on distingua une coque longue et effilée. Au-dessus du sous-marin flotta soudain un pavillon qu'Ulysse reconnut aussitôt.

— Ils vont nous attaquer à coups de canon! — cria-t-il à Toni. Inutile maintenant de louvoyer. Ce qu'il faut, c'est gagner de la distance, marcher en ligne droite.

Le second obéit. Sous l'impulsion puissante des machines, la coque tout entière tremblait. L'étrave fendait les vagues avec un bruit croissant.

Le submersible ennemi, bien que son émersion même eût augmenté son volume apparent, parut reculer vers l'horizon. Des deux côtés de sa proue grandirent les masses d'écume. Il donnait sa vitesse de surface maximum; mais le *Mare Nostrum*, en faisait autant; et, entre les deux bateaux, la distance augmentait.

— Ils tirent! — dit Ferragut qui observait l'ennemi à la jumelle.

Près de l'avant, une colonne d'eau jaillit. Pour la première fois, Caragol put voir ce qui se passait, et il se mit à applaudir avec une joie enfantine. Puis il agita en l'air son chapeau de palme.

— Vive le Saint Christ du Grao!

Autour du *Mare Nostrum*, d'autres projectiles tombèrent en l'arrosant d'énormes gerbes d'écume. Tout à coup, la coque trembla de l'arrière à l'avant; les tôles frémirent et vibrèrent avec bruit.

— Ce n'est rien! — cria le capitaine en se penchant presque à mi-corps pour mieux voir la coque de son bateau. — Un obus dans la poupe. Tiens bon, Toni!

Cramponné à la barre, le second tournait de temps en temps la tête pour apprécier la distance qui le séparait du sous-marin. Chaque fois qu'un obus faisait jaillir une colonne d'eau, il répétait le même conseil :

— Couche-toi, Ulysse! Ils vont tirer sur la passerelle!

C'était un souvenir de sa lointaine jeunesse de contrebandier. Il lui était arrivé alors de se coucher sur le pont de sa barque, et de manier ainsi la barre et les écoutes sous le feu des douaniers. Il craignait pour la vie de son capitaine,

pendant que lui-même restait debout, s'offrant aux coups de l'ennemi.

Ferragut marchait de long en large, maudissant l'impossibilité où il se trouvait de répondre à l'attaque.

— On ne m'y prendra plus! Une autre fois, ils s'amuseront moins en me donnant la chasse!

Un second projectile ouvrit une nouvelle brèche à l'arrière.

— Tant que ce n'est pas dans les machines... — pensait le capitaine.

Après cela, le *Mare Nostrum* n'eut plus à souffrir de nouvelles avaries. Les coups suivants soulevèrent des colonnes d'eau dans le sillage du vapeur, mais chaque fois, ces fantômes blancs étaient plus éloignés. Le vaisseau fut enfin hors de portée, ce qui n'empêcha pas l'ennemi de continuer à tirer furieusement dans sa direction. Enfin les détonations cessèrent, le sous-marin s'effaça du champ des jumelles et finit par s'enfoncer entièrement, lassé d'une poursuite vaine.

— Non, cela ne m'arrivera plus! — répéta le capitaine. — Une autre fois, ils ne m'attaqueront pas impunément.

L'idée lui vint alors que cette attaque devait être dirigée contre lui, Ferragut. Sur les flancs de son navire étaient peintes les couleurs espagnoles. Au premier coup de canon, le troisième officier avait en outre hissé le pavillon, sans que pour cela l'ennemi cessât le feu. On avait voulu le couler à pic, sans sommation aucune, « sans laisser de traces ».

Toni avait fait, de son côté, des réflexions semblables, mais il fut longtemps avant de se résoudre à les faire connaître à son capitaine. Un soir pourtant, à Marseille, où le *Mare Nostrum* se trouvait retenu pour plusieurs semaines dans le bassin de radoub, le second se risqua enfin à rompre le silence. Il exprima les craintes qu'avaient fait naître en lui l'incident de Barcelone et la poursuite du sous-marin. A n'en pas douter les Allemands avaient résolu la perte de Ferragut. Que pourrait celui-ci, seul contre tant d'ennemis? La lutte était inégale. Ne valait-il pas mieux vendre le navire? On en obtiendrait certainement un prix fort élevé.

Ce que Toni ne dit pas Ferragut le devina. L'autre songeait à tout l'équipage du *Mare Nostrum*, aux angoisses des mères

et des femmes de ceux qui le composaient. Avait-on le droit de les entraîner tous à une mort certaine?

— Non! — songea Ulysse. — Non, je n'en ai pas le droit!

Au même instant, le second, se repentant déjà de ses hésitations, affirmait, avec une héroïque simplicité :

— Si je te conseille de te retirer, c'est pour ton bien : ne va pas croire que ce soit par crainte... Tant que tu navigueras, je te suivrai. Il faut bien que je meure un jour, et il vaut mieux que ce soit en mer. La seule chose qui me préoccupe, c'est le sort de ma femme et de mes enfants.

Le capitaine après un long silence lui répondit simplement :

— J'ai en vue un projet qui, sans doute, satisfera tout le monde. Avant une semaine, j'aurai décidé de mon avenir.

Il passa les journées suivantes à terre. A deux reprises, il revint au vapeur avec des messieurs qui le visitèrent minutieusement.

— Il veut vendre le bateau! — se dit Toni.

Et il commença de se repentir de ses conseils. Abandonner le *Mare Nostrum*, le meilleur de tous les navires sur lesquels il avait servi!... Il s'accusa de lâcheté, s'attribuant la responsabilité de l'événement. Que pourrait-il faire à terre, d'ailleurs, une fois le vapeur vendu?... Faudrait-il donc qu'il embarquât sur un bateau inférieur, pour y courir les mêmes risques? Il s'apprêtait donc à défaire son œuvre; à demander à Ferragut de ne tenir aucun compte des représentations qu'il lui avait faites, lorsque celui-ci donna l'ordre du départ. Pourtant les réparations étaient encore loin d'être terminées.

— Nous allons à Brest, — fit le capitaine laconiquement. — C'est le dernier voyage.

Et le vapeur partit sans chargement, comme s'il allait en mission spéciale.

Le dernier voyage!... Toni admira son bateau comme s'il le voyait pour la première fois; tel un amoureux il déplorait la fuite des jours et voyait avec terreur s'approcher le moment douloureux de la séparation.

Jamais il n'avait été si actif ni si vigilant. Ses superstitions de marin l'incitaient à se défier du dernier voyage. Aussi passa-t-il sur le pont des journées entières, craignant de voir apparaître un périscope. D'autre part, d'accord avec Ulysse,

il modifia l'itinéraire du navire et lui fit suivre les routes les moins fréquentées.

Enfin l'on pénétra dans la rade de Brest et, sans tarder, le capitaine entreprit à terre de nombreuses démarches, tandis que Toni se morfondait dans une attente anxieuse.

Pendant le voyage, en effet, Ferragut n'avait pas été prodigue de confidences. Tout ce que savait le second, c'était que ce voyage à Brest était le dernier. Mais qui serait le nouveau propriétaire du *Mare Nostrum*?

Un soir pluvieux, Ulysse, qui venait de rentrer à bord, envoya chercher Toni.

Dans la rade obscure, des vagues écumantes, courtes et fortes, sautaient comme des moutons. Les cuirassés se tenaient prêts à faire tête au mauvais temps, et leurs chaudières allumées lançaient de la fumée par leurs triples cheminées.

Le *Mare Nostrum*, amarré dans le port de commerce, dansait, inquiet, et, avec une plainte lugubre, tirait sur ses câbles. Tous les bateaux voisins roulaient aussi, comme s'ils eussent été en pleine mer.

Toni pénétra dans le salon et, en voyant le visage de Ferragut, devina que le moment était venu de savoir la vérité.

Évitant le regard du second, Ulysse expliqua laconiquement :

— J'ai vendu le bateau aux Français : une affaire superbe et rapidement traitée... On m'a donné, sans marchander, le prix que j'exigeais : quinze cents francs la tonne, soit quatre millions et demi pour le bateau.

Et, songeant que, depuis le début de la guerre, il avait gagné deux millions et demi, le capitaine conclut :

— Je suis pourri d'argent!

Il le dit avec tristesse, regrettant l'époque où il ne faisait que de petites affaires, mais où son fils vivait. A quoi bon cette énorme richesse?... Sa femme pourrait prodiguer l'argent aux œuvres de charité; elle pourrait doter ses nièces comme des filles de princes... et rien de plus! Ni elle, ni lui ne pourraient ressusciter le passé, fût-ce pour un instant.

Pour s'éviter à lui-même comme à Toni l'émotion des adieux, il affecta de parler d'un ton de commandement.

— Demain, — dit-il, — les Français viennent prendre

possession du vapeur. Tu peux partir quand tu voudras, mais le plus tôt sera le mieux..

Et, sur une carte, il lui indiqua l'itinéraire du retour.

— Voici Brest... Par cette ligne, tu vas à Bordeaux; de Bordeaux à la frontière; une fois là, tu tournes sur Barcelone, ou bien tu vas à Madrid, et de Madrid à Valence.

Se grattant la barbe, le second contemplait la carte en silence. Puis il leva ses bons yeux de chien fidèle et les fixa sur Ulysse.

— Et toi? — demanda-t-il.

— Je reste. Le capitaine du *Mare Nostrum* se vend avec son bateau.

Toni eut un geste douloureux. Un moment, il crut que Ferragut, mécontent de ses services, voulait se débarrasser de lui. Le capitaine se hâta de tout lui expliquer. Appartenant à un pays neutre, le *Mare Nostrum* ne pouvait, tant que dureraient les hostilités, être vendu à une des nations en guerre. C'est pourquoi il l'avait cédé dans des conditions qui ne rendaient pas nécessaire un changement de pavillon. S'il n'était plus propriétaire du vapeur, il continuait à en être le capitaine et, tant qu'il serait à bord, le bateau demeurerait espagnol, comme auparavant.

— Et pourquoi dois-je m'en aller? — dit Toni d'une voix tremblante.

— Nous allons naviguer armés, — répondit Ulysse. — C'est à cause de cela surtout que j'ai vendu. Nous aurons un canon à l'arrière, la télégraphie sans fil, un équipage composé d'inscrits maritimes réservistes, tout ce qu'il faut pour se défendre. Nous voyagerons sans chercher l'ennemi et transporterons des marchandises comme auparavant; mais, si un sous-marin se présente, il trouvera à qui parler.

Il était prêt à mourir, si tel était son destin, mais en rendant coup pour coup.

— Mais ne puis-je te suivre? — insista le second.

— Non; derrière toi, il y a ta famille qui a besoin de toi. Tu n'appartiens pas à un pays en guerre, et tu n'as personne à venger... De tout notre équipage, je suis le seul qui reste à bord. Vous tous, vous partez. Moi, j'ai une raison pour

exposer ma vie; mais je ne puis assumer la responsabilité de vous entraîner tous dans ma dernière aventure.

Toni comprit qu'il était inutile d'insister. Ses yeux se mouillèrent... Était-il possible qu'en si peu d'heures, il fallût se dire adieu pour toujours!... Ne verrait-il plus jamais Ulysse et son navire, qui, à eux deux, représentaient la meilleure part de son passé?...

Pour garder son calme, Ferragut voulut abréger l'entrevue.

— Demain, à la première heure, — dit-il, — tu appelleras les hommes. Prépare leurs comptes à tous. Comme gratification, chacun recevra en sus la paye d'une année. Je veux qu'ils gardent un bon souvenir du capitaine Ferragut.

Poussé par un reste de cet âpre esprit d'économie qui avait toujours été le sien, lorsque les affaires du navire étaient en question, le second voulut s'opposer à cette générosité, mais le capitaine l'arrêta.

— Je suis pourri d'argent! — répéta-t-il comme s'il eût laissé échapper une plainte. — J'ai plus qu'il ne me faut... Et je puis faire des folies, si cela me plaît.

Enfin, pour la première fois depuis le début de leur entretien, il regarda Toni.

— Quant à toi, — continua-t-il, — j'ai pensé à ce que tu dois faire... Prends ceci.

Il lui tendit une enveloppe cachetée et, machinalement, le second voulut l'ouvrir.

— Non, ne l'ouvre pas maintenant. Quand tu seras en Espagne, tu prendras connaissance de ce qu'elle contient. L'avenir des tiens s'y trouve enfermé.

Stupéfait, Toni regardait le léger paquet de papier qu'il avait entre les doigts.

— Je te connais, — poursuivit Ferragut. — Si tu savais le chiffre, tu protesterais. Pour moi, c'est insignifiant; à toi, cela te paraîtrait excessif... N'ouvre pas cette enveloppe avant d'être dans notre pays. Elle contient l'adresse de la banque où tu devras te présenter. Je veux que tu sois le plus riche de ton village, que tes enfants se souviennent, quand je serai mort, du capitaine Ferragut.

En entendant parler de cette éventualité, le second eut un geste de protestation; puis il se frotta vigoureusement

les yeux comme s'ils l'eussent intolérablement démangé.

Ulysse continua de donner ses instructions. Quand il avait acheté le *Mare Nostrum*, il avait vendu inconsidérément la maison de ses aïeux, là-bas, à la Marina, les vignes, tout ce qui lui venait du Triton. Son désir était que Toni rachetât tous ces biens et s'installât dans l'ancienne demeure des Ferragut.

— Tu as plus d'argent, beaucoup plus qu'il n'en faut pour cela. Je n'ai pas d'enfants, et je serai heureux que les tiens habitent cette maison qui fut mienne... Peut-être, quand je serai vieux (s'ils ne me tuent pas), irai-je passer l'été avec vous. Allons, courage, Toni!... Nous irons ensemble à la pêche, comme faisait jadis mon oncle le médecin.

Mais ces affirmations optimistes étaient sans effet sur le second. Ses yeux étaient remplis de larmes. Il maudissait entre ses dents la séparation proche... Ne plus se voir, après avoir vécu tant d'années comme des frères!... Christ!

Le capitaine finit par craindre de se mettre à pleurer, lui aussi, et il donna l'ordre à Toni d'aller faire les comptes des hommes du bord.

Une heure plus tard, l'autre revint au salon, tenant à la main la lettre ouverte. Il n'avait pu résister à la tentation d'en violer le secret, craignant que le cadeau d'Ulysse ne fût excessif.

— Je ne peux pas accepter! — déclara-t-il en tendant le chèque à Ferragut. — C'est de la folie!...

Avec effarement, il avait lu la somme inscrite sur la lettre de crédit, d'abord en chiffres, ensuite en toutes lettres : deux cent cinquante mille pesetas!... Cinquante mille douros!

— Ça ne peut pas être pour moi! — dit-il enfin. — Je ne le mérite pas!... Que pourrais-je faire de tant d'argent?

Le capitaine feignit d'être irrité de sa désobéissance.

— Garde ce papier, brute!... Je savais bien que tu ferais des manières!... C'est pour tes enfants, et pour que tu te reposes! En voilà assez, ou je me fâche!

Puis, désireux de triompher des scrupules de Toni, il abandonna ce ton violent et dit tristement :

— Je n'ai pas d'héritiers. Je ne sais que faire de cette fortune inutile.

Et, une fois encore, il répéta sa plainte contre le sort :

— Je suis pourri d'argent!...

Le lendemain, tandis que Toni, dans sa cabine, réglait les comptes des matelots stupéfaits de la magnificence de leur prime, l'oncle Caragol pénétra dans le salon d'arrière, demandant à parler à Ferragut.

Il ôta de sa tête tondue son éternel chapeau de palme et fixa ses yeux rougis sur le capitaine qui, après avoir répondu à son salut, continuait d'écrire.

— Que signifie cet ordre que j'ai reçu de me préparer à quitter le bateau dans quelques heures?

Il croyait que Toni avait voulu lui faire une farce. Le second était un brave homme, mais un impie qui se plaisait à taquiner Caragol à cause de sa dévotion.

Ferragut posa sa plume et se tourna vers le cuisinier. De celui-ci, comme de Toni, il avait assuré l'avenir.

— Oncle Caragol, nous nous faisons vieux, et il faut penser à la retraite... Je vais vous donner un papier; vous le garderez comme si c'était une image bénie; et quand vous le présenterez dans une banque à Valence, on vous comptera dix mille douros. Vous savez ce que c'est, dix mille douros?

Se mettant au niveau de l'esprit de cet homme naïf, il se plut à lui tracer un plan d'existence. Avec ce capital, il allait pouvoir fonder une modeste entreprise dans le port de Valence; il ouvrirait un restaurant qu'il rendrait en peu de temps célèbre par ses fameux plats de riz. Ses neveux — des pêcheurs — lui feraient une réception royale. Il pourrait aussi devenir co-propriétaire d'une paire de barques de pêche. Une vieillesse heureuse et honorable était devant lui : ses anciens compagnons de navigation allaient lui porter envie! Il se lèverait à dix heures, irait au café, figurerait en riche dévot aux fêtes religieuses du Grao et du Cabañal, aurait aux processions une place d'honneur...

Jusqu'à ce jour, il n'était discours de Ferragut que l'oncle Caragol n'eût interrompu d'un respectueux : « C'est ça, capitaine! » Pour la première fois, il ne fit point de geste d'assentiment, aucun sourire n'illumina sa large face. Il était pâle et sombre. De sa tête ronde, il fit un signe énergique et dit, laconiquement :

— Non, capitaine!

Voyant le regard surpris d'Ulysse, il crut nécessaire de s'expliquer.

— Que ferais-je une fois débarqué? Personne ne m'attend. Il n'est ni affaires, ni famille qui puissent m'intéresser.

Ferragut crut entendre l'écho de ses propres pensées. Lui non plus n'avait rien à faire à terre.

— Je me moque bien de mes neveux, — continuait Caragol. — Je n'ai que faire de les enrichir. J'aime mieux rester où je suis, sans argent, mais heureux. Que les autres s'en aillent! Que Toni s'en aille! Moi, je reste... je dois rester! Quand le capitaine s'en ira, s'en ira l'oncle Caragol.

Ulysse énuméra les réels dangers qu'allait courir le *Mare Nostrum*. Il faudrait combattre... On serait torpillé peut-être...

Mais le vieil homme n'avait que mépris pour ces périls. Il était certain que, de toutes les aventures, le *Mare Nostrum* sortirait sain et sauf. Le Christ du Grao ne le protégeait-il pas?

Ferragut, souriant, employa son dernier argument. Tout l'équipage allait être composé de Français; comment le cuisinier pourrait-il s'entendre avec eux? Il ignorait leur langue.

— Je la sais à fond! — affirma superbement le vieux.

Dans tous les ports du monde, il s'était fait comprendre. Il ne parlait pas seulement, à vrai dire, avec sa langue, mais encore avec ses yeux, ses mains, tous ses gestes de méridional exubérant.

Enfin Ferragut céda. Ce vieillard représentait pour lui un souvenir du passé. Il serait doux parfois de pousser la porte de la cuisine pour aller s'entretenir avec lui de l'époque lointaine où ils s'étaient vus pour la première fois.

Et, satisfait de son succès, Caragol se retira.

— Quant à ces Français, — dit-il avant de sortir, — je m'en charge. Ce doivent être de braves gens... Nous verrons ce qu'ils diront de mes plats de riz!

En l'espace d'une semaine, le changement d'équipage fut réalisé. Les anciens matelots du *Mare Nostrum* s'en allèrent par groupes. Toni fut le dernier à partir : Ulysse ne voulut pas le voir, craignant une inutile émotion. Ils devaient s'écrire.

Une curiosité sympathique poussa le cuisinier vers le nouvel équipage. Il saluait, avec affabilité, les officiers, regrettant de ne pas connaître leur langage et de ne pouvoir entamer

avec eux d'amicales conversations, ainsi qu'il avait coutume de le faire avec Ferragut.

C'étaient deux capitaines au long cours que la mobilisation avait transformés en lieutenants auxiliaires de la marine de guerre. Les premiers jours, ils vinrent à bord en uniforme, mais ils revêtirent bientôt leurs habits civils pour s'habituer à n'être que de simples officiers de la marine marchande sur un bateau neutre. Tous deux avaient entendu parler des voyages précédents de Ferragut et des services qu'il avait rendus aux Alliés; aussi sympathisèrent-ils vite avec lui.

Auprès des cinquante hommes qui prirent possession des machines et du gaillard d'avant, Caragol obtint un égal succès. Ils arrivaient avec leurs uniformes de fusiliers marins — grand col bleu, toque à pompon rouge. — Quelques-uns arboraient sur la poitrine la Médaille militaire et la Croix de guerre. Des sacs de toile qui leur tenaient lieu de valises, ils sortirent leurs vêtements du temps de paix, les vêtements qu'ils avaient portés sur les cargos, sur les voiliers qui vont à Terre-Neuve, ou simplement sur les cotres qui font la pêche côtière.

A certaines heures, la cuisine était pleine d'hommes qui écoutaient le vieux. Quelques-uns savaient l'espagnol, ayant navigué sur les bricks de Saint-Malo ou de Saint-Nazaire, qui vont en Argentine, au Chili et au Pérou. Ceux mêmes qui ne pouvaient comprendre les paroles du cuisinier en devinaient à peu près le sens grâce à sa mimique. Tous riaient, le trouvant bizarre et amusant; et cette gaieté générale était encore attisée par les trésors liquides que, lors des voyages précédents, sous l'administration confiante et large de Ferragut, Caragol avait pu entasser.

Le vapeur avait passé du port de commerce dans le port militaire. Là, tandis que les ouvriers de l'arsenal installaient sur sa plage arrière un canon à tir rapide, les électriciens montaient les appareils de télégraphie sans fil. Aucun homme étranger à l'équipage du *Mare Nostrum* ne pouvait plus y avoir accès.

Un matin, le capitaine écrivait dans sa cabine lorsque Caragol vint le trouver. Il revenait du marché où il avait été

faire ses achats. En passant par la rue de Siam, la voie la plus animée de Brest, celle où se trouvent tous les cafés, les théâtres et les cinémas, il avait fait une rencontre.

— Une rencontre! — répéta-t-il avec un sourire de mystère. — Devinez qui c'était?

Ferragut leva les épaules. Voyant son indifférence, le vieux ne garda pas plus longtemps son secret.

— L'oiselle! — puis il ajouta : — La jolie oiselle parfumée qui venait vous voir!... Celle de Naples... Celle de Barcelone...

Le capitaine pâlit, de surprise d'abord, puis de colère. Freya à Brest!... Son espionnage venait donc s'exercer jusqu'ici?

Caragol poursuivit son récit. Il revenait au vapeur lorsqu'ils s'étaient croisés sur le trottoir; elle l'avait reconnu et lui avait parlé gentiment.

— Elle m'a chargé de ses souvenirs pour vous. Elle sait qu'aucun étranger ne peut pénétrer sur le bateau. Elle m'a dit qu'elle avait tenté de venir vous voir.

Il chercha dans ses poches et en tira un morceau de papier tout chiffonné, une feuille blanche arrachée d'une vieille lettre.

— Elle m'a donné aussi ce papier qu'elle a écrit au crayon dans la rue. Vous verrez ce qu'elle dit. Je n'ai pas voulu regarder.

Dès qu'il eut pris le papier, Ferragut reconnut l'écriture de Freya, mais elle lui sembla plus nerveuse et plus tourmentée qu'à l'ordinaire. Quatre mots seulement : *Adieu! Je vais mourir!*

— Mensonges! Toujours des mensonges! — se dit Ulysse, et il déchira le papier.

Tout le reste de la matinée, il fut sombre et préoccupé. Son devoir était de s'opposer aux agissements de l'espionne. Tous les navires amarrés dans le port se trouvaient menacés par sa seule présence. Le *Mare Nostrum* lui-même ne serait-il pas attaqué au sortir de la rade de Brest?...

Ne pouvant se résoudre à dénoncer son ancienne maîtresse, Ferragut résolut de la surveiller lui-même et, dans l'après-midi, il descendit à terre.

Il parcourut les établissements publics de jour et de nuit, fit des enquêtes dans les hôtels, prit des voitures pour aller visiter les points les plus pittoresques des environs. Durant

quatre jours, il s'entêta à ses recherches, mais sans aucun résultat.

Il en vint à se demander si Caragol avait bien réellement rencontré Freya. Peut-être était-il ivre en rentrant au bateau et avait-il inventé toute cette histoire. Pourtant le mot qu'elle avait écrit démentait cette supposition.

Il assaillit Caragol de questions, et celui-ci lui fournit une explication.

— L'oiselle allait repartir. Peut-être a-t-elle quitté Brest le jour même... Notre rencontre fut un pur hasard.

Ferragut dut cesser son enquête. La transformation du vapeur était terminée; les cales contenaient un chargement d'obus destiné à l'armée d'Orient, et plusieurs canons démontés. L'ordre du départ arriva sur ces entrefaites. Par un matin gris et pluvieux, le *Mare Nostrum* sortit de la rade de Brest. Il passa devant la lugubre baie des Trépassés, cimetière de voiliers, et mit le cap sur le Sud, pour gagner le détroit de Gibraltar.

Le nouvel aspect du *Mare Nostrum* inspirait à Ferragut une véritable fierté. Il n'avait plus le sentiment d'être l'esclave du destin : la chance n'était plus son seul recours. Les stations de T. S. F. veillaient pour lui tout le long des côtes et lui donnaient des indications sur la route à suivre pour éviter l'ennemi à l'affût. Les appareils crépitaient, poursuivant leurs lointains dialogues. Enfin, à l'arrière, couvert de sa housse de toile cirée, il y avait le canon.

Ils étaient presque réalisés, les rêves caressés par Ulysse, alors qu'enfant il dévorait des histoires de corsaires et des romans d'aventures maritimes. Il avait droit de se nommer, comme les anciens navigateurs : « Capitaine de mer et de guerre. » Si un sous-marin passait devant lui, il l'attaquerait de son étrave; s'il manifestait l'intention de le poursuivre, il pourrait lui répondre à coups de canon.

Son esprit aventureux lui faisait désirer une de ces rencontres. Dans sa vie, il manquait une bataille navale. De plus il voulait voir comment se comporterait son nouvel équipage, ces hommes silencieux et modestes qui avaient combattu sur terre et contemplé déjà la mort de près.

Son souhait ne tarda pas à se réaliser. Un matin, à la hau-

teur de Lisbonne, au moment où il venait de s'endormir (il avait regagné sa cabine quelques instants auparavant après avoir passé la nuit sur le pont), des cris et des bruits de pas l'éveillèrent.

Un sous-marin avait émergé à quinze cents mètres et courait à toute vitesse sur le *Mare Nostrum*, craignant sans doute qu'il eût l'intention de s'échapper. Pour obliger le navire marchand à s'arrêter, l'agresseur lui décocha deux obus qui tombèrent dans l'eau.

Le vapeur ralentit sa marche, mais ce fut pour prendre une position plus favorable, et permettre à la pièce d'arrière de tirer. Dès les premiers coups le sous-marin prit du champ, surpris sans doute qu'on eût répondu à son attaque.

Le combat dura une demi-heure, les coups se succédaient de part et d'autre avec rapidité. Ferragut se tenait près du canon, admirant le sang-froid des servants. L'un d'entre eux avait toujours un projectile dans les bras, et était prêt à le passer à son compagnon qui, rapidement, l'introduisait dans la culasse fumante. Le pointeur concentrait toute sa vie dans ses yeux et, penché sur sa pièce, déplaçait sa ligne de mire, cherchant le point sensible de ce corps gris et allongé qui, tel un cétacé, affleurait à peine la surface de l'eau.

Bientôt une nuée d'éclats couvrit l'avant du vapeur. Un obus ennemi venait de frapper le bord des toits couvrant la cuisine et le gaillard d'avant. Caragol, qui était à la porte de son domaine, porta ses mains à son chapeau. Lorsque le nuage jaune se fut dissipé, tous le virent debout, grattant sa tête découverte, rouge de sang.

— Ce n'est rien, — dit-il, — un morceau de bois qui m'a fait une saignée. Feu! Feu!...

Il hurlait, enflammé par la canonnade. L'odeur de la poudre, le claquement sec des détonations paraissaient l'enivrer. Il sautait et claquait des mains, avec l'ardeur d'un soldat antique accomplissant une danse guerrière.

Les canonniers, à l'arrière, redoublaient d'activité : les coups se succédaient de plus en plus rapprochés.

— Ça y est! — cria Caragol. — Il est touché!... Il est touché!

De tout l'équipage, il était bien le seul qui fût incapable d'apprécier les effets du tir. C'est à peine s'il parvenait à

distinguer la silhouette du submersible. Mais, malgré cela, il continua à bramer, avec l'ardeur de la foi:

— Il est touché!... Vivat! Vivat!

Et le plus étrange fut que, soudain, l'ennemi disparut de la surface. Les canonniers envoyèrent encore quelques obus sur son périscope. Bientôt, il ne resta plus, à la place qu'il avait occupée, qu'une sorte de plaque blanche et brillante.

Le vapeur se dirigea vers cette énorme tache d'huile qui prenait, en ondulant, des reflets irisés.

Les matelots poussèrent des cris d'enthousiasme. Ils étaient certains d'avoir fait couler à pic le submersible. Les officiers étaient moins optimistes. « Qui sait? » Ils ne l'avaient pas vu se dresser verticalement puis s'enfoncer par une de ses extrémités, comme un fuseau par la pointe. Peut-être n'avait-il subi qu'une simple avarie qui l'avait obligé à cesser la lutte?

Ferragut fut satisfait de la rencontre. Il n'était pas certain que le sous-marin eût été coulé; mais, en admettant même qu'il eût pu rejoindre son port d'attache, l'ennemi saurait que, dorénavant, le *Mare Nostrum* était capable de se défendre.

Le reste du voyage s'accomplit sans aucun incident. Les stations de T. S. F. envoyèrent au vapeur de précieuses indications : Gibraltar lui conseilla de serrer de près la côte d'Afrique; Malte et Bizerte l'informèrent qu'il pouvait aller de l'avant, le passage entre la Tunisie et la Sicile étant libres d'ennemis. De la lointaine Égypte enfin, il reçut de rassurants avis, alors qu'il traversait l'archipel grec.

Au retour, il alla prendre un chargement à Marseille.

Quand le navire était au port, Ferragut n'avait pas à s'en occuper. C'étaient les officiers français qui se mettaient en rapport avec les autorités maritimes. Capitaine appartenant à un pays neutre, il conférait au bateau, par sa seule présence, sa nationalité : à cela se limitait son rôle. En mer, par contre, il reprenait son commandement et savait se faire obéir de tous à bord.

Comme les autres fois, il erra dans Marseille, passant les premières heures de l'après-midi aux terrasses des cafés de la Cannebière.

Il y retrouvait souvent un ancien capitaine marseillais, devenu commerçant, et causait longuement avec lui avant

que celui-ci ne regagnât son bureau. Un jour, Ferragut jeta distraitement les yeux sur un journal de Paris que tenait son ami.

Un nom, imprimé en tête d'un court article, attira soudain son attention. La surprise le fit pâlir, quelque chose se serra dans sa poitrine. Il dut épeler ce nom, craignant d'avoir une hallucination. Le doute n'était pas possible : c'était bien nettement *Freya Talberg*.

Il prit le journal des mains de son voisin et, feignant une curiosité quelque peu détachée :

— Que dit-on aujourd'hui de la guerre? — demanda-t-il.

Puis, tandis que le vieux marin lui donnait des nouvelles, il lut fiévreusement l'entrefilet.

Il fut désorienté. Pour lui, qui ignorait les faits auxquels le journal faisait allusion, ces lignes demeuraient énigmatiques On y attaquait le gouvernement parce qu'il n'avait pas encore fait subir à la fameuse Freya Talberg la peine à laquelle elle avait été condamnée. Pour finir, le journaliste déclarait que la beauté et l'élégance de la criminelle ne devaient pas être étrangères à ce retard.

Ferragut s'efforça de prendre un air indifférent.

— Qui est cette femme? — demanda-t-il en montrant le titre de l'article.

Son compagnon dut faire un effort de mémoire. Il arrivait tant de choses depuis la guerre!

— C'est une *Boche*, une espionne, condamnée à mort... Il paraît qu'elle a beaucoup travaillé ici, et dans d'autres ports. Elle avertissait les sous-marins allemands des sorties de nos navires. Elle revenait de Brest quand, il y a deux mois, on l'a arrêtée à Paris.

Il avait dit tout cela sans y attacher autrement d'importance. Il y avait tant d'espionnes!... Les journaux publiaient fréquemment des nouvelles d'exécutions : deux lignes, pas davantage, comme s'il se fût agi d'un accident quelconque.

— Cette Freya Talberg, — continua-t-il, — a fait pas mal parler d'elle. Il paraît que c'est une femme chic, une espèce de personnage de roman. On se plaint beaucoup qu'elle n'ait pas encore été exécutée... C'est triste de tuer une femme, et surtout une jolie femme!... Mais pourtant, il le faut... Je crois qu'on va la fusiller d'un moment à l'autre.

XII

AMPHITRITE! AMPHITRITE!

Le *Mare Nostrum* fit un autre voyage de Marseille à Salonique.

Ferragut, avant de partir, chercha en vain d'autres nouvelles de Freya dans les journaux parisiens. Durant les jours qui suivirent, maints événements vinrent attirer la mobile attention du public et l'espionne fut momentanément oubliée.

En arrivant à Salonique, Ferragut interrogea discrètement ses amis, militaires ou marins, dans les cafés du port. Presque tous connaissaient le nom de Freya Talberg. Le plus souvent on lui répondait avec indifférence :

— Oui! Je sais... Une artiste devenue espionne... Une femme d'un certain chic. Je crois qu'on l'a fusillée. Je n'en suis pas sûr, mais on doit l'avoir fusillée.

On ne manquait pas de préoccupations autrement importantes. Une espionne! De tous côtés, on avait affaire à des espions allemands. Il fallait fusiller beaucoup...

Lorsque, deux mois plus tard, Ferragut retourna à Marseille, il ignorait si son ancienne maîtresse était encore du nombre des vivants.

Une après-midi, ayant rencontré dans un café son camarade, le vieux capitaine, il amena la conversation sur la question qui lui tenait tant à cœur.

— Qu'est donc devenue cette Freya Talberg, dont les journaux se préoccupaient tant, lorsque je suis parti pour Salonique?

Le Marseillais dut faire un effort pour se souvenir.

— Ah! Parfaitement! L'espionne boche! — dit-il après un long silence. — On l'a fusillée, il y a quelques semaines. Les journaux ont peu parlé de sa mort. Quelques lignes. Ces gens-là ne méritent pas davantage.

Il n'en dit pas plus et passa à un autre sujet. Tous témoignaient d'une même répulsion à évoquer la mémoire de l'espionne. Ferragut en vint à partager ce sentiment. Comme dans tous les moments critiques de sa vie, une véritable

dualité se manifestait dans ses pensées. Il détestait Freya en pensant à ses crimes. Et, en même temps, il évoquait l'image de la maîtresse qui avait su le retenir par ses artifices dans le vieux palais napolitain...

— Il ne faut plus songer à elle, — se dit-il avec énergie.

La vaine résolution! Sa pensée se reportait toujours vers la morte.

L'après-midi même où il eut cette conversation avec son ami dans un café de la Cannebière, il se rendit à la poste pour prendre son courrier, qu'il se faisait envoyer à Marseille. On lui remit un gros paquet : des journaux, des lettres; pour celles-ci, il lui suffit de jeter un coup d'œil sur les enveloppes pour en connaître l'origine. Il y avait un mot de sa femme; trois volumineuses lettres de Toni, et divers plis provenant d'établissements bancaires de Barcelone.

Au pied du perron de l'hôtel des postes, Ferragut avait fini cet examen, tout extérieur, de son courrier. Rien qui différât de ce qu'il trouvait d'ordinaire au retour de ses voyages. Aussi s'apprêtait-il à le répartir dans ses poches, lorsqu'une enveloppe épaisse, qu'il n'avait pas remarquée tout d'abord, attira son attention. Elle était timbrée de Paris. L'écriture lui en était inconnue. La curiosité le détermina à l'ouvrir immédiatement : c'était une sorte de paquet de feuilles manuscrites. Ulysse regarda l'en-tête. La lettre était envoyée par un avocat de Paris, un maître célèbre dont Ferragut se souvint d'avoir lu plusieurs fois le nom dans les journaux.

Sans plus attendre, il entreprit de lire la première page, anxieux de savoir pourquoi ce grave personnage lui écrivait. Mais à peine eut-il parcouru quelques lignes qu'il interrompit sa lecture. Il avait aperçu le nom de Freya Talberg. Cet avocat avait été son défenseur devant le conseil de guerre. Ferragut, dominant son impatience, serra aussitôt les feuilles. Pour leur examen le silence et la solitude lui semblaient nécessaires : ainsi juge un lecteur fanatique qui vient d'acheter un roman. Cette liasse de papiers contenait le plus palpitant des récits...

Il se dirigea vers son navire; le chemin lui sembla plus long que d'habitude. Il avait hâte de se voir enfermé dans sa

cabine, loin de toute curiosité étrangère... Freya n'existait plus. On l'avait retranchée du monde comme une criminelle, doublement condamnée, puisque les hommes la chassaient même de leur souvenir. Et, dans quelques instants, Ferragut allait la ressusciter dans la maison flottante où elle était venue par deux fois. Il allait pouvoir connaître les dernières heures de son existence, jusqu'alors enveloppées de mystère; il allait forcer la barrière de silence dont les juges avaient entouré sa mort.

Le cœur battant, il s'installa devant sa table et mit en ordre les feuillets de la lettre. Il y avait plus de douze feuilles écrites sur les deux faces, et diverses coupures de journaux. Sur l'une d'elles, il aperçut un portrait de Freya, image sèche et floue en même temps. Il fallut d'ailleurs qu'il lût son nom imprimé au bas du cliché, sinon, il ne l'eût pas reconnue : Freya avait été bien différente de cette femme! Il vit également le portrait de son défenseur : un avocat âgé, distingué d'allure, à cheveux blancs, mais très jeune de regard.

Dès les premières lignes, Ferragut devina que le maître ne pouvait parler ni écrire sans faire de la littérature. Sa lettre était une relation de ton mesuré et correct, dans laquelle l'émotion, aussi vive qu'elle pût être, était soigneusement contenue, afin que l'ordonnance majestueuse du style ne fût pas compromise.

Le narrateur commençait par expliquer comment, par devoir professionnel, il s'était décidé à défendre une espionne. Il fallait un avocat : Freya était étrangère; l'opinion publique, montée par les descriptions exagérées que les journaux avaient faites de sa beauté, de ses bijoux, manifestait une hostilité féroce et réclamait un prompt châtiment. Personne ne voulait se charger de la défense de l'accusée, et c'était pour cela même qu'il avait, lui, sans crainte de l'impopularité, accepté de la défendre. Dans cette décision désintéressée, Ferragut crut démêler le geste d'un vieillard galant, auquel la beauté de Freya avait probablement fait impression. Enfin ce procès était un véritable événement parisien, susceptible de communiquer une certaine notoriété romanesque à celui qui le plaiderait.

Quelques paragraphes de plus, et le marin se rendit compte

que le maître avait fini par s'éprendre de sa cliente. Jusqu'à sa dernière heure, cette femme avait exercé autour d'elle son pouvoir de séduction. L'espoir d'un succès professionnel, entrevu primitivement par l'avocat, ne fut pas long à s'évanouir. La défense de Freya était impossible. Quand on l'interrogeait sur sa vie antérieure, elle fondait en larmes, ou bien elle demeurait immobile, silencieuse, les yeux perdus dans le vague, comme si le sort d'une autre femme eût été en question. Les juges militaires n'avaient pas besoin de ses aveux : ils connaissaient en détail son existence pendant la guerre et durant les dernières années de la paix. Jamais les policiers envoyés à l'étranger n'avaient travaillé avec tant de rapidité et de succès. Une heureuse chance, mystérieuse, infaillible, les guidait dans leurs recherches. On fut éclairé sur tous les faits et gestes de Freya. On se procura toutes les données sur sa personnalité d'agent secret, on connut le numéro sous lequel elle était désignée au bureau central de Berlin, les sommes qu'elle avait reçues, les informations qu'elle avait envoyées durant les derniers mois. Des documents écrits de sa propre main, démontrant irréfutablement sa culpabilité, étaient venus se placer dans son dossier sans qu'on sût par qui ils avaient été envoyés.

Chaque fois que le juge d'instruction mettait devant les yeux de Freya une de ces preuves, elle regardait son avocat avec désespoir :

— Ce sont eux, — gémissait-elle. — Eux, qui veulent ma mort.

Le défenseur était du même avis. La police avait connu la présence de Freya en France par une lettre que ses chefs lui avaient adressée de Barcelone. Cette lettre, maladroitement maquillée, était déchiffrable au moyen d'une clef que le contre-espionnage français connaissait depuis longtemps. Il ne pouvait subsister aucun doute : un pouvoir mystérieux avait cherché à se débarrasser de cette femme et, en l'envoyant dans un pays ennemi, on l'avait envoyée à la mort.

La comparution devant le Conseil de guerre avait été douloureuse et dramatique. Freya qui, jusqu'alors, avait paru déprimée par le régime de la prison, sembla s'éveiller lorsqu'elle se vit en face d'une demi-douzaine d'hommes graves, en uni-

forme. Elle eut d'abord l'attitude de toute femme belle et coquette. Elle connaissait son pouvoir physique. Ces militaires transformés en juges lui rappelaient les hommes qu'elle avait vus dans les thés ou dans les bals des palaces. Est-il un Français qui puisse résister à l'attraction féminine?

Elle avait su sourire et, aux premières questions qu'on lui avait posées, elle avait répondu avec une modestie gracieuse, en promenant des yeux faussement candides sur les officiers assis derrière la table présidentielle.

Mais il y avait dans l'atmosphère quelque chose de froid et d'hostile qui paralysa vite ses sourires et fit perdre tout leur pouvoir à ses paroles et à ses regards. Les fronts s'inclinaient sous le poids de sévères pensées : en cet instant, tous les hommes lui semblaient vieillis de trente ans. En dépit de ses efforts, elle ne leur apparaissait pas telle qu'elle était. Leurs admirations et leurs désirs, ils les avaient laissés de l'autre côté de la porte. Freya comprit qu'elle avait cessé d'être une femme : elle n'était plus qu'une accusée.

Elle accumula les mensonges, avec l'effronterie et l'illogisme de ceux qui sentent leur vie en danger. Il fallut lui relire ses premières déclarations, qu'elle en était venue à démentir; il fallut produire de nouveau les preuves tangibles dont elle se refusait à admettre l'existence, et évoquer son passé entier, avec des précisions irréfutables dont l'origine demeurait inconnue.

— Ce sont eux qui ont tout fait! Ils ont abusé de moi! Je vais vous dire ce que je sais.

L'avocat, dans sa relation, était fort réservé sur le procès. Le secret professionnel et le devoir patriotique l'empêchaient d'être plus explicite. Le Conseil avait duré depuis le matin jusqu'à la nuit, et Freya avait révélé à ses juges tout ce qu'elle savait. Puis son défenseur avait parlé, essayant de légitimer un adoucissement de peine. Certes la culpabilité de cette femme était indiscutable, et les maux qu'elle avait causés considérables. Mais il fallait lui laisser la vie, en échange des révélations importantes qu'elle avait faites. Et puis, il fallait tenir compte de la légèreté de son caractère... et de la vengeance qu'avaient exercée sur elle les ennemis du pays...

Aux côtés de Freya, l'avocat avait attendu, bien avant

dans la nuit, la décision du tribunal. Celle qu'il avait défendue paraissait animée par l'espérance. Elle recommençait d'être une femme; elle s'entretenait bien tranquillement avec lui, souriait aux gendarmes chargés de la garder, faisait l'éloge de l'armée. « Les Français sont chevaleresques; ils sont incapables de tuer une femme... »

Le maître, lui, ne fut pas surpris lorsqu'il vit la mine triste et sévère des officiers revenant de la délibération. Ils paraissaient mécontents de leur décision, bien que la sérénité du devoir accompli se peignît sur leurs visages Celui qui était chargé de lire la sentence éleva la voix avec une assurance légèrement feinte : « A mort! » Freya était condamnée à être fusillée; les attendus ne manquaient pas : renseignements livrés à l'ennemi, ayant provoqué la mort de milliers d'hommes, vaisseaux torpillés grâce aux indications fournies par elle... Elle était la cause de la perte de familles sans défense.

L'espionne remuait doucement la tête en entendant énumérer ses propres crimes; pour la première fois, leur énormité lui apparut; en son âme elle reconnaissait qu'un terrible châtiment ne serait pas immérité. Mais en même temps, elle espérait un pardon magnanime, une miséricorde galante... car il s'agissait d'elle.

Lorsque la sentence fut prononcée, Freya poussa un cri et, pâle comme une morte, s'appuya sur son avocat.

— Je ne veux pas mourir! Je ne dois pas mourir! Je suis innocente!

Elle hurla son innocence, mais ce sursaut désespéré de son instinct de conservation n'avait point valeur de preuve... En femme qui se raccroche à toutes les chances de salut, elle écouta avidement les conseils de son défenseur. Il restait le recours en grâce : peut-être le président de la République ferait-il preuve de clémence? Et elle signa ce recours avec une soudaine espérance. L'avocat alla voir certains de ses confrères qui étaient des personnages politiques importants, et obtint un délai de deux mois avant l'exécution de la sentence. Il était obsédé par le désir de sauver sa cliente. Toute son activité, toute son influence, il les avait mises au service de cette cause.

« Amoureux! Amoureux comme toi! » murmurait une voix railleuse à l'oreille de Ferragut.

Les journaux protestèrent contre ce retard apporté à l'exécution de la sentence. Le nom de Freya Talberg en vint à être mis en avant comme une preuve de la faiblesse du gouvernement. Les femmes surtout se montraient implacables.

La prisonnière, comme si elle se fût rendu compte de cette indignation du public, en vint à considérer sa mort comme très prochaine. Petit à petit, cet amour de la vie, qui la poussait aux mensonges et aux délirantes dénégations, commençait à l'abandonner. C'était en vain que le maître essayait encore de lui faire espérer une grâce.

— C'est inutile. Je dois mourir. Je mérite d'être fusillée. J'ai causé de grands maux. J'ai horreur de moi-même lorsque je songe à tous les crimes énumérés dans la sentence. Et il y en a d'autres encore qu'ils ignorent. La solitude m'a ouvert les yeux et je me vois telle que je suis. Quelle honte! Je dois m'en aller. Que me reste-t-il à faire en ce monde?

« Ce fut alors, cher monsieur, continuait l'avocat, qu'elle me parla de vous, des circonstances dans lesquelles vous vous étiez connus, du mal qu'elle vous avait fait sans le vouloir. »

Convaincu de l'inutilité de ses tentatives, le maître sollicita une dernière faveur. Freya désirait qu'il l'accompagnât le jour de l'exécution : cette présence lui donnerait du sang-froid. Et les membres du gouvernement promirent à leur collègue du barreau de lui permettre d'assister à l'exécution du jugement.

Un matin, vers trois heures, l'avocat était plongé dans son plus profond sommeil, lorsqu'il fut éveillé par des envoyés de la préfecture de police. L'exécution devait avoir lieu à l'aube : la décision avait été prise à la dernière heure, afin que les journalistes ne fussent informés qu'après l'événement.

Une automobile emporta l'avocat et ses compagnons, à travers un Paris silencieux et lugubre, jusqu'à la prison de Saint-Lazare. Des réverbères, aux verres bleuis, coupaient de leur vacillante lumière l'obscurité des rues. Dans la prison attendaient déjà d'autres fonctionnaires de la police et un grand nombre d'officiers, représentants de la justice militaire.

La condamnée dormait dans sa cellule, ignorant ce qui allait se passer.

A la file, ceux qui étaient chargés de l'éveiller, suivirent les couloirs de la prison. Sombres, hésitants, ils se poussaient les uns les autres avec des gestes nerveux. Une porte s'ouvrit. Sous la veilleuse de sa cellule, Freya leur apparut : elle dormait. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle eut, en se voyant entourée de tous ces hommes, une expression d'épouvante.

— De la fermeté, Freya, — dit le directeur de la prison. — Votre pourvoi a été rejeté.

— Du courage, ma fille! — dit l'aumônier.

La terreur de Freya ne dura que quelques secondes. Le cerveau tout engourdi encore, l'horrible réveil l'avait surprise. Mais elle redevint maîtresse d'elle-même et la tranquillité réapparut sur son visage.

— Il faut mourir? — demanda-t-elle — L'heure est déjà venue? C'est bien. Qu'on me fusille. Je suis prête.

Quelques hommes détournèrent la tête pour cacher leurs yeux.

Elle dut sortir de son lit en présence de deux gardiens. On craignait qu'elle n'attentât à sa vie. Elle demanda à son avocat de rester dans la cellule, comme pour atténuer la gêne de s'habiller devant deux inconnus.

En lisant ces lignes, Ferragut devina la douleur et l'admiration du maître. Celui-ci avait vu Freya, à moitié nue, se coiffant pour la dernière fois.

« Adorable créature! Et si belle! Elle était née pour l'amour et le luxe, et elle allait mourir, déchirée par les balles, comme un rude soldat! »

La coquetterie qu'elle avait manifestée durant ses dernières heures faisait l'admiration de l'avocat. Elle voulait mourir comme elle avait vécu, portant sur elle tout ce qu'elle avait de mieux. Aussi, sentant que le moment de l'exécution approchait, avait-elle fait venir, quelques jours auparavant, ses bijoux et le costume qu'elle portait au moment où on l'avait arrêtée, lors de son retour de Brest.

Son défenseur la décrivait, revêtue d'une robe de soie gris-perle, de souliers et de bas mordorés, d'un manteau de fourrures; un grand chapeau à plumes la coiffait. De plus

elle portait son collier de perles; à ses oreilles brillaient ses émeraudes, à ses doigts tous ses brillants.

Elle tenta d'utiliser comme miroir les vitres de la fenêtre, que la nuit rendait noires, et un triste sourire crispa ses lèvres.

— Je meurs comme un militaire! dans mon uniforme, — dit-elle à son avocat.

Dans l'entrée de la prison, sous l'éclatante lumière artificielle, cette femme empanachée, couverte de bijoux, marcha avec aisance au milieu des hommes vêtus de noir ou de bleu qui l'entouraient. Un parfum léger, souvenir des temps heureux, se dégageait encore de sa robe.

Deux religieuses, qui l'avaient assistée les jours précédents, paraissaient plus émues qu'elle. Elles tentaient de l'exhorter et, en même temps, elles battaient des paupières pour retenir leurs larmes. L'aumônier n'était pas moins ému.

Une semaine auparavant, Freya avait connu de longues hésitations : recevrait-elle un pasteur protestant ou un prêtre catholique? Sa vie cosmopolite ne lui avait pas laissé le temps de se choisir une religion. Elle avait fini par se décider pour le dernier qui lui semblait plus simple, plus communicatif...

On lut à la condamnée la sentence, le rejet de son pourvoi. Puis on lui demanda de signer ces pièces.

Un colonel lui dit alors qu'elle pouvait disposer de quelques minutes pour écrire à sa famille, à ses amis, ou pour dicter ses dernières volontés.

— A qui écrire?— dit Freya. — Je n'ai pas un seul ami au monde.

« Ce fut alors, continuait l'avocat, qu'elle prit la plume, comme si un souvenir lui était soudain revenu à l'esprit; elle écrivit quelques lignes : elle pensait à vous, capitaine; sa dernière lettre a été pour vous, mais elle ne l'a pas terminée, car elle a craint qu'elle ne vous parvînt pas. Elle avait d'ailleurs du mal à écrire : la main était nerveuse. Elle préféra parler. Elle me demanda de vous envoyer une longue, très longue lettre, pour vous raconter les dernières heures de sa vie, et je dus lui jurer que je m'acquitterais de cette commission. »

A partir de cet instant, le maître n'avait plus vu les choses que confusément. L'émotion le bouleversait. Mais il se sou-

venait des dernières paroles que Freya avait prononcées en sortant de la prison :

— Je ne suis pas Allemande, — avait-elle répété à plusieurs reprises aux officiers. — Je ne suis pas Allemande.

La mort était pour elle un souci secondaire. Ce qu'elle voulait, avant tout, c'était qu'on ne la crût pas Allemande.

L'avocat se vit dans une automobile avec des hommes qu'il connaissait à peine. D'autres voitures précédaient et suivaient la sienne. Dans l'une, se trouvait Freya avec les religieuses et l'aumônier.

Une faible clarté blanchissait le ciel, dessinant les arêtes des toits. Les rues sombres commençaient à s'animer petit à petit. Les premiers ouvriers qui se rendaient à leur travail, les mains dans les poches, les marchands qui revenaient des halles, poussant leurs petites voitures, tournaient la tête avec intérêt, suivant des yeux ce défilé de voitures rapides : peut-être était-ce une noce matinale? Peut-être une bande joyeuse revenant d'une fête de nuit? Plusieurs fois le cortège dut arrêter sa marche, la route se trouvant barrée par une suite de charrettes couvertes de montagnes de légumes. Malgré son émotion, le maître se rendit compte du chemin que suivait l'automobile : la place de la Nation, la barrière, l'avenue de Vincennes et sa forteresse historique. Enfin l'on arriva au champ de tir.

En descendant d'automobile, l'avocat vit une grande étendue herbeuse; deux compagnies de soldats s'y trouvaient rangées. Les autres voitures étaient arrivées quelques minutes auparavant. D'un groupe de personnes déjà descendues venait de se détacher Freya, laissant en arrière les religieuses et les inspecteurs qui l'escortaient.

La lumière de l'aube, bleuâtre et froide, comme un reflet d'acier, éclairait les deux masses d'hommes séparées par une sorte de large passage, à l'extrémité duquel apparaissait un poteau planté en terre. Un peu plus loin, on apercevait deux chevaux attelés à un fourgon sombre et quelques hommes vêtus de noir.

A l'arrivée de Freya, retentit un commandement, et les tambours et les clairons qui se trouvaient devant les deux troupes commencèrent de se faire entendre. Un bruit sec de

fusils : les soldats présentaient les armes. On entendit un air de gloire; semblable à ceux qui saluent le chef de l'État, un général, le drapeau... C'était un hommage à la justice majestueuse et sévère, un hymne à la patrie implacable... Tout d'abord l'espionne le comprit, mais ensuite elle voulut croire que c'était à elle-même que s'adressait cette réception triomphale. Saluée par les clairons et les tambours, Freya passa entre les deux rangs de fusils avec une dignité de reine.

Un sentiment tout proche de celui qu'elle avait ressenti jadis lorsqu'on l'avait applaudie au théâtre l'animait... Ces hommes s'étaient levés en pleine nuit, et étaient venus là pour elle. Les cuivres et les tambours retentissaient pour elle... La discipline pouvait donner aux visages un aspect grave et froid, Freya n'en avait pas moins la certitude d'être trouvée belle : elle devinait le désir qui passait dans les yeux immobiles. La peur de la mort s'évanouissait sous la caresse de cette fausse gloire. N'allaient-ils pas l'admirer, tous ces soldats glorieux qui lui rendaient le plus grand des honneurs? Elle sentait qu'il lui fallait être sublime et tomber avec art, comme sous les feux de la rampe. Sa démarche assurée était celle d'une déesse chasseresse, son regard parfois s'arrêtait sur quelques-uns de ces yeux qui la fixaient. L'illusion de son triomphe la faisait avancer, orgueilleuse et sereine; on eût dit qu'elle passait en revue ses troupes.

— Nom de Dieu! quelle allure! — s'écria, derrière l'avocat, un jeune officier, admirant la sérénité de Freya.

Lorsqu'elle arriva près du poteau, un extrait de la sentence lui fut lu : on l'informait que justice allait s'accomplir.

Le seul effet qu'eut cette lecture sur Freya fut de lui inspirer la crainte que cessassent de se faire entendre clairons et tambours. Mais ils continuèrent de retentir, et leur éclat belliqueux lui donna la même impression de chaleur réconfortante qu'un vin généreux.

Un peloton de caporaux et de soldats — douze fusils — s'était détaché des troupes. Un sous-officier à la moustache blonde, petit, délicat, le commandait. Freya le contempla un moment, le trouvant intéressant; mais le jeune homme évita son regard. D'un geste de reine de théâtre, Freya repoussa le bandeau blanc dont on voulait lui couvrir les yeux. Ce

n'était pas nécessaire! Les religieuses s'éloignèrent d'elle pour toujours. Quand elle fut seule, deux gendarmes commencèrent à l'attacher, le dos contre le poteau.

« On m'a dit, continuait le narrateur, que, pour me saluer, elle me fit un dernier geste de la main avant d'être liée. Mais je n'ai pas vu. Je ne pouvais pas voir. C'était trop pour moi! »

Ce qui s'était passé ensuite, d'autres témoins le lui avaient raconté. Les clairons et les tambours continuaient de résonner. Freya, extrêmement pâle, souriait comme si elle eût été ivre. La brise de l'aurore faisait ondoyer les plumes de son chapeau. Lorsque les fusils se couchèrent, à une distance de huit mètres, tous visant le cœur, elle parut saisir toute l'horreur de la réalité. Elle poussa un cri, les yeux exorbités; ses joues se couvrirent de larmes. Elle tira sur ses liens avec une farouche vigueur :

— Pardon! Pardon! Je ne veux pas mourir!

Le sous-officier leva son sabre et l'abaissa rapidement... Une décharge.

Freya se plia, son corps glissa le long du poteau puis s'abattit sur le sol. Les balles avaient coupé les cordes qui la retenaient.

Son chapeau, comme s'il eût soudain acquis une vie propre, avait sauté de sa tête et était allé tomber à quelques mètres de là.

Un revolver à la main, un adjudant se détacha du peloton. Le coup de grâce. Ses pieds s'immobilisèrent au bord de la mare de sang qui se formait autour de l'exécutée. Serrant les lèvres, il s'inclina sur elle et, de l'extrémité du canon, souleva les cheveux qui étaient tombés sur une de ses oreilles. Elle respirait encore. Il tira dans la tempe. Le corps se contracta une dernière fois, puis demeura immobile: ce n'était plus qu'un cadavre.

Des ordres retentirent. Les deux compagnies se formèrent en colonne, puis, au son de la musique, vinrent défiler devant le corps de la morte...

Freya avait été enterrée au cimetière de Vincennes dans le coin des condamnés. Ni une fleur, ni une inscription, ni une croix. L'avocat n'était pas sûr de pouvoir retrouver la sépulture, si, par hasard, il était nécessaire de la chercher.

Cette lecture plongea Ulysse dans une douloureuse stupeur. Ainsi Freya était morte! Ainsi il n'aurait plus à redouter de la voir surgir sur son navire, lorsqu'il ferait escale dans quelque port.

Et, plus violents que jamais, réapparurent les sentiments si opposés qui le tourmentaient :

« Combien d'hommes, pensait-il, sont morts par sa faute! Son exécution était inévitable. Il faut débarrasser la mer des bandits qui l'infestent. »

Et, en même temps, le souvenir de Naples, de cette vie recluse de harem où il avait goûté de si puissantes voluptés, revenait à son esprit. Il revoyait sa maîtresse dans toute la splendeur de sa nudité d'ivoire, dansant et sautant d'un côté à l'autre du vieux salon. Et ce corps modelé par la Nature dans un moment d'enthousiasme n'existait plus! Ce n'était plus qu'un amas de chairs décomposées!

Les jours suivants, Ferragut fut tourmenté par de funèbres visions. Il lui semblait à chaque instant voir apparaître le visage de la morte. Intarissable un lourd sang noir coulait d'une de ses tempes délicates. D'étranges inquiétudes se mêlaient à ces sombres images. Ulysse avait le pressentiment de sa propre fin. Les lettres de Toni reçues en même temps que le pli de l'avocat faisaient allusion aux nombreux cadavres que la mer rejetait sur les côtes d'Espagne : chaque jour les attentats des sous-marins se multipliaient. Ulysse, que les Allemands mettaient tant d'acharnement à poursuivre, ne finirait-il pas lui aussi par être du nombre des victimes? Le mieux ne serait-il pas décidément de retourner vivre paisiblement en Espagne? Un jour Ulysse y fut presque décidé, mais il repoussa bien vite cette idée. Qu'irait-il faire à Barcelone? La douceur du foyer il savait bien pourtant qu'il ne pourrait plus la goûter. Une profonde lassitude s'empara alors de lui : son existence lui sembla dénuée de raison, de but. L'amour il ne le souhaitait plus. L'argent? Il ne savait que faire de celui qu'il avait gagné. Le seul être qui eût pu lui rendre le goût de la vie, c'était son fils... Hélas! son fils!... Mais une pensée lui vint qui lui rendit la force et l'énergie. Il pouvait encore être utile. Il pouvait travailler pour la cause

de la liberté, de la civilisation! La guerre à laquelle il était mêlé devait préparer l'avènement d'une humanité meilleure. Il fallait vaincre les champions de la force brutale, combattre pour la cause des races latines et de la civilisation méditerranéenne. Ce n'était plus pour se venger que Ferragut devait poursuivre sa vie de périls et de luttes. Dorénavant il ne voulait plus combattre que pour son idéal.

Un matin, Ferragut reçut l'ordre de partir. Pour l'instant, il devait gagner Gibraltar et y prendre la cargaison d'un vapeur qui n'avait pu poursuivre sa route. Peut-être, en quittant le détroit, irait-il une fois de plus à Salonique.

Jamais le capitaine du *Mare Nostrum* n'avait entrepris un voyage avec autant d'allégresse. Il croyait laisser à terre pour toujours le souvenir de la femme fusillée qui, presque toutes les nuits encore, venait le hanter.

De Marseille, il dirigea le bateau tout droit sur le cap San Antonio. Il s'éloignait ainsi des côtes et traversait les régions les plus solitaires de la Méditerranée.

Un soir l'équipage vit quelques montagnes, que la distance revêtait d'une teinte bleutée, se profiler à l'horizon : c'était l'île de Majorque. Pendant la nuit, au ras de l'horizon obscur, glissèrent les phares d'Iviça et de Formentera. Au lever du soleil, une tache verticale couleur de rose, semblable à une langue de feu, apparut sur la ligne de mer. C'était la puissante masse du Mongo, le cap Ferrarius des anciens. Au pied de ses contreforts, se trouvaient le village des grands-parents d'Ulysse, la maison où s'étaient écoulés les meilleurs jours de son enfance...

Jusqu'au soir, le *Mare Nostrum* suivit de très près la côte. Le capitaine connaissait cette mer comme un propriétaire peut connaître un sien étang... Il se plaisait à conduire son navire par des fonds dangereux. On apercevait des écueils si proches de la surface qu'il semblait miraculeux de ne les point heurter. C'est à peine s'il y avait par endroits deux mètres entre la quille du navire et ces rochers. Bientôt l'eau dorée prit une teinte plus sombre, et le navire poursuivit sa route au-dessus de profondeurs énormes.

Un soleil d'automne rougissait les montagnes jaunâtres

du littoral : montagnes sèches et odorantes, couvertes d'herbes aux parfums pénétrants que l'on percevait à de grandes distances. Dans tous les replis de la côte apparaissaient des groupes de maisons blanches.

Ferragut contempla le village de ses grands-parents. C'était là qu'était Toni; peut-être, de la porte de son habitation, voyait-il passer le vapeur; peut-être, surpris, ému, le reconnaissait-il.

Un officier français qui se tenait, immobile, sur la passerelle, aux côtés d'Ulysse, exprima l'admiration que lui inspirait la beauté de la lumière et de la mer. Pas un nuage au ciel; tout, au-dessus comme au-dessous d'eux, était bleu, d'un bleu pur, dont les franges d'écume dessinées le long des dentelures de la côte et la large et scintillante avenue d'or que traçait le soleil sur les eaux, rompaient seules l'uniformité. Une troupe de dauphins jouait autour du bateau, comme s'ils eussent fait cortège à des divinités marines.

— Si la mer était toujours ainsi, — dit le capitaine, — quelle merveilleuse destinée serait celle du marin!

Du pont, l'équipage voyait les gens de terre courir et se grouper, attirés par le spectacle inusité d'un vapeur passant à portée de la voix.

Accoutumés aux côtes escarpées de l'Océan et à leurs éternels brisants, les matelots bretons s'étonnaient de cette navigation facile accomplie aussi près de terre. Pour un vapeur conduit par un autre commandant, il eût d'ailleurs été dangereux de se tenir aussi près de la côte. Ferragut se divertissait à donner aux officiers qui se trouvaient sur la passerelle de sinistres renseignements. Il indiquait les écueils cachés. Ici s'était perdu un transatlantique italien allant à Buenos-Aires... Plus loin, un quatre-mâts s'était échoué et avait perdu sa cargaison... Ulysse, qui savait, à quelques centimètres près, combien il y avait d'eau entre les pointes des roches sous-marines et la quille de son navire, se faisait presque un point d'honneur de rechercher les fonds les plus difficiles.

Le vapeur se trouvait dans la zone dangereuse de la Méditerranée. C'était là que les sous-marins allemands se tenaient à l'affût des convois français et anglais naviguant à l'abri de

la côte espagnole. Pour Ferragut, les obstacles épars sous l'eau constituaient la meilleure des défenses contre leurs attaques.

Bientôt, à l'arrière du navire, le cap Ferrarius s'estompa jusqu'à n'être plus qu'une ombre à l'horizon. Dans le lointain défilèrent la côte de la Marina, le cap Huertas, le port d'Alicante, et le cap de Santa Pola. A la fin de l'après-midi, le *Mare Nostrum* fut à la hauteur du cap Palos et dut, pour le doubler, gagner la haute mer. On allait faire route ensuite vers le Sud-Ouest jusqu'au cap Gata... Le lendemain on serait à Gibraltar.

— C'est ici, — dit Ferragut à l'un des officiers, — que, la plupart du temps, les ennemis se tiennent. Si, avant la nuit, nous n'avons pas fait de mauvaise rencontre, notre voyage se terminera heureusement.

Le bateau s'était éloigné du rivage; c'était à peine si l'on pouvait encore distinguer la côte basse. Seule restait visible, à l'avant, l'arête saillante du cap, émergeant comme une île.

Caragol apparut avec un plateau sur lequel fumaient deux tasses de café. Il ne voulait céder à aucun marmiton l'honneur de servir le capitaine quand il était sur le pont.

— Que penses-tu de ce voyage? — demanda gaiement Ferragut avant de boire. — Arriverons-nous heureusement?

Le cuisinier eut un geste de mépris.

— Il ne se passera rien, j'en suis sûr... Quelqu'un veille pour nous, et...

Il fut interrompu. Le plateau lui échappa des mains, il tituba comme un homme ivre et alla aplatir son ventre contre le garde-fou de la passerelle.

— Christ du Grao!

Ferragut, lui aussi, laissa tomber la tasse qu'il portait à sa bouche; et l'officier français, qui était assis sur un banc, eut le corps plié en deux. Quant au timonier, avec une crispation d'étonnement et de terreur, il dut se cramponner à la barre.

Tout le bateau trembla, de la quille à la pointe des mâts, de l'étrave à la poupe, comme si d'invisibles tenailles venaient soudain de l'immobiliser, en pleine course.

Le capitaine tenta de s'expliquer l'accident : « Nous aurons touché un écueil que je ne connais pas, se dit-il; quelque chose qui ne figure pas sur les cartes... »

En moins d'une seconde l'événement le détrompa. Un fracas de tonnerre déchira l'air bleu. Près de l'avant, s'éleva une colonne de vapeurs jaunâtres au centre de laquelle se déploya en éventail une gerbe d'objets noirs, de morceaux de bois déchiquetés, de fragments de tôle, de cordages enflammés.

Ulysse ne doutait plus : le vapeur venait de recevoir une torpille. Son regard anxieux scruta la surface.

— Ici! Ici! — dit-il en tendant la main.

Il venait de distinguer la trace légère d'un périscope qu'aucun de ses hommes ne parvenait encore à apercevoir.

Il descendit de la passerelle, ou plutôt il se laissa glisser jusqu'au pont et courut à l'arrière.

— Ici!... Ici!...

Tranquilles, flegmatiques, les trois canonniers étaient près de leur pièce, et, la main au-dessus des yeux, s'efforçaient de distinguer le point que leur montrait le commandant...

Aucun d'eux ne remarqua l'inclinaison que le pont prenait lentement... Ils introduisirent le premier obus dans la culasse tandis que le pointeur s'efforçait de distinguer le petit bâton noir perdu dans les ondulations de l'eau.

Le bateau subit un nouveau choc, aussi violent que le précédent. Il gémit tout entier dans un frémissement d'agonie. Les tôles vibraient et se disjoignaient. Les vis, les boulons sautaient sous la secousse. Un second cratère s'ouvrit au centre du navire, projetant cette fois dans sa gerbe fumeuse des membres humains déchiquetés.

Le capitaine devina que toute résistance serait vaine. Il sentait sous ses pieds le cataclysme qui se produisait : avec un mugissement d'écume, l'eau se ruait en trombe dans l'espace compris entre la quille et le pont, entraînait tout, défonçait les cloisons étanches, arrachait les portes de sûreté de leurs gonds. La cavité pleine d'air, flottante et légère, devenait un cercueil d'eau et de plomb et commençait de couler.

Le canon tira son premier obus. La détonation parut à Ferragut pleine d'ironie. Lui seul se rendait compte de l'état du navire.

— Aux canots! — cria-t-il. — Tout le monde aux canots!

Une trépidation furieuse secoua le pont. C'était le râle d'agonie des machines; par la cheminée s'échappait un torrent de

fumée épaisse comme de l'encre. Les chauffeurs parurent sur le pont; dans leurs visages noircis, les yeux s'agrandissaient d'épouvante. L'inondation, crevant les parois d'acier, commençait d'envahir leurs domaines.

— Aux canots!... Les canots à la mer!

Sans penser un seul instant à lui-même, le capitaine, anxieux de voir tout l'équipage embarqué, criait ses ordres.

Il ne lui venait pas à l'idée que son sort à lui pût être différent de celui du navire. De plus, dissimulé sous les flots, l'ennemi était là qui, pour contempler son œuvre, se montrerait en temps opportun... Peut-être chercherait-il, dans les canots de sauvetage, le capitaine Ferragut, pour l'emmener comme une prise triomphale... Non! il préférait renoncer à la vie.

Les matelots avaient dégagé deux canots et s'apprêtaient à les mettre à l'eau lorsque, avec la déconcertante rapidité d'un cataclysme de la nature, la catastrophe se produisit : formidable, une explosion retentit, semblant réduire le monde entier en miettes. Et Ferragut sentit que le pont se dérobait sous ses pieds. Il regarda autour de lui. L'avant n'existait plus : il avait disparu sous l'eau, et une vague mugissante s'avançait sur le pont, écrasant tout sous son rouleau d'écume. Quant à l'arrière, il bascula soudain et se mit à monter, monter... Ce fut bientôt une côte, un raidillon de montagne, au sommet duquel se dressait, comme une girouette, le mâtereau blanc du pavillon.

Ulysse, pour ne point tomber, tenta de s'accrocher à une corde, à une pièce de bois, à quelque objet qui demeurât fixe; mais ses efforts furent inutiles : il se sentit entraîné, happé, frappé, dans une obscurité mugissante et tourbillonnante. Un froid de mort paralysa ses membres. Ses yeux fermés virent un ciel rouge, un ciel de sang semé d'étoiles noires. Tandis que son corps culbutait dans l'ombre, un bourdonnement formidable martelait ses oreilles. Il eut confusément l'impression qu'un gouffre immense s'était ouvert au fond de la mer et que toutes les eaux des océans s'y ruaient, gigantesque tourbillon au centre duquel il tournoyait...

« Je vais mourir... Je suis mort! » pensait-il.

Et, bien qu'il fût résigné à mourir, il agita désespérément les jambes, cherchant à échapper à la molle étreinte de ces

eaux traîtresses. Il sentit alors qu'au lieu de descendre, il montait, et bientôt, il put ouvrir les yeux : il avait atteint la surface.

Il n'avait aucune notion du temps passé dans l'abîme. Quelques minutes au plus, évidemment, puisqu'il ne pouvait rester plus longtemps en plongée... Aussi fut-il stupéfait des changements qui s'étaient produits dans un temps aussi court.

Il crut qu'il faisait déjà nuit. Peut-être, dans les couches supérieures de l'atmosphère, les dernières lueurs du soleil brillaient-elles encore, mais au ras de l'eau, il n'y avait qu'une clarté crépusculaire, une faible pénombre de cave.

La surface presque plane, aperçue du pont quelques minutes auparavant, de longues vagues maintenant la ravinaient, qui, par instants, enveloppaient de nuit le naufragé. Chacune d'elles était une colline qui se dressait devant ses yeux, limitant sa vue à un espace de quelques mètres. Lorsqu'il s'élevait jusqu'à leur faîte, il pouvait, d'un coup d'œil rapide, embrasser la mer solitaire, où ne se profilait plus l'élégante silhouette du vapeur. De minces masses noires flottaient éparses, les unes s'en allant inertes à la dérive, les autres agitant des bras vers le ciel. Sans doute imploraient-elles quelque secours, mais le désert d'eau étouffait les cris les plus furieux ou les transformait en faibles bêlements.

Du *Mare Nostrum*, rien n'était plus visible, pas même le sommet de la cheminée, pas même la pointe d'un mât : l'abîme avait tout englouti... Ferragut en arriva à se demander si jamais son navire avait existé.

Il nagea vers un madrier qui flottait près de lui et y appuya ses bras. Il pouvait rester des heures entières dans l'eau, mais lorsque aucun vêtement ne l'alourdissait, que la côte était proche et qu'il avait la certitude de pouvoir regagner la terre ferme pour peu qu'il le désirât... Il lui fallait aujourd'hui se soutenir tout habillé; ses chaussures lui semblaient de plomb.

Et partout, de l'eau! A l'horizon, pas un vaisseau qui pût le recueillir... Le télégraphiste du bord, surpris par la rapidité de la catastrophe, n'avait pu donner l'alarme.

Ferragut dut en outre se défendre contre les autres épaves. Il lui fallut éviter les tonneaux qui roulaient, entraînés par

les lames : un seul choc contre leur masse eût suffi à l'envoyer au fond de la mer.

Soudain apparut, entre deux vagues, une espèce de monstre aveugle qui avançait en frappant furieusement les eaux de ses nageoires... Il passa près de Ferragut et celui-ci se rendit compte qu'il n'avait affaire qu'à un homme. Mais l'autre s'éloigna : et, alors seulement, Ferragut reconnut l'oncle Caragol.

Le vieillard nageait comme nagent les fous et les gens ivres : à chaque brasse, il fournissait un effort surhumain qui faisait sortir de l'eau la moitié de son corps. Il regardait devant lui comme s'il eût pu voir et, croyant se diriger vers la côte, avançait tout droit, sans hésiter, vers la haute mer :

— Père saint Vincent! — mugissait-il. — Christ du Grao!

Ce fut en vain que le capitaine l'appela. L'autre ne l'entendit point et continua de nager avec une inébranlable foi, entrecoupant de sourds mugissements ses pieuses invocations.

Un tonneau, par la pente opposée, remontait la crête d'une vague. La tête du nageur aveugle se trouva sur son chemin... Un choc... « Père saint Vincent! » Et, la tête rougie de sang, la bouche pleine de sel, Caragol disparut.

Ferragut ne tenta même pas de partir à la nage. La terre était trop loin pour les bras d'un homme : impossible de l'atteindre. Et pas un seul canot du vapeur qui n'eût coulé à pic... Son unique espoir, vague et chimérique, était qu'un navire découvrît les naufragés et les sauvât.

Il s'en fallut de peu que cette illusion ne se réalisât. De la crête d'une vague, il put voir une embarcation, noire, longue et basse sur l'eau, sans cheminée ni mâts, qui naviguait lentement parmi les épaves. Il reconnut un sous-marin. Sur son dos se détachaient en noir des silhouettes humaines. Il crut entendre des cris :

— Ferragut!... Où est le capitaine Ferragut?

Ah! non! mieux valait mourir! Et il se tint allongé contre le madrier, la tête inclinée comme s'il eût été noyé.

Bientôt, quand la nuit tomba, il entendit d'autres cris; mais c'étaient des appels au secours, des cris d'angoisse, des clameurs de mort. Les sauveteurs n'avaient cherché que lui, abandonnant les autres.

Il perdit la notion du temps. Un froid mortel le paralysa.

Ses mains, transies, engourdies, se détachaient du madrier, et il n'arrivait à le ressaisir que par des prodiges de volonté.

Les autres naufragés avaient eu la précaution, dès le début du torpillage, de mettre leurs ceintures de sauvetage. Grâce à elles, ils prolongeraient leur agonie de quelques heures. Peut-être, s'ils résistaient jusqu'au lever du soleil, pourraient-ils être découverts par quelque bateau... mais lui?

Soudain, il se souvint du Triton... Son oncle, lui aussi, était mort en mer : c'était, dans la famille, le sort des plus audacieux. Pendant des siècles, la mer avait été la tombe des Ferragut : ce n'était pas pour rien qu'ils l'appelaient : « notre mer ».

Ferragut songeait que peut-être les courants avaient entraîné le Triton jusqu'au point où lui-même se trouvait maintenant. Peut-être l'avait-il sous les pieds... Ces pieds qui le tiraient avec une force irrésistible... Ses mains, sans vigueur maintenant, se détachaient de la pièce de bois.

— Oncle!... Oncle!

Il lui sembla que, ce cri, il l'avait poussé de ce même ton craintif qu'il avait, enfant, pour implorer le Triton lorsque celui-ci lui apprenait à nager. Ses mains anxieusement cherchèrent cette île de muscles vigoureux que surmontait une tête hirsute et souriante, elles ne rencontrèrent que le faible et glacial soutien du madrier.

Tenace, il continua de se maintenir sur l'eau, luttant contre la torpeur qui lui conseillait de quitter son appui flottant et de se laisser couler au fond pour dormir... pour dormir éternellement! Souliers et vêtements, avec une force toujours croissante, l'attiraient sous l'eau. C'était comme un linceul d'un poids énorme qui s'allongeait, s'allongeait jusqu'à toucher le fond de la mer. De désespoir, il leva les yeux et regarda les étoiles... Si hautes!... Ah! pouvoir s'accrocher à l'une d'entre elles comme ses mains s'accrochaient à la pièce de bois!...

Était-ce ce mouvement de répulsion qui l'avait éveillé? Il en eut vaguement l'impression. Sans qu'il s'en aperçût, sa tête s'était enfoncée sous l'eau... Un liquide amer commençait d'envahir sa bouche.

Il lui fallut faire un effort pénible pour se redresser et regarder

encore le ciel... Ce n'était plus un ciel bleu sombre : il était d'encre noire, et toutes les étoiles y semblaient être des gouttes de sang. Il eut soudain la certitude de n'être plus seul et il baissa les yeux... Oui, quelqu'un était près de lui, une femme!...

Une femme blanche comme la nue, blanche comme la voile, blanche comme l'écume... Sa chevelure verte était ornée de perles et de coraux phosphorescents; son sourire altier, sourire de souveraine, sourire de déesse, ajoutait encore à la majesté de ce diadème.

Elle noua ses bras autour de lui, le serrant contre sa poitrine, contre son ventre d'une pureté nacrée...

Une atmosphère dense et verdâtre faisait passer sur sa blancheur des reflets semblables à ceux de la lumière dans les cavernes de la mer...

Dans un baiser impérieux, sa bouche pâle se colla contre celle du naufragé. Et l'eau salée de cette bouche se déversa dans la sienne : interminablement... Il lui sembla que son corps se dilatait : toute la vie de cette blanche apparition passait en lui comme une masse liquide.

Il ne pouvait plus voir, il ne pouvait plus parler. Ses yeux s'étaient fermés pour ne plus s'ouvrir; une rivière de sel amer roulait dans sa gorge...

Pourtant, il ne cessa de contempler celle qui l'étreignait avec une force à chaque instant plus grande, cet être de lumière qui le fixait de ses yeux glauques où se lisaient à la fois la tristesse et l'amour...

Et c'est ainsi qu'il descendit au travers des couches infinies de l'abîme, inerte, sans volonté, tandis qu'en son crâne, une voix criait, comme s'il eût enfin reconnu la déesse apparue :

— Amphitrite!... Amphitrite!...

V. BLASCO IBAÑEZ

(Traduction MARCEL THIÉBAUT.)

Certains passages de *Mare Nostrum* et particulièrement le récit de l'exécution de l'espionne ont pu donner à penser que Blasco Ibañez, en écrivant l'histoire de Freya, avait songé à la fameuse Mata-Hari. L'auteur ignorait tout de Mata-Hari lorsqu'il conçut son roman. Au moment où la mort de la danseuse fut annoncée par les journaux, *Mare Nostrum* était déjà imprimé et Blasco Ibañez en corrigeait les épreuves. — (N. D. T.)

LE COSMOPOLITISME

DANS LA "COMÉDIE HUMAINE"[1]

Les courts et rares tableaux des *États-Unis*, tracés par Balzac, ils nous font voir un pays où tous les défauts du caractère anglais s'épanouissent et se développent librement, sans être gênés par le respect des traditions : « La spéculation et l'individualisme y sont portés au plus haut degré ; la brutalité des caractères y arrive au cynisme ; l'homme, essentiellement isolé, s'y voit contraint de marcher dans sa force et de se faire, à chaque instant, juge dans sa propre ausce ; la politesse n'y existe pas. » Philippe Bridau y devient « brutal, buveur, fumeur, personnel et impoli. Le spectacle de New-York lui enlève les moindres scrupules en fait de moralité ». (*Un Ménage de garçon.*)

Dans *le Curé de village*, Denise Tascheron résume la détresse morale cachée sous la prospérité matérielle de ces régions où les villes s'élèvent en quelques mois : « Si j'étais restée une journée de plus dans cet horrible New-York et aux États-Unis, où il n'y a ni espérance, ni foi, ni charité, je serais morte sans avoir été malade. L'air que je respirais

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 février.

me faisait mal dans la poitrine... J'ai vu périr de chagrin ma mère et une de mes belles-sœurs... Mon père a fondé un village de l'État de l'Ohio. Ce village est devenu presque une ville et le tiers des terres qui en dépendent sont cultivées par notre famille. Nous avons pu bâtir une église catholique ; la ville est catholique et nous espérons convertir par notre exemple les mille sectes qui nous entourent. La vraie religion est en minorité dans ce triste pays d'argent et d'intérêt, où l'âme a froid. »

Et si Balzac consent à montrer une Américaine simple, douce et désintéressée, il lui fait épouser un Français, pour échapper sans doute à la brutale existence de son pays natal. Miss Gummer, fille de petits cultivateurs de l'État de New-York, habituée à une vie économe, apporte quatre mille dollars en dot au caissier Dumay, de la maison Mignon. (*Modeste Mignon.*)

***

Il nous est bien difficile aujourd'hui de juger l'*Allemagne* et les Allemands de Balzac : devant ces descriptions de mœurs naïves et devant ces personnages vertueux, nous sommes tentés de crier à l'invraisemblance. Nous connaissons maintenant d'autres Allemands que « les enfants de cette pure et noble Germanie, si fertile en caractères honorables et dont les paisibles mœurs ne se sont jamais démenties, même après sept invasions ». Nous leur avons vu d'autres défauts, et plus graves que de « ne savoir rien faire légèrement », — nous avons fait l'épreuve de ce « tudesque appétit si célèbre en Europe », et nous savons par expérience « qu'il aime le vin de Champagne autant peut-être que les vins pailletés de Johannisberg ». (*L'Auberge rouge.*)

Pour Balzac comme pour tous ses contemporains, l'Allemagne est celle que madame de Staël enseigna naguère aux Français. Elle est la terre romantique des burgs et des maisons peintes qui va bientôt inspirer *le Rhin* de Victor Hugo et la *Loreley* de Gérard de Nerval : « Tous les hommes instruits sont saisis d'une admiration profonde à l'aspect des

rives du Rhin et des paysages de la Souabe, entre Mayence et Cologne, écrit Balzac. Nature forte, riche, puissamment accidentée, pleine de souvenirs féodaux, verdoyante, mais qui garde en tous lieux les empreintes du fer et du feu: Louis XIV et Turenne ont cautérisé cette ravissante contrée. Çà et là des ruines attestent l'orgueil et peut-être la prévoyance du roi de Versailles qui fit abattre les admirables châteaux dont était jadis ornée cette partie de l'Allemagne. En voyant cette terre merveilleuse, couverte de forêts et où le pittoresque du moyen âge abonde, mais en ruines, vous concevrez le génie allemand, ses rêveries et son mysticisme. » (*L'Auberge rouge.*)

Tous les voyageurs admirent en Allemagne « le grandiose des constructions » et trouvent à chaque pas « de nouveaux trésors antiques ou modernes et de nouveaux sujets de rêveries ». L'atmosphère de l'Allemagne est honnête et sentimentale, elle est reposante et douce, comme le calme après l'orage de la *Symphonie Pastorale* et les tilleuls de Walheim, dans *Werther*.

La littérature a propagé ce renom de tranquillité et de bonhomie larmoyante : l'humour germanique a dépouillé la causticité de l'humour anglais ; la satire allemande même est sans méchanceté. Il semble que le rôle de tout écrivain allemand soit, comme dit Jean-Paul, d'aller par le monde pour offrir à chacun de ses frères un morceau de son cœur et qu'il doive parcourir bien des routes avant d'avoir dépensé son cœur tout entier. Il faut être un Rastignac pour se montrer réfractaire à ce que ce sceptique endurci nomme une littérature hydraulique, quand, obligé de feindre l'admiration pour faire sa cour à la jolie femme qui se nourrit de Gœthe et « pleure des averses » à la lecture de *Werther*, il déclare à Raphaël de Valentin « ne pouvoir comprendre cette sensiblerie allemande, ce tas de ballades et ces drogues qui lui sont défendues par le médecin ». (*La Peau de chagrin.*) La majorité des Français jugent, au contraire, comme Charles Grandet que la simplicité des mœurs ne se peut rencontrer qu'en Allemagne. Pour lui, sa cousine Eugénie est si vertueuse qu'elle lui semble « l'idéal de la Marguerite de Gœthe, moins la faute ». (*Eugénie Grandet.*)

L'honnête Allemand, c'est le baron de Wallenrod-Tustall-Bartenstild, banquier à Francfort et beau-père du colonel Charles Mignon de la Bastie. Plein de foi dans les destins de l'aigle impériale, le vieux baron achète en 1814 « presque autant de balles de coton que l'Empereur perdit d'hommes dans sa sublime campagne de France » — et meurt ruiné :

« — *Che meirs tans le godon !...* — dit à sa fille ce père, de l'espèce des Goriot, en s'efforçant d'apaiser une douleur qui l'effrayait, — *ed che meirs ne deffant rien à berzonne,* — car ce Français d'Allemagne mourut en essayant de parler la langue aimée de sa fille. »

Celle-ci, la blonde Bettina, « échappée d'un tableau d'Albert Dürer », est d'une beauté et d'une vertu angéliques, sereine et résignée dans la peine, ses immenses chagrins ruinent sa santé sans altérer son humeur. Heureuse sans éclat quand revient la fortune, elle n'a de joies que familiales et ne vit que pour les siens. Elle est le modèle des épouses et des mères, et le type des Allemandes selon le goût de 1840.

Schmucke a les mêmes qualités. « Ce pianiste, comme tous les pianistes, est un Allemand, — Allemand comme le grand Liszt et le grand Mendelssohn, Allemand comme Steibelt, Allemand comme Mozart et Dusseck, Allemand comme Meyer; Schmucke quoique grand compositeur ne pouvait être que démonstrateur, tant son caractère se refusait à l'audace nécessaire à l'homme de génie pour se manifester en musique. La naïveté de beaucoup d'Allemands n'est pas continue, elle a cessé ; celle qui leur est restée à un certain âge, est prise, comme on prend l'eau d'un canal, à la source de leur jeunesse, et ils s'en servent pour fertiliser leur succès en toute chose, science, art, ou argent, en écartant d'eux la défiance. En France quelques gens fins remplacent cette naïveté d'Allemagne par la bêtise de l'épicier parisien. Mais Schmucke avait gardé toute sa naïveté d'enfant... Ce véritable et noble Allemand était à la fois le spectacle et le spectateur; il se faisait de la musique à lui-même. Il habitait Paris comme un rossignol habite la forêt. » (*Le Cousin Pons.*)

L'ancien maître de chapelle du margrave d'Anspach, cœur ingénu, tendre et secourable, représente, au milieu des perversités de la société parisienne, la simplicité des mœurs de

la vieille Allemagne. Ce « Diogène musicien » professe une indifférence absolue — mais sans ostentation, car il cache sa vie comme un vrai sage qu'il est — pour tout ce qui est étranger à l'art. Sa « bonne grosse pipe allemande », son chat *Mein herr Mirr*, lui tiennent compagnie dans sa retraite. Son régime serait à peu près celui d'un anachorète, si, parfois, quelque débauche de *sauercraut* n'en rompait l'excessive frugalité. (*Une Fille d'Ève.*)

Tant de vertus sans défauts paraîtraient invraisemblables, et Balzac ne peut refuser au caractère allemand quelques travers. Ainsi les Aldrigger (qui se rattachent à l'Allemagne par leur alliance avec les Adolphus de Mannheim, sinon par leurs origines directes) offrent un singulier mélange d'astuce et de naïveté, de sensiblerie et de gourmandise dont ce trait de la baronne Wilhelmine est le meilleur exemple : quand le baron mourut, la baronne (déjà sur le retour, et mère de deux jeunes filles bonnes à marier, mais qui se permettait encore les robes roses, les jupes courtes et le nœud à la pointe de corsets qui lui dessinaient la taille), la baronne donc « faillit le suivre tant sa douleur fut violente et vraie; mais... le lendemain à déjeuner, on servit des petits pois qu'elle aimait, et les délicieux petits pois calmèrent la crise ». Le choix des robes et des voiles, les apprêts du deuil firent le reste et achevèrent de l'apaiser.

Cette famille est servie par un valet de chambre si dévoué à ses maîtres que ses manœuvres procurent un mari à Isaure d'Aldrigger. Le vieux, honnête et solennel Wirth, « Caleb de l'Alsace et Gaspard allemand, est un de ces buveurs de bière qui enveloppent leur finesse de bonhomie, comme un cardinal moyen âge son poignard dans sa manche[1] ». (*La Maison Nucingen.*)

L'histoire de Fritz Brünner et de sa famille (*le Cousin Pons*) sert encore à Balzac pour marquer quelques défauts allemands. « Fritz est un de ces Allemands dont la figure contient à la fois la raillerie sombre du Méphistophélès de Gœthe

1. Dans *les Parents pauvres*, Balzac écrira cette phrase sur l'Alsace : « En ceci se révèle la supériorité de l'Alsace, où battent tant de cœurs généreux, pour montrer à l'Allemagne la beauté de la combinaison de l'esprit français et de la solidité germanique. »

et la bonhomie des romans d'Auguste Lafontaine, de pacifique mémoire ; la ruse et la naïveté, l'âpreté des comptoirs et le laisser-aller raisonné d'un membre du Jockey-Club ; mais surtout le dégoût qui met le pistolet à la main de Werther, beaucoup plus ennuyé des princes allemands que de Charlotte. C'était véritablement une figure typique de l'Allemagne : beaucoup de juiverie et beaucoup de simplicité, de la bêtise et du courage, un savoir qui produit l'ennui, une expérience que le moindre enfantillage rend inutile, l'abus de la bière et du tabac (Fritz, lit-on plus loin, fume vingt-cinq pipes par jour) ; mais pour relever toutes ces antithèses, une étincelle diabolique dans de beaux yeux bleus fatigués... » Ce « produit du calvinisme et du mosaïsme » a pour marâtre une digne Allemande, espèce « d'hyène furieuse », qui élève Fritz « à la française », c'est-à-dire le lance « dans des dissipations antigermaniques ». Et Balzac de remarquer « qu'en Italie et en Allemagne, les Français sont la raison de tous les malheurs, la cible de toutes les balles »... Le solide tempérament du jeune homme lui permet de résister à ce régime et lui procure la joie de « voir enterrer sa marâtre dans un de ces charmants cimetières où les Allemands, sous prétexte d'honorer leurs morts, se livrent à leur passion effrénée pour l'horticulture ».

Complétons l'énumération de « ces enfantillages de sentimentalité », qui distinguent les Allemands : « C'est l'adoration des effets naturels, qui les porte à planter de grosses bouteilles dans leurs jardins, pour voir en petit le paysage qu'ils ont en grand sous les yeux ; c'est une prédisposition aux recherches qui fait faire à un savant germanique cent lieues dans ses guêtres, pour trouver une vérité qui le regarde en riant, assise à la marge du puits, sous le jasmin de la cour ; c'est enfin ce besoin de prêter une signifiance psychique aux riens de la création, qui produit les œuvres inexplicables de Jean-Paul Richter, les griseries imprimées d'Hoffmann, et les garde-fous in-folio que l'Allemagne met autour des questions les plus simples, creusées en manière d'abîmes, au fond desquelles il ne se trouve qu'un Allemand. » (*Le Cousin Pons.*)

Et comme ailleurs (dans *la Maison Nucingen*) Balzac dénonce l'influence de la *Critique de la raison pure* et du

kantisme, raille la symbolique allemande et tous les systèmes en cinq volumes compacts, il faut convenir que son tableau de l'Allemagne n'est pas tellement flatté de parti pris qu'il semblait l'être tout d'abord. Admirer Schiller, Gœthe, Beethoven et Mozart, ce n'est pas, après tout, manquer de clairvoyance...

***

A l'époque de Balzac, l'*Italie* comme l'Allemagne, et davantage encore, « règne sur le monde par la musique ». Deux longues nouvelles tout entières, sans compter de nombreux fragments disséminés à travers toute la *Comédie humaine*, sont consacrées à le dire. C'est le temps où les *Italiens*, à Paris, rivalisent avec l'Opéra pour le *brio* des spectacles et l'éclat des soirées, le temps où « Paris et Londres volent à l'Italie tous ses grands talents : Paris les juge et Londres les paie », comme le remarque, en 1820, la duchesse Cataneo. (*Massimilla Doni.*) Avoir leur loge aux *Italiens* est le suprême désir des jeunes ambitieuses — car cette possession est indispensable à toute femme élégante, autant que celle de chevaux anglais et d'un « tigre ». La sortie des *Italiens*, tant est grande la vogue de ce théâtre, est une de ces minutes parisiennes où le curieux en apprend plus sur la mode et les imperceptibles nuances de la *fashion* qu'en de longues observations faites à une autre heure et en un autre lieu.

Rien ne peut mieux servir l'influence d'une nation que d'être ainsi volontairement subie par ceux qui donnent le ton au reste de leur pays : nous l'avons vu déjà par l'exemple de l'Angleterre. Et, justement, la France est le terrain où l'influence anglaise se heurte, ou parfois s'unit à l'influence italienne. Notre anglomanie nous empêche parfois de comprendre certaines particularités de l'âme italienne. Ainsi la publicité donnée en Italie aux choses de l'amour nous choque comme un manque de convenance. Nous avons peine à comprendre que l'amour y soit « chose assez naturelle » pour que l'on s'y entretienne librement et sans malveillance des passions d'autrui : « Nous ne concevons pas, dans la France comme nous l'a faite la manie des mœurs anglaises, le sérieux

que la société vénitienne met à ces investigations. » (*Massimilla Doni.*)

Bien qu'ils ne la comprennent pas toujours, au moins du premier coup, c'est précisément cette aimable liberté des mœurs qui séduit les étrangers. Que de plaisir, et d'étonnement pour un Horace Bianchon, de passage à Venise, dans une représentation à la Fenice ! Car c'est le théâtre et quelques autres lieux publics comme le Florian qui résument la vie italienne : « Le café Florian est une inimitable institution. Les négociants y font leurs affaires, et les avocats y donnent des rendez-vous pour y traiter leurs consultations les plus épineuses. Florian est tout à la fois une Bourse, un foyer de théâtre, un cabinet de lecture, un club, un confessionnal, et convient si bien à la simplicité des affaires du pays, que certaines femmes vénitiennes ignorent complètement le genre d'occupations de leurs maris, car s'ils ont une lettre à faire, ils vont l'écrire à ce café. Naturellement les espions abondent à Florian, mais leur présence aiguise le génie vénitien qui peut dans ce lieu exercer cette prudence autrefois si célèbre. (Venise était alors sous la domination autrichienne). — Beaucoup de personnes passent toute leur journée à Florian. Enfin Florian est un tel besoin pour certaines gens que, pendant les entr'actes, ils quittent la loge de leurs amies pour y faire un tour et savoir ce qui s'y dit. » (*Massimilla Doni.*)

Sommes-nous redevables aux Vénitiens de la vie de café que pratiquent maintenant tant de Français, parisiens ou provinciaux? En tout cas, nous sommes moins que Balzac étonnés de ces habitudes.

Quant aux théâtres, les cinq heures de nuit que l'on y passe jouent un rôle capital dans la vie italienne, à Milan, à Venise et dans toutes les villes. C'est au théâtre que les femmes reçoivent leurs amis : aussi ces mœurs sont-elles la terreur d'un Français jaloux, et Savarus écrit-il à la duchesse d'Argaïolo : « Reste à Belgirate. Ne va pas à Milan. Milan m'épouvante. Je n'aime ni ces affreuses habitudes milanaises de causer tous les soirs à la Scala avec une douzaine de personnes parmi lesquelles il est difficile qu'on ne te dise pas quelque douceur... » (*Albert Savarus.*)

Les loges sont de vrais salons, fermés sur le devant par des rideaux. « On y prend des glaces et des sorbets, on y croque des sucreries (il n'y a plus que les gens de la classe moyenne qui y mangent). Chaque loge est une propriété immobilière d'un haut prix : il en est d'une valeur de trente mille livres... La causerie est souveraine absolue dans cet espace, qu'un des écrivains les plus ingénieux de ce temps, et l'un de ceux qui ont le mieux observé l'Italie, Stendhal, a nommé un petit salon dont la fenêtre donne sur le parterre. En effet, la musique et les enchantements de la scène sont purement accessoires, le grand intérêt est dans les conversations qui s'y tiennent, dans les grandes petites affaires de cœur qui s'y traitent, dans les rendez-vous qui s'y donnent... Le théâtre est la réunion économique de toute une société qui s'examine et s'amuse d'elle-même. Les hommes admis dans la loge se mettent les uns après les autres, dans l'ordre de leur arrivée, sur l'un ou l'autre sofa. Le premier venu se trouve naturellement auprès de la maîtresse de la loge ; mais quand les deux sofas sont occupés, s'il arrive une nouvelle visite, la plus ancienne brise la conversation, se lève et s'en va. Chacun avance alors d'une place et passe à son tour auprès de la souveraine. Ces causeries futiles, ces entretiens sérieux, cet élégant badinage de la vie italienne, ne sauraient avoir lieu sans un laisser-aller général. Aussi les femmes sont-elles libres d'être ou de n'être pas parées ; elles sont si bien chez elles qu'un étranger admis dans leur loge peut aller les voir le lendemain dans leur maison. Le voyageur ne comprend pas de prime abord ce *dolce farniente*, cette vie de spirituelle oisiveté embellie par la musique. Un long séjour, une habile observation peuvent seuls révéler à un étranger le sens de la vie italienne qui ressemble au ciel pur du pays et où le riche ne veut pas un nuage... Les mœurs italiennes comportent donc une continuelle jouissance et entraînent une étude des moyens propres à l'entretenir cachée d'ailleurs sous une apparente insouciance. » (*Massimilla Doni.*)

Ailleurs, en été, ce sont d'autres plaisirs, et non moins délicats. A Gênes, par exemple, dans le calme des soirs, « quand les étoiles brillent, quand les flots de la Méditerranée se suivent comme les aveux d'une femme à qui vous les arrachez, parole

à parole, dans ces instants où l'air embaumé parfume les poumons et les rêveries, la volupté, visible et mobile comme l'atmosphère, vous saisit sur vos fauteuils, alors qu'une cuiller à la main, vous effilez des glaces ou des sorbets, une ville à vos pieds, de belles femmes devant vous. Ces heures à la Boccace ne se trouvent qu'en Italie. » (*Honorine.*)

Mais tous ceux qui les ont vécues en gardent la nostalgie, et où qu'ils aillent ensuite, fût-ce sous des cieux maussades, ils cherchent à les revivre. Et comme le Premier Empire multiplia les relations entre les deux pays, de là vient sans doute l'indéniable influence des mœurs italiennes sur les nôtres dans les années qui suivirent. Notre domination passagère n'a point laissé de rancunes trop vivaces au cœur des Italiens. Le retour des Autrichiens, d'ailleurs, impose des comparaisons qui ne sont point en notre défaveur : « L'Autriche nous pressure, dit la duchesse Cataneo, mais sans rien nous rendre, et vous nous pressuriez pour embellir nos villes, vous nous stimuliez en nous faisant des armées. Vous comptiez garder l'Italie, et ceux-ci croient qu'ils la perdront, voilà toute la différence. » (*Massimilla Doni.*)

Aussi, c'est en France que viennent se réfugier les Italiens bannis après les mouvements insurrectionnels de 1820 et de 1830 — ou ceux que leur libéralisme rend suspects. Encore tous ceux qui le voudraient ne peuvent-ils s'exiler : ils en sont empêchés par les décrets qui, sous prétexte de sauvegarder leurs biens immobiliers, les rendent inaliénables. Il leur reste la honte de recevoir « l'indemnité de vingt sous par jour due aux patriciens indigents et stipulée dans le traité de cession à l'Autriche ». (*Massimila Doni, Gambara.*)

C'est à l'exemple de ces Italiens que les libéraux et les mécontents se font, en France, *carbonari* ; les décisions des *ventes* sont la loi suprême des affiliés. Leur obéissance les conduit parfois jusqu'en place de Grève, comme ce Léon, amant de la Piémontaise Aquilina, et l'un des quatre Sergents de la Rochelle. (*La Recherche de l'absolu* et *Melmoth réconcilié.*) Cette Aquilina, d'ailleurs, en véritable Italienne, conserve, malgré la déchéance de la basse courtisane qu'elle est devenue, une fierté et une noblesse d'attitudes qui surprennent.

Elle et la jeune Atala Judici (*la Cousine Bette*) sont bien

filles de ce pays qui « du fond de sa misère règne par les hommes d'élite qui fourmillent dans ses cités », — comme dit la duchesse Cataneo dans un mouvement d'enthousiasme qui fait prévoir le prochain *risorgimento* et semble annoncer les temps nouveaux.

Son attrait n'a point cessé de rayonner sur le monde — même au pire moment de sa déchéance politique. Madame de Staël monte au Capitole avec *Corinne*. Byron, puis Stendhal doivent à l'Italie une grand part de leur renommée. Mais eux-mêmes, séduits par ce pays, travaillent à sa gloire, et leur œuvres répandent au dehors l'influence italienne. Balzac, grand admirateur de Beyle, et l'un des *happy few* qui en cela devancent l'opinion, adopte souvent les idées stendhaliennes. Il aime à les citer, en regrettant de ne pouvoir transcrire « le charme infini que leur communiquait le débit sec et sarcastique » de leur auteur. (*Physiologie du mariage.*)

La nouvelle de *l'Ambitieux par amour*, dans *Albert Savarus*, les scènes vénitiennes de *Massimilla Doni* sont tout imprégnées de beylisme, et contemporaines à peu près de son enthousiaste étude sur *la Chartreuse de Parme*, comme *Facino Cane*, ce récit d'une évasion à la Casanova, et *Gambara*... Comme Stendhal encore, Balzac est fou de Cimarosa et de Rossini, et pour lui, enfin, il n'est guère de grands peintres que les Italiens. En cela il reflète assez exactement le jugement de son temps.

Il y a bien une pointe de critique en effet dans cette appréciation de Murillo que l'on trouve au début des *Marana* : « C'était non pas la Vierge de l'Italie, mais la Vierge de l'Espagne, celle du Murillo, le seul artiste assez osé pour l'avoir peinte enivrée de bonheur par la conception du Christ, imagination délirante du plus hardi, du plus chaud des peintres. »

Ces lignes révèlent déjà l'*Espagne* et les Espagnols de Balzac qui trouve dans le caractère de cette nation toujours un peu de la « sublime exaltation de sainte Thérèse et quelque reste des mœurs sarrasines ». L'âme espagnole a « quelque chose de plus grand que la nôtre ». Même laids comme le baron de Macumer, des ducs de Soria, les Espagnols « ont dans leur regard de velours une puissance vraiment majestueuse, une profondeur d'âme et de pensée qui impose autant

que leur gravité naturelle et leur contenance ». (*Mémoires de deux jeunes mariées.*) Capables d'un héroïsme surhumain, ils sont la perfection des amants. Ainsi Bagos de Ferédia se laisse murer vivant dans un réduit, sans articuler un mot qui pourrait sauver sa vie, mais trahirait madame de Merret sa maîtresse. (*La grande Bretèche.*)

Les épisodes terribles des guerres qui ont ravagé l'Espagne au début du XIXe siècle ont leur écho dans la *Comédie humaine.* La cruauté du vainqueur égale la féroce âpreté qu'ont montrée les vaincus dans leur résistance. L'honneur espagnol commande d'accepter sans faiblesse un sort atroce : à Menda, le chef de bataillon français Marchand obtient de son général la grâce d'un seul des Liganès — mais c'est à condition que celui-là se fasse le bourreau de sa propre famille et tranche lui-même la tête de son père, de ses frères et de ses sœurs. Et les victimes demandent à leur meurtrier « de frapper sans peur, car il reste à leurs yeux sans reproche ». (*El Verdugo.*)

C'est un drame presque aussi sombre, celui qui est conté dans *la Muse du Département* : la jalousie l'inspire ; elle donne le courage à un Othello madrilène de couper le bras de la femme qui l'a trahi.

La *Comédie humaine,* en ce qui concerne l'Espagne, est plus riche d'observations psychologiques que de faits politiques ou sociaux. On y trouve pourtant mention de prisonniers espagnols retenus en France sous l'Empire, dans les mêmes conditions que les Anglais. Malgré leur parole, ils doivent aller se montrer chaque jour à l'autorité qui les surveille. Ils sont aimés : leur politesse autant que leurs pièces d'or (dites portugaises et qui valent cent francs) leur attirent d'autant mieux la sympathie des Français, qu'ils se montrent volontiers prodigues. (*La Grande Bretèche. — Ève et David.*) Certains, comme le vieux Fario, qui est d'origine rurale, s'établissent en France après la paix. (*La Rabouilleuse.*)

Le faste de madame Evangelista, veuve d'un Casa-Real, étonne les Bordelais vers 1820. Mais celle-ci est créole, et doit sans doute à ses origines une insouciance, muée plus tard en avarice et en duplicité qui ne sont point dans le caractère espagnol. (*Le Contrat de mariage.*)

La révolution de 1823 et l'intervention de la France pour

le rétablissement de Ferdinand VII ont une place dans les *Mémoires de deux jeunes mariées* : Felipe Henarez, baron de Macumer en est la victime. Cet ancien ministre, grand d'Espagne, obligé de se réfugier à Paris y donne des leçons de castillan. Mais ses malheurs n'ont point prise sur la noblesse de son âme. Sa fortune retrouvée, il épouse son élève Louise de Chaulieu. C'est encore à la politique espagnole que Balzac rattache l'incarnation de Vautrin en chanoine Carlos Herrera. (*Illusions perdues* et *Splendeurs et misères des courtisanes.*)

L'aventure extraordinaire du capitaine Parisien se rattache aussi à l'histoire espagnole : le corsaire est à la solde de Simon Bolivar et des anciennes possessions espagnoles d'Amérique du Sud, soulevées en 1821 contre la mère-patrie. (*La Femme de trente ans.*)

Murillo mis à part — et Balzac ne parle guère de ce peintre que pour emprunter à ses œuvres quelque terme de comparaison propre à caractériser un type — les arts et la littérature espagnole tiennent bien peu de place dans la *Comédie humaine.* L'Espagne n'y joue qu'un rôle secondaire, et encore le doit-elle surtout à l'attrait un peu mystérieux qu'elle exerce. Dans la géographie romantique, l'Espagne c'est presque l'Orient. Elle en a la richesse de couleurs, et le mélange de raffinements, de noblesse et de barbarie. Les femmes y sont troublantes plus qu'en aucun autre pays ; leur corps possède cette grâce souple et voluptueuse, ces mouvements cambrés que traduit le mot *meneo* — « un idiotisme, dit Gravier dans *la Muse du département,* qui peint les torsions imprimées à une certaine partie de leur robe que vous devinez ». — A ce tableau d'une Espagne romantique (et même un peu *romance,* mais c'est là un aspect très réel de ce pays), Balzac ajoute quelques traits réalistes. La sauvagerie des guerillas, la brutalité des passions, la vivacité des sentiments rapprochent son Espagne, toute question de style mise à part, de Mérimée plus que de Musset[1]. Et c'est au fond la véritable Espagne.

1. *La famille de Carvajal,* écrite en 1828 par Mérimée (*Théâtre de Clara Gazul*), débute par une préface où l'auteur raconte qu'il a reçu une lettre d'un certain Diego Rodriguez de Castaneda y Palacios, commandant une corvette colombienne armée en corsaire. Ce pirate frotté de littérature française fait songer au capitaine Parisien.

***

« Il y a chez les *Slaves* un côté enfant comme chez tous les peuples primitivement sauvages, et qui ont plutôt fait irruption chez les nations civilisées qu'ils ne se sont réellement civilisés. Cette race s'est répandue comme une inondation, et a couvert une immense surface du globe. Elle y habite des déserts où les espaces sont si vastes, qu'elle s'y trouve à l'aise ; on ne s'y coudoie pas comme en Europe, et la civilisation est impossible sans le frottement continuel des esprits et des intérêts. L'Ukraine, la Russie, les plaines du Danube, le peuple slave enfin, c'est un trait d'union entre l'Europe et l'Asie, entre la civilisation et la barbarie. » (*La Cousine Bette.*)

A maintes reprises, Balzac complète ce tableau de quelques touches nouvelles : dans une *Autre étude de femme*, c'est une courte description des misérables fermes de la région de Zembin, plus pauvres que les petites maisons de bois de la Basse-Normandie, et qui « n'ont qu'une seule chambre partagée en un bout par une cloison en planches, la plus petite pièce servant de magasin à fourrages ». Dans *Adieu*, c'est le triste paysage de Studzianka où la neige et l'artillerie russe font subir aux lamentables débris de la Grande Armée un supplice dantesque. Dans *le Médecin de campagne*, c'est le grouillement de ces maisons de bois, où vivent, dans l'ordure et la promiscuité, des familles aux innombrables enfants... Et peut-être les souvenirs de la campagne de Russie sont-ils cause du nom de *Petite Pologne* donné par le peuple au « quartier sinistre » qu'a remplacé maintenant le square de Laborde. (*Cousine Bette.*)

La Russe, c'est Fœdora, « la femme sans cœur » de *la Peau de chagrin*; elle est belle, troublante et spirituelle — mais parfaitement indifférente à tout ce qui n'est pas son plaisir. Elle a cette « insouciance particulière aux Slaves qui leur donne un incroyable décousu dans la conduite, une mollesse morale dont les causes devraient occuper les physiologistes ». (*La Cousine Bette.*) Car il existe entre le caractère slave et le nôtre une espèce d'antagonisme que « le schisme

de peu d'importance qui sépare la religion grecque de la religion latine » ne suffit pas à définir. (*Le Curé de village.*) Ce qui était pour Balzac et ses contemporains un sujet d'étonnement mêlé d'un peu d'impatience, c'était de constater chez les Slaves une manière de penser si différente de la nôtre. Ils eussent été fort surpris s'ils avaient pu savoir quelle influence exercerait quelque cinquante ans plus tard, sur la littérature et l'art français, l'art et la littérature russes. Pourtant les occasions de se renseigner sur les Slaves ne leur manquèrent pas : les guerres en fournirent de terribles aux soldats de l'Empire. Puis les Français de 1830 applaudirent Chlopicki tentant de libérer la Pologne du joug russe. Mais « Dieu resta trop haut et la France trop loin ». Les maigres secours envoyés de Paris n'empêchèrent pas la ruine de la cause polonaise, et quand Sébastiani put annoncer, au cours de la séance de la Chambre le 16 octobre 1831, que « l'ordre régnait à Varsovie », ce fut que les Russes l'y avaient brutalement rétabli. D'innombrables familles polonaises vinrent alors en France. Le *réfugié polonais* est un type que la littérature du temps de Louis-Philippe a rendu populaire. La *Comédie humaine* ne serait point complète si elle n'en possédait point quelques-uns, grands seigneurs comme le comte Adam Laginski, savants comme Wierzchownia, artistes comme Wenceslas Steinbock, médecins comme Halpersohn. A leurs portraits, Balzac mêle des considérations sur les récents malheurs de ce peuple opprimé et dont la cause est naturellement chère aux républicains et aux libéraux. La droite, et beaucoup de bourgeois avec elle, jugent comme Rivet de *la Cousine Bette* que ce sont « des gens qui veulent mettre l'Europe en feu, ruiner tous les commerçants et les commerces pour une patrie qui, dit-on, est tout marais, pleine d'affreux Juifs, sans compter les Cosaques et les paysans, espèces de bêtes féroces classées à tort dans le genre humain ». On retrouve là les souvenirs laissés en France par les Cosaques de l'invasion...

Malgré qu'il se défende de « glisser des discussions politiques dans un récit qui doit amuser », Balzac ne manque point dans *la Fausse maîtresse* de dire son mot sur la Pologne : « La Pologne pouvait conquérir la Russie par l'influence de

ses mœurs au lieu de la combattre par les armes, imitant les Chinois qui ont chinoisé les Tartares... Poniatowski l'avait essayé dans la région la moins tempérée de l'empire. Mais ce gentilhomme fut un roi d'autant plus incompris que peut-être ne se comprenait-il pas bien lui-même. » En France, après une période d'engouement, « la nationalité polonaise, par l'effet d'une odieuse réaction gouvernementale, tomba aussi bas que les républicains la voulaient mettre haut... La bourgeoisie accabla de ses ignobles dédains le Polonais que l'on déifiait quelques jours auparavant. Ces revirements de l'opinion parisienne expliquent comment le mot *Polonais* était, en 1835, un qualificatif dérisoire chez le peuple qui se croit le plus spirituel et le plus poli du monde. » Les Polonais eurent à souffrir de cet état de chose : « Les salons de la diplomatie imitèrent le silence de l'empereur Nicolas qui considérait comme mort tout émigré polonais. » — Le monde imita les Tuileries et les ambassades, la bourgeoisie fit comme le monde ; et « l'étourderie polonaise » — trait du caractère slave — fit prendre pour une marque d'indifférence ce qui n'était le plus souvent qu'une preuve de résignation à l'inévitable. Le nom de Polonais reste si bien entaché d'une signification dérisoire que vingt ans plus tard, dans l'*Assemblée Nationale* du 4 juillet 1857, le critique Armand de Pontmartin voulant accabler les jeunes écrivains de la *Revue de Paris* ne trouve rien de mieux que de les appeler les Polonais de la littérature — « car ils ont de ce peuple l'inconséquence et le malheur ».

Le spectacle du malheur, s'il excite d'abord la pitié, finit par importuner à la longue ceux dont la charité reste courte. Les malheureux devraient être parfaits, car leurs défauts n'ont jamais d'excuse ; chacun se fait leur censeur et s'autorise de ce qu'il aurait pu les obliger pour se reconnaître le droit de les juger. Si le Polonais, « sublime dans la douleur, a fatigué les bras de ses oppresseurs à force de se faire assommer, s'il a recommencé ainsi au XIXe siècle le spectacle qu'ont offert les premiers chrétiens », — on lui demande à quoi bon tant de sacrifices inutiles et on y découvre une marque d'incurable naïveté. Un peu de machiavélisme eût été préférable : « Introduisez dix pour cent de sournoiserie anglaise dans le

caractère polonais si franc, si ouvert, et le généreux aigle blanc régnerait aujourd'hui partout où se glisse l'aigle à deux têtes. Un peu de machiavélisme eut empêché la Pologne de sauver l'Autriche qui l'a partagée, d'emprunter à la Prusse, son usurière, qui l'a minée, et de se diviser au moment du premier partage... » Mais cela n'eût même point suffi puisque le Polonais a, dans le caractère, « les enfantillages et l'inconstance des nations imberbes ». Il possède le courage, l'esprit et la force — « mais frappés d'inconsistance parce que ce courage et cette force et cet esprit n'ont ni méthode ni esprit. Le Polonais offre une mobilité semblable à celle du vent qui règne sur ses immenses plaines coupées de marécages. » Il manque, en un mot, de sens commun : « Au baptême de la Pologne, une fée Carabosse oubliée par les génies qui dotaient cette séduisante nation des plus brillantes qualités est sans doute venue dire : « Garde tous les dons que mes » sœurs t'ont donnés, mais tu ne sauras jamais ce que tu » voudras [1] ! » Si dans son duel héroïque avec la Russie, la Pologne avait triomphé, les Polonais se battraient entre eux aujourd'hui comme autrefois dans leurs diètes pour s'empêcher les uns les autres d'être roi. Le jour où cette nation aura le bon sens de chercher un Louis XI dans ses entrailles, d'en accepter la tyrannie et la dynastie, elle sera sauvée. Ce que la Pologne fut en politique, la plupart des Polonais le sont dans leur vie privée, surtout lorsque les désastres arrivent. » (*La Cousine Bette.*) Alors il leur suffit pour se consoler de chanter une de ces mélodies slaves « assez semblables aux airs traînants et mélancoliques de Bretagne, et qui vibrent dans le cœur longtemps après qu'on les a entendues ». (*L'Initié.*) D'autres, comme Adam de Wierzchownia demandent à la science une consolation. Mais à travers les réalités

1. Balzac reproche à madame Hanska d'être trop « Polonaise » et de toujours remettre au lendemain : « Oh ! ma Linette, vous avez tout votre temps à vous; vous pouvez fermer votre porte et m'écrire tous les jours. Oh ! Polonaise ! Polonaise !... Vous ne m'écrivez qu'au dernier moment et moi j'écris trois lettres contre mon louloup une, et mes lignes valent vingt sous et je prends sur mon sommeil pour écrire, et mes nerfs des yeux battent à me faire craindre des tics nerveux. » (Lettre du 14 janvier 1845, nouvelle série, *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1919, p. 823-824.) Voir dans la lettre du 26 février (p. 843) le commentaire du mot de Kosciusko : *finis Poloniæ.*

de la nature, c'est encore une chimère qu'ils poursuivent. Chercheur d'absolu, ce Wierzchownia entrevoit dans son rêve l'unité de la matière. Et dans la nuit qu'il passe à Douai, au foyer de Balthazar Claës, il parle du *grand Ternaire* des vieux alchimistes avec assez d'éloquence pour attiser chez le disciple de Lavoisier le feu du génie que celui-ci doit à son ancien maître. (*La Recherche de l'absolu.*)

Voilà le caractère polonais, tel, du moins, que l'analyse Balzac. Et qu'il soit ainsi est bien loin de nous être indifférent puisque l'émigration polonaise ne fut pas un événement passager, mais au contraire laissa des traces durables ne fixant sur notre sol quantité de familles. Venus de pays lointains — et tout pays lointain est volontiers pour le Français un peu comme l'Afrique de Rabelais, «coutumier toujours de produire choses nouvelles et monstrueuses» —, les Polonais fournissent un aliment à la curiosité publique. Balzac leur attribue généreusement la connaissance de secrets prodigieux, de remèdes souverains, « fruits de leurs relations avec les Chinois, les Persans, les Cosaques, les Turcs et les Tartares. Certaines paysannes, qui passent pour sorcières, guérissent radicalement la rage, en Pologne, avec des sucs d'herbes. Il existe dans ce pays un corps d'observations sans code, sur les effets de certaines plantes, de quelques écorces d'arbres réduites en poudre, que l'on se transmet de famille en famille, et il s'y fait des cures miraculeuses ». Le médecin Moïse Halpersohn est une sorte de thaumaturge, un de ces êtres « singuliers, mystérieux, tels que la Pologne en a souvent fourni, et tels que Hoëné Wronski, le mathématicien illuminé, le poète Mickiewicz, Towianski l'inspiré, Chopin au talent surnaturel. Car les grandes commotions nationales produisent toujours des espèces de géants tronqués ». Grâce à ces dons, Halpersohn guérit précisément les « maladies désespérées auxquelles la médecine renonce ». Que son aspect étrange, son accent, son costume, son renom d'avarice même, l'apparat dont il s'entoure, en dépit d'un air simple et bourru, ne contribuent pas pour une bonne part à son succès, ce serait mal connaître la crédulité publique que de le nier. Halpershon semble le portrait anticipé de ce fameux docteur Gruby dont les extraordinaires et minutieuses ordonnances dissimulaient

avec tant de soin quelques conseils de bon sens — et une connaissance approfondie de la naïveté humaine.

Le fait est que, dans *l'Initié*, Balzac fait accomplir à cet Halpersohn la cure miraculeuse de la plique polonaise, maladie à laquelle la médecine a si bien « renoncé »... qu'elle l'a simplement rayée de la place qu'elle usurpait dans la nosographie. Halpersohn, en qualité de juif polonais, se devait de bien connaître cette étrange maladie causée par l'ignorance de l'usage du peigne, de la brosse et du savon[1].

***

Les occasions d'observer la plique n'avaient point dû manquer à Moïse Halpersohn, élevé sans doute lui-même dans un de ces « nids à rats » où les *Juifs* de son pays « pratiquent leurs trente-six commerces, vivent dans l'ordure et meurent dans l'or ». (*Le Médecin de Campagne.*) Chez les juifs d'Allemagne et de Russie, remarque en effet Balzac, « l'opposition entre une excessive misère apparente et des richesses cachées » est fréquente. (*L'Initié.*) Venus et fixés en France — tel Gobseck (originaire de Hollande), ils conservent ces caractères ethniques que Balzac énumère longuement à maintes reprises, et qui sont trop connus pour que nous insistions. Il les accuse avec vigueur en traçant les portraits physiques et moraux de Gobseck, de la Torpille et de Judith Renard.

Il marque ce que leur doit spécialement la beauté d'Esther ou la laideur de Moïse Halpershon. Balzac, bien trop « objectif » et bien trop soucieux d'impartialité pour être jamais de parti pris, n'est pas plus *antisémite* qu'il n'est anticlérical ou antilibéral. — Ses israélites ont des défauts et qui sont ceux que l'on attribue ordinairement à leurs coreligionnaires, mais il ne se refuse pas à les doter de qualités que le monde leur accorde d'ordinaire moins volontiers : sous la triple écorce de son extrême avarice, Gobseck conserve une rude tendresse, et Derville en peut témoigner. Moïse Halpersohn

1. Balzac, évidemment, assigne au « principe » de la plique une origine moins banale, puisqu'il gratifie de cette maladie une femme comme madame de Mergi, trop raffinée pour ignorer les soins de toilette élémentaires. Il fait d'ailleurs de la plique une sorte de parésie hystérique.

est assez généreux pour retirer la plainte portée contre Auguste de Mergi, et pour entourer de soins dévoués la famille de son voleur et son voleur lui-même. Esther, enfin, fait pour Lucien de Rubempré les sacrifices que l'on sait. (*Gobseck, Splendeurs et misères des courtisanes, l'Initié.*) D'ailleurs, vers la fin d'*Ève et David*, Balzac s'amuse de ces « idées reçues » comme aurait dit Flaubert, si précieuses aux bourgeois parce qu'elles leur ôtent la fatigue de penser : une épithète, toujours la même, caractérise toute une nation ou toute une race, sans exceptions : « L'Espagnol est généreux, comme l'Italien est empoisonneur et jaloux, comme le Français est léger, comme l'Allemand est franc, comme le Juif est ignoble, comme l'Anglais est noble. Renversez ces propositions? vous arriverez au vrai : les Juifs ont accaparé l'or, ils écrivent *Robert le diable*, ils jouent *Phèdre*, ils chantent *Guillaume Tell*, ils commandent des tableaux, ils élèvent des palais, ils écrivent *Reisebilder* et d'admirables poésies, ils sont plus puissants que jamais, leur religion est acceptée, enfin ils font crédit au pape ! En Allemagne, pour les moindres choses, on demande à un étranger : avez-vous un contrat? tant on y fait de chicanes. En France, on applaudit depuis cinquante ans à la scène des stupidités nationales, on continue à porter d'inexplicables chapeaux, et le Gouvernement ne change qu'à la condition d'être toujours le même !... L'Angleterre déploie à la face du monde des perfidies dont l'horreur ne peut se comparer qu'à son avidité. L'Espagnol, après avoir eu l'or des deux Indes, n'a plus rien. Il n'y a pas de pays au monde où il y ait moins d'empoisonnements qu'en Italie, et où les mœurs soient plus faciles et plus courtoises... »

La vérité se tient entre ces deux propositions, ou plutôt elle ne se trouve ni dans l'une ni dans l'autre. Nulle part, le caractère national n'est une entité absolument définie, mais partout il varie selon les individus. Partout aussi, à mesure que se multiplient les relations de pays à pays et les échanges économiques, l'esprit de cosmopolitisme se développe. Il se superpose à l'esprit national ou particulariste plutôt qu'il ne le détruit. La France de la *Comédie humaine* est pleine d'étrangers : « Nous sommes, dit la cousine Bette, dans un temps de chemins de fer où les étrangers

finissent en France par occuper de grandes situations. » Il est vrai. Mais si la venue de ces émigrés exerce une action sur la vie française, la France, par leur intermédiaire, réagit sur leur pays d'origine. C'est un échange et ils en sont le véhicule.

Mais il existe en France dès cette époque une société qui n'est pas une colonie étrangère et qui est cependant bien cosmopolite. C'est celle de la finance et du haut commerce. L'histoire de la maison Nucingen, de 1814 à 1830 est un vrai cours de politique extérieure. La ruine de la maison Mignon, du Havre, se consomme en 1826 sur les « places » de Londres et de New-York. En outre, les alliances matrimoniales de ces barons de la finance et du négoce, commandées souvent ainsi que les mariages dans les maisons régnantes par un intérêt diplomatique supérieur — sont volontiers cosmopolites. Ainsi d'Aldrigger, de Paris, épouse l'héritière des Adolphus, de Mannheim.

Il n'est point de tractations internationales, petites ou grandes, prochaines ou lointaines, qui ne soient, pour ces gens, prétexte à quelque affaire et source de gros profits : Gobseck trouve dans le traité de 1804, par lequel la France reconnaît la République d'Haïti, l'occasion d'augmenter encore ses richesses. Introduit dans la commission constituée pour liquider les indemnités dues aux colons de Saint-Domingue, il crée une agence qui monopolise l'escompte de leurs créances et réalise ainsi d'énormes bénéfices. Car il y a, dans toutes ces négociations, des proies toutes prêtes pour les « insatiables boas » de la finance, comme il y a, dans toutes les guerres ou toutes les calamités publiques, quelque avantage pour les « fournisseurs » de l'État.

C'est à cette époque aussi que l'intérêt suscité par les questions de politique étrangère s'étend de plus en plus dans le public. Naguère, la cour, les chancelleries et quelques rares personnes prédisposées par leurs études ou leur parenté, étaient seules à aimer d'être renseignées. Mais la presse se répandant a fait pénétrer jusque dans la bourgeoisie de province le goût de savoir chaque matin ou chaque soir ce qui se passe dans le monde entier. Cet appétit de savoir ne trouve presque toujours qu'aliments dont la médiocrité devrait

rebuter les esprits délicats : Balzac ne ménage pas les journaux; il n'épargne pas les railleries au *Constitutionnel*, et ne cache point son mépris pour les gens dont cette feuille est toute la conscience et tout l'esprit. Nous montrerons ailleurs quelle idée la *Comédie humaine* nous donne de la presse. Mais quoi qu'il en soit c'est la presse qui aida la politique à n'être plus pour le public une affaire uniquement locale ou nationale.

Sans parler des guerres qui, de tout temps, avaient intéressé le peuple — au moins pour les dommages certains qu'elles lui faisaient subir — il semble que les événements politiques acquièrent, à partir de 1789, un retentissement universel insoupçonné jadis. Il semble que les grands mouvements populaires se propagent dès lors à travers l'Europe par des ondes analogues aux vibrations sonores : les journées de 1830 provoquent une espèce de résonance en Italie et en Pologne, et démontrent à l'opinion l'existence d'une Europe dont les éléments solidaires ne peuvent manquer de réagir quand le régime de l'un d'entre eux se trouve soumis à quelque pression qui en altère l'équilibre.

Soit que, brutalement, la Révolution et l'Empire « aient changé les mœurs des pays qui servirent de théâtre à leurs guerres », comme dit Balzac dans *les Marana*, soit que ce changement se soit opéré plus lentement, par la pénétration des idées, il n'est point de lieu dans l'Europe qui n'ait subi les remous de ce grand courant. L'esprit européen a pris conscience de lui-même. Le rêve de Michel Chrestien ne hante point seulement les têtes françaises : c'est un peu partout, vers 1830, que se trouvent des esprits caressant cette chimère : « Appliquer le système fédéral suisse à toute l'Europe, supprimer ainsi la guerre dans le vieux monde, et le reconstituer sur des bases autres que la conquête, qui l'a jadis féodalisé. » (*Les Secrets de la princesse de Cadignan.*) Le fédéralisme écarte l'esprit de rivalité qui dressa jadis les unes contre les autres les républiques atistocratiques italiennes. En vain celles-ci furent-elles « la gloire de l'Europe au moyen âge ». En vain produisirent-elles les plus belles œuvres d'art ; elles succombèrent, accablées par leurs luttes intestines, ou se vendaient « pour n'avoir pas à saluer leurs

voisines » — tandis que les républiques suisses, comme « de bonnes femmes de ménage occupées de leurs petites affaires et qui n'ont rien à s'envier » demeurent unies, et traversent sans grand dommage les périodes de trouble. (*Massimilla Doni.*) Sans doute, tant que les peuples conserveront des caractères nationaux aussi nettement différenciés que celui des Italiens et celui des Suisses — et Balzac oppose dans *Albert Savarus* l'esprit de lucre du Suisse alémanique à la générosité italienne — le fédéralisme européen restera simplement une utopie... et cela en dépit du cosmopolitisme dont nous venons de suivre les progrès à travers la *Comédie humaine.*

Le tableau que cette œuvre nous donne de l'Europe entre 1789 et 1850 peut sembler incomplet, au moins dans quelques-uns de ses détails. Néanmoins la vue d'ensemble demeure juste, et Brunetière a très exactement remarqué que les romans de Balzac, pour n'être pas des romans historiques, n'en ont pas moins une valeur, une signification et une portée historiques de premier ordre : « Il est permis d'ajouter que cette valeur a paru se préciser et s'accroître depuis qu'une manière nouvelle d'écrire l'histoire s'est accréditée parmi nous. Déjà tous les *mémoires* qu'on a publiés depuis une cinquantaine d'années sur la Révolution et l'Empire avaient été comme autant de preuves à l'appui des divinations ou des inductions du grand romancier. Mais, quand au contenu des *Mémoires* sont venus se joindre les résultats des recherches ou des fouilles opérées dans les archives, c'est alors qu'on a pu s'étonner à bon droit de la justesse et de la profondeur du « sens historique » de Balzac. »

HENRI BACHELIN et RENÉ DUMESNIL

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

LA CRISE DU FRANC

Nous traversons des heures difficiles, qui pourraient compromettre gravement l'avenir, si la France perdait confiance en elle-même et se prenait à douter de sa destinée. Le but de ses adversaires, de ceux qui trouvent qu'elle se relève trop vite et trop complètement des ruines de la guerre, n'est-il pas, précisément, de l'amener à ce degré de dépression où les volontés se laissent paralyser par la crainte que la tâche ne soit trop lourde et l'effort impuissant?

Ne nous y trompons pas : on ne s'acharne après notre devise nationale que parce qu'elle est notre drapeau économique. C'est notre moral qu'on veut atteindre à travers le franc.

Pendant la guerre, nous avons eu à lutter contre des manœuvres du même ordre. Alors, comme aujourd'hui, on cherchait à égarer l'opinion et à propager le découragement. Il s'agissait de nous faire renoncer à la poursuite de la victoire, au moment où l'ennemi commençait à se rendre compte qu'il avait perdu la partie. On voudrait maintenant nous imposer une nouvelle mutilation de notre créance et nous faire abandonner, sans garanties correspondantes, l'action de contrainte que nous exerçons, depuis un an, sur l'Allemagne, pour l'obliger à exécuter le Traité. Vainqueurs dans la guerre, nous serions les vaincus dans la paix.

L'opération a été préparée de longue main; elle est conduite, il faut le reconnaître, avec beaucoup de persévérance

et d'habileté. Après un pilonnage méthodique du front financier, — auquel nous avons, peut-être inconsciemment, prêté la main, — l'attaque a été brutalement déclenchée avec le concours de complicités nombreuses et puissantes.

La multitude des porteurs de marks, à qui on a laissé l'espoir de tirer, malgré tout, quelque parti de leur spéculation; ceux, plus avisés, qui, profitant du désarroi des changes, ont acquis, en Allemagne, des immeubles, des biens fonciers, des participations industrielles; ceux enfin qui redoutent pour leurs entreprises les incidences économiques du paiement des réparations, se sont fait ses auxiliaires.

Un appui extrêmement actif et efficace a été fourni, également, par ces détrousseurs de misère qui, sur tous les marchés du monde, exploitent la fièvre de spéculation et d'enrichissement rapide qui est la pire conséquence du désordre monétaire où est plongée l'Europe.

Si nous savons le vouloir et nous plier aux disciplines nécessaires, nous aurons raison des conjurations déchaînées contre nous. Mais, pour cela, il importe que nous fassions, en tout premier lieu, un sincère examen de conscience; que nous recherchions simplement, loyalement, nos erreurs et nos faiblesses passées, car c'est à la faveur de ces erreurs et de ces faiblesses, que l'offensive contre le franc a pu se développer.

Les panégyriques intermittents où l'on s'efforce d'établir que tout est pour le mieux ne trompent personne. Les exagérations optimistes nous font, par contre, le plus grand mal dans l'esprit de l'étranger en lui donnant à croire que nous n'avons pas la notion exacte des difficultés à vaincre.

Il ne s'agit évidemment pas de méconnaître ou de sous-estimer les progrès qu'une volonté opiniâtre nous a permis de réaliser, en dépit des obstacles accumulés sur notre route. Nous avons relevé, seuls, nos régions dévastées, à peu près rétabli notre équilibre économique, fait de gros sacrifices pour remettre nos finances en ordre. Nous pouvons êtres fiers des résultats obtenus.

Néanmoins, cet immense labeur n'a pas toujours été harmonique dans toutes ses parties. Nous avons parfois négligé certaines incidences, insuffisamment étayé certaines portions de l'édifice. Sa stabilité s'en ressent. C'est sur ces points

faibles que l'ennemi dirige ses offensives. Faisons donc un effort de vérité pour les découvrir. Notre capacité de résistance en sera fortifiée. Connaissant les véritables causes du mal, nous en trouverons plus aisément le remède.

***

Pourquoi, lorsque, sur le marché des changes, nous confrontons le franc avec la livre sterling, le dollar, le florin, etc., les résultats de cette confrontation nous sont-ils aussi défavorables?

Simplement parce que la balance de nos engagements extérieurs est en déficit. Pour libérer nos dettes envers l'étranger, nous avons besoin d'un montant de monnaies étrangères supérieur à celui que peuvent nous fournir nos créances sur l'étranger; il nous faut emprunter le surplus. Voilà la cause première du désavantage que subit le franc lorsqu'on le compare à certains autres instruments de compensation internationale. C'est donc sur la situation de nos engagements extérieurs que nous devons, tout d'abord, faire porter notre examen.

Cette situation, quelle est-elle?

Une opinion très répandue, et qui peut avoir une influence considérable sur la façon d'envisager la crise des changes et les remèdes à lui appliquer, est que notre *balance actuelle* des paiements a complètement retrouvé son équilibre et qu'elle présente même un solde créditeur.

Cette affirmation se fonde sur les chiffres publiés par l'Administration des Douanes, en ce qui concerne le mouvement de notre commerce extérieur, d'une part; d'autre part, sur l'évaluation des ressources en change mises à notre disposition par les touristes et voyageurs étrangers. Le déficit que font apparaître les statistiques douanières, serait couvert, et au delà, par les « exportations invisibles », c'est-à-dire par les dépenses des étrangers qui voyagent ou séjournent en France.

C'est simplifier un peu trop la question que de s'en tenir à ces deux éléments. D'autres interviennent, qui constituent les pays créanciers et débiteurs les uns des autres et dont il

importe de tenir compte, si on veut se faire une idée exacte de la situation.

Dans les statistiques douanières du commerce extérieur, — abstraction faite des causes d'erreur bien connues qui font qu'on ne peut attribuer à ces statistiques qu'une valeur relative — il y a lieu d'opérer une discrimination entre les chiffres afférents au commerce avec l'étranger et ceux qui intéressent notre commerce avec les colonies et pays de protectorat.

En 1923, le montant total de nos importations a été de 32 615 millions; celui de nos exportations, de 30 432 millions. Soit un déficit global de 2 183 millions. Mais si nous nous plaçons au point de vue du change, c'est-à-dire au point de vue des devises étrangères que l'industrie et le commerce français ont dû se procurer pour payer leurs achats, ce n'est pas seulement un déficit de 2 183 millions qu'il a fallu couvrir; c'est un déficit de plus de 3 milliards.

En effet, si on considère séparément le commerce de la France avec ses colonies et pays de protectorat, on constate un *excédent* d'environ 1 milliard au profit de la Métropole. Or, cet excédent ne nous a procuré, en aucune façon, des disponibilités de change. Il représente surtout des envois à l'Algérie et au Maroc (700 millions d'excédent pour l'Algérie, 300 millions pour le Maroc). La couverture en a été faite, en réalité, par des crédits de la Métropole, dans toute la mesure où celle-ci n'a pas eu à effectuer des transferts pour les dépenses dont elle a la charge.

Ce milliard d'excédent n'ayant pu servir à la compensation du déficit relevé dans notre commerce avec les pays étrangers, la liquidation de ce dernier a dû se faire, en totalité, par d'autres ressources. C'est donc bien 3 milliards, et non pas seulement 2 183 millions, qu'il faut porter à notre passif de change. Est-ce tout? Non. Dans les statistiques des émissions que publie l'*Office National des Valeurs mobilières*, on relève des emprunts étrangers placés sur le Marché de Paris, pour un montant supérieur à 1 milliard (1 040 millions). Les prêts à la Belgique, à l'Autriche, à la Roumanie, pour améliorer la situation de leur change ou leur condition monétaire, figurent dans ce total pour environ 800 millions. Le surplus, jusqu'à concurrence de 154 millions, représente des

émissions de sociétés françaises exploitant des entreprises à l'étranger et, jusqu'à concurrence de 119 millions, des émissions pour compte d'entreprises étrangères.

Encore un milliard qu'il a fallu transférer hors de France. En admettant qu'une partie ait servi à reporter des créances antérieures arrivées à échéance et dont la liquidation ne pouvait être opérée, — c'est le cas, paraît-il, pour une fraction de l'emprunt roumain, — il n'en reste pas moins que le solde a été utilisé par les bénéficiaires, qu'il a absorbé, par conséquent, un contingent équivalent de nos créances d'exportation. Ce milliard doit donc être ajouté aux 3 milliards de déficit de notre commerce avec l'étranger.

Le Trésor français a remboursé pour 1 100 millions de dettes étrangères. Il a, en outre, payé 700 millions d'intérêts sur la dette commerciale de l'État envers l'étranger — c'est le montant du crédit prévu pour ces derniers paiements, dans le budget ordinaire de 1923. Dernièrement encore, des informations de presse annonçaient qu'un versement de 10 millions de dollars venait d'être fait à la Trésorerie des États-Unis, pour intérêts semestriels de la dette de 400 millions de dollars correspondant à la reprise des stocks américains à la fin de la guerre.

Du fait de ces intérêts et remboursements, notre passif extérieur s'est trouvé augmenté d'un supplément de 1 800 millions.

A ce chiffre, viennent s'ajouter 5 à 600 millions d'avances à des gouvernements étrangers. Ce montant ressort du projet de loi portant fixation, pour l'année 1924, des recettes et des dépenses des Comptes spéciaux, après certaines ventilations destinées à tenir compte de la partie des dites avances qui n'a pas fait l'objet d'un transfert effectif.

L'ensemble de ces additions porte déjà à 6 milliards et demi, en chiffres ronds, notre passif de change.

Dans les années antérieures, nous avons emprunté à l'étranger : le département de la Seine, nos Compagnies de Chemins de fer, les Compagnies de navigation, diverses sociétés métallurgiques, ont émis des obligations ou se sont fait ouvrir des crédits sur les places de Londres et de New-York. Ces dettes ne sont pas encore remboursées et leur service a exigé, en 1923, de 2 à 300 millions.

La France, d'autre part, est redevable d'intérêts sur les capitaux étrangers qui sont investis chez elle. Le montant de ces intérêts doit approcher de 2 milliards, si même ce chiffre n'est pas dépassé. 2 milliards, en effet, représentent un revenu moyen de 5 p. 100 sur un capital de 40 milliards de francs. Or, le déficit des balances commerciales de 1919 et de 1920 représentait déjà, à lui seul, 45 milliards, dont la compensation a entraîné une formidable et très dangereuse accumulation d'avoirs en francs au profit de l'étranger.

Une partie de ces avoirs a été investie dans des valeurs mobilières, des immeubles, des propriétés; l'autre partie est restée flottante dans les banques. Mais ces disponibilités flottantes elles-mêmes sont placées en opérations à court terme et, plus particulièrement, en bons de la Défense Nationale. Les intérêts se capitalisent, tantôt au profit des détenteurs étrangers, quand c'est sur leur ordre que s'est fait le placement, tantôt au profit des banques étrangères, quand le placement a été fait, directement, par elles, comme emploi de leurs disponibilités. Dans tous les cas, la créance de l'étranger sur la France s'accroît du montant des revenus.

En arbitrant à 2 milliards ce montant, nous avons l'impression de ne pas être très éloigné de la vérité.

Enfin, il faut aussi tenir compte des remises que font, à leurs pays respectifs, les ouvriers étrangers qui travaillent en France et, principalement, dans les régions dévastées.

D'après les statistiques du Ministère du Travail, leur nombre aurait été d'environ 150 000, en 1923, contre 130 000 en 1922. Quiconque a été témoin de la manière de vivre de ces colonies d'Italiens, de Polonais, de Tchèques, de Belges, d'Espagnols, dans nos départements du Nord et de l'Est, a pu constater que leurs dépenses sont extrêmement réduites. Leurs économies vont, la plupart du temps, à leurs familles et constituent, par suite, la France débitrice des pays destinataires de ces envois. On peut, sans exagération, chiffrer à un milliard, au bas mot, l'importance de cette dette.

Ajoutons 150 à 200 millions représentant notre participation à des dépenses d'organismes internationaux, le paiement des fonctionnaires français à l'étranger, et quelques autres transferts de nature diverse. Nous arrivons ainsi à

un passif qui paraît être de l'ordre de 9 milliards et demi.

Que pouvons-nous lui opposer?

D'abord, les « exportations invisibles », c'est-à-dire les dépenses des touristes et des voyageurs étrangers. Aucune statistique précise ne nous fixe sur l'importance de cette catégorie de ressources. Certaines estimations vont jusqu'à 5 ou 6 milliards. Ce sont là, à notre avis, des chiffres excessifs. Nous avons, aujourd'hui, le milliard facile. En pareille matière, il faut se défier des exagérations.

Si l'on s'en tenait aux renseignements donnés par les Offices du Tourisme et les Agences d'Excursions, renseignements fondés sur le nombre de passeports délivrés et la dépense moyenne de la clientèle qui a eu recours à leurs services, on obtiendrait un chiffre compris entre 1 500 millions et 2 milliards. Mettons qu'il atteigne 3 milliards nets, après déduction des dépenses des Français qui voyagent en pays étrangers ou que les besoins de leurs affaires appellent à y séjourner plus ou moins longtemps. C'est une première recette, et appréciable.

Une autre nous est fournie par les intérêts de notre portefeuille de valeurs étrangères.

Avant la guerre, ces intérêts entraient dans notre actif de compensation pour un montant annuel de 2 milliards de francs environ. Il s'agissait alors, bien entendu, de francs-or. Aujourd'hui, le chiffre doit être à peu près du même ordre, peut-être un peu supérieur, mais il s'agit de francs-papier.

En évaluant à 2 milliards et demi les ressources de change que nous procure notre portefeuille de valeurs étrangères, nous croyons donner une évaluation raisonnable. Il ne faut pas oublier que, pour une grosse partie du portefeuille étranger d'avant-guerre, — environ la moitié, — le service des intérêts et de l'amortissement est suspendu. D'autre part, nous avons employé, pendant les hostilités, une fraction importante de nos valeurs internationales de bonne qualité pour soutenir notre change. Enfin, depuis la guerre, l'arbitrage n'a cessé de prélever sur ce portefeuille, pour approvisionner le marché du change.

2 milliards et demi à 3 milliards pour les dépenses des touristes et voyageurs étrangers; 2 milliards et demi à 3 mil-

liards pour les revenus de notre portefeuille de valeurs étrangères, cela ne fait jamais que 5 à 6 milliards à opposer à un passif que nous avons chiffré, plus haut, à 9 milliards et demi.

Par quoi avons-nous couvert la différence?

Pour partie, par les arbitrages de valeurs auxquels nous venons de faire allusion. Ces opérations nous constituent créanciers du produit de la réalisation des titres sur les marchés étrangers et, par conséquent, nous fournissent des éléments de change.

A combien s'est élevé ce produit pour 1923? Il est bien difficile de le dire. Il s'agit là d'opérations qu'aucune statistique ne peut saisir. Tout ce que nous savons, c'est que leur importance va sans cesse en se réduisant, pour la raison que la loi du 3 avril 1918 permet de puiser dans le réservoir de change que constitue notre portefeuille de valeurs internationales, mais interdit de profiter des occasions favorables où il serait possible de le réapprovisionner.

Pour toutes ces raisons, il est difficile de supposer que l'arbitrage ait couvert la différence de 3 à 4 milliards. Pour le solde, il a donc fallu recourir au crédit.

Nous ne prétendons pas avoir fait le compte exact de nos engagements extérieurs et de nos ressources. Peut-être avons-nous omis quelques recettes; peut-être aussi quelques dépenses. Au surplus, les chiffres qui précèdent ne sont que des évaluations plus ou moins approximatives.

Ce qu'il faut retenir de cette analyse, c'est que l'année 1923, bien qu'elle marque un réel progrès, ne paraît pas avoir laissé d'excédents susceptibles d'être appliqués à l'atténuation du passif des années antérieures. Elle a même probablement ajouté à l'arriéré. Or c'est précisément l'arriéré qui pèse sur notre change. *Son influence est capitale.* Et cette influence tient surtout au fait que la couverture en a été assurée par des ventes de francs sur le marché international.

Ceci demande quelques explications et nous oblige à jeter un coup d'œil en arrière afin de bien préciser l'origine du mal et les causes de son aggravation.

***

Pendant la guerre, nous avons eu des balances d'engagements extérieurs extrêmement défavorables. Rien que notre déficit commercial, c'est-à-dire l'excédent de nos importations sur nos exportations, a dépassé 60 milliards, entre le 1er juillet 1914 et le 31 décembre 1918. La compensation nous en a été facilitée par quelques opérations d'emprunt, dont la plupart sont aujourd'hui liquidées, et par les avances des Trésoreries anglaise et américaine [1].

De ces avances, nous restons débiteurs. Notre dette de trésorerie envers l'Amérique s'élève à 3 milliards et demi de dollars, en chiffres ronds, y compris 400 millions de dollars qui représentent la valeur de cession des stocks américains repris par nous après l'armistice. Envers l'Angleterre, la dette du Trésor est d'un peu plus de 650 millions de livres sterling. Soit, au total, en décomptant les dollars et les livres sur la base du pair par rapport au franc, environ 35 *milliards de francs*. L'intérêt de ces avances est capitalisé, sauf pour une faible partie. Le change ne subit donc pas, du fait de cet arriéré, une pression *matérielle* très forte.

Il en va différemment, si on considère la pression *morale*. L'incertitude des échéances de remboursement et des conditions de ce remboursement fait peser sur le franc une menace permanente.

De temps à autre, sous des motifs divers, le plus souvent d'ordre politique, on nous remémore l'existence de ce passif. On rappelle que nos créanciers ne songent pas à renoncer à leurs droits; qu'ils seraient même disposés, pour peu que notre attitude leur en donne prétexte, à demander un règlement prochain. Aussitôt, sans attendre de savoir si ces bruits sont fondés ou non, s'ils seront ou non confirmés, le marché du change — qui est par essence un marché spéculatif — escompte l'effet de cette exigence sur l'équilibre de nos créances et de nos engagements.

C'est une grande faiblesse pour notre crédit que cette épée

1. Ces opérations sont exposées en détail dans notre livre, *Les Changes étrangers et l'Histoire du change français pendant la période* 1914-1921.

de Damoclès suspendue sur le plateau débiteur de notre balance extérieure. Elle n'est maintenue que par le lien de la solidarité interalliée. Or, depuis cinq ans, ce lien a subi de multiples secousses qui paraissent l'avoir très endommagé; il se relâche de plus en plus. *Si nous voulons redresser notre devise nationale, il faut dégager l'avenir de cet irritant problème des dettes extérieures de guerre.* C'est une condition nécessaire.

Elle n'est toutefois pas suffisante. Nous avons d'autres faiblesses à corriger, qui réagissent sur la valeur du franc de façon plus directe et plus continue.

Celles-là ont leur origine dans l'après-guerre, dans la situation où nous a mis brusquement, dès les premiers mois qui suivirent l'armistice, la suppression du concours des trésoreries alliées.

A partir du premier trimestre de 1919, plus aucun appui financier ne nous a été donné. Il nous a fallu régler, par nos seuls moyens, les énormes achats que le réapprovisionnement de nos industries et la réparation des régions dévastées nous obligeaient à faire au dehors. Pour les seules années 1919 et 1920, nos balances commerciales ont laissé un déficit de 40 à 45 milliards. Depuis, les années 1921, 1922 et 1923 y ont, sans doute, ajouté une dizaine de milliards, peut-être davantage.

Nous avons appliqué, il est vrai, à l'atténuation de ces déficits, d'autres ressources que nos créances d'exportation. L'étranger a acquis, chez nous, des immeubles et des domaines ruraux en plus grande quantité qu'on ne le croit généralement. D'autre part, on a observé de très gros achats de valeurs mobilières pour son compte, non seulement de valeurs internationales, mais aussi de bonnes valeurs françaises. Ce mouvement s'est surtout accusé en 1920 et 1921, au moment où s'est produit, à la Bourse, un sérieux dégonflement des cours.

Ajoutons que la fin des hostilités et l'attrait des champs de bataille ont amené une recrudescence du tourisme et, en même temps, une forte augmentation des dépenses à inscrire au passif de l'étranger dans la balance générale.

Nous ne referons pas, ici, pour l'ensemble de cette période, les évaluations détaillées que nous avons faites, plus haut,

pour l'année 1923. Disons seulement que, compte tenu des engagements autres que les engagements commerciaux et des divers éléments compensateurs normaux dont nous avons disposé, il est resté à couvrir un très gros solde qui n'est certainement pas inférieur à une quinzaine de milliards.

Les crédits commerciaux et les rares émissions qu'il a été possible de placer sur les marchés étrangers, ne nous ont fourni que de faibles appoints. Certes, ces appoints n'ont pas été négligeables. Au moment où nous les avons utilisés, ils ont eu sur la hausse des devises une influence modératrice très certaine. Mais cette influence n'a été que temporaire. La plupart de ces opérations ont été liquidées, tantôt à la demande des prêteurs, tantôt sur l'initiative des emprunteurs, peu soucieux de conserver des engagements que la baisse du change rendait de plus en plus lourds.

Étant donné que nos balances étaient encore déficitaires et que nous n'avions pas d'excédents à appliquer à cette liquidation, elle n'a pu se faire qu'en vendant des francs sur le marché international. C'est également en vendant des francs que nous avons réglé le surplus de nos dettes non couvert par la compensation ou non reporté par les crédits.

Une masse énorme de monnaie française a passé ainsi en des mains étrangères, sous forme de billets de banque, pour une faible part; sous forme de crédits en compte dans les banques françaises ou dans les banques étrangères établies en France, pour la presque totalité. *C'est dans cette accumulation d'avoirs étrangers en francs que se nourrit la crise du change et que se développent les germes de ses aggravations successives.*

A la différence des crédits commerciaux, qui ne font qu'ajourner le paiement et laissent subsister la dette, les ventes de francs procurent aux débiteurs de l'étranger les devises qui leur permettent de *se libérer définitivement.* A certains égards, ce peut être pour eux un avantage. Pour le Pays, la conséquence est désastreuse. *A mesure que les ventes de francs au dehors se sont multipliées, nous avons perdu le contrôle de notre monnaie et aliéné notre indépendance.* En toutes circonstances, nous sommes obligés de tenir compte des réactions que risquent de provoquer nos décisions et nos

actes publics sur cette multitude de créanciers éparpillés de par le monde. Ils ont dans les mains une arme redoutable : il leur suffit de réaliser, sur le marché du change, les francs qu'ils détiennent pour troubler notre économie générale et compromettre notre crédit. Nous en faisons, en ce moment, la douloureuse expérience.

Est-ce à dire que ce soit la malveillance qui provoque les courants de réalisations observés à l'origine des fortes poussées de baisse du franc?

Quelquefois. Ainsi, l'aggravation subite de la crise dans les derniers jours de décembre, a été due, en grande partie, aux manœuvres de quelques gros détenteurs de ces avoirs en francs, flottants dans les banques. Ils se sont servi de leurs disponibilités pour peser sur le marché, afin surtout d'exploiter, dans des desseins politiques, nos difficultés de fin d'année. On pourrait citer de même bien d'autres occasions où des pressions ont été exercées sur notre change par les ventes systématiques de certains groupes étrangers, visant à empêcher des décisions contraires à leurs intérêts ou à l'orientation diplomatique qu'ils auraient voulu nous voir adopter.

Une observation s'impose néanmoins : pourquoi ces manœuvres ont-elles été tentées et ont-elles, généralement, réussi? Parce que, chaque fois, elles ont pu s'appuyer sur nos propres erreurs ou sur la faiblesse de nos positions financières.

Il a suffi à leurs auteurs de souligner les conséquences monétaires possibles, sinon probables, de ces erreurs et de cette faiblesse, pour s'assurer le concours de la grande masse des porteurs de francs disséminés dans tous les pays du monde. Ceux-ci ont très vite accompagné le mouvement que les autres avaient habilement déclenché. Souvent même, ils l'ont amplifié dans des proportions extravagantes, sous la pression de la défiance et de la peur. La crainte de voir s'anéantir, ou simplement s'amoindrir leurs avoirs en francs, les a poussés à les réaliser.

De l'intérieur, sont également venus des concours. Les industriels et les commerçants ayant des paiements à effectuer au dehors, à des échéances plus ou moins proches, se sont inquiétés de la hausse subite des changes dont ils avaient

besoin pour s'acquitter. Beaucoup ont précipité leurs achats. Les francs qu'ils ont jetés sur le marché, en contre-partie, se sont dépréciés d'autant plus que ces offres, se superposant à celles des porteurs étrangers, étaient plus abondantes et que les détenteurs de devises se montraient moins pressés de les céder.

Si nous passions en revue les différentes étapes de la dépréciation du franc, au cours des dernières années, nous trouverions toujours le même processus : à l'origine, un fait politique ou une faute financière, exploités contre notre crédit; puis la pression des vendeurs étrangers; enfin, la vague des vendeurs de l'intérieur. Comme il est naturel, plus la demande de devises s'accroît, plus les détenteurs se réservent et cette réserve contribue à accélére har lausse.

Les effets de ces mouvements ne restent malheureusement pas circonscrits au marché des changes; ils débordent très vite sur le marché national.

En observant la hausse continue des monnaies étrangères, dont la valeur, sur le marché du change, est exprimée en francs, chacun a plus ou moins la sensation d'un dépérissement graduel des francs qu'il a dans son portefeuille. Il cherche à fuir les conséquences d'une diminution éventuelle de leur pouvoir d'achat; il exerce tout de suite ce pouvoir d'achat sur des marchandises, sur des valeurs, sur des services quelconques. C'est la hausse des prix qui vient alors étayer la hausse des changes, qui la consolide en relevant progressivement les prix intérieurs à la parité des prix mondiaux calculés sur la base de la dépréciation internationale du franc.

Dans ce bref raccourci de l'évolution de la crise, on a pu voir le rôle prépondérant que jouent les avoirs en francs de l'étranger. Ces avoirs sont les premiers artisans de la baisse, leurs déplacements s'effectuant dans des conditions particulières dont nous allons maintenant exposer le mécanisme.

D'abord, quelle est la nature de l'opération qu'ont faite les acheteurs des francs que les circonstances nous ont obligés à vendre sur le marché international?

Dans toute la mesure où ces francs ne leur étaient pas nécessaires pour s'acquitter envers nous, *ils ont simplement*

spéculé à la hausse de notre monnaie. Confiants dans notre volonté de redresser la situation dans laquelle nous laissait la guerre, tant au point de vue économique qu'au point de vue financier, ils ont escompté une amélioration progressive de notre change et partant un bénéfice de la réalisation ultérieure des devises françaises qu'ils mettaient en portefeuille.

A l'origine — est-il besoin de le rappeler? — cette confiance était fondée sur l'espoir que la solidarité financière interalliée, un moment rompue, serait assez vite rétablie et que, dans tous les cas, l'exécution, par l'Allemagne, des engagements du traité de Versailles faciliterait notre relèvement.

On sait par quelles vicissitudes ont passé ces espérances. Bien des porteurs du début ont perdu patience. Quelques-uns, comme nous l'avons dit plus haut, ont investi leurs disponibilités-francs en immeubles, en biens fonciers ou en valeurs mobilières. Mais ceux qui n'ont pas procédé à ces investissements, qui ont voulu réaliser leurs francs sur le marché du change, c'est-à-dire les reconvertir en monnaies étrangères, dans quelle situation se sont-ils trouvés et nous ont-ils mis?

L'insuffisance de nos actifs de compensation ne nous a pas permis de couvrir leurs demandes dans les conditions normales. Il a donc fallu nous procurer, sur les marchés étrangers, par de nouvelles ventes de francs, le change qu'ils nous réclamaient.

Ces dénonciations de crédits — car ce sont de véritables dénonciations de crédits — se produisant toujours dans les mauvais moments, la découverte des remplaçants, qui veulent bien accepter de se substituer aux porteurs de francs, désireux de liquider leur spéculation, est de plus en plus difficile. A chaque transfert, la valeur-or de la créance transférée subit une diminution et cette diminution se répercute, de proche en proche, sur l'ensemble des valeurs exprimées en francs.

Ajoutons que ces mutations successives ne réduisent pas notre dette puisque, en fait, le porteur étranger, qui veut convertir ses francs en devises, est remplacé par un autre porteur étranger. Seulement — et ceci a une importance capitale — comme beaucoup de vendeurs perdent dans cette opération, qu'ils ne récupèrent qu'une partie des monnaies

étrangères déboursées au moment de l'acquisition de la créance dont ils veulent se défaire, il s'ensuit que les porteurs nouveaux sont de plus en plus exigeants et de moins en moins bonne qualité.

Une grosse partie des avoirs étrangers, flottants dans les banques, est, aujourd'hui, détenue par des spéculateurs médiocres qui, souvent, opèrent avec des fonds de crédit et s'empressent de sortir de leur spéculation à la moindre alerte ou au moindre bénéfice. Ceci explique à la fois et l'instabilité croissante de notre change et sa dévaluation progressive.

Sans insister autrement, ni pousser plus loin cette analyse forcément sommaire, nous pouvons dégager une seconde conclusion :

De même qu'il faut s'attacher à libérer l'avenir du cauchemar des dettes extérieures de guerre, de même, nous devons nous efforcer de fixer ces avoirs étrangers flottants, dont les déplacements nous sont si préjudiciables. Pour cela, il faut, sans délai, définir et appliquer une politique qui rende confiance aux détenteurs de francs et décourage les spéculations à la baisse, aussi bien au dedans qu'au dehors.

***

Le premier article de cette politique doit être qu'*il ne sera plus fait d'inflation.*

L'inflation, c'est la mort des monnaies; c'est la hausse continue des prix, la baisse continue du change, la ruine de l'économie et du crédit.

L'expérience que nous en avons faite nous-mêmes avait laissé subsister, peut-être, quelques illusions dans certains esprits, parce que nous l'avions arrêtée avant qu'elle eût donné son plein effet. Mais ce qui s'est passé en Allemagne — nous l'avons exposé dans une série d'articles de cette Revue — a ouvert les yeux des plus aveugles. Tout le monde connaît, aujourd'hui, les abominables conséquences de la multiplication des signes monétaires lorsqu'ils n'ont pas de contre-partie réelle.

Or c'est bien le cas des billets émis pour mobiliser les avances que les États obtiennent des Banques d'émission.

La garantie de ces avances est constituée par une sorte d'hypothèque sur *la production et l'épargne futures* du pays. Mais cette hypothèque échappe complètement au prêteur. Le plus souvent, aucune échéance précise n'est assignée à la dette qu'elle garantit; l'emprunteur — en l'espèce l'État souverain — se réserve de la réaliser quand et comme il lui plaira. Même lorsqu'il a pris des engagements fermes de remboursement à des dates données, il lui arrive parfois de ne pas les tenir ou de ne les tenir qu'en partie, sans que le prêteur ait d'autres possibilités que d'exprimer, de façon plus ou moins discrète, son mécontentement.

C'est évidemment une première tare pour cette nature d'opérations. Ce n'est malheureusement pas la seule. Il en est une autre beaucoup plus grave qui tient aux conditions mêmes de la mobilisation des crédits ouverts par ces avances. Ces crédits entraînent la création de billets de banque, c'est-à-dire d'instruments monétaires qui représentent un pouvoir d'achat, lequel va s'exercer immédiatement ou, dans tous les cas, avant que la production et l'épargne hypothéquées à son profit aient eu le temps de se faire. Il en résulte, naturellement, un déséquilibre entre l'offre et la demande des valeurs échangées. C'est ce déséquilibre qui est dangereux.

Lorsque les billets de banque sont émis contre de bonnes valeurs commerciales, leur montant se proportionne automatiquement aux besoins des échanges.

Le commerçant ou l'industriel qui escompte des effets à la Banque reçoit de celle-ci une sorte de reconnaissance du droit qu'il a acquis, en versant une richesse dans le patrimoine commun, de prélever sur ce même patrimoine une valeur équivalente. Ces reconnaissances passent de mains en mains, servant à de multiples compensations, jusqu'au moment où les débiteurs des effets escomptés, ayant reçu eux-mêmes les billets en paiement, viennent les rapporter à l'institut d'émission. Le billet n'est créé qu'*après qu'ont été versés dans le patrimoine commun les produits ou les services.* Il est, par suite, toujours assuré de trouver, dans la masse des richesses à échanger, une valeur susceptible de compenser le pouvoir d'achat qu'il représente.

Rien de pareil lorsqu'il s'agit des billets émis à l'occasion

d'avances à l'État. Leur pouvoir d'achat n'a plus alors de contre-partie dans une valeur réelle *préalablement créée.* C'est un pouvoir d'achat supplémentaire, qui ne peut être exercé qu'au détriment des autres billets normalement émis. Cette circulation parasitaire engendre, fatalement, la hausse des prix. Celle-ci est d'autant plus forte et plus rapide qu'on multiplie davantage les billets et que cette multiplication ébranle la confiance des porteurs nationaux.

Qu'on se rappelle ce qui s'est passé, chez nous, en 1919 et dans les premiers mois de 1920; ce qui s'est passé en Allemagne au cours de l'année 1923.

Comment les étrangers, détenteurs de francs, ne se montreraient-ils pas inquiets, chaque fois qu'ils croient apercevoir à l'horizon la menace d'une reprise des émissions anormales de billets? Est-ce que ces émissions n'entraîneraient pas, irrémédiablement, une réduction de la puissance d'achat des francs qu'ils détiennent? Avant que ces francs n'aient fondu dans leurs mains ou dans les caisses des banques où ils les ont déposés, ils s'empressent de les échanger contre d'autres monnaies étrangères qui ne leur paraissent pas exposées à la même détérioration.

Et ainsi, ils agissent sur le change, provoquant la série des réactions que nous avons exposées plus haut, avant même que ne soient réalisées les craintes qu'ils ont conçues ou que l'effet de leur réalisation se soit manifesté sur les prix intérieurs. C'est ce qui explique le décalage, souvent observé, entre la dépréciation de la monnaie sur le marché national et sur le marché international.

Ajoutons que des réactions inverses se produisent lorsque la conduite financière des États, au lieu de tendre à aggraver la dépréciation de la monnaie, tend au contraire, à rétablir sa valeur. Autant les porteurs étrangers sont pressés de se défaire de leurs avoirs dans le premier cas, autant ils sont portés à les augmenter dans le second. C'est un fait d'expérience. Lorsque se répand la conviction qu'un pays est résolu à assainir sa circulation par un retrait progressif des billets de banque en surnombre, il arrive même parfois que les demandes de l'étranger sont tellement pressantes qu'elles améliorent le change plus vite que ne baissent les prix.

C'est donc préparer le redressement du franc que de se déclarer décidé à ne plus s'écarter des principes d'une saine politique monétaire.

Dire qu'on ne fera plus d'inflation, c'est bien. Encore faut-il organiser les finances et la trésorerie pour qu'à aucun moment le recours à cet expédient désastreux n'apparaisse comme presque inévitable.

Quiconque se penche aujourd'hui sur le problème de la trésorerie est obligé de constater qu'un très gros effort s'impose si on veut vraiment donner l'impression que « les émissions anormales de billets ne seront reprises sous aucun prétexte ».

L'affirmer une fois de plus ne suffirait pas, d'où que vienne l'affirmation et quelque énergie qu'on mette à la produire. Les promesses officielles sont reçues avec un scepticisme croissant. L'opinion en prend acte, mais sans être autrement convaincue qu'il s'agisse de résolutions irrévocables; d'autant que ce témoin hebdomadaire, qu'est le chiffre des *Avances à l'État*, publié, chaque jeudi, dans la situation de la Banque de France, ne lui donne pas toujours tous apaisements.

Ne nous faisons pas d'illusions : la confiance ne reviendra que le jour où on saura la Trésorerie aménagée de telle sorte que *les dépenses à couvrir soient ajustées aux possibilités normales de recettes.*

Trop longtemps, on a imposé au Trésor de payer plus qu'il ne pouvait recevoir de recettes, par les canaux chargés de son approvisionnement régulier. Pour acquitter l'excédent, il a dû recourir à l'emprunt sous toutes les formes. La mobilisation de son crédit devient sinon de plus en plus difficile, du moins de plus en plus onéreuse. Il faut donc, à la fois, fortifier le crédit de l'État et réduire son besoin d'emprunter. Pour cela, les moyens ne sont pas nombreux; il n'en est que deux à notre connaissance : faire des économies; augmenter les impôts.

« Demander moins à l'emprunt et plus au contribuable » est, aujourd'hui, une nécessité impérieuse. Nous dirons même qu'on ne peut continuer à demander à l'emprunt que si on demande, en même temps, au contribuable. Il ne s'agit évidemment pas de renoncer à nos revendications vis-à-vis de l'Alle-

magne. Mais ce fut une erreur de solidariser, de façon aussi étroite qu'on l'a fait jusqu'ici, le crédit de l'État français et le paiement des réparations par le Reich. Nous aurions évité bien des secousses à notre change si nous nous étions organisés plus tôt pour affranchir la Trésorerie de cette dépendance.

C'est aussi une nécessité impérieuse que d'alléger les charges du Trésor en comprimant énergiquement les dépenses, en libérant l'État d'un certain nombre de fonctions qu'il assume d'ailleurs très mal et d'exploitations qui, gérées selon d'autres principes, seraient beaucoup plus productives. Il faudra se résigner à pousser très loin la décongestion de l'État si on veut sortir des difficultés actuelles sans risquer d'accabler, sous des impôts excessifs, l'activité de la Nation.

Augmenter les recettes, diminuer les dépenses est bien le double but que visent les projets soumis par le Gouvernement à l'approbation des Chambres. Nous n'avons pas l'intention, pour le moment, d'apprécier, ici, l'efficacité spécifique des mesures proposées. Nous avons, néanmoins, la conviction qu il s'écoulera un certain temps avant qu'elles puissent rendre à la Trésorerie la souplesse qui lui fait, actuellement, défaut. Des réformes à rendement plus immédiat s'imposeront sans doute. Pourquoi ne pas les envisager dès à présent?

On a parlé d'une combinaison financière fondée sur la cession, pour quinze ou vingt années, du monopole des tabacs à une Compagnie fermière. Celle-ci assurerait à l'État une annuité fixe égale au revenu net moyen du monopole dans les derniers exercices. Une partie de cette annuité fixe, disons 500 millions, serait immédiatement capitalisée, au profit du Trésor, par l'émission d'un emprunt de 5 milliards. Les intérêts et l'amortissement en seraient assurés par la Compagnie, avec la garantie de l'Etat. Les bénéfices supplémentaires, au-dessus du revenu moyen, seraient répartis, — selon une échelle à fixer, — de manière à encourager l'accroissement des rendements, entre l'État, la Compagnie, les porteurs de l'emprunt. Ces derniers recevraient, dans ce cas, un superdividende qui transformerait leur titre en une sorte d'obligation-action.

Cette combinaison a le très grand avantage de nourrir *immédiatement* la Trésorerie, de mettre à sa disposition des ressources substantielles qui feraient disparaître les craintes d'inflation nouvelle. Un emprunt des tabacs de cinq milliards, présentant les avantages et garanties que nous venons d'indiquer, serait très facilement couvert. Il est probable que beaucoup de francs détenus par l'étranger viendraient s'investir dans cet emprunt, ce qui diminuerait le flottant qui pèse sur notre change. Peut-être d'autres souscriptions de l'extérieur nous procureraient-elles des disponibilités en devises.

Certaines modalités envisagent même l'application, en totalité ou en partie, du surplus de l'annuité fixe au remboursement des avances de la Banque à l'État, concurremment avec le compte spécial d'amortissement des dites avances, de façon à rendre ces remboursements moins dépendants qu'ils ne le sont aujourd'hui de la situation du Trésor.

Inutile d'entrer dans le détail. Ce qui est intéressant à retenir, c'est le fond de la combinaison et les résultats rapides qu'elle est susceptible de procurer. On objectera peut-être qu'elle heurte les principes d'une certaine politique. *Ce n'est pas avec des principes politiques qu'on peut garnir les caisses du Trésor; c'est avec de l'argent.* Si on a mieux à proposer, qu'on le dise; nous n'avons pas, quant à nous, de préférence pour un système plutôt que pour un autre. Ce que nous disons, c'est qu'il faut voir le mal où il est et ne pas essayer d'en masquer la gravité pour n'avoir pas à faire un choix dans les remèdes. On ne peut pas laisser plus longtemps la trésorerie dans l'état où elle est, sans s'exposer à décourager les souscriptions de l'épargne qui assure le report de la dette flottante.

La crainte de voir l'État recourir à l'inflation, pour remédier à ses embarras de trésorerie, provoque sur l'épargne nationale un réflexe analogue à celui que nous avons observé chez les porteurs étrangers de francs. Ceux-ci se précipitent sur le marché du change pour transformer leurs avoirs en devises appréciées et ils en font monter le cours; les épargnants essaient de consolider leurs économies en les transformant en marchandises ou en valeurs mobilières à revenu variable qui suivent la hausse des produits, et ce sont les prix qui montent, aspirant toujours davantage de dispo-

nibilités. Les deux phénomènes réagissent l'un sur l'autre; ils s'aggravent mutuellement, créant, de proche en proche, chez les uns cette peur de la ruine, chez les autres cette fièvre de l'enrichissement rapide dont la contagion peut devenir, à la longue, génératrice de catastrophes.

Nous avons déjà fait un très gros effort financier. Bien que les dépenses du budget ordinaire soient prévues, en 1924, pour un montant de 23 milliards 596 millions, la couverture en paraît assurée par des ressources normales, sans recours à l'emprunt. Dans ce chiffre de 23 596 millions, figurent déjà 3 600 millions représentant le service des dettes contractées pour les réparations aux personnes et aux biens, antérieurement au 1er janvier 1922. Les mesures financières proposées par le Gouvernement (impôts nouveaux et économies) visent à permettre l'incorporation dans le budget général d'un certain nombre d'autres charges, couvertes, jusqu'ici, par des ressources d'emprunt parce que devant finalement incomber à l'Allemagne. C'est un énorme sacrifice qu'on demande au Pays pour fortifier son crédit et suppléer, temporairement tout au moins, à la carence allemande. Ce sacrifice sera accepté. Mais, encore une fois, sa portée *immédiate* sera surtout morale et il est à craindre qu'elle ne suffise pas à faire disparaître la crise de la Trésorerie.

Ce n'est pas en fermant les yeux sur les réalités qu'on parviendra à les modifier. C'est en s'attaquant résolument à leur cause. Puisque, à l'origine du mal, il y a un fléchissement de la confiance, que ce fléchissement soit justifié ou non, peu importe, nous devons tout faire pour dissiper les craintes qui l'ont déterminé. *Soignons tout de suite la Trésorerie.* On n'aime pas beaucoup confier ses économies à une Caisse vide. Garnissons la caisse du Trésor : l'épargne y viendra.

Cela, c'est l'effort d'aujourd'hui. Il ne saurait suffire toutefois à nous assurer la stabilité du change et des prix. Il faudra le compléter : 1° par une politique de production et de débouchés qui nous permette de résorber l'énorme arriéré qui pèse sur la situation; 2° par une meilleure répartition de nos ressources en devises. Nous étudierons ces deux derniers points dans un prochain article.

JULES DECAMPS

AU THÉATRE

On peut tout dire de la pièce de M. Paul Raynal, excepté qu'elle ait passé inaperçue. D'abord son titre : *le Tombeau sous l'Arc de triomphe*, n'est pas de ceux qui s'insinuent, en quelque sorte, timidement, comme un homme modeste dans une assemblée. M. Paul Raynal se fait annoncer à grand fracas et, de loin, il commence à déplacer de l'air; il s'impose, il exige la vedette, il s'étale. Ce n'est certes pas une pièce ordinaire, ni même simplement remarquable, qui oserait arborer ce pavois funèbre et triomphal. Un chef-d'œuvre s'avance : c'est clair pour tout le monde, et l'auteur l'entend bien ainsi. Depuis deux ans, le monde des théâtres était dans l'attente : quelque chose de grand allait naître. La lecture devant le comité avait duré six heures : le temps ne compte pas pour ce jeune dramaturge. On lui refuse sa pièce : scandale! Les bonnes lettres ont heureusement parmi nous de preux chevaliers, grands redresseurs de torts, protecteurs de la poésie veuve et du génie orphelin, qui s'empressent de remuer ciel et terre en faveur de M. Paul Raynal, ou plutôt de la Comédie-Française, dont il s'agit de sauver l'honneur devant la postérité. On les écoute. Quelques beaux ouvrages n'ont-ils pas été un temps méconnus? C'est maintenant une terreur d'en méconnaître d'autres. La pièce entre en répétition : le grand jour approche. Alors les corybantes, pris d'un délire sacré, mènent un bruit assourdissant. L'un d'eux prophétise une nouvelle bataille d'*Hernani*. Mais non! répond un autre. *Hernani*, ce n'était

que de la littérature; voici une « tragédie nationale » qui « vise plus haut et plus loin ». Du Corneille, avec quelque chose de plus! *Nescio quid majus nascitur Iliade...*

Ces formidables pavés de l'ours ont-ils contribué à la chute de la pièce? Elle serait bien tombée toute seule. Cependant, après de telles espérances, la déception a été plus lourde. A la répétition générale, les spectateurs ont bruyamment protesté et l'auraient fait dans tous les cas, parce qu'ils ont eu à subir des scènes révoltantes. Ils se sont demandé, en outre, si l'on n'avait pas abusé de leur candeur : c'est vrai mais ne croyez pas à l'ombre d'un parti pris malveillant! Ce public serait plutôt naïf et prêt à l'enthousiasme facile : il avait ouvert un large crédit et attendait de bonne foi une révélation d'en haut. La preuve en est qu'il a supporté sans murmure deux heures d'ennui et n'a éclaté qu'au troisième acte. On ne pouvait pousser plus loin le respect et la patience. L'effet a été le même devant d'autres publics, aux représentations suivantes. Après quoi, il est vrai que le calme s'est rétabli, mais à quelles conditions? On nous avait vanté « l'irréductible caractère » de l'auteur, qui n'admettait pas la moindre correction. *Sit ut est, aut non sit!* Il en a rabattu. S'il n'y a plus aujourd'hui de tapage dans la salle, c'est en raison du fameux axiome de Scribe : ce qui est coupé n'est pas sifflé.

Si vous n'avez point assisté à la répétition générale, ne vous flattez pas de connaître jamais le texte primitif. Vous ne le trouverez même pas exactement dans *l'Illustration*. Par exemple, un des passages qui avaient fait hurler est celui où le père du soldat, apprenant que son fils sera presque sûrement tué dans trois jours, répondait : « Tant pis! » J'en suis sûr : j'y étais, je l'ai entendu de mes propres oreilles; j'affirme sur l'honneur que M. Léon Bernard proférait ce : « Tant pis! » qui a indigné l'auditoire et soulevé des huées. Dans *l'Illustration*, le père répond simplement : « Bah! » ce qui est encore assez fort, mais peut à la rigueur signifier qu'il ne croit pas à cette mort imminente de son fils, et non plus qu'elle le laisserait indifférent. Vous sentez la nuance et l'atténuation. Et j'avoue que je n'ai pas eu le courage de voir la pièce une seconde fois : l'endurance professionnelle a des limites. Mais il paraît qu'on a fait bien d'autres coupures, et plus franches. Par exemple,

lorsque le « vieux » disait : « Ton pardon, accorde-le-moi! je suis ton père à tes genoux... » il s'agenouillait réellement devant son fils, ce qui avait provoqué de nouvelles clameurs de réprobation. Je ne sais plus ce qu'il dit au juste, mais d'après ce qu'on m'a raconté, il ne se met plus à genoux. Bref, grâce aux larges concessions de l'inflexible auteur, ce qui subsiste de son texte passe maintenant sans encombre. Et il y a un certain mouvement de curiosité. Mais ces curieux qui viennent autant pour les incidents escomptés que pour la pièce, ne seront pas moins déçus que ceux du premier jour, quoique d'une autre façon.

Et rien ne pourra faire que ce soit une bonne pièce. Notons d'abord que cette élasticité n'est pas un bon signe. M. Paul Raynal inspirait plus de confiance lorsqu'il se montrait intraitable. Une œuvre définitive et fortement organisée ne se prête pas si aisément aux retranchements et aux modifications. D'ailleurs, c'est tout l'essentiel qu'il faudrait changer : c'est toute la conception générale qui est fausse et choquante. Non pas que les intentions de l'auteur doivent être incriminées! Ses quelques partisans le défendent de l'accusation d'antipatriotisme : je crois bien que pas un critique ne l'avait formulée. M. Paul Raynal est un bon citoyen; il n'a voulu froisser aucun sentiment respectable; il a visé à faire l'apothéose du soldat de la grande guerre. Cela est entendu, et n'a pas été sérieusement contesté. Mais il s'y est mal pris, et par une invraisemblable disgrâce, il a réussi à rendre son héros antipathique. Ce soldat, qui vient en permission près de son père et de sa fiancée, c'est à eux et à nous de l'admirer, de le vénérer, d'exalter son héroïsme et de pleurer sur son martyre. M. Paul Raynal le montre violent, arrogant, emphatique, injurieux, qui exige qu'on se prosterne devant lui et qui fulmine contre tous ceux de l'arrière. C'est un manque de tact : ce n'est pas d'un sentiment vraiment français. Les vrais héros, particulièrement ceux de chez nous, tels que nous les avons vus pendant cette guerre, se distinguent par une simplicité qui n'est pas la moins sublime de leurs vertus. Il en est de même en toute occurrence. Un sauveteur, par exemple, qui a risqué sa vie pour en préserver d'autres, c'est aux gens du rivage de le combler d'éloges et d'honneurs; mais il ne les

revendique pas d'un ton impérieux et provocant, il n'accable pas d'un mépris offensant ceux qui n'ont pu faire aussi bien.

On supposait que le courage et le dévouement, dans la guerre ou dans la paix, étaient déterminés par l'amour de la patrie ou de l'humanité. M. Paul Raynal nous présente un soldat parfaitement brave, résolu à faire son devoir jusqu'au bout, et qui ne respire que la haine, — non pas la haine de l'ennemi, qui à la rigueur se comprendrait; il déclare même que « toutes les guerres sont fratricides », ce qui est exact en principe, discutable dans le cas d'une agression barbare, mais après tout généreux. Le phénomène étonnant et affligeant, c'est que ce soldat, qui n'hésite pas à se sacrifier pour sa patrie, déteste la plupart de ses compatriotes. Pour lui, il y a le front, et puis une tourbe de criminels. Peut-être fait-il grâce aux femmes et aux tout petits; et l'on concevrait ses colères, s'il les réservait pour les mercantis et les embusqués. Mais il s'en prend surtout aux vieillards. A l'entendre, on dirait qu'il ne se bat que pour eux, et par leur faute, que non seulement ils sont cause de la guerre et l'ont voulue, mais qu'ils en profitent et s'en réjouissent cyniquement, parce qu'elle les débarrasse de la concurrence des jeunes.

Tout cela est aussi puéril qu'injuste et désobligeant. Le soldat ne se bat pas seulement pour les vieux, mais pour lui aussi, pour ses enfants, s'il en a déjà, ou pour ceux qu'il aura s'il en réchappe ; car il eût été réduit lui-même en esclavage, comme tous les siens, par la victoire allemande. Dans un tel péril, chacun doit travailler à la défense commune, selon ses moyens. Les jeunes au rempart, il le faut bien : c'est la nature qui en a décidé ainsi, en dotant la seule jeunesse de la force nécessaire. Mais l'armée ne se suffit pas; elle a besoin d'armes, de munitions, de vivres, de soins pour les blessés, de réconfort moral : le rôle de l'arrière, assurément plus humble, n'est pas moins indispensable. Les civils ont tenu, selon le mot de Forain, et sauf quelques défaillances individuelles, ils ont fait leur devoir au rang où l'âge, la santé, les aptitudes spéciales les avaient placés. Ils ont conscience de leur effacement; ils gardent toute leur gratitude, leur tendresse et leur vénération à ceux de l'avant; mais ils ne méritent pas d'être insultés : à peu d'exceptions près, ils sont sans reproche. Et

qui donc en France a souhaité la guerre? Nous n'avons pas su l'empêcher? Mais une nation ne peut jamais l'empêcher à elle seule : pour maintenir la paix, il faut être deux; et l'offensive allemande ne nous a pas laissé le choix. Ajoutez que ce ne sont pas seulement les vieillards qui gouvernent, bien qu'ils y soient particulièrement appelés par leur expérience. Nous avons le suffrage universel; on est chez nous électeur à vingt et un ans, éligible à vingt-cinq. Sauf ceux des toutes jeunes classes, les combattants, comme leurs pères, avaient participé à la vie politique du pays et auraient dû nous épargner cette guerre si cela avait été possible.

La faiblesse d'une pensée simpliste et vraiment primaire, dans le pire sens du mot, tel est le vice profond de la pièce de M. Paul Raynal. En un sujet si tragique, si brûlant, qui rend toute émotion légitime et qui excuse même une certaine fièvre, un esprit ferme et viril a seul le pouvoir de ne pas déraisonner. La pauvreté de ses vues rudimentaires a entraîné M. Paul Raynal aux plus choquants excès. N'ayant pas compris, il a débridé ses aigreurs et ses rancunes : il a rendu des êtres humains responsables de ce qui résulte des lois et des fatalités naturelles. C'est pourquoi son soldat, dans sa très explicable horreur de la guerre, que nous partageons tous, et son ressentiment exaspéré d'avoir à la subir, se venge sur son père, qui devient le grand coupable symbolique et le bouc émissaire de l'Europe en feu. L'auteur a pris un plaisir sinistre à charger ce vieux de toutes les vilenies. Vous avez vu que, dans la première version, cela lui était égal que son fils fût tué. Ce n'est pas tout : il a ressenti secrètement un amour inavouable pour la fiancée de ce même fils; et lorsque celui-ci l'en accuse, nous avons cru à une folie du soldat jaloux; mais bientôt le vieillard confesse son aberration, qui, à vrai dire, n'a pas dépassé les bornes d'une velléité à demi consciente : c'est encore heureux. Mais voilà du freudisme bien intempestif. Je vous ai dit l'humiliation du bonhomme venant enfin à résipiscence, et aussi dégradé dans son repentir que dans son infamie. Où M. Paul Raynal a-t-il connu des pères et des fils ainsi faits? Ce sont là deux monstres. Et j'entends bien que, des monstres, il y en a; mais ils ne peuvent prétendre à représenter tout un peuple. M. Paul Raynal

a prétendu nous donner la tragédie synthétique de la guerre. Le public n'a pas eu tort de trouver la synthèse inexacte.

La fiancée est un peu moins odieuse, mais peu agréable encore et fort inconsciente. Dans un élan de passion, elle se donne au soldat, sans mariage. Soit! et M. Henry Bordeaux lui-même a fait sur ce thème un roman. Mais dès qu'elle s'est donnée à lui, elle lui déclare qu'elle ne l'aime plus. Pourquoi? Parce qu'il lui annonce que la guerre va se prolonger, et qu'elle ne peut supporter une si longue absence. Elle ne se doutait donc pas, en septembre ou octobre 1915, qu'on n'était pas encore à la veille de l'armistice? Et quelle cruauté dans un tel aveu fait à un soldat qui repart pour le front dans une heure! D'ailleurs, ce soldat s'est assez mal conduit. Il n'a même pas les chances normales de survivre et de pouvoir épouser plus tard cette jeune fille : pour obtenir sa permission, il n'a pas craint d'accepter une tâche si périlleuse qu'il est à peu près sûr d'y rester. Mais, n'est-ce pas? la guerre autorise tout, couvre tout, abolit toutes les conventions, etc. Pardon! c'est la théorie pangermaniste, ou boche, et c'est aussi une théorie primaire, une simplification épaisse. Pour les intelligences plus fines, la réalité est plus complexe, et la guerre ne supprime ni la morale, ni les scrupules du cœur; un homme civilisé contraint de défendre son pays s'efforce de limiter les dégâts au strict nécessaire et n'abuse pas de la situation pour agir comme un pandour. C'est le principe de l'honneur chevaleresque, qui avait du bon.

Au dénouement, nos trois personnages se réconcilient et leurs adieux seraient touchants, sans le style amphigourique qui gâte toute la pièce et qui résulte de la même erreur de jugement. Cet ambitieux pathos, cette impuissance à être clair, cette affectation de profondeur, cette emphase et ce clinquant, ce sont les péchés habituels des écrivains qui manquent de culture, de réflexion et d'esprit critique, ou qui s'évertuent à faire comme s'ils en manquaient, parce que ces qualités ne sont pas actuellement en vogue. Alors ils se mettent à travailler dans le genre génie, comme disait Degas, mais l'insuffisance, volontaire ou non, de leur préparation intellectuelle les condamne à ne produire que de faux chefs-d'œuvre. Sans doute le goût du jour confond souvent les faux avec les vrais,

et la puissance de la mode égare, quelquefois, même des amateurs compétents. Cependant il y a des surprises, des retours de la raison et du bon sens. C'est toute une fâcheuse esthétique et une déplorable philosophie dont le public a fait justice en conspuant la pièce de M. Paul Raynal. Il serait à souhaiter que cette leçon ne fût pas perdue.

Une autre pièce non moins belphégorienne, comme dirait M. Julien Benda, c'est le *Feu à l'Opéra*, de l'auteur allemand Georg Kaiser, jouée au théâtre de l'Œuvre. Belphégor est international. Rien de la guerre : l'action est située à Paris, en 1762. La femme d'un gentilhomme français apparaît en criant : « Je vis ! » Elle a échappé à l'incendie qui dévore l'Opéra. Elle révèle ainsi à son mari qu'elle y était allée en secret avec son amant, tandis qu'on la croyait endormie dans sa chambre. Alors, pareil à M. Bergeret, l'époux outragé affecte de la considérer comme n'existant plus. Il l'adorait ! Elle n'en savait rien ! Bourrelée de remords, elle retourne sur les lieux du sinistre et se jette dans le brasier. Ainsi elle donne sa vie pour son mari, nous dit-on, comme Alceste pour Admète. Car on nous explique que cette mort lui restituera sa pureté primitive dans la pensée du veuf. Il me semble que cela n'y change rien, et ne peut faire qu'elle ne l'ait pas trompé. Il sera peut-être touché de son repentir, mais elle n'en aura pas moins brisé le cœur de cet homme... Ce scénario, aggravé de scènes macabres, dignes du Grand Guignol, est noyé, en outre, dans un verbiage incohérent et ampoulé, avec des prétentions philosophiques que rien ne justifie. Encore un qui se croit génial !

Le spectacle de l'Œuvre se terminait heureusement par *Irène exigeante*, comédie en un acte de M. André Beaunier, où l'on voit une jeune femme, atteinte de la manie du drame, et très déconfite de s'apercevoir que son mari et son amant sont de joyeux compagnons, faits pour s'entendre. Une ironie bien spirituelle, et assez profonde sans y viser ostensiblement, anime cette petite pièce, qui est une des jolies choses de la saison et ferait bonne figure à la Comédie-Française.

PAUL SOUDAY

LE COMITÉ DES EXPERTS

ET

LES RÉPARATIONS

Le problème des réparations entrera prochainement dans une phrase décisive de son histoire. La réunion et les travaux du Comité des Experts, quel que soit le destin qui les attende, marqueront une date. Si aucun résultat positif ne devait en sortir, il faudrait prévoir un ajournement de tous les espoirs de règlement. Si, au contraire, comme on peut le croire, le Comité des Experts réussit à exposer une situation nette, alors s'ouvrira la période qui devra amener une conclusion. Le chemin qui conduit à un règlement sérieux et durable est long, et il ne faut pas se faire d'illusion sur la rapidité des événements. Il y aura encore des difficultés. Mais le fait intéressant et important, c'est que les travaux du Comité des Experts peuvent et doivent servir de point de départ aux conversations nécessaires.

Le Comité des Experts travaille, comme on sait, pour la Commission des Réparations. Lorsqu'il y a plusieurs semaines la Commission des Réparatons a organisé ce Comité, nous en avons signalé l'importance et nous avons félicité M. Barthou, président de la Commission, d'avoir collaboré à sa formation. C'est qu'après la fin de la résistance passive et après tant de controverses, il était utile d'innover dans les méthodes que réclame l'examen du problème des réparations et de chercher une voie par où aboutir à un résultat pratique. Le Comité est composé de techniciens, qui ont mission d'étudier la

situation monétaire et budgétaire de l'Allemagne, de se renseigner sur l'évasion des capitaux allemands, et de chercher la réponse à ce difficile problème qui est le transfert de richesses d'un pays à un autre. Il a un caractère international, et il compte parmi ses collaborateurs des experts américains. Pour être exact, il faut noter que ces experts américains sont venus pour ainsi dire spontanément s'intéresser à une œuvre internationale; ils ont évité de prendre officiellement contact avec leur gouvernement; ils n'ont pas de mission. Mais leur présence est cependant un fait particulièrement digne d'attention. Ce sont des hommes compétents et expérimentés, désireux de faire une œuvre utile et juste. Leurs travaux sont suivis avec un vif intérêt et une grande sympathie par les États-Unis. Depuis le traité de paix, les États-Unis ont résolu de ne pas participer à la politique européenne, mais ils n'y sont pas indifférents, et ils savent bien que certains problèmes qui touchent la monde entier ne peuvent être réglés définitivement sans eux. On comprend dès lors pourquoi l'opinion américaine est attentive aux travaux des experts. Si des hommes en qui elle a confiance et qu'elle sait animés de dispositions élevées n'arrivent pas à obtenir un résultat, elle en conclura, à tort ou à raison, mais elle en conclura qu'il vaut mieux ne pas se mêler des affaires de l'Europe. Si au contraire ils parviennent à faire progresser le problème des réparations et à esquisser une solution qui sera ensuite étudiée et approfondie, elle sera sans doute amenée par là même à considérer la suite et à s'intéresser aux questions d'où dépend le rétablissement réel de la paix. C'est pour cet ensemble de raisons qu'en tous pays on attache de l'importance aux travaux des Comités des Experts. On n'attend pas d'eux une solution totale qui dépasserait le cadre de leur mission et qu'ils n'ont pas le pouvoir de fixer : on attend d'eux des indications qui serviront à des négociations bienfaisantes.

***

Dans quel état d'esprit les Alliés abordent-ils ces préliminaires de conversation? Les mêmes opinions ne sont pas soutenues partout, mais partout la même bonne volonté, le

même désir d'accord est manifesté. M. Ramsay Mac Donald met tous ses soins, par ses discours et ses entretiens, à produire une impression favorable sur l'opinion française et à rétablir la confiance. Sa première préoccupation est d'éviter les malentendus. Il est heureux de multiplier les occasions d'exposer ses vues personnelles, et demande qu'on ne s'attache pas à scruter toutes ses phrases pour y trouver des arrière-pensées. C'est ainsi que d'une de ses réponses à la Chambre des Communes, on a cru pouvoir conclure qu'il était sur le point de lancer un appel en vue d'une conférence. C'est devancer sa résolution. Ceux qui parlent de conférence ont des intentions excellentes, mais leurs projets manquent de précision. « Une conférence, dit-il, doit être la fin et non le commencement d'un chapitre. » Et sur ce que doit contenir le début de ce chapitre, M. Mac Donald s'exprime en termes irréprochables. Une conférence, d'après lui, n'a pas de sens si les études préliminaires ne sont pas encore arrivées à éclaircir complètement les problèmes. Il veut d'abord, entre les deux pays, entre les deux gouvernements, des échanges de vues d'une loyauté sans aucune réserve, et cela par les moyens réguliers, c'est-à-dire les ambassadeurs accrédités, soit à Paris, soit à Londres, et s'il est nécessaire, des correspondances personnelles. Il souhaite qu'on écarte les controverses inutiles et les froissements d'amour-propre, qui ne se produisent qu'au détriment des grands intérêts nationaux. Il est résolument idéaliste, et ne demande qu'à croire aux bonnes dispositions des peuples. Cet état d'esprit cependant ne l'empêche pas de constater que l'Allemagne est loin d'être convertie à des idées nouvelles, et s'il ne désespère pas de l'avenir, il n'est pas dupe du présent.

La responsabilité du pouvoir inspire à M. Ramsay Mac Donald de la mesure et de la prudence. Autour de lui, il semble que les imaginations aillent beaucoup plus vite. Les milieux libéraux ont toujours dit qu'ils donneraient carte blanche au Gouvernement de M. Mac Donald, s'il faisait tous ses efforts pour améliorer la situation internationale et pour rétablir l'influence britannique qu'ils prétendaient amoindrie sur le Continent par suite de la politique incertaine de M. Bonar Law et M. Baldwin. Comme ils s'apprêtent à soutenir le

Cabinet travailliste à la Chambre des Communes, et qu'ils se trouveront par conséquent obligés de le défendre contre les critiques des conservateurs, il n'est pas étonnant de les voir s'efforcer de faciliter à l'extérieur la tâche de M. Mac Donald en prêchant la modération et en proclamant leur optimisme. Leur confiance en l'avenir est devenue très enthousiaste. Des organes radicaux insistent sur la nécessité de ne pas poursuivre une inutile politique de coups d'épingles avec la France et d'avertir l'opinion anglaise du danger qu'il y aurait à y soulever une vague de nationalisme anti-britannique avant les prochaines élections. Ils affectent de considérer qu'il y a une véritable détente dans la situation européenne et que l'on s'achemine même peu à peu vers une nouvelle Conférence Internationale à laquelle la France adhérerait de son plein gré. Pour eux, il est déjà évident, qu'en dépit des difficultés, l'atmosphère internationale s'est sensiblement améliorée depuis l'arrivée au pouvoir du Gouvernement actuel. La reconnaissance de la Russie est maintenant un fait accompli. Le problème de Cologne a reçu une solution, l'affaire de la régie qui esquissa un faux mouvement, est réglée. Le protocole du 14 décembre est maintenant officiellement adopté et la fin de cette dispute a été accueillie en France avec satisfaction. Les négociations à propos du Palatinat ont abouti. M. Mac Donald se trouve en situation de recueillir ce que les autres ont semé. Il est clair que le problème international ne pourra pas être résolu sans la convocation d'une nouvelle Conférence; mais la question de savoir si M. Mac Donald réussira là où Lord Curzon a échoué dépendra, pour une grande partie, des nouveaux éléments de la situation que nous venons de noter. Elle dépendra aussi, dans une considérable mesure, de ce qui a si souvent réussi, disent les libéraux anglais, à faciliter les négociations difficiles, c'est-à-dire de l'état des finances britanniques. Et un journal libéral va jusqu'à dire qu'il ne doit pas être impossible d'aider matériellement à régler les problèmes en suspens. Voilà de l'optimisme sans réserve, et il est douteux que M. Ramsay Mac Donald, dans ses jours les plus confiants, aille aussi loin.

Il faut retenir cependant de l'argumentation des libéraux anglais, qu'en effet un certain nombre de questions restées en

suspens ont été réglées. M. Poincaré et M. Ramsay Mac Donald ne se sont pas contentés d'échanger publiquement des assurances mutuelles de bonne volonté. L'une au moins des questions secondaires qui avaient été soulevées, comme à dessein, pour aigrir encore les relations britanniques, vient de recevoir une solution satisfaisante, dont l'adoption semble témoigner d'un esprit nouveau. Les autorités belges, françaises et anglaises ont réalisé un accord destiné à favoriser, dans un esprit pratique, la reprise du trafic entre les réseaux de la régie et les chemins de fer de la zone de Cologne. On se plaît à voir dans cet arrangement, qu'ont facilité les engagements pris du côté britannique pour assurer la sécurité des communications des forces franco-belges, la preuve d'un désir réciproque de collaboration cordiale. D'autre part, la manifestation du gouvernement allemand dans la question du Palatinat n'a pas eu pour effet, le ton de la réponse de M. Poincaré en témoigne, de faire perdre son sang-froid au chef du gouvernement français. M. Poincaré a fait au reste parvenir à M. Mac Donald des propositions pour un règlement définitif de la question du Palatinat. L'impression a été favorable à Londres, et l'attitude de la France a été considérée comme un des premiers résultats de la cordiale bienveillance qui s'est établie entre Londres et Paris. Ce ne sont là sans doute que des conversations sur des sujets secondaires. Les affaires essentielles n'ont pas été encore abordées et ce sont toujours les mêmes, modalités des paiements allemands, régime des territoires occupés, garantie de la sécurité française. Bref c'est toute l'application du traité de paix qui est en jeu. M. Ramsay Mac Donald s'en rend bien compte. Il s'est défendu dans son dernier discours de vouloir rien dire de cette question avant que soit connu le rapport des experts. Il a cependant tenu à déclarer que lorsque ces Comités auront fait connaître leurs conclusions et que la Commission des Réparations se sera prononcée, ce sera l'heure de reprendre l'examen d'ensemble de tous les problèmes, y compris celui des dettes, avec la ferme résolution de les aborder dans le détail et d'en venir à bout de gré à gré. Et l'on ne peut manquer de noter l'importance de ce passage sur la Commission des Réparations et sur les dettes interalliées.

Mais M. Ramsay Mac Donald voit encore plus loin dans l'avenir. Le problème des réparations, dont il sent l'importance essentielle, ne limite pas son horizon. Fidèle aux idées de toute sa carrière, il estime qu'on n'aura rien fait tant qu'on ne se sera pas mis d'accord sur la question des armements. Il est d'ailleurs persuadé que, pour peu qu'on s'y prenne comme il convient, la France et les autres nations d'Europe admettront, leurs motifs de crainte éliminés, que la plus grande sécurité d'un peuple réside, non dans la force de ses armes, mais dans la justice de la cause qu'il personnifie aux yeux du monde. Aussi l'intention arrêtée de M. Mac Donald est-elle de travailler de toute son énergie à « accroître le caractère représentatif et l'autorité de la Société des Nations ». C'est dire qu'un jour l'Allemagne et la Russie seront invitées à en faire partie. Quant aux États-Unis, nous n'avons pas de conseils à leur donner; mais dès qu'ils verront que l'Europe s'applique sérieusement à résoudre son problème, dans un esprit nouveau d'idéalisme et d'enthousiasme qui exclut toute augmentation des dépenses d'armements, tous pactes de nationalisme agressif, nous n'aurons pas à les prier pour qu'ils joignent leurs efforts aux nôtres; ils viendront d'eux-mêmes prendre leur part de cette grande œuvre humaine. Ainsi élargie et fortifiée, la Société des Nations, et, avec elle, la Cour de justice internationale, jouera un rôle de plus en plus actif dans le règlement des litiges que les nations intéressées ne parviendraient pas à régler directement. « Les occasions ne manqueront pas de mettre cette idée à l'épreuve », et M. Mac Donald se gardera de les laisser échapper. Le Premier ministre anglais espère donc une politique de rapprochement international, par l'organe de la Société des Nations, en vue de réaliser finalement l'idée pacifique de désarmement intégral; de plus, immédiatement, une tentative vigoureuse pour régler la question des réparations et la question des dettes intéralliées, vraisemblablement par l'organe d'une conférence internationale : telles sont les deux idées maîtresses qui se dégagent du dernier discours de M. Mac Donald. Elles ne laisseront pas d'éveiller chez nous quelques inquiétudes, si fort que nous appréciions les méthodes de franchise et de cordialité qu'il a entrepris de substituer à la

politique des taquineries et des campagnes de presse. La France, qu'on représente à l'étranger comme nationaliste et impérialiste, ne se défie aujourd'hui de l'idéalisme que pour en avoir fait trop cruellement la confiante expérience. Elle retiendra cependant cette maxime de M. Ramsay Mac-Donald que le flot des événements monte avec vitesse et que les instants sont précieux. Depuis cinq ans, le monde entier, après avoir souffert de la guerre, souffre de ce que la paix est mal rétablie : on conçoit que M. Ramsay Mac Donald soit tenté de jouer ce grand rôle qui consisterait à ranimer l'Entente et à la décider aux actions efficaces.

***

Tandis que se produit une détente dans les rapports franco-britanniques et un rapprochement entre les Alliés, quel est l'état d'esprit de l'Allemagne? On peut croire à différents signes que l'Allemagne, ne pouvant plus faire autrement, s'apprête à trouver les moyens de préparer un certain paiement. Mais rien ne permet encore de penser qu'elle veut sincèrement collaborer à la restauration de la paix. Lorsque au mois de février, le chancelier Marx a reçu les délégués de la Croix rouge suédoise, il a saisi cette occasion de faire quelques déclarations, et il s'est contenté de dire qu'à son avis, les experts estimeront que la restauration monétaire de l'Allemagne dépendra de la restauration de sa souveraineté financière et économique dans la Ruhr : « Pour cela, a-t-il ajouté, il faut que nous encaissions, des territoires occupés, les impôts, douanes et autres revenus, que toute séparation entre l'Allemagne occupée et l'Allemagne non-occupée soit évitée et que l'industrie en pays occupés ne soit pas obligée de travailler à des conditions qui la conduisent sûrement à la ruine. » Quant aux offres de garanties, le chancelier a simplement maintenu les propositions que faisait son prédécesseur le 23 juin dernier. On se souvient que les garanties envisagées étaient demandées aux chemins de fer, placés sous une administration autonome, à un gage général sous forme d'obligations de l'industrie, du commerce et de l'agriculture, à une taxe sur les objets de luxe.

Les déclarations les plus récentes ne sont pas beaucoup plus explicites. Il y a quelques jours M. von Hoesch a remis à M. Millerand les lettres qui l'accréditent comme ambassadeur. Cette désignation d'un titulaire au poste resté vacant depuis le départ de M. Mayer est la conséquence de l'attitude adoptée par l'Allemagne lorsqu'elle s'est rendu compte de l'impossibilité de prolonger la résistance passive. Elle se relie aussi aux paroles d'apaisement prononcées par M. Millerand à la réception du corps diplomatique le 1er janvier dernier. Ce n'est pas sans intention que le Président de la République a rappelé cette date dans la réponse qu'il a faite à l'allocution du nouvel ambassadeur. En marquant que la France restait profondément attachée au principe du respect des traités, il a souligné que nulle arrière-pensée d'impérialisme déguisé ne se dissimulait derrière ce programme, suffisamment explicite par lui-même. Il a même ajouté que les représentants de la France étaient résolus à examiner dans le plus large esprit de conciliation, toutes les solutions de nature à garantir le respect des traités. L'allocution de M. von Hoesch a certes été très courtoise dans la forme; mais elle n'a pas été tout à fait du même ton. On regrette de n'y pas trouver l'affirmation d'une bonne volonté au moins égale à celle dont M. Millerand a réitéré l'expression. L'omission de toute allusion aux engagements souscrits par l'Allemagne est significative. Ces réserves prennent plus de sens si on les rapproche des paroles prononcées par M. Stresemann dans une réunion électorale qui s'est tenue à Elberfeld. De ces déclarations on retiendra deux points. M. Stresemann croit que les conclusions des experts seront de nature à ouvrir la voie à une solution de la question des territoires occupés conforme aux désirs du gouvernement allemand : pour la première fois, « une lueur point à l'horizon ». C'est confirmer l'opinion, reflétée par la presse allemande, que les experts recommanderaient une modification ou une atténuation du régime de l'occupation. Mais cette recommandation, si elle s'impose à l'attention, ne pourra avoir d'effet qu'avec l'agrément des alliés franco-belges. Et M. Stresemann croit-il que cet agrément pourra être obtenu sans compensation et sans engagement précis de la part de son gouvernement? C'est sur ce sujet qu'on voudrait

le voir porter son attention. Ni dans les paroles inaugurales prononcées par M. von Hoesch, ni dans l'exposé de la situation fait par M. Stresemann aux membres de son parti, aucun passage ne donne sur ce point capital une lumière complète, qui pourrait être accueillie comme l'aube d'un jour nouveau. En revanche, le discours de M. Stresemann contient à notre adresse une sorte de menace qui mérite d'être relevée. « La chute du franc français, a-t-il dit, continuera s'il n'est pas possible de prolonger les accords avec la Micum — ce qui est dès maintenant établi — et si on n'arrive pas à une solution des réparations. » On aurait été bien aise d'apprendre, de M. Stresemann, qu'une autre leçon se dégageait pour lui des entretiens qu'il a dû avoir récemment avec les experts. Des souvenirs récents devraient lui rappeler que, tant que le problème des réparations n'a pas reçu une solution satisfaisante, la stabilité de la monnaie allemande, quelle qu'elle soit, peut être menacée. L'Allemagne a tout intérêt à profiter des dispositions favorables à un règlement d'ensemble qui se manifestent en France. Elle risquerait de faire un très faux calcul si en attribuant ces dispositions à quelque cause de faiblesse inavouée, elle retardait l'heure du règlement par une obstruction calculée. Elle ne paraît pas s'en douter, et encore une fois on peut se demander si elle ne cherche pas à gagner du temps.

A l'intérieur la situation de l'Allemagne continue d'être très instable. Tandis qu'elle ruse avec les Alliés, qu'elle suit avec passion la crise du franc et qu'elle escompte les prochaines élections françaises, l'Allemagne aurait les plus sérieuses raisons de parer aux dangers qui la menacent. Elle est toujours à la merci d'une nouvelle crise politique et par suite d'une nouvelle crise financière. Elle était à la veille de tomber dans l'anarchie, quand la dictature militaire l'a provisoirement sauvée. Mais c'était un régime qui ne pouvait durer, Bientôt on a vu les passions politiques, un instant assoupies. se réveiller, les partis de droite se déchirer en Bavière, dans tout le Reich, les grèves et les lock-out entraver le relèvement économique, les partis de gauche réclamer la suppression de la dictature militaire, tout le monde proteste contre la troisième grande ordonnance fiscale, véritable déclaration de banqueroute du Reich. Les commissions parlementaires

consultatives font des objections. Les partis de gauche, et même le parti populaire, demandent que cette question des dettes publiques et privées soit réglée par la voie législative et normale. En outre, la confiance dans le Rentenmark est soudainement ébranlée. De nouveau on réclame des devises étrangères. La Reichsbank doit réduire les quantités de devises qu'elle met à la disposition du public. Les Bourses sont nerveuses. C'est dans ses conditions que le Reichstag a repris ses travaux. Pour l'instant, et au moment où nous écrivons, les débuts de la Session paraissent plus calmes que les Allemands eux-mêmes ne croyaient. La situation du gouvernement apparaît comme d'autant plus assurée que le chancelier Marx vient de remporter une victoire importante sur la Bavière et de mettre fin au conflit qui divisait Munich et Berlin. Mais le ton des journaux militaristes ne laisse aucun doute sur le courant qui se dessine en Allemagne. Les élections de Thuringe, venant après celles de Brême et de Lubeck, ont été significatives et ont abouti à l'échec des socialistes, qui y détenaient cependant le pouvoir et qui sont remplacés par des partis bourgeois. Enfin l'affreuse tragédie de Pirmasens et la sauvagerie avec laquelle les nationalistes ont massacré les séparatistes rhénans viennent rappeler que le culte de la force règne toujours en Allemagne. Les séparatistes rhénans qui n'avaient en vue qu'une autonomie provinciale dans le cadre du Reich, se sont heurtés à l'hostilité sournoise et féroce du gouvernement de Berlin, à l'hostilité profonde et persévérante du gouvernement de Londres, à l'hostilité non moins acharnée, quoique plus surprenante, du gouvernement de Bruxelles, et, du côté français, à une attitude pleine de contradictions et d'hésitations. Ils n'avaient dans ces conditions que peu de chance, et il est étonnant qu'ils aient même pu poursuivre quelques semaines l'expérience. La foule qui, au fond, souhaite certainement une modification du statut rhénan et une plus grande autonomie, a laissé faire, prête à acclamer les séparatistes, s'ils réussissaient et à les abattre s'il paraissait possible de le faire sans risque et utile de donner ainsi à un gouvernement, redevenu maître de la situation, une preuve de loyalisme. Même dans cette situation précaire, les séparatistes ont causé au Reich une véritable inquiétude et

les nationalistes se sont vengés férocement de la peur qu'ils ont eue. Ils ne se sont lancés contre les séparatistes, qu'à partir du jour où ils ont été sûrs que ceux-ci ne seraient pas défendus. A Pirmasens, comme à Dusseldorf, le 30 septembre 1923, ils n'ont agi ouvertement que lorsqu'ils ont été bien certains qu'il avaient devant eux la voie libre, et qu'ils n'y rencontreraient aucun obstacle. Ce qu'il faut retenir de là, c'est qu'il y a toujours une Allemagne incorrigible, qui ne croit qu'à la force, qui ne renonce pas à ses espérances, qui profite des moindres hésitations et qui ne cède que devant la volonté d'un plus puissant qu'elle et devant la nécessité. Ce sont là des vérités à ne pas oublier au moment où les travaux du Comité des Experts peuvent nous amener à négocier et à étudier le règlement de la paix.

On ne connaît pas encore le résultat des travaux accomplis par les experts. Il semble dès aujourd'hui que leur attention a été particulièrement retenue par les points suivants : moratorium, qui toutefois ne s'appliquera pas aux prestations en nature, et par conséquent laisse la place à des arrangements du genre de ceux qui ont été passés par l'intermédiaire de la Micum, création d'une banque avec participation des capitaux étrangers en vue de stabiliser la monnaie allemande; affectation de sources de revenus spéciaux (chemins de fer) au service d'une caisse mise à la disposition de la Commission des réparations et de nature à gager un emprunt international. C'est le genre de règlement qui est prévu depuis 1921 et auquel il aurait été possible de donner une suite plus tôt si les Allemands ne s'étaient obstinés à gagner du temps et à se dérober. Il convient de remarquer que les experts, comme c'était leur rôle, se sont sans doute contentés de dresser un bilan. Ils ne pouvaient se substituer aux gouvernements en prenant des initiatives d'ordre politique. C'est aux Alliés de se mettre d'accord et de faire connaître leurs décisions.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.